

@

Gabriel de MAGALHAES (MAGAILLANS)

**NOUVELLE
RELATION
DE LA CHINE**

Nouvelle Relation de la Chine

à partir de :

NOUVELLE RELATION DE LA CHINE

contenant la description des particularités les plus considérables de ce grand empire

composée en l'année 1668 par

Gabriel de Magalhaes (Magaillans) (1609-1677)

et traduite du portugais en français par l'abbé Claude Bernou.

Claude Barbin, Paris, 1688, XXIV+396 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mars 2013

TABLE DES MATIÈRES

Préface

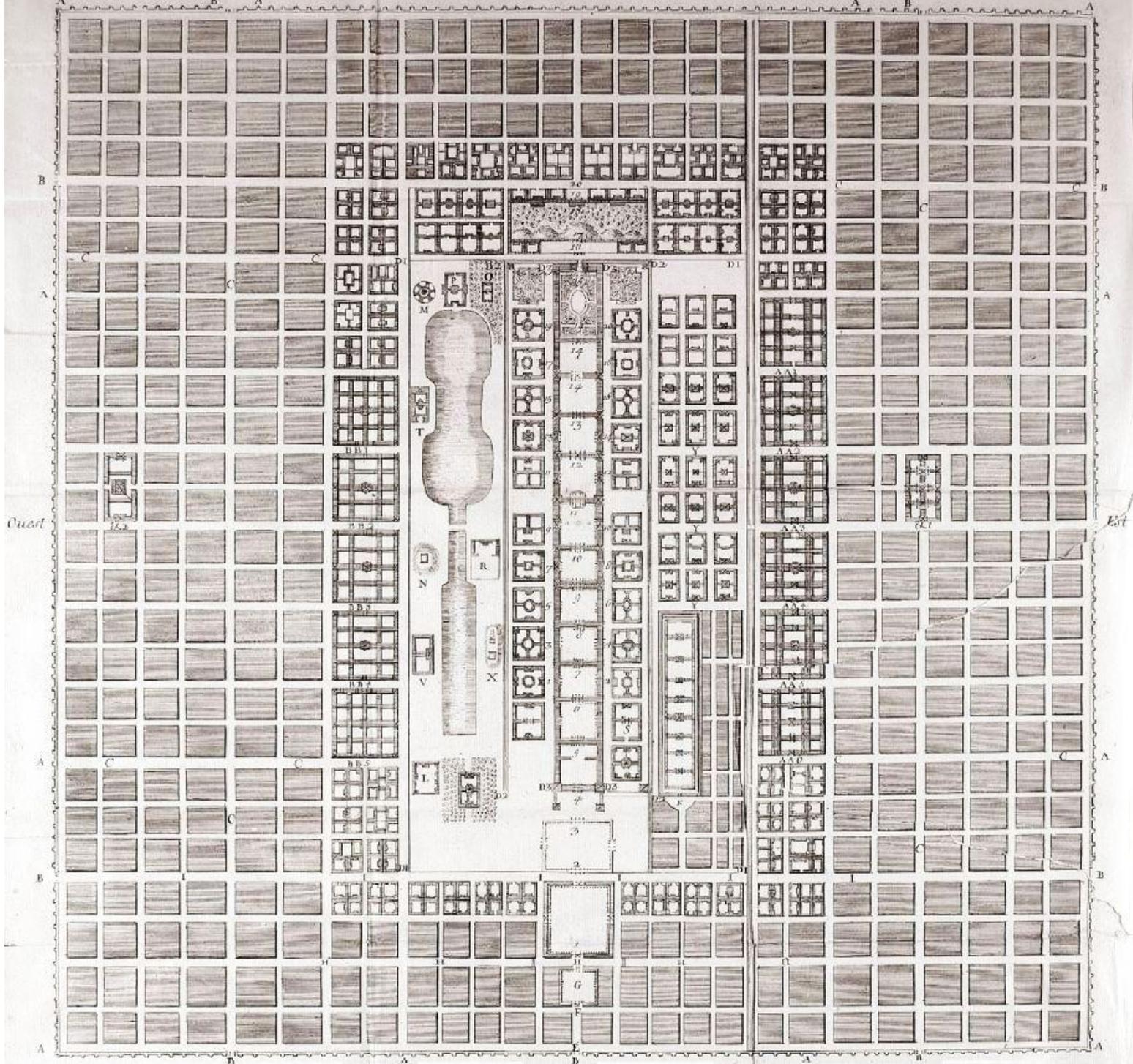
- I. Des noms que les Chinois & les étrangers donnent à la Chine ; & des pays de Catay & de Mangi, &c.
- II. De l'étendue & de la division de la Chine, du nombre des villes & autres lieux murés & de quelques autres particularités remarquées par les auteurs chinois.
- III. De l'antiquité du royaume de la Chine, & de l'estime qu'en font les Chinois.
- IV. Des lettres & de la langue de la Chine.
- V. De l'esprit des Chinois, & de leurs principaux livres.
- VI. De la civilité & politesse des Chinois & de quelques-unes de leurs fêtes.
- VII. Des ouvrages publics & des édifices des Chinois & en particulier du Grand canal.
- VIII. De la grande industrie de cette nation.
- IX. De la navigation des Chinois.
- X. De la grande abondance de toutes choses qui se trouve dans la Chine.
- XI. De la noblesse de cet empire.
- XII. Du merveilleux gouvernement de cet empire, de la distinction des mandarins & du conseil d'État.
- XIII. Des onze tribunaux suprêmes, ou des six grands tribunaux des mandarins de lettres, & des cinq de mandarins d'armes.
- XIV. De divers autres tribunaux de Pe kim.
- XV. Des divers tribunaux & mandarins des provinces.
- XVI. De la grandeur de l'empereur de la Chine, & de ses revenus.
- XVII. Description de la ville de Pe kim. Des murailles qui enferment le palais de l'empereur & de la forme des principales maisons de la Chine.
- XVIII. Des vingt appartements du palais de l'empereur.
- XIX. Description de vingt palais particuliers contenus dans l'enceinte intérieure du palais de l'empereur.
- XX. De plusieurs autres palais & de quelques temples situés entre les mêmes enceintes.
- XXI. Des sept temples de l'empereur situés dans Pe kim & de la manière dont ce prince sort dans les fonctions publiques.

Vie de Gabriel de Magalhaes, par le père Louis Buglio.

Index — Notes du traducteur — Plan de Pe kim

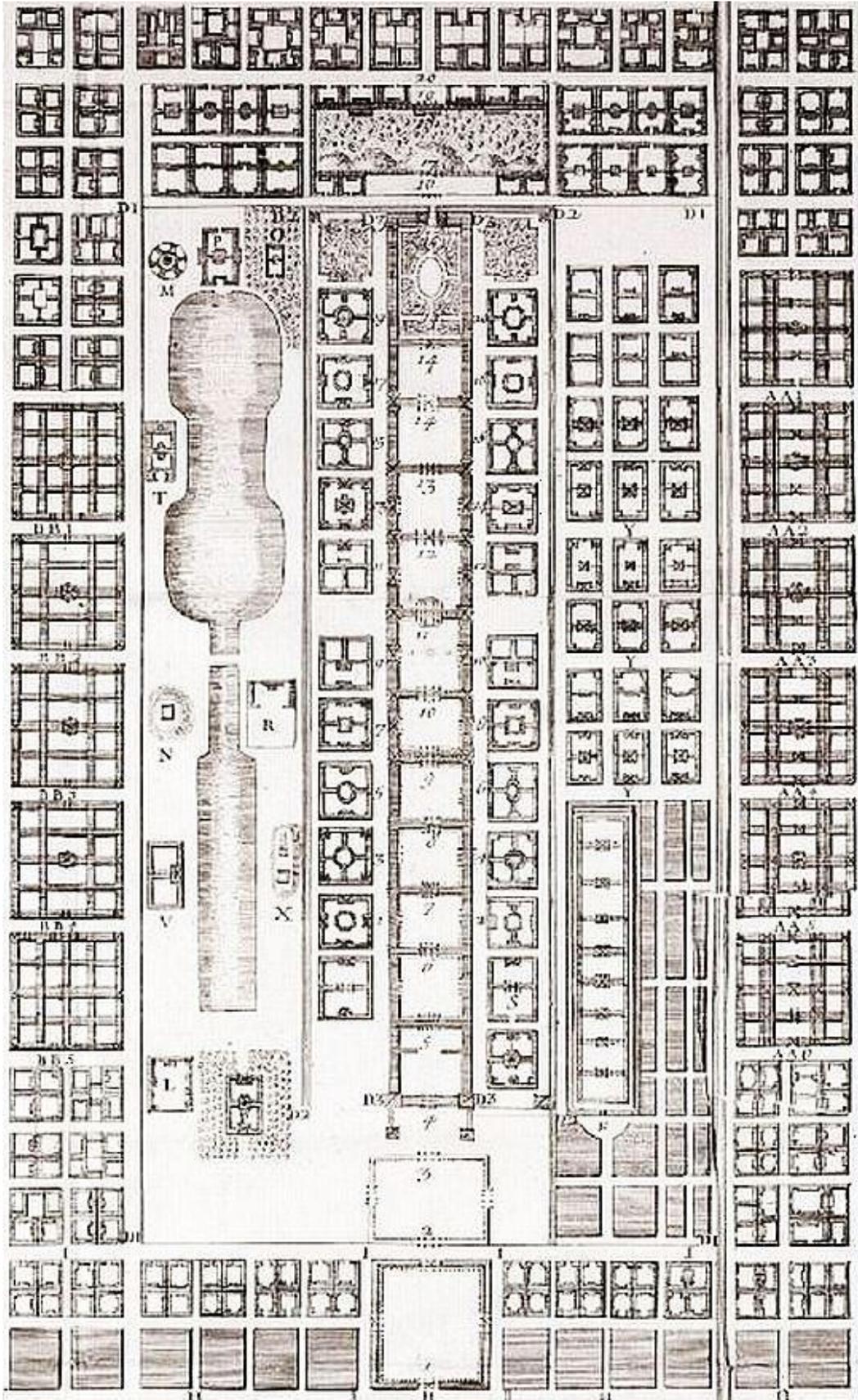
Nouvelle Relation de la Chine

PLAN DE LA VILLE DE PEKIM CAPITALE DE LA CHINE



Plan de la ville de Pe kim

Nouvelle Relation de la Chine



Détail du plan

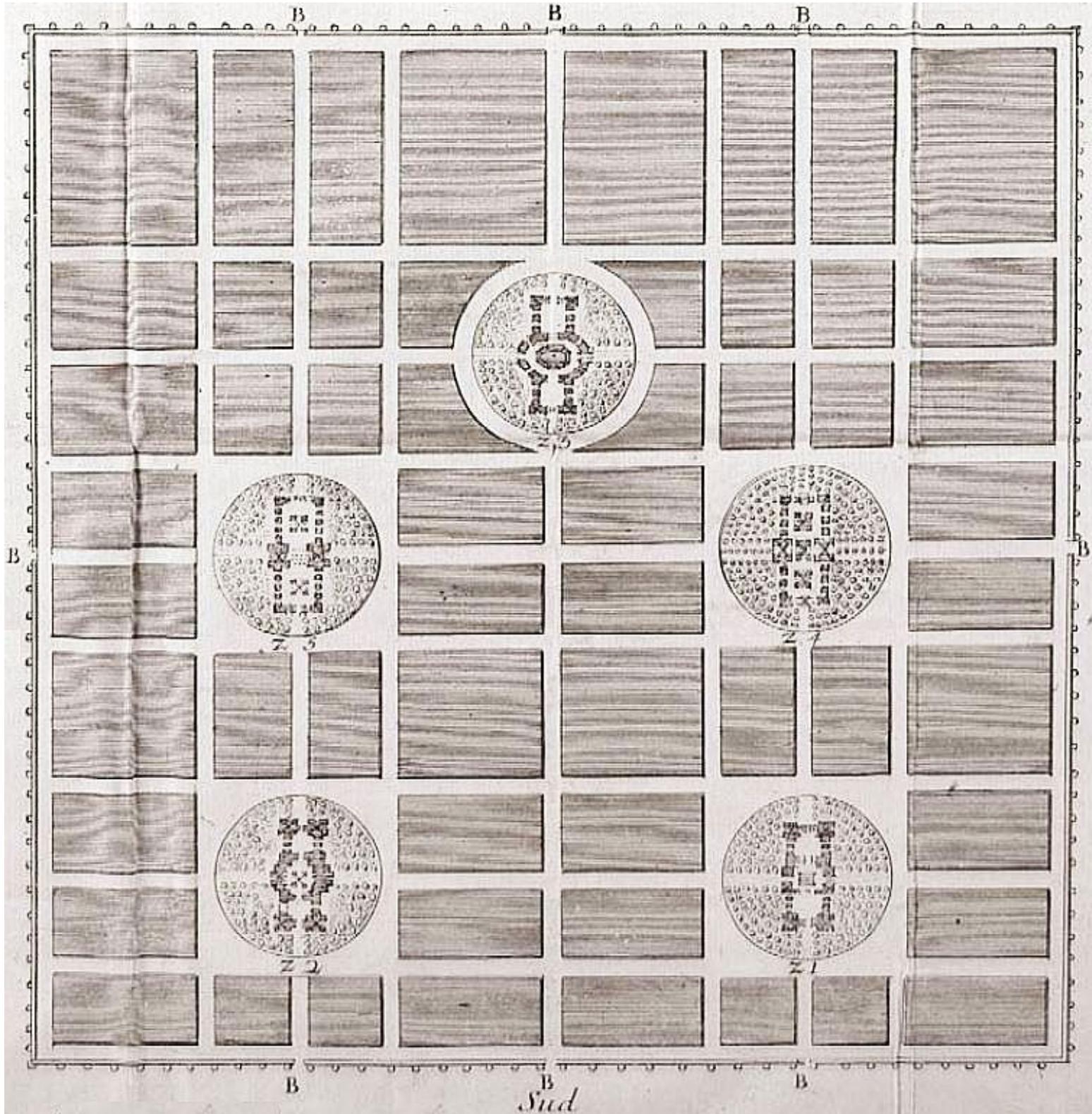
EXPLICATION du plan de la ville de PEKIM

- A. Murailles de l'ancienne ville de Pekim, de 48. stades ou de pres de 4 lieues de circuit.
- B. Les 9 portes de la même ville dont il y en a 3. du côté du Sud et 2. à chacun des autres côtés.
- C. Rues de la ville qui vont toutes du Nord au Sud ou de l'Est à l'Ouest.
- D1. Première Encinte du Palais de 2. lieues de circuit.
- D2. Seconde encinte du Palais.
- D3. Troisième encinte du Palais dans laquelle l'Empereur fait sa demeure.
- E. Porte méridionale et principale de la ville.
- F. Première rue qu'on traverse en entrant dans la ville.
- G. Place entourée d'une balustrade de marbre.
- H. Seconde rue ornée de 2. arcs de Triomphe.
- I. Premier Appartement appelle' Toy cön muen.
- J. Rue du perpetual repos.
- 2. 2^e. Appartement qui est le p^{er} de l'encinte extérieure du Palais.
- 3. 3^e. Appartement appelle' Portail du commencement.
- 4. 4^e. Appartement p^{er} de la 2^e. encinte du Palais.
- 5. 5^e. Appartement appelle' le Supreme Portail.
- 6. 6^e. Appartement appelle' la Supreme salle Imperiale ou l'Empereur reçoit l'hommage des Grands et des Mandarins.
- 7. 7^e. Appartement appelle' la salle tres' élevée.
- 8. 8^e. Appartement appelle' la Supreme. Salle du milieu.
- 9. 9^e. Appartement appelle' la salle de la Souveraine concorde. ou l'Empereur tient Conseil avec ses Collèges.
- 10. 10^e. Appartement appelle' le Portail du Ciel clair et net.
- 12. 12^e. Appartement appelle' belle et agréable Maison du milieu.
- 11. 11^e. Appartement appelle' la Demeuré du Ciel clair et net. C'est dans cet appartement et dans les deux suivantes que loge l'Empereur.
- 13. 13^e. Appartement appelle' Maison qui reçoit le Ciel.
- 14. 14^e. Appartement qui consiste en des Cours et des jardins.
- 15. 15^e. Appartement et dernier de l'encinte intérieure.
- 16. 16^e. Appartement appelle' Portail fort' élevé du Sud et suivi d'un Manège.
- 17. 17^e. Appartement suivi d'un Parc avec des Montagnes artificielles.
- 18. 18^e. Appartement composé de 3. maisons.
- 19. 19^e. Appartement appelle' Portail fort' élevé du Nord.
- 20. 20^e. Appartement dernier de l'encinte extérieure appelle' Portail du Repos du Nord.

- 1. 2. 3. Sont 20 Palais particuliers de l'Empereur destinés à divers usages et situés entre la Seconde et la 3^e encinte des deux côtés du Palais de l'Empereur, 10. à l'Orient et 10. à l'Occident, ainsi qu'il est expliqué dans la relation et dans les notes.
- K. Premier Palais situé entre les deux encintes et ou l'on entre par un beau Pont en forme de dragon.
- L. Le Second Palais appelle' Hiën yam tien.
- M. Troisième Palais situé près du Lac et appelle' Van you tien.
- N. 4^e Palais situé sur une montagne et appelle' Cün hiü tien.
- O. 5^e Palais près du Lac appelle' ym, tai, tien.
- P. 6^e Palais aussi près du Lac appelle' Van you tien.
- Q. 7^e Palais appelle' Hu chön tien.
- R. 8^e Palais appelle' la demeure de la forteresse du milieu.
- S. Premier Temple des 4 qui sont dans le Palais & appelle' Tai quan mim.
- T. 2^e Temple appelle' Tai Cao tien.
- V. 3^e Temple appelle' Ma'ata tien.
- X. 4^e Temple appelle' Tsama tien.
- Y. 24 Palais qui servent aux Mandarins qui ont soin de la Maison de l'Empereur.
- Z. 5. Temples situés dans la nouvelle ville marqués par 1. 2. 3. 4. 5.
- U1. 1^e Premier Temple dans l'ancienne ville appelle' Ti van Miao.
- U2. 2^e Temple aussi de l'ancienne ville appelle' Chien hoan Miao.
- AA. Les Six Tribunaux Supérieurs des Mandarins de Lettres situés à l'Orient du Palais et distingués par 1. 2. 3. 4. 5. 6. avec un double AA.
- BB. Les 6. Tribunaux des Mandarins d'Armes, situés au couchant du Palais.

Explications du plan

Nouvelle Relation de la Chine



Temples situés dans la nouvelle ville

PRÉFACE

@

On a fait imprimer depuis environ cent ans un si grand nombre de Relations de la Chine, que ceux qui les ont lues, s'imagineront peut-être que celle-ci ne pourra leur rien apprendre de nouveau. J'espère toutefois, s'ils prennent la peine de la lire, qu'ils n'y trouveront presque rien de ce qu'ils auront vu dans les autres, & qu'elle leur paraîtra aussi curieuse que nouvelle. La Chine est un pays si vaste, si riche, si fertile, & si tempéré ; la multitude de ses peuples est si grande, leur industrie dans les arts, & leur habileté dans le gouvernement, sont si extraordinaires, qu'on peut dire que depuis qu'on a entrepris des voyages de long cours, on n'a rien découvert qui soit comparable à ce grand royaume. Ces choses sont connues de tout le monde, & ainsi on n'aura pas de peine à comprendre qu'il faudrait plusieurs grands volumes composés par de fort habiles gens, pour épuiser une si ample matière.

On peut ajouter à cela, que parmi le grand nombre de Relations qu'on a fait imprimer sur ce sujet, il y en a peu qui méritent l'estime du public, ou qui aient été composées à dessein de nous instruire des particularités les plus considérables de ce grand empire. Celle de Fernand Mendez Pinto, partout où elle ne parle pas des affaires des Portugais, n'est presque remplie que de fables & de chimères, qu'il a inventées avec une fécondité surprenante d'imagination, & qu'il assaisonne de tant de circonstances & de discours étudiés pour préparer & persuader l'esprit des lecteurs, qu'il y a encore plusieurs personnes qui les prennent pour des vérités. Mais cette erreur n'est plus excusable, depuis que la plupart des nations de l'Europe nous ont donné des descriptions exactes & sincères de la Chine, & de beaucoup d'autres pays dont parle cet auteur. Il dit par exemple, que la ville de Nan Kim, qu'on sait être située dans une plaine fort unie, est bâtie sur une montagne ; que le fleuve Kiam qui y passe & qu'il nomme Batampina, vient de Pe kim & de la grande Tartarie ; que la Chine

Nouvelle Relation de la Chine

contient trente-deux royaumes ; que la ville de Pe kim a trente grandes lieues de tour & qu'elle a une autre muraille extérieure de cinquante lieues de circuit, quoiqu'elle n'en ait pas plus de quatre, ou de cinq en y comprenant la nouvelle ville ; qu'elle a trois cent soixante portes, cent vingt canaux de trois brasses de profondeur & de douze de largeur, & dix-huit cents ponts de pierre de taille, & toutefois, il n'y a que neuf portes & une seule rivière assez petite ; que dans une seule prison de deux lieues en carré, il y a trois cent mille prisonniers destinés à réparer la grande muraille ; qu'on y voit d'autres bâtiments aussi merveilleux ou aussi extravagants, & un entre autres d'une lieue de circuit, bâti au milieu de sa prétendue rivière de Batampina, &c. Que le roi de Tartarie était venu assiéger Pe kim avec douze cent mille fantassins, six cent mille chevaux, dix-sept mille vaisseaux, & quatre-vingt mille rhinocéros qui traînaient le bagage de l'armée : que ce roi perdit en six mois & demi sept cent cinquante mille hommes. Je pourrais faire remarquer beaucoup d'autres choses, & entre autres ce qu'il dit de ces deux prétendus empereurs également puissants, le Siammon & le Calaminban, dont le dernier a dans son empire vingt-sept royaumes, sept cents provinces, cinquante-cinq mille éléphants, & dix-sept cent cinquante mille soldats entretenus, & dont toutefois personne que cet auteur n'a jamais entendu parler. Mais je n'oserais m'arrêter plus longtemps à ces fables, & je crois qu'on aura honte de les croire, puisqu'on ne reconnaît pas la moindre ombre de vérité dans tout ce qu'il dit de l'île de Calempluy, & dans ce qu'il rapporte de la langue des noms, des mots, & du gouvernement des Chinois.

La Relation du père Jean Gonzalez de Mendocça est véritable & sincère en ce qu'il raconte du voyage à la Chine des pères Martin de Herrada & Jérôme Marin ; mais ces pères & l'auteur se sont laissés surprendre au récit que les Chinois leur ont fait des grandeurs de cet empire, comme on le pourra voir par ce qui suit. Il donne dix-huit cents lieues de longueur à la Chine quoique tout le monde sache qu'elle n'a que vingt-deux ou vingt-trois degrés, c'est-à-dire environ quatre cent cinquante lieues de longueur. Il altère de telle sorte les noms des quinze provinces de ce royaume, qu'il est presque impossible d'en

Nouvelle Relation de la Chine

reconnaître aucune. Il ne fait pas la ville de Pe kim moins grande que Fernand Mendez Pinto, puisqu'il assure en deux endroits, qu'un homme monté sur un bon cheval, & marchant depuis le matin jusqu'au soir, a peine à traverser cette ville, sans y comprendre les faubourgs qui n'occupent pas moins de terrain, & même il ajoute que les Chinois la font encore plus grande. Il dit enfin que dans la seule province de Paguia, qui doit être celle de Pe kim, il y a deux millions cinq cent cinquante mille soldats, parmi lesquels il y a quatre cent mille cavaliers, & dans tout le royaume cinq millions huit cent quarante-six mille cinq cents fantassins, & neuf cent quarante huit mille trois cent cinquante cavaliers.

Pedro Cubero Sebastian dans son voyage du monde, imprimé à Naples en 1682, dit à peu près les mêmes choses ; mais il n'en faut pas être surpris, parce que outre qu'il erre souvent en parlant des pays de l'Europe les plus connus, on voit évidemment qu'il a copié ce qu'il dit de la Chine, des deux auteurs dont je viens de parler.

Je pourrais citer plusieurs autres Relations de la Chine, dont les auteurs paraissent avoir été mal informés en plusieurs choses : mais outre que ce détail serait ennuyeux & inutile, nous en avons beaucoup d'autres qui nous consolent des imperfections de celles-là. Les Relations qui me paraissent les plus dignes d'être estimées sont celle du père Trigaut, les lettres annuelles de la Chine, celles du père Semedo & du père Martini, & les modernes du père Adam Schall, du père Greslon, du père Rougemont, du père Couplet, du R P. d'Orléans & autres.

La Relation du père Trigaut est la première qui nous a donné des informations exactes de la Chine ; mais comme son principal dessein était de raconter la naissance des missions de la Compagnie de Jésus en ce vaste pays, & leur établissement par le père Mathieu Ricci, il n'a parlé que par occasion des particularités de la Chine. Le père Semedo s'y est appliqué uniquement dans la première partie de sa Relation, & il y a très bien réussi. Le père Couplet dans sa chronologie, & le père Martini dans sa première Décade de l'Histoire de la Chine, & dans sa Relation de la Guerre des Tartares, ont donné au public une suite

Nouvelle Relation de la Chine

presque achevée de l'Histoire de ce grand royaume. Le même père Martini dans son Atlas en a fait une description géographique, qui ne nous laisse presque rien à souhaiter sur ce sujet. Et enfin les lettres annuelles & les autres ouvrages que j'ai cités, en rapportant les divers succès des missions qu'ils entreprennent de raconter, nous instruisent d'un très grand nombre de circonstances curieuses.

Mais quoique tous ces auteurs soient dignes d'estime, ainsi que je l'ai déjà dit, il est certain qu'il nous manquait encore un grand nombre de particularités très considérables, soit que la matière fût trop abondante pour être épuisée, ou que les desseins qu'ils s'étaient proposés les en eussent détournés. Il semble que le père Magaillans ait eu en vue de suppléer à ce qu'on pouvait désirer dans ces ouvrages pour une parfaite connaissance de la Chine. Ceux qui liront cette Relation verront aisément que les matières qu'il a traitées, ou ont été entièrement omises par les autres auteurs, ou n'ont été touchées qu'en passant ; & comme elles sont presque toutes fort curieuses, j'espère qu'on me saura quelque degré d'avoir entrepris de la traduire.

En effet, il me semble qu'elle a tous les avantages qui la pouvaient rendre recommandable. La matière en est importante & digne de la curiosité de tous ceux qui désirent de connaître les pays éloignés, puisqu'on y décrit avec beaucoup de détail & d'exactitude ce qu'il y a de plus considérable dans le fameux empire de la Chine. On y verra décidé avec des preuves évidentes, que les pays de Catay & de Mangi sont tous deux compris dans ce grand royaume. On y parle amplement de la langue chinoise, de ses lettres, & de leur composition, de ses mots, de sa beauté, & de la facilité qu'il y a à l'apprendre, ce qui en donne une idée bien différente de celle qu'on avait eue jusqu'ici ; des livres des Chinois, de leur antiquité, & de leur grand nombre sur toutes sortes de sujets ; de l'ancienneté de ce royaume & de ses rois ; de la certitude & de la belle suite de la chronologie chinoise depuis les siècles voisins du déluge. On y fait connaître l'industrie des Chinois en beaucoup de choses, leur merveilleux gouvernement, & tous leurs différents tribunaux, avec une infinité de circonstances. On y fait un

Nouvelle Relation de la Chine

dénombrément exact de tous leurs ouvrages publics, & une particulière description de quelques ponts magnifiques, du Grand canal, de la ville de Pe kim, de leurs plus belles maisons, de leurs principaux temples, & du vaste palais de l'empereur, qui en comprend plusieurs autres, & qui donnera lieu d'admirer leur architecture, & la forme & la disposition de leurs édifices. Enfin on y traite d'une cire particulière, & qui ne se trouve point ailleurs ; des richesses de la Chine, des revenus de l'empereur, de quelques cérémonies remarquables, & de tant d'autres matières qu'il serait ennuyeux de les rapporter ici.

L'auteur était bien instruit de toutes les choses qu'il raconte. Il avait parcouru presque toutes les parties de la Chine, depuis l'an 1640 jusqu'en 1648 qu'il fut amené à Pe kim, & il demeura environ 29 ans à la cour, c'est-à-dire jusqu'à sa mort arrivée en 1677, sans en sortir jamais que pour un voyage qu'il fit à Macao par ordre de l'empereur. Un si long séjour, la connaissance de la langue & des livres, la fréquentation des personnes les plus considérables de l'État, la liberté qu'il avait d'entrer dans le palais, le choix qu'il a fait des matières, & les particularités qu'il en rapporte, persuaderont aisément qu'il était parfaitement informé des choses dont il parle. Ainsi quoique la description qu'il fait du palais de l'empereur, ne s'accorde pas avec le dessein qu'on voit dans le voyage des ambassadeurs hollandais à la Chine, on n'aura aucune peine à préférer son témoignage à celui de l'auteur de cette Relation.

La sincérité & la bonne foi du père Magaillans paraissent aussi en ce qu'il ne fait pas difficulté de corriger le père Martini dans les endroits où il connaît qu'il s'est trompé. Quoique d'ailleurs il confirme par son approbation l'estime que toute l'Europe a conçu des ouvrages de ce Père, & en ce qu'il parle avec modération de beaucoup de choses qui ont été extraordinairement exagérées dans plusieurs autres Relations.

Après avoir expliqué de cette sorte le sujet & le mérite de cette Relation, je crois qu'il ne sera pas inutile d'apprendre à ceux qui la liront, de quelle manière elle m'est tombée entre les mains. Il y a près de trois ans que le révérend père Couplet étant arrivé à Rome, en

Nouvelle Relation de la Chine

qualité de procureur des missions de la Chine, alla rendre visite à monseigneur le cardinal d'Estrées en diverses occasions, où j'eus l'honneur de me trouver. Son Éminence lui fit beaucoup de questions curieuses sur la Chine, mais principalement sur la ville de Pe kim, sur la cour de l'empereur, & sur le gouvernement & la police de ce grand royaume. Ce Père satisfit entièrement Son Éminence sur les choses dont il avait connaissance : mais comme il n'avait été qu'une fois à Pe kim lorsqu'il y fut mené prisonnier dans le temps de la dernière persécution, il lui répondit avec la sincérité ordinaire, qu'il n'était pas assez instruit sur les autres articles dont Elle lui avait parlé, mais qu'il avait apporté de la Chine un manuscrit portugais composé par le père Gabriel de Magaillans, où Elle trouverait tous les éclaircissements qu'Elle pouvait désirer. Il le présenta en même temps à son Éminence, qui le parcourut avec plaisir, & me le remit ensuite entre les mains sur l'offre que je lui fis de le traduire.

Je trouvai toutefois l'ouvrage plus difficile que je ne me l'étais imaginé. Le père Magaillans l'avait mis au net ; mais par un accident fâcheux, il était arrivé qu'il s'en était brûlé environ la moitié, & ainsi il me fallut avoir recours au brouillon, qui heureusement avait été conservé : mais comme il était composé en partie de morceaux de papier détachés, j'eus besoin de beaucoup de patience pour les mettre en ordre, & en retrouver la suite.

L'auteur avait intitulé son ouvrage *les douze Excellences de la Chine*, & l'avait par conséquent divisé en douze parties : Mais ce titre me parut trop affecté & peu convenable au sujet. Car il ne s'était pas borné à douze Excellences ou particularités de la Chine, puisqu'il en explique un beaucoup plus grand nombre, comme on le pourra connaître en lisant ce livre ; & la division qu'il avait faite n'était pas proportionnée à la matière, y ayant des Excellences qui n'occupaient qu'une page ou deux, & d'autres qui en remplissaient trente & quarante. Ainsi je jugeai à propos de diviser cette Relation en vingt-un chapitres, & de leur donner des titres conformes aux matières qui y étaient contenues. Dans tout le reste je ne me suis jamais écarté de l'ordre & du sens de mon auteur, &

Nouvelle Relation de la Chine

je n'y ai pas changé la moindre chose : quoique pour me conformer au style & au génie de notre langue, je ne me sois pas attaché scrupuleusement à ses expressions. Ce que je viens de dire, fera connaître que cette Relation n'a jamais paru en aucune autre langue, & n'a jamais été imprimée, & que par conséquent elle est toute nouvelle.

Je remarquais encore en la lisant, qu'il y avait plusieurs choses qui ne me semblaient pas assez bien expliquées pour ceux qui n'ont pas une parfaite connaissance de la Chine, & que la description qu'on y voit de Pe kim & du palais de l'empereur, quelque belle qu'elle soit, pourrait paraître obscure à beaucoup de gens. J'ai tâché de remédier au premier de ces deux inconvénients par des notées en italique, que j'ai placées à la fin des chapitres, afin de ne pas embarrasser les marges, de ne point interrompre la lecture, de conserver à l'original toute sa pureté & son autorité, & de laisser au lecteur la liberté de les lire ou de ne les pas lire. Pour le second, j'ai dressé un plan de Pe kim & du palais, en ramassant avec un grand soin ce que l'auteur en avait dit en divers endroits de la Relation : le sieur Peyronet ingénieur l'a mis au net à ma prière & j'y ai ajouté des explications de chaque chose, avec des lettres qui se rapportent à d'autres pareilles qui sont dans le plan.

Pour satisfaire entièrement la curiosité du lecteur & donner plus d'autorité à ce livre, j'y ai ajouté la vie du père Magaillans qui en est l'auteur, & je m'y suis d'autant plus facilement résolu, qu'elle m'a semblée fort abrégée & fort modeste. Elle a été composée par le père Louis Buglio, Sicilien, & compagnon inséparable du père Magaillans depuis l'année 1640 jusqu'en 1677, c'est-à-dire durant près de trente-sept ans. Le père Buglio mourut en 1682, avec une grande réputation de vertu & de science. Ainsi le soin qu'il a pris d'écrire la vie de notre auteur est encore une nouvelle approbation pour son ouvrage.

Je dois ici faire remarquer que je n'ai pas suivi l'orthographe portugaise en écrivant le nom de notre auteur. Les Portugais l'écrivent de cette sorte Magalhaes : mais comme peu de gens en France sauraient prononcer ce mot, je lui ai substitué celui de Magaillans, qu'on prononce en français à peu près de la même manière que les

Nouvelle Relation de la Chine

Portugais prononcent Magalhaes. Ce Père était de la même maison que le fameux Ferdinand de Magaillans, qu'on appelle par corruption Magellan, & qui découvrit le premier le détroit de même nom, qu'on voit à l'extrémité de l'Amérique méridionale. Je me suis aussi servi du mot de mandarin ou mandarim, que les Portugais emploient pour signifier les officiers & les magistrats des royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Tum kim, & de la Chine, tant parce que toutes les autres Relations s'en font servies, qu'à cause que ce nom est suffisamment connu en France depuis la venue des mandarins de Siam. Ce mot vient de *mandar*, commander, & comprend toutes sortes d'officiers & de magistrats.

Cette remarque m'oblige à en ajouter encore une sur la prononciation des mots & des lettres chinoises, afin qu'on sache de quelle manière il faut les prononcer pour imiter les Chinois. Les mots sont tous monosyllabes ou d'une syllabe, sans aucune exception, & ainsi ils doivent être prononcés tout d'un coup & sans aucune distinction de syllabes, de quelque nombre de consonnes & de voyelles qu'ils soient composés. Par exemple, Kiam qui est le nom du plus grand fleuve de la Chine, doit être prononcé tout à la fois, & non pas comme s'il était formé de deux syllabes, Ki am. De même les mots Liüen, Hiüen, ne sont pas deux syllabes li ven, ni trois li ü en, mais une seule qu'on fait entendre en les confondant en une syllabe Liüen, en sorte toutefois qu'on exprime les sons de toutes les lettres. Ce n'est pas que les Chinois n'aient des noms, &c. composés de plusieurs syllabes ; mais ces syllabes sont toujours séparées, & forment des mots différents, comme Tai yüen, nom de la ville capitale de la province de Xan si, Cham hien chum, nom d'un tyran dont il est parlé dans cette Relation. Ainsi nous écrivons en France Saint Malo, Havre de Grâce, par des mots séparés, & non pas en un mot comme Villeneuve, Montroyal. Il y a néanmoins cette différence, que Saint Malo est formé de deux mots & de trois syllabes, & Havre de Grâce de trois mots & de cinq syllabes : au lieu que les noms chinois n'ont jamais plus de syllabes que de mots. Ainsi Tai yüen est composé de deux mots & de deux syllabes, & Cham hien chum de trois mots & de trois syllabes seulement.

Nouvelle Relation de la Chine

À l'égard des lettres, quoiqu'il y en ait autant de différentes qu'il y a de mots chinois, on peut toutefois les exprimer par le moyen de nos lettres d'Europe, en y ajoutant les accents nécessaires pour les distinguer en parlant, ainsi qu'il est expliqué dans cette Relation. Cela supposé, voici de quelle manière les Chinois prononcent.

A. Ils ont un son dans leur prononciation qui répond à notre A, comme dans le mot Nan kim.

B. Ils n'ont aucun son qui se rapporte à notre B, mais à sa place ils emploient le P. Ainsi au lieu de Cambalu, ils disent Han pa lu.

C. Devant a, o, u, il faut le prononcer comme nous, ca, co, cu, mais devant e, & i, il faut dire tze, tzi, & non pas ce, ci.

Ch. Devant H, il faut le prononcer comme s'il y avait Tcha, tche, tchi, tcho, tchu.

D. On ne prononce point de D, dans la langue chinoise, mais seulement le T qui en approche.

E & F, de même qu'en France.

G. Quand il est devant a, o, u, on doit prononcer nga, ngo, ngu, comme s'il y avait une N devant : mais devant e & i, ainsi que nous, ge, gi.

H. Doit être prononcée avec une forte aspiration du gosier, & mieux marquée que celle de l'I consonne des Espagnols, dont elle approche.

I. K & L, comme nous.

M. Finale ou à la fin du mot, doit être prononcée ouverte ou doucement, & sans appuyer dessus en fermant les lèvres. Ailleurs on la prononce comme nous.

N. Finale au contraire doit être prononcée fermée, & en la faisant sonner comme dans le mot latin lumen : ailleurs comme la nôtre.

P. Comme en France.

Q. De même ; mais quand il est suivi d'un u, il se prononce comme dans la langue latine, par exemple, on prononce quam, comme s'il y avait en français couän.

R. Les Chinois ne la prononcent point.

S. Comme nous.

Nouvelle Relation de la Chine

T. Comme nous le prononçons en totalité ou Titus.

V. Consonne, comme nous.

U voyelle, comme l'u Latin, ou comme s'il y avait ou, excepté en ces mots, Chu, hui, Kiu, yu, liu, niu, siu, &c :

X. Se prononce à la portugaise, c'est-à-dire de même que ch, en français par exemple, Xan si, Xen si, comme s'il y avait Chan si, Chen si.

J'ai tiré ces observations sur la prononciation, du père Couplet, du Chinois qu'il avait amené de la Chine, de mon auteur, & du père Greslon dans la préface de sa Relation.

@

CHAPITRE PREMIER

Des noms que les Chinois & les étrangers donnent à la Chine ; & des pays de Catay & de Mangi, &c.

@

^{p.001} C'est une coutume ordinaire dans cet empire, que quand une nouvelle famille s'empare de cet État, elle lui donne un nouveau nom. Sous la famille précédente il s'appelait Tai mîm que, c'est-à-dire royaume d'une grande clarté. ^{p.002} Mais les Tartares qui gouvernent à présent, l'ont appelé Tai çim que, ou royaume de grande pureté ; & c'est celui dont se servent ordinairement les Chinois. Toutefois comme il y a eu anciennement des règnes célèbres, ou par leur durée de plusieurs siècles, ou par les vertus des rois, ou par le grand nombre de savants, ou par d'autres avantages, on a conservé & l'on se sert encore dans les livres des noms qui étaient alors en usage, comme sont ceux de Hia que, Xam que, Cheu que, Hán que, &c. Ce qui fait voir qu'encore que ces noms signifient la Chine, ils ont plutôt été institués pour distinguer les règnes des diverses familles royales, que pour signifier le royaume.

Dans les livres & dans les requêtes qu'on présente au roi, on se sert communément du mot *Xam que*, c'est-à-dire haut & souverain royaume. Les lettrés dans leurs écrits & dans les livres se servent du mot *Chūm hoa*, qui signifie fleur du milieu. Toutefois le nom le plus ancien & commun à tous les Chinois est *Chūm que*, ou royaume du milieu. Ils lui donnent ce titre, ou parce qu'ils croient que la Chine est au milieu du monde, ou parce que le premier roi de la Chine établit sa cour dans la province de Hô nân, qui était alors comme le centre du royaume, ou enfin parce qu'il est beaucoup plus considérable que les royaumes barbares & pauvres, qui l'entourent. Ce mot ^{p.003} hyperbolique *Tien hiá*, ou royaume qui contient tout ce qui est sous le Ciel, est aussi fort ordinaire. Ainsi quand on dit *Tien hiá tai pim*, tout ce qui est sous le Ciel est en paix, c'est la même chose que si l'on disait la

Nouvelle Relation de la Chine

Chine est en paix. La Chine a plusieurs autres noms, que je passe sous silence parce qu'ils sont moins usités.

Les étrangers l'appellent *Hara kitai*, *Catai*, *Cataio*, *Mangi*, *Nica Corum*, *Chin*, *China* & *Kina*. Les Tartares situés à l'Occident appellent les Chinois *Hara kitai*, ou noirs Barbares, & ils donnent le même nom à la Chine. Les Européens au lieu de *Hara*, disent *Cara* ; parce que comme les Tartares prononcent *ha* avec une forte aspiration, les étrangers s'imaginent qu'ils prononcent *Cara*, & non pas *Hara*. C'est par la même raison que Marc Polo & d'autres auteurs appellent *Can* cet empereur qui depuis 1260 jusqu'en 1275 conquiert la Tartarie Occidentale & toute la Chine, au lieu de l'appeler *Han*, c'est-à-dire roi, dans la langue des Tartares de l'Ouest. Le même nom est à présent en usage parmi les Tartares Orientaux maîtres de la Chine, & qui étaient auparavant si barbares qu'ils n'avaient aucun roi, ni aucun nom pour le signifier, comme nous le dirons en son lieu ([011](#)).

Les Moscovites, ainsi que je l'ai appris d'eux en cette cour, imitant les Tartares, l'appellent aussi ^{p.004} Kitai. Le royaume de *Chahamalaha* ([012](#)), dont les habitants sont mahométans, & qui confine avec la province de Xensi ; le royaume de Tumet ou Tibet, qui environne une bonne partie des provinces de Xensi & de Xansi ; & celui d'*Usangué* ([013](#)), limitrophe de la province de Sú chuen, ayant corrompu le mot de Kitai, l'appellent Catai ; & les marchands qui viennent de l'Indostan & des autres royaumes des Indes, Cataio. Par où l'on voit clairement que le royaume de Cataio, dont parle le père Antoine de Andrada ([014](#)) dans sa Relation du Tibet, où il a été, n'est autre chose que la Chine ; & que le grand Catai n'est autre chose que la grande Chine, à laquelle seule on peut attribuer tout ce qu'on dit du Catai. D'autant plus que de tous les autres royaumes situés depuis les Indes jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie, ceux qui sont maritimes sont connus, & tous les autres sont petits, barbares, pauvres & incultes.

Les Tartares Orientaux appelaient aussi la Chine par mépris *Nica Corum*, ou royaume de Barbares ; quoiqu'à présent qu'ils y sont établis

Nouvelle Relation de la Chine

& qu'ils en sont les maîtres, ils la nomment *Tulimpa Corum*, ou royaume du Milieu. Des royaumes des Indes comme Canara, Bengala, & autres l'appellent Chin, ainsi que je l'appris dans la province de Sú chuen de deux Jogues, dont l'un avait été à Goa & savait quelques mots portugais ; & à Pe kim de quelques ^{p.005} marchands de ces pays-là. Ce nom de Chin semble avoir été donné à la Chine par ces Indiens, à cause de la famille *Chin*, qui dominait cent soixante-neuf ans après Jésus-Christ, quoique je trouve plus d'apparence à croire qu'il vient de la famille *Cîn*, qui régnait deux cent quarante-six ans avant Jésus-Christ, & dont le chef fut le premier de tous maître de toute la Chine, & entre autres de la province d'Yûn nân, qui n'est pas fort éloignée de Bengala ; parce que les Chinois prononçant avec force & en sifflant la syllabe *Cîn*, les Indiens qui ne pouvaient les imiter, ont dit *Chin*. Les Portugais qui ont pris ce nom des Indiens, n'ayant aucun mot dans leur langue terminé par *n*, ont ajouté un *a* à la fin. Les Italiens écrivent *China* comme les Portugais, mais ils prononcent *Kina* ; & ainsi ils devraient écrire *Cina*, pour rendre le même son, comme les Allemands qui écrivent *Tschina*.

On voit évidemment par ce que nous avons dit, que *Cataio*, *Hara Kitai* & la Chine, ne sont que la même chose, & non pas divers royaumes, comme le prétend Cluvier, qui dans le cinquième livre de ses Introductions à la géographie, chapitre cinq, forge divers royaumes, comme *Cataïa*, *Tangut*, *Tainfu*, & autres ; ce qu'il semble avoir pris de Marc Polo ; quoique ce ne soient pas des royaumes, mais des noms de villes de la Chine ^{p.006} corrompus. On le voit manifestement par le mot *Tainfu*, qui n'est autre chose que *Tai yûen fû*, capitale de la province de *Xān si*, où les Tartares avaient établi leur cour avant que d'avoir conquis la province de Pe kim. La description que Cluvier fait du royaume de *Tainfu* convient parfaitement à cette ville & au pays qui en dépend ; car on y trouve les meilleurs raisins de la Chine, & beaucoup de fer près de la ville de *Lū gān*, qui fournit Pe kim & les autres provinces, principalement celles du Nord, de clous & de toutes sortes d'outils & d'instruments de fer. Marc Polo parle d'une autre ville de la

Nouvelle Relation de la Chine

même province, qu'il nomme *Pianfu*, quoique les Chinois l'appellent *Pîm yâm fù*. Cluvier a aussi pris de Marc Polo le mot corrompu de *Cambalu*, capitale du Catai : car les Tartares de l'Ouest ni ceux de l'Est n'ont point de *b*, comme on le verra dans l'alphabet tartare que nous donnerons en son lieu (015). Ainsi Marc Polo, au lieu de *Cam*, devait écrire *Han*, c'est-à-dire roi ; & au lieu de *Balu*, *Palu* qui signifie cour ; & par conséquent au lieu de *Cambalu*, *Hanpalu* qui en langue tartare veut dire cour du roi. Au reste il y avait deux *Han palu* ou cours ; savoir l'ancienne, à présent beaucoup moindre, éloignée de près de trois lieues de Pe kim vers l'Orient, & qui s'appelle *Tūm cheū* ; & la nouvelle qui est Pe kim que Marc Polo livre deuxième ^{p.007} chapitre septième, appelle *Taidu*, au lieu de dire *Tai tū*, qui signifie grande cour.

Quelques auteurs doutent que le royaume de Mangi, dont Marc Polo fait si souvent mention, ne soit différent de la Chine : mais il est certain qu'il y est compris ; car Marc Polo divise la Chine en deux royaumes, *Catai* & *Mangi*. Sous le nom de Catai il comprend les provinces septentrionales, & sous celui de Mangi les méridionales. Le mot *Mangi* vient de *Mântzù*, qui signifie barbare ; parce que les Chinois méridionaux, pour se moquer des septentrionaux, les appellent *Pe tāi*, c'est-à-dire fous du Nord ; & ceux-ci, pour se moquer de ceux du Midi, & les railler à leur tour, les appellent *Nân Mân*, barbares du Midi, ou simplement *Mantzu*, barbares (016). Les Tartares, pour se moquer de tous les Chinois, les appellent aussi *Mantzu*, barbares. Mais comme ces Tartares, principalement les occidentaux, ne peuvent pas bien prononcer la syllabe ils disent *gi*, *Mangi* ; ce que j'ai entendu mille & mille fois depuis vingt-trois ans que je vis avec eux. C'était sans doute la même chose au temps de Marc Polo, qui étant étranger ne pouvait pas entendre parfaitement la force de la langue, & qui entendant si souvent les Tartares appeler les Chinois du Midi *Mangi*, crût que c'était le nom du royaume & de la nation, & non pas une ^{p.008} injure. Mais afin qu'on ne puisse plus douter que les noms de *Catai* & de *Mangi* ne signifient tous deux la Chine, je veux ici traduire une partie du soixante-quatrième chapitre du second livre de Marc Polo, par où l'on

Nouvelle Relation de la Chine

verra clairement que ce que je dis est une vérité constante. Après avoir parlé dans le chapitre précédent de cette grande rivière que les Chinois, à cause de l'abondance de ses eaux, appellent *Yâm çù Kiam*, ou fleuve Fils de la mer, il continue de cette sorte :

« *Caingui* est une petite ville sur le bord de cette rivière, du côté du Midi, où l'on recueille tous les ans une grande quantité de riz, dont on amène la plus grande partie à Cambalu, pour en fournir la cour du Grand Cam. On transporte ces provisions à la province du Catay, par des rivières, par des lacs & par un large & profond canal que le grand Cam a fait creuser, afin que les vaisseaux pussent traverser d'une rivière à l'autre, & aller de la province de Mangi à Cambalu, sans passer par la mer. Cet ouvrage est admirable par sa situation & par sa longueur, & plus encore par le profit que ces villes en retirent. Le Grand Cam fit aussi élever le long des rivières & du canal, de grandes & larges digues, sur lesquelles on pût marcher commodément.

Ce sont là les paroles de ^{p.009} Marc Polo. Nous parlerons de ce grand ouvrage dans le chapitre septième.

Caingui, dont parle cet auteur, n'est à parler proprement, ni une ville ni une cité. Les Chinois l'appellent *Chim Kiam Keù*, c'est-à-dire bouche du fils de la mer, à cause qu'un bras du fleuve Kiam s'en sépare en cet endroit, & qu'après avoir couru une partie de la province de Nan Kim, il traverse toute la province de *Che Kiam*, jusqu'à la capitale appelée *Ham cheu*. Des deux côtés de cette bouche il y a un lieu de ceux que les Chinois appellent *Mà teú*, c'est-à-dire lieu fréquenté pour le commerce ; parce que les barques s'y rassemblent & y jettent l'ancre pour y passer la nuit. Or ce lieu dont parle Marc Polo, pouvait bien être appelé ville, à cause du nombre extraordinaire de bâtiments qui s'y rassemblent, quoiqu'il n'y ait point de murailles, ni assez de maisons pour former une ville.

Quoique tout cela soit parfaitement connu de tous les religieux employés dans les missions de ce royaume, toutefois j'ai dessein, pour

Nouvelle Relation de la Chine

mettre cette matière dans une entière évidence, d'expliquer quelques autres endroits du même auteur, & de commencer par les noms de tant de villes dont il fait mention dans son Histoire. Dans le vingt-septième chapitre du second livre, il parle de la ville de *Tainfu*, que les Chinois appellent ^{p.010} *Tai yuen fu*, & qui, comme nous avons dit, est capitale de la province de Xansi. Dans le chapitre vingt-huitième il parle d'une autre ville de la même province, appelée par les Chinois *Pîm yâm fū*, & qui est la ville du second ordre la plus riche & la plus puissante de tout l'empire, après celle de *Sucheu* de la province de *Nan kim*. Dans le chapitre cinquante-sixième il parle de la ville de *Coiganzu*, qui s'appelle *Hoâi gān fū*, & qui est très riche & marchande, à cause de la quantité de sel qu'on y fait, ainsi que dans son territoire, & qu'on transporte en plusieurs provinces de l'empire, comme *Marc Polo* le remarque dans le même chapitre. Dans le soixante & cinquième il parle de la ville de *Chian gian fu*, qu'on appelle *Chim Kiam fu*. Dans le soixante & dixième de celle de *Tapinzu*, qui est *Tai pîn fu*, dans la province de *Nam Kim*. Dans le soixante & quinzième de la ville de *Fugiu*, qui est *Fo cheu* capitale de la province de *Fokien*. Dans le soixante & seizième de la ville de *Quelinfu*, qu'on appelle *Kiën nim fu*. Il dit qu'autour de cette ville il y a quantité de lions, & il répète la même chose en d'autres endroits. Ce qui fait voir qu'il a été mal informé en beaucoup de choses puisque les Chinois n'ont jamais vu de lions, même en peinture, ayant accoutumé de les représenter tout autrement qu'ils ne sont. Pour moi je suis persuadé ^{p.011} que *Marc Polo* s'est trompé en prenant les tigres grands & furieux, qui sont fort communs dans cet empire, pour des lions. Il confirme lui-même cette pensée en disant dans le livre second chapitre quatorzième, que le Grand *Han* a des lions dressés à chasser les autres bêtes, & qui sont marqués de bandes blanches, noires, & rouges, & plus grands que les lions de *Babylone* : ce qui convient parfaitement aux tigres ou aux léopards, dont plusieurs princes de l'Asie se servent pour la chasse, & nullement aux lions. Le même auteur fait mention de plusieurs autres villes dont les noms sont tellement changés, que non seulement ils ne sont pas chinois, mais que même ils n'ont aucun rapport à cette langue. Toutefois on voit clairement que les

Nouvelle Relation de la Chine

provinces & les villes qu'il met dans le Catai & dans le Mangi appartiennent toutes à la Chine ; parce qu'elles finissent la plupart par la syllabe *fu*, qui en langue chinoise signifie ville. Par exemple, la capitale de la province de Canton s'appelle *Quam cheu fu* : *Quam cheu* est son nom propre qui la distingue des autres, & *fu* veut dire ville, de même que *polis* chez les Grecs. Ainsi Constantinopolis signifie ville de Constantin, & Andrinopolis, ville d'Adrian.

Nous tirons la seconde preuve de la description que fait Marc Polo, livre second, chapitre sixième & septième, de l'ancienne & de la nouvelle ^{p.012} ville de Pe kim & du palais du roi : puisque presque tout ce qu'il en dit est conforme à ce que nous voyons encore aujourd'hui, & que nous rapporterons ci-après en détail.

La troisième est tirée du vin qu'on boit en cette cour, & du charbon de pierre qu'on y brûle, qui s'appelle *muy* (017). Ce charbon vient de quelques montagnes éloignées de deux lieues de la ville, & c'est une chose admirable qu'il n'ait jamais manqué ; quoique depuis plus de quatre mille ans, non seulement cette ville si grande & si peuplée, mais encore la plus grande partie de la province en consomme une quantité incroyable, n'y ayant pas une famille, quelque pauvre qu'elle soit, qui n'ait un poêle échauffé avec ce charbon, qui dure & conserve le feu cinq ou six fois plus que le charbon de bois. Ces poêles sont faits de brique comme un lit ou une estrade, de deux ou trois palmes de hauteur, & plus larges ou plus étroits, selon que la famille est plus ou moins nombreuse. Ils dorment tous dessus, sur des matelas ou sur des tapis, & de jour ils s'y tiennent assis sur des tapis ou sur des nattes : sans quoi il serait impossible de supporter le grand froid de ce climat. A côté du poêle il y a un fourneau ou l'on met le charbon, dont la flamme, la fumée & sa chaleur se répandent de tous les côtés du poêle par des tuyaux faits exprès, & sortent ensuite par une petite ^{p.013} ouverture & par la bouche du fourneau, dans lequel ils font cuire leur viande, chauffer leur vin & préparer leur *cha* ou *thé* : parce qu'ils ont accoutumé de boire chaud. Les salles & les chambres des personnes riches ont chacune leur poêle, non pas élevé comme ceux des pauvres,

Nouvelle Relation de la Chine

mais au dessous ; en sorte que le plancher sert de poêle où ils mangent, étudient, se promènent & dorment sur des tapis, sur des lits, ou dans des chaises. Les cuisiniers des grands & des mandarins & les artisans, comme les forgerons, les boulangers, les teinturiers, & autres semblables, se servent aussi, tant en hiver qu'en été, de ce charbon de pierre, dont la chaleur & la fumée sont si violentes, que plusieurs personnes en sont étouffées ; & il arrive même que le poêle s'embrase, & que tous ceux qui y dorment sont brûlés. Pour éviter les pernicious effets de cette fumée, il suffit de mettre, joignant le poêle, un bassin ou un vase large plein d'eau claire & fraîche ; car la fumée s'y attache & s'y mêle de telle manière, que le lendemain elle a une odeur aussi désagréable & aussi forte que la fumée même.

La quatrième preuve est que Marc Polo dans son livre second, chapitre vingt-septième, décrit un pont célèbre situé à deux lieues & demie de Pe kim vers l'ouest, en ces termes :

« Quand on sort de la ville de Cambala, après avoir fait dix milles, ^{p.014} on trouve une rivière appelée *Puli sangan*, qui se dégorge dans l'Océan, & sur laquelle navigent beaucoup de vaisseaux chargés de marchandises. Il y a un fort beau pont de pierre sur cette rivière, & peut-être qu'il n'y en a pas un pareil sur la terre. Ce pont est de trois cents pas géométriques de longueur, & de huit de largeur, en sorte que dix cavaliers de front peuvent y passer commodément. Il a vingt-quatre arcades & vingt-cinq piles dans l'eau qui les soutiennent, & il est tout de pierre serpentine travaillée avec un grand artifice. Les rebords de part & d'autre sont faits de tables de marbre & de colonnes rangées avec une belle symétrie. Aux deux extrémités il est plus large qu'au haut de la montée : mais quand on a achevé de monter on le trouve plat & de niveau comme s'il avait été tiré à la ligne. En cet endroit il y a une très grande & haute colonne posée sur une tortue de marbre, avec un grand lion auprès de la base, & un autre au dessus. Vis-à-vis il y a une autre fort belle colonne,

Nouvelle Relation de la Chine

avec un lion éloigné d'un pas & demi de la première. Les colonnes des appuis ou rebords sont à un pas & demi l'une de l'autre, & cet espace est garni de tables de marbre, ornées de diverses sculptures, afin que ceux qui passent sur le pont ne puissent pas tomber. Enfin sur chaque colonne il y a un lion de marbre, ce qui est une chose très belle à voir.

Ce sont là les paroles de Marc Polo. Il semble que l'imprimeur a oublié sur la fin quelques mots, ce qui rend obscure la description de l'auteur, que j'ai traduite selon l'ordre qu'elle devait avoir, & conformément à la structure du pont.

Ce pont est le plus beau de la Chine : mais il n'est pas le plus grand, parce qu'il y en a beaucoup d'autres plus longs. L'auteur dit que la rivière s'appelle *Puli sangan*, ce qui est un nom des Tartares de l'Ouest, qui étaient alors maîtres de cet empire, & dont il y en a maintenant plusieurs à Pe kim mêlés avec les Orientaux. Elle s'appelle en Chinois *Hoèn hò*, ou rivière trouble, parce que la rapidité de son cours entraîne beaucoup de terre qui la rend toute l'année trouble & pleine de limon. Il dit que ce pont a vingt-quatre arcades, quoiqu'il n'en ait que treize ; & que beaucoup de bâtiments naviguent sur cette rivière, ce qui est impossible : car encore qu'elle ait une grande abondance d'eau, elle n'est pas navigable à cause du grand nombre de chutes, de tournants & de roches dont elle est pleine. Ce qui a fait tomber Marc Polo dans ces erreurs, est que trois lieues plus loin vers l'ouest, il y a une autre rivière & un autre pont de vingt-quatre arcades (018). Les cinq du milieu sont faites en voûte : les autres sont plates & couvertes de fort longues & fort larges tables de ^{p.016} marbre, toutes fort bien travaillées & taillées en ligne droite. Au milieu de ce pont on voit les colonnes dont parle Marc Polo dans sa Description. La rivière s'appelle *Ciêu lí hô*, ou rivière de Verre, parce qu'elle est claire, paisible & navigable ; & ainsi je crois que cet auteur s'est trompé en confondant les deux rivières & les deux ponts. Le premier est le plus beau de la Chine, & peut-être au monde, comme il dit, tant pour l'excellence de l'ouvrage, que pour la matière dont il est fait. Il est tout de marbre blanc très fin & très bien

Nouvelle Relation de la Chine

travaillé & d'une architecture parfaite, les rebords ont cent quarante colonnes, soixante & dix de chaque côté. Elles sont éloignées l'une de l'autre d'un pas & demi, & séparées par des cartouches faites d'une belle pierre de marbre où l'on a ciselé diverses sortes de fleurs, de feuillages, d'oiseaux & d'autres animaux ; ce qui forme un ouvrage aussi magnifique qu'il est parfait & admirable. A l'entrée du pont qui regarde l'orient, il y a de part & d'autre deux beaux piédestaux fort élevés avec des tapis de marbre au dessus, sur lesquels sont deux lions d'une grandeur extraordinaire & faits en la manière que les Chinois les représentent. Entre les jambes de ces lions, sur leur dos, sur leurs cotés, & sur leur poitrine, on a taillé dans la même pierre de marbre avec une beauté & une délicatesse surprenante, quantité de lionceaux dont les uns se ^{p.017} pendent aux lions, les autres sautent & les autres montent ou descendent. À l'autre bout du côté de l'occident on voit aussi sur deux piédestaux deux éléphants de même marbre, travaillés avec autant d'art & de perfection que les lions. Marc Polo a oublié de faire mention des uns & des autres, à moins qu'ils n'aient été ajoutés depuis. Les Chinois disent qu'il y a deux mille ans que ce pont a été bâti, sans que jusqu'à nos jours il eût souffert aucun dommage. Mais la veille de saint Laurent de cette année 1668, après une sécheresse extraordinaire qui avait duré toute l'année, il commença à pleuvoir, & la pluie continua jour & nuit jusqu'au seizième d'août avec tant de violence, qu'il semblait que les rivières toutes entières tombassent du Ciel. Le dix-septième d'août à huit heures du matin, il vint tout d'un coup un déluge qui inonda la nouvelle ville, ses faubourgs, & les plaines voisines. On ferma promptement les portes de la vieille ville, & l'on boucha tous les trous & toutes les fentes avec de la chaux & du bitume mêlés ensemble, pour empêcher l'eau d'entrer. Le tiers des maisons de la nouvelle ville fut renversé, & une infinité de misérables, principalement de femmes & d'enfants, furent noyés ou ensevelis sous les ruines. Quantité de villages & de maisons de plaisance furent entraînés par l'impétuosité des eaux & il arriva la même chose ^{p.018} aux villes du voisinage. Tout le monde se réfugiait aux lieux élevés, ou montait sur les arbres, d'où plusieurs accablés de crainte ou de

Nouvelle Relation de la Chine

faiblesse faute de vivres, se laissaient tomber dans l'eau où ils périssaient misérablement. Il arriva dans les autres provinces des accidents & des malheurs encore plus étranges par des tremblements de terre ; en sorte qu'il semblait que Dieu voulût punir ces infidèles de la persécution qu'ils avaient excitée contre la religion chrétienne & les prédicateurs de l'Évangile. On n'avait jamais vu un pareil désordre en cette cour où tout le monde paraissait éperdu, ne pouvant deviner d'où venait un déluge si extraordinaire. Enfin le roi ayant envoyé des gens sur des radeaux, parce qu'il n'y a point de barques à Pe kim, pour en examiner la cause, ils trouvèrent que la rivière trouble dont nous avons parlé avait rompu ses digues, & avait fait un nouveau lit au travers des champs & des faubourgs de la ville : ce qui répandit une telle épouvante dans les esprits, que le roi & les grands furent sur le point de se retirer ailleurs. Cette même inondation entraîna plusieurs rochers, qui heurtant contre les piles de ce pont célèbre, les ébranlèrent de telle sorte que deux arcades furent renversées.

La cinquième preuve est que Marc Polo dans le même livre chapitre trente-deux parle de cette grande rivière que les Tartares de l'Ouest appellent ^{p.019} Caramoran, & les Chinois *Hoâm Hô*, c'est-à-dire rivière Jaune, à cause que le limon qu'elle traîne rend ses eaux de cette couleur. Dans le chapitre trente-six il fait mention de cet autre fleuve qu'il nomme en langue chinoise *ô Kiam*, c'est-à-dire Grande rivière, & que les Chinois, comme nous avons dit, appellent *Yâm çu Kiam*, ou fleuve Fils de la mer. Dans le chapitre soixante-huit, décrivant la ville qu'il nomme *Kimsai*, & qu'il dit faussement signifier ville du Ciel, quoique ce mot, comme nous le dirons ci-après, signifie cour, il en rapporte plusieurs particularités ; par exemple, que cette ville est située entre un grand lac & une grande rivière, & qu'autour du lac, on voit plusieurs palais de grands seigneurs, & beaucoup de temples de bonzes, & autres choses qui toutes sont très véritables, à la réserve de quelques exagérations, comme, que cette ville a cent mille de circuit, en quoi il se montre plus poète qu'historien. Quoiqu'il en soit la description qu'il fait de la ville & du palais de Cambalu suffit pour

Nouvelle Relation de la Chine

prouver que le Catai est une partie de la Chine, & ce qu'il dit de la ville de Kimsai, pour faire voir que le Mangi est une autre partie du même empire : parce que la plupart de ce qu'il raconte, est entièrement conforme à ce que nous en voyons de nos propres yeux. Si Marc Polo avait su la langue chinoise, comme il dit qu'il savait celle des Tartares, il aurait écrit avec ^{p.020} plus d'exactitude les noms des villes & des provinces, & les autres choses qu'il rapporte de cet empire. Mais il ne faut pas s'étonner s'il corrompt si souvent les noms, puisque nous-mêmes, qui en arrivant nous attachons uniquement, & avec une très grande application, à la connaissance des lettres & de la langue chinoise, après plusieurs années d'étude nous nous trompons souvent, & renversons une partie des mots. Ainsi on ne doit pas être surpris si un cavalier qui ne se mêlait que des armes, & de faire sa cour au Grand Han, & ne fréquentait que les Tartares, qui par leur peu de politesse corrompent les mots plus que les autres nations, soit tombé dans le même inconvénient. Il corrompt les noms de telle sorte que ceux d'entre nous qui ont le plus de connaissance de la langue & de l'empire, ont bien de la peine à en reconnaître quelques-uns : toutefois en examinant la situation des lieux, & les autres circonstances qu'il en rapporte, nous devinons aisément ce qu'il veut dire.

Le père Martin Martini si fameux par son Atlas de la Chine, n'a pu, tout habile qu'il était, s'exempter de commettre de pareilles fautes. En sorte que nous qui sommes dans cet empire depuis plusieurs années, avons de la peine à reconnaître les personnes & les lieux dont il parle, principalement dans les noms qui doivent être terminés par un ^{p.021} *m*, & qu'il finit toujours par *ng*. Par exemple au lieu de dire Pekĩm, Nankĩm, Chekĩam, Yũm lie, Cũm chĩm, il écrit toujours PeKing NanKing, CheKiang, Yunglie, Cungching : en quoi il se trompe assurément, parce que cette manière d'écrire ne répond point à la prononciation chinoise, qui revient à celle de notre *m*, & non pas de *ng*. Et il ne sert de rien de dire que les Allemands prononcent l'*m*, ouverte ou proférée doucement quasi comme *ng*, à cause qu'ils l'expriment un peu du nez : parce que la lettre *m*, soit qu'on la prononce ouverte ou fermée, a toujours

Nouvelle Relation de la Chine

beaucoup plus de rapport avec la prononciation chinoise & latine, que les lettres *ng*. D'autant plus que les Allemands prononcent l'*m* finale ouverte, plutôt en *in* ou en *en*, que en *im* ou en *em*. Cette raison pourrait être en quelque façon recevable, si ce Père avait écrit en allemand, & pour les seuls Allemands ; mais ayant écrit en latin & pour toute l'Europe, il pouvait se conformer à la prononciation la plus exacte & la plus commune (019).

Philippe Cluvier dans son livre sixième chapitre sixième, doute si la ville de Kinsai dont parle Marc Polo, livre second, chapitre soixante-huit, était à cour du roi tartare ou celle du roi de la Chine. Il remarque aussi avec raison les exagérations dont Marc Polo se sert en décrivant la même ville de Kinsai. Pour répondre à ces difficultés, il faut remarquer, p.022 premièrement qu'au lieu de *Kinsai*, il devait écrire *Kimsu*, c'est-à-dire cour maîtresse ; car Kim signifie cour & su, maître, parce que la cour est comme le modèle du reste du royaume. *Kinsai* donc ou *Kimsu* était la cour des rois de la famille *Súm*, que les Tartares Occidentaux dépouillèrent de l'empire au temps de Marc Polo. Cent ans après *Nankim* & *Pe kim* furent les cours de la famille *Mím*, qui ces années dernières a été détruite par les Tartares Orientaux. Cela supposé, je réponds que le père Martini, à qui je renvoie le Lecteur de peur d'être trop long, a fort bien expliqué ces difficultés, & corrigé les hyperboles de Marc Polo, qui comme un jeune homme qu'il était, a amplifié les choses beaucoup au-delà de la vérité. Toutefois quand au nombre de douze mille ponts que Marc Polo dit être dans *Kinsai*, je ne suis pas du sentiment de ce Père qui semble en demeurer d'accord. Car outre que nous avons vu le contraire de nos propres yeux, les autres Chinois qui rapportent dans leurs livres tant de particularités de peu d'importance, n'auraient pas manqué de faire mention d'une chose si considérable. Ce que dit aussi Marc Polo de la grandeur de plusieurs de ces ponts, sous lesquels de grands vaisseaux pouvaient passer leurs mâts élevés, n'est aucunement vraisemblable, parce qu'il n'est pas croyable qu'ils soient tous ruinés, sans qu'il en soit resté aucun vestige. Pour moi je p.023 sais qu'un auteur chinois fort célèbre, qui a fait un traité des grandeurs de

Nouvelle Relation de la Chine

cet empire, & dont je rapporterai ci-après plusieurs choses, ne donne à la ville de *Hám cheù*, qui est la même que *Kinsai*, que cinq ponts considérables ; & il n'aurait pas manqué de parler de cette hauteur extraordinaire, si elle avait eu quelque fondement. Le reste de ce que Marc Polo raconte de cette ville est véritable, quoi qu'il l'amplifie & l'exagère à son ordinaire. Mais pour ne plus laisser en doute ce que c'est que la ville de Kinsai, & parce que le père Martini parlant de la ville de *Ham cheu* dans son Atlas folio 109 varie en ce qu'il dit des Tartares Orientaux & Occidentaux, je rapporterai ici un extrait que j'ai tiré à ce dessein des chroniques de la Chine.

Afin qu'une famille soit mise au nombre des maisons de cet empire, il faut qu'elle l'ait assujetti tout entier, ou du moins la plus grande partie. Car si elle n'a conquis que deux ou trois provinces, on l'appelle *Pamchao*, c'est-à-dire règne collatéral, & qui n'entre pas dans la ligne directe des familles impériales. Celles dont nous allons parler sont de ce nombre.

« L'année de Jésus-Christ mille deux cents, un chef des Tartares Orientaux, qui depuis quelques années ont subjugué cet empire, s'empara des provinces de Pe kim, de Xansi, & de Xantum, que la rivière Jaune sépare des autres douze. Il s'en fit couronner roi, & nomma sa famille Tai-Leao. Quelques années après, un autre chef des mêmes Tartares Orientaux lui fit la guerre, s'empara de ce royaume, extermina la famille régnante, & nomma la sienne, & son règne *Tai-Kin que* ou royaume d'or, qui dura jusques en 1260. En ce temps-là les autres douze provinces étaient dominées par un empereur de la famille *Sùm*. Quelques ministres de ce prince lui conseillèrent d'envoyer de grands présents au Grand Han qui depuis peu avait assujetti les Tartares Occidentaux, pour le prier de lui aider à chasser les Tartares des trois provinces qu'ils avaient usurpées. Les autres lui représentèrent qu'il n'était pas à propos d'exciter cette terrible nation des Tartares de l'Ouest, ni d'irriter ceux de l'Est qui depuis plusieurs

Nouvelle Relation de la Chine

années étaient en bonne intelligence avec eux, & que ce n'était pas une bonne politique de chasser des tigres pour mettre en leur place des lions encore plus cruels. Toutefois le premier conseil, quoique le plus mauvais, fut suivi ; on appela le Grand Han, & ses Tartares déjà vainqueurs de tant de nations qui en peu de temps exterminèrent la famille *Tai kin*, & s'emparèrent des trois provinces qu'elle occupait. Aussitôt qu'ils en furent les maîtres, ces perfides tournèrent leurs armes contre le roi de la Chine, qui tenait sa cour dans une ville de ^{p.025} la province de Hô nân, voisine de la rivière Jaune. Ce prince épouvanté du voisinage de ces Barbares, s'enfuit en diligence à la ville de Ham cheu dans la province de Che Kiam, où il établit sa cour. Mais le Han n'en eut pas plutôt avis, qu'il traversa la rivière Jaune & s'empara avec peu de résistance des provinces de Ho Nam, de Nam Kim, & de Che Kiam, & par conséquent de la ville de Ham cheu, que Marc Polo appelle Kin sai. Le roi de la Chine s'enfuit dans la province de Fo kien, & de là à celle de Quàm tum, où s'étant embarqué pour se réfugier dans les pays étrangers, il fit naufrage & périt par la tempête dans le Golfe de l'île d'Haï Nân, & alors tout le reste de la Chine se soumit volontairement au Grand Han. Voilà ce que j'ai tiré des Histoires de la Chine ; par où l'on voit clairement que Ham cheu & Kim sai sont une même ville ; & que le mot Tai Kin ne signifie pas une montagne qui ne se trouve point dans la Tartarie, comme on se l'était imaginé, mais royaume d'or ; ce qui est le titre qu'on donna autrefois à ce règne des Tartares Orientaux ([01a](#)).

@

CHAPITRE II

De l'étendue & de la division de la Chine, du nombre des villes & autres lieux murés & de quelques autres particularités remarquées par les auteurs chinois

@

p.038 Il y a dix-huit ans que le père François Fiertado, vice-provincial de la Chine, & depuis visiteur du Japon & de la Chine, m'ordonna d'écrire l'histoire de cet empire, & les progrès de l'Évangile, qu'on a commencé d'y prêcher il y a maintenant quatre-vingt-treize ans. Je m'appliquai avec grand soin à cet ouvrage, mais les occupations de la Mission, & la persécution que nous avons soufferte m'ont empêché de le continuer. Les pères Nicolas Trigault, Flamand, Alvaro Semedo, Portugais, Martini, du pays de Trente, Antoine Gouvea & Ignace da Costa, Portugais, & quantité d'autres, dans leurs Relations annuelles, ont traité amplement cette matière ; mais la beauté, la grandeur & l'antiquité de cet empire fournit un si vaste p.039 sujet, que quoi qu'on en ait écrit, il en reste encore beaucoup plus à dire. C'est pourquoi j'ai crû que je devais mettre ici en peu de mots les principales remarques que j'avais recueillies.

La Chine est située presque aux dernières extrémités de l'Asie du côté de l'Orient. Elle a vingt-trois degrés du nord au sud, depuis la forteresse de *Cai pîm* placée à la frontière de la province de Pe kim, à quarante-un degrés de latitude, jusqu'à la pointe meridionale de l'île d'*Haí nān* à dix-huit degrés d'élévation, & au sud de la province de *Quam tum* (021). Ainsi la longueur de la Chine du nord au sud, suivant les livres chinois, est de cinq mille sept cent cinquante *li* ou stades, ce qui fait

402 ½ lieues espagnoles ou portugaises à 17 ½ au degré,
575 — françaises à 25 au degré.
345 — allemandes à 15 au degré.
1380 milles d'Italie à 60 au degré.
5750 *li* ou stades chinois à 250 au degré.

Nouvelle Relation de la Chine

Depuis la pointe de Nîm pō, ville maritime de la province de Che kiam, où les Portugais faisaient autrefois leur commerce, & que Fernand Mendez appelle *Leam po*, jusqu'à l'extrémité de la province de Sú chuen en ligne droite de l'est à l'ouest, il y a p.040

297 ½ lieues espagnoles & portugaises

426 — françaises

255 milles d'Allemagne

1020 milles d'Italie

4080 stades chinois à 240 au degré.

Mais si nous voulons considérer la plus grande longueur de la Chine, il faut la prendre depuis le dernier lieu au nord-ouest de la province de Leao tum appelé *Cai yuen*, jusqu'à la dernière ville de la province de Yun nan nommée *Cin tien kiun min fu*. De cette sorte, la plus grande longueur de cet empire sera de

525 lieues espagnoles

750 — françaises

450 milles d'Allemagne

1800 milles d'Italie

8400 stades chinois à 4 ½ par mille d'Italie.

La plus grande largeur de la Chine à prendre depuis Tam chan, lieu le plus oriental du pays de Leao tum, & qui confine avec le royaume de Corée, jusqu'au lieu appelé Tum tim à l'ouest de la province de Xensi, est de p.041

350 lieues espagnoles ou portugaises

500 — françaises

300 milles d'Allemagne

1200 milles d'Italie

5400 stades chinois.

Il y a quinze provinces dans cet empire, qui par leur grandeur, leur richesse & leur fertilité peuvent être appelées royaumes. Les Chinois les rangent de la manière suivante, selon leur ancienneté & leurs prééminences : Pe kǐm, Nan Kǐm, qu'on nomme à présent Kiām nân, Xān si, Xān tum, Hô nân, Xén si, Che Kiām, Kiām si, Hù quam, Sú

Nouvelle Relation de la Chine

chuen, Fo kién, Quàm tūm, Quàm si, Yün nan, Qūei cheū. Le pays de Leão tūm mériterait aussi le nom de province à cause de son étendue : mais les Chinois le mettent sous la province de Xan tum. Les provinces maritimes sont Pe kim, Xan tum Nan Kim, Che kiam, Fo kien, Quam tum. Celles qui confinent avec des royaumes étrangers sont Pe kim, Xan si, Xen si, Sú chuen, Yun nan, Quam si. Les provinces méditerranées sont Ho nan, Hu quam, Kiam si, Quei cheu. On voit par là que Cluvier s'est fondé sur de fausses relations quand il a mis dix-huit provinces dans la Chine, & entre elles le royaume de Cochinchine ; car encore que ce royaume & celui de Tum Kĩm aient autrefois été soumis à la Chine, ils ne le furent que peu d'années & il y a longtemps ^{p.042} qu'ils ne lui obéissent plus. Il y a plusieurs îles dépendantes de la Chine comme la grande & la petite Liêu Kieû ; Tai üan, que les Portugais appellent Formosa, où les Hollandais avaient une forteresse qui leur fut enlevée par un Corsaire chinois il y a quelques années, & où ils perdirent beaucoup de gens, d'artillerie & de marchandises. Hài nân ; Hiām xān où est située la ville d'Amagao ou Macao, sur la pointe méridionale de cette île, & une infinité d'autres tant habitées que désertes. Le royaume de Corée n'est pas une île voisine de la Chine comme Cluvier l'a crû : mais une grande pointe attachée à la terre ferme, & qui s'étend du nord au sud. Xām hàì n'est pas aussi une île comme le père Martini l'écrit dans son Atlas, & le marque dans sa carte, mais une forteresse si vaste & si bien fortifiée par l'art & par la nature, qu'elle peut le disputer aux meilleures de l'Europe. Elle est dans la terre ferme près de la mer, entre la province de Pe kim, & le pays de Leao tum.

Les lieux murés de tout ce grand empire sont au nombre de quatre mille quatre cent deux, & ils sont divisés en deux ordres, le civil & le militaire. L'ordre civil contient deux mille quarante-cinq lieux murés, savoir, cent soixante & quinze cités du premier ordre que les Chinois appellent *fù*, deux cent soixante & quatorze du second ordre qu'on appelle *cheū*, mille deux cent quatre-vingt-huit ^{p.043} villes qu'on appelle *hièn*, deux cent cinq hôtelleries royales appelées *ye*, & cent trois sentinelles ou hôtelleries royales du second ordre qu'on nomme *cham chín*.

Nouvelle Relation de la Chine

Entre les cités & les villes de cet empire, j'en compte plusieurs situées dans les provinces de Yun nan, de Quei cheū, de Quàm si & de Sú chuen, & qui toutefois ne payent aucun tribut à l'empereur, & ne lui obéissent point : mais à des princes ou seigneurs particuliers & absolus. Ces villes pour l'ordinaire sont de telle sorte entourées de hautes montagnes & de rochers escarpés, qu'il semble que la nature ait prit plaisir à les fortifier. Au dedans de ces montagnes, il y a des campagnes & des plaines de plusieurs journées de chemin, où l'on voit des cités du premier & du second ordre, & beaucoup de villes & de villages. Les Chinois appellent ces seigneurs Tù fú ou Tù qūon, c'est-à-dire mandarins du pays ; parce que comme ils croient qu'il n'y a point au monde d'autre empereur que celui de la Chine, ils s'imaginent aussi qu'il n'y a point de princes ni de seigneurs que ceux à qui leur empereur en donne le titre, & ils ne donnent même le titre de mandarins de la Terre ou du pays à ceux-ci, que pour les distinguer des autres avec quelque espèce de mépris pour les étrangers. Les peuples soumis à ces seigneurs se servent de la langue chinoise avec les Chinois : mais outre celle-là, ils ont ^{p.044} encore leur langage particulier. Leurs mœurs & leurs coutumes sont un peu différentes de celles des Chinois, leur teint toutefois & la forme de leur corps sont tout à fait semblables : mais pour le courage il semble que ce soit une autre nation. Les Chinois les craignent, & après plusieurs expériences qu'ils ont faites de leur valeur, ils ont été contraints de les laisser vivre en repos, & de consentir à un libre commerce avec eux. Dans la Relation que j'ai faite ([022](#)) des actions de ce fameux tyran Chām hiém chūm, de laquelle le père Martini m'écrivit à son retour d'Europe, qu'il en avait laissé une copie dans la Secrétairerie de Rome, & une autre dans le collège de Coimbre, où elle fut lue publiquement, je parle de ce qui arriva à l'un de ces princes souverains. Je le répéterai ici en peu de mots afin que l'on connaisse la puissance de cet empire, où l'on ne fait aucune estime des forces de ces seigneurs, quoi qu'elles soient fort considérables, & que leurs États soient situés au milieu des provinces de la Chine.

Nouvelle Relation de la Chine

Le tyran Cham hien chum ne pouvant souffrir que dans la province où il s'était fait couronner, & où il disait qu'il avait jeté les fondements de son empire, il y eût quelqu'un qui refusât de lui obéir, envoya dire à un de ces seigneurs dont les États étaient les plus voisins, qu'il eût à venir à sa cour le reconnaître pour son roi, & lui payer le tribut qu'il lui devait. Ce seigneur lui répondit que ni ^{p.045} lui ni ses prédécesseurs n'avaient jamais payé tribut à aucun empereur de la Chine ; cette réponse mit ce tyran dans une telle colère, qu'il envoya aussitôt une armée pour le forcer à lui obéir : mais elle fut en peu de temps battue & défaite par ce prince. Cham hien chum remit sur pied une autre armée plus puissante que la première, & se mit à la tête pour entrer dans les États de ce seigneur : mais comme il était vaillant & favorisé par l'avantage des lieux, il donna bataille au tyran, le défit, & l'obligea à se retirer, enragé de ce mauvais succès, mais plus animé que jamais à la vengeance. Il prépara une troisième armée, & lui donna pour général son premier fils adoptif appelle Sūm cò vām, dont j'ai parlé quelquefois dans les lettres annuelles de cette Mission. C'était un homme savant, prudent, courageux, & si affable & si bon, que souvent il venait à bout par sa sagesse & par sa douceur de ce que son père ne pouvait faire réussir par la force des armes & par la cruauté. Il sut en effet si bien gagner ce seigneur, que non seulement il l'obligea à reconnaître son père pour roi, mais encore à l'assister d'argent & de troupes pour continuer la conquête de l'empire. Il l'amena en sa compagnie à la cour avec toute son armée composée de quarante mille hommes tous jeunes, choisis, vêtus d'une même couleur, & armés d'une espèce de cuirasses & de casques de toile de coton ^{p.046} piquée. A son arrivée, il fit monter de ses troupes dans une place destinée pour de semblables exercices dans chaque ville de la Chine. Le tyran le reçut avec beaucoup de caresses, & de marques de bienveillance, & l'invita publiquement à un festin pour le jour suivant, où ce prince ne manqua pas de se rendre : mais au milieu de la musique, de la comédie & de la joie du banquet, cet homme cruel & perfide lui fit mettre dans sa tasse un poison si subtil & si présent, qu'il en mourut en peu de moments. Aussitôt après il fit envelopper & attaquer les troupes de ce malheureux

Nouvelle Relation de la Chine

prince par toute son armée qu'il avait fait préparer pour ce dessein, avec ordre de n'en laisser pas un seul en vie. Ce qui fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que ces pauvres gens qui ne s'attendaient à rien de semblable, furent surpris sans chef, sans armes, & sans ordre. J'ai été moi-même témoin de cet événement que je rapporte ici pour faire connaître la grandeur de cet empire.

On ne doit point faire de difficulté sur ce que je fais le nombre des cités & des villes plus grand que le Père Martini, parce que j'y comprends celles de ces petits souverains, dont les États, encore qu'ils ne reconnaissent pas l'empereur, sont toutefois situés au milieu de son empire dans les quatre provinces que j'ai dites. J'y ai compris aussi les cités & les villes du pays de Leao tum, & de ^{p.047} la province de Yun nan que les Chinois excessivement attachés à leurs formalités, ne mettent pas dans leurs dénombremens ordinaires, mais dans des catalogues particuliers, comme j'ai dit qu'ils faisaient des règnes de certaines familles.

Les Chinois ont fait imprimer un itinéraire public, qui contient tous les chemins, tant par terre que par eau, depuis Pe Kin, jusqu'aux dernières parties de l'empire. Les mandarins qui partent de la cour pour aller exercer leurs emplois, & tous les voyageurs, se servent de ce livre pour savoir la route qu'ils doivent tenir, la distance d'un lieu à l'autre & les stades de chaque journée. Dans ce livre tous les chemins royaux de l'empire sont divisés en onze cent quarante-cinq journées, dont chacune a un lieu où les mandarins sont logés & défrayés aux dépens du roi, quand ils vont exercer leurs emplois ; mais quand on les prive de leurs charges, ils perdent aussi le droit d'être logés. Ces onze cent quarante-cinq lieux s'appellent *ye* ou *chin*, ou joignant ces deux mots *yechin*, c'est-à-dire, lieux de logement & de sentinelle : & c'est avec beaucoup de raison qu'on leur a imposé ce nom, car on y attend les mandarins avec autant de soin & de circonspection, que si l'on y était en garde contre une armée ennemie. De ces lieux il y en a sept cent trente-cinq dans les cités du premier & du second ordre, dans les ^{p.048} villes frontières, & dans les châteaux situés au dedans de l'empire.

Nouvelle Relation de la Chine

Deux cent cinq sont dans les lieux appelés *ye*, & cent trois dans ceux qu'on appelle *chin*. Les uns & les autres ont été autrefois bâtis dans les endroits où il n'y avait point de villes, & peuvent être appelés villes du second ordre, parce qu'ils sont tous murés, qu'ils ont chacun un mandarin qui les gouverne, & qu'il y en a quelques-uns plus grands & plus peuplés que beaucoup de villes & de cités. Il y en a cent deux qui n'ont point de murailles, mais qui sont des lieux fort grands & fort peuplés. Un jour avant le départ du mandarin, on fait partir un courrier avec une petite planche ou tablette que les Chinois appellent *pai*, sur laquelle sont écrits le nom & la charge de cet officier & au bas son nom & son sceau. Aussitôt qu'on l'a vue, on nettoie & prépare le palais où il doit loger, & ces préparatifs sont plus ou moins grands & plus ou moins somptueux, à proportion de la dignité du mandarin : comme les viandes, les porte-faix, les chevaux, les chaises, les litières, ou les barques, si le voyage se fait par eau, & enfin tout ce qui lui peut être nécessaire. Dans ces hôtelleries on reçoit de la même manière à proportion toutes sortes d'autres personnes, tant chinois qu'étrangers, à qui le roi accorde cette grâce, comme je l'éprouvai moi-même lorsque je fus il y a quelques ^{p.049} années envoyé par le roi à Macao. Dans ces mêmes endroits les courriers du roi prennent ce qui leur fait besoin pour aller en toute diligence. Ils y trouvent toujours des chevaux en état de partir ; mais comme il pourrait arriver quelquefois qu'ils ne seraient pas prêts, un stade ou deux avant que d'arriver à l'hôtellerie, le courrier frappe fortement & souvent un bassin appelé *lô*, qu'il porte pendu sur l'épaule, & alors on ne manque pas de seller à la hâte le cheval, s'il ne l'était pas déjà ; en sorte que le courrier n'a que la peine de monter & de laisser celui qu'il avait amené.

Le royaume de la Chine contient onze millions cinq cent deux mille huit cent soixante-douze familles ou feux, sans y comprendre les femmes, les enfants, les pauvres, les mandarins qui sont en charge, les soldats, les bacheliers, les licenciés, les docteurs, les mandarins dispensés de servir, ceux qui vivent sur les rivières, les bonzes, les eunuques, ni tous ceux qui sont du sang royal ; parce qu'on ne compte

Nouvelle Relation de la Chine

que ceux qui cultivent les terres, ou qui payent des tributs & des rentes au roi. Il y a dans tout l'empire cinquante-neuf millions sept cent quatre-vingt-huit mille trois cent soixante & quatre hommes ou mâles. Voilà ce qui regarde l'ordre civil de la Chine.

L'ordre militaire contient six cent vingt-neuf grandes forteresses du premier ordre, & fort ^{p.050} importantes soit sur les frontières, pour servir de clefs ou de défense à l'empire contre les Tartares ; soit sur les confins des provinces contre les voleurs & les rebelles. Les Chinois les appellent *quan*, & celle de *Xam hàï*, dont nous avons parlé ci-devant, est de ce nombre.

Il y a cinq cent soixante & sept forteresses du second ordre, qu'on appelle *guêi* en langue chinoise. Le lieu appelé *Tien cìm guêi* ou forteresse du Puy du Ciel, dont parle le père Martini dans son Atlas page trente-sixième est de ce nombre, & par celle-là on peut juger des autres forteresses du second ordre.

On compte trois cent onze forteresses du troisième ordre, appelées *sò* ; trois cents du quatrième ordre, nommées *chín*, qui ont le même nom & la même signification que celles du cinquième ordre civil, & cent cinquante du cinquième ordre, appelées *paó*.

Il y a cent forteresses du sixième ordre, appelées *pu*, & enfin trois cents du septième ordre, qu'on appelle *cháï*. Ces dernières sont de diverses sortes ; les unes sont dans les champs, & servent de refuge aux laboureurs qui s'y retirent avec leurs bestiaux, leurs instruments, & leurs meubles, quand les Tartares, les voleurs, ou les rebelles courent la campagne, ou même quand les armées de l'empereur sont en marche : d'autres sont situées sur des ^{p.051} montagnes escarpées en précipice, où l'on monte ou par des degrés taillés dans le roc, ou par des échelles de corde ou de bois, qu'on ôte quand on veut, & celles-ci n'ont pour l'ordinaire aucunes murailles, parce qu'elles n'en ont pas besoin. Les autres enfin sont aussi sur des montagnes, mais elles ont quelque avenue ; & celles-ci sont revêtues d'une double ou triple

Nouvelle Relation de la Chine

muraille du côté de l'entrée. J'en ai vu plusieurs des unes & des autres, dans les provinces de Sú chuen & de Xen si.

Par ce dénombrement on voit que les lieux militaires sont au nombre de deux mille trois cent cinquante-sept, qui étant joints avec ceux de l'ordre civil montent à quatre mille quatre cent deux. Outre cela, il y a au dedans & au dehors de ces grandes murailles qui environnent la Chine plus de trois mille tours ou châteaux appelés *tai*, chacun desquels a son nom propre. On y tient toute l'année des gardes & des sentinelles, qui donnent l'alarme aussitôt que l'ennemi paraît & font signal de jour avec une bannière qu'ils élèvent au plus haut de la tour, & la nuit avec un grand flambeau allumé. Si nous comptons ces tours ou châteaux parmi les lieux militaires, dont ces derniers feraient le huitième ordre, il y en aurait en tout cinq mille trois cent cinquante-sept.

Il y a environ cent cinquante ans qu'un mandarin du suprême tribunal des armes, composa ^{p.052} deux volumes qu'il dédia à l'empereur, & qu'il intitula *Kieu pien tu uxe*, c'est-à-dire *Pratique des cartes des neuf frontières*. Il entendait par là les neufs quartiers ou territoires, auxquels il avait divisé les grandes murailles qui environnent une partie de la Chine durant quatre cent cinq lieues portugaises, qui font vingt-trois degrés dix minutes de l'est à l'ouest, depuis la ville de *Caï yûen* située à l'extrémité du pays de *Leão tûm*, jusqu'à celle de *Cân so* ou *Cân cheu*, placée aux derniers confins de la province de *Xen si*. Ce qui se doit entendre en ligne droite ; car si nous considérons les détours des montagnes & des murailles, il y aura sans doute plus de cinq cents lieues portugaises. Dans ces livres il représente en trois cartes, tous les endroits des montagnes qui sont accessibles, & en cent vingt-neuf autres grandes cartes, treize cent vingt-sept forteresses, grandes ou petites, qu'il dit être nécessaires pour empêcher le passage aux Tartares. Si les Chinois n'étaient pas si négligents, si peu courageux, si avarés & si infidèles à leur roi, jamais les Tartares n'auraient pu passer les murailles, ni entrer dans des forteresses si bien disposées dans les endroits nécessaires, & si fortes tant par l'art que

Nouvelle Relation de la Chine

par la nature. Aussi l'on voit par leurs Histoires & par ce qui est arrivé de notre temps, que les Tartares n'ont presque jamais pénétré dans la Chine, que la lâcheté des ^{p.053} soldats ou l'avarice des commandants ne leur en aient facilité l'entrée. Ils leur offraient la moitié du butin qu'ils feraient, s'ils leur ouvraient les portes, & ils s'acquittaient ponctuellement de leurs promesses à leur retour en Tartarie ; laissant par ce moyen un chemin ouvert pour continuer ce commerce, qu'ils faisaient deux ou trois fois l'année, sans que les peines rigoureuses que les empereurs faisaient souffrir à ces traîtres le pussent interrompre. Lorsque la crainte en retenait quelques-uns, les Tartares augmentaient leurs offres, & l'envie d'amasser du bien s'est accrue de telle sorte dans l'esprit de ces perfides officiers, qu'enfin elle a mis entre les mains d'un petit nombre de sauvages demi-barbares, le plus riche & le plus peuplé royaume du monde.

Dans ce même livre on voit la quantité de soldats qui font la garde sur cette frontière, & qui sont au nombre de neuf cent deux mille cinquante-quatre (023). Les troupes auxiliaires qui y accourent quand les Tartares se mettent en devoir d'entrer dans la Chine, sont innombrables, & il y a trois cent quatre-vingt-neuf mille cent soixante-sept chevaux destinés pour ces troupes. La dépense que l'empereur fait pour la paye des officiers & des soldats, monte tous les ans à la somme de cinq millions trente-quatre mille sept cent quatorze livres. Si ces livres étaient imprimés & leurs cartes gravées avec l'adresse & ^{p.054} l'exactitude qu'on emploie en Europe pour ces sortes d'ouvrages, ils seraient dignes de l'admiration des personnes curieuses. Il serait à souhaiter que quelqu'un en voulût prendre la peine, & nous représenter au naturel les murailles, les forteresses, & les autres choses les plus remarquables de ce grand empire.

Par ce que nous avons dit des soldats destinés à la garde des murailles & des frontières contre les Tartares, on peut aisément juger de la quantité de ceux qui sont employés sur les confins des provinces, dans les cités, dans les villes, & dans tous les autres lieux murés du royaume, où il n'y en a aucun qui n'ait sa garnison. Ils sont au nombre

Nouvelle Relation de la Chine

de sept cent soixante & sept mille neuf cent soixante & dix, qui en temps de paix gardent & accompagnent pendant le jour les mandarins, les ambassadeurs & autres personnes défrayées aux dépens du roi, & pendant la nuit sont en sentinelle auprès de leur barque ou de leur logement. Quand ils ont fait une journée, ils s'en retournent à leurs garnisons, & d'autres leur succèdent & prennent leur place. Les chevaux que l'empereur entretient, tant pour les troupes que dans les poste, se montent à cinq cent soixante & quatre mille neuf cents. Ces soldats & ces chevaux sont toujours entretenus. Mais quand il y a quelque révolte ou quelque guerre, les armées qui s'assemblent & qui accourent de toutes les provinces, sont presque innombrables.

p.055 Comme le temps me manque, & que mes occupations m'obligent à être court, je rapporterai ici en peu de paroles les principales merveilles de cet empire, que cet auteur rapporte fort au long. Il y a dans les quinze provinces trois cent trente-un ponts célèbres, à peu près comme celui dont nous avons parlé ci-devant, & ceux que décrivent le père Martini dans son Atlas page 123 & Marc Polo livre second, chapitre vingt-septième. Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, parce que si je voulais décrire chaque ouvrage considérable en particulier, j'aurais besoin de composer plusieurs grands volumes : mais le lecteur en jugera par le peu que nous en dirons.

Il y a dans la Chine deux mille quatre-vingt-dix-neuf montagnes fameuses, ou pour avoir été taillées en forme d'idoles monstrueux, comme celui dont j'ai parlé dans la Relation de mon voyage de la province de Kiam nân, ou Nan Kim, à celle de Sú chuen & que j'envoyai en Europe en 1643, ou à cause de leurs fontaines, de leurs herbes, & de leurs minéraux doués de grandes vertus, ou pour leur hauteur extraordinaire, ou pour leur beauté & leurs autres excellences qui les distinguent des autres.

Les eaux célèbres, comme sont les lacs poissonneux, les fontaines chaudes, médicinales & merveilleuses, les grands fleuves & les rivières p.056 navigables, sont au nombre de mille quatre cent soixante & douze.

Nouvelle Relation de la Chine

Il y a deux mille quatre-vingt-dix-neuf pièces antiques fameuses, comme statues & peintures célèbres & vases de grand prix & d'une grande réputation. Mille cent cinquante-neuf tours, arcs de triomphe & autres semblables ouvrages magnifiques élevés en l'honneur des rois illustres, des hommes fameux par leur valeur ou par leur science, des veuves & des filles renommées par leur chasteté & par leurs vertus. Deux cent soixante & douze bibliothèques embellies de beaucoup d'ornements, abondantes en livres & bâties avec de grandes dépenses.

On y voit sept cent neuf temples construits par les Chinois en divers temps, en mémoire de leurs ancêtres considérables par leur grandeur & par la beauté de leur architecture. Les Chinois ont accoutumé de témoigner un amour & une obéissance extraordinaire pour leurs pères, principalement après leur mort, & c'est pour en donner des marques qu'ils font bâtir à grands frais de superbes salles, dans lesquelles au lieu d'images & de statues, ils mettent des cartouches avec les noms de leurs parents. En certains jours de l'année, que la famille à qui appartient le temple, détermine, ils s'assemblent dans ces salles, où ils se prosternent par terre en signe d'amour & de respect ; ils offrent ^{p.057} de l'encens, & sont ensuite un splendide festin à plusieurs tables richement parées & garnies avec beaucoup d'ordre, d'une grande quantité de plats & de viandes bien apprêtées.

On compte quatre cent quatre-vingts temples d'idoles célèbres & fort fréquentés à cause de leurs richesses, de leur magnificence, & des prétendus miracles ou des fables qu'on raconte de leurs idoles. Dans ces temples & dans les autres de tout l'empire, dont le nombre est incroyable, habitent trois cent cinquante mille bonzes. Comme je doutais qu'il y en pût avoir une si grande quantité, je demandai ce qu'il en croyait à un de nos amis mandarin du tribunal des rites, duquel les bonzes dépendent, & qui leur donne leurs patentes ou passeports qu'on appelle *tú tie*. Ce mandarin après s'en être informé avec soin, me dit que dans la seule ville & cour de Pe kim il y avait dix mille six cent soixante-huit bonzes non mariés, & que nous appelons *ho xám*, & cinq mille vingt-deux mariés, & qui, comme les précédents, ont des

Nouvelle Relation de la Chine

passesports ; par où, ajouta-t-il, on peut juger de la quantité de ceux qui sont dans tout l'empire. Sur quoi il faut remarquer que le nombre de trois cent cinquante mille, dont parle cet auteur, n'est composé que des bonzes qui ont des patentes & comme entre six ou sept bonzes il n'y en a ordinairement qu'un ou deux qui aient de ces patentes, si ^{p.058} nous voulons les compter tous, il est certain qu'ils se monteront à plus d'un million.

Il y a six cent quatre-vingt-cinq mausolées fameux par leur architecture & par leur richesse. Il est défendu sous de grièves peines, dans la Chine, d'enterrer les morts au dedans des murailles des villes, ou de quelque lieu que ce soit. Ainsi après les avoir mis dans la bière, dont toutes les jointures sont bouchées avec du bitume, afin qu'ils ne rendent point de mauvaise odeur, ils les laissent durant quelques mois & même durant deux & trois ans, dans la maison où ils sont morts, sans que pendant ce temps, les magistrats puissent obliger à les enterrer. On peut aussi, quand un homme est mort hors de chez lui, faire transporter son corps d'une ville ou d'une province à l'autre, comme le pratiquent ordinairement les personnes riches & les mandarins ; sans toutefois les faire passer au travers des villes, mais autour des murailles. Les bières qui sont d'un bois précieux, coûtent quelquefois deux cents, & même jusqu'à mille écus. Les enfants des morts les font porter dans des barques ou dans des litières, durant plusieurs jours, & même plusieurs mois de chemin, avec des frais extraordinaires, pour les mettre dans les sépultures de leurs ancêtres. Les sépultures des grands sont d'une structure magnifique, & certainement dignes d'être vus & admirés. Ils font faire dans une ^{p.059} montagne ou à la campagne, une belle & grande maison toute voûtée dans laquelle ils mettent la bière, & ils élèvent au dessus assez de terre pour en former une petite montagne, qu'ils embellissent en y plantant avec une belle symétrie, des arbres de différentes espèces. Au devant de la montagne ils font construire un grand autel de marbre blanc & poli, sur lequel ils mettent un grand candélabre de marbre, de fer, ou de laiton, & de chaque côté un chandelier de même matière. On voit

Nouvelle Relation de la Chine

ensuite rangées de part & d'autre & en plusieurs files quantité de figures de mandarins, de gentilshommes, de pages, d'eunuques, de lions, de chevaux sellés, de chameaux, de tortues & d'autres animaux : toutes de marbre blanc & poli, & dont les actions & les mouvements sont représentés avec des expressions si vives qu'elles paraissent être animées : les Chinois réussissant d'une manière admirable à exprimer dans leurs ouvrages de sculpture, la joie, la tristesse, la douceur, la colère & les autres passions.

Ils comptent trois mille six cent trente-six hommes illustres & renommés par leurs vertus, par leur science, par leur courage & par leur valeur ; par leur fidélité envers leurs princes, ou par leur obéissance envers leurs parents, ou par quelque ouvrage ou action utile à l'État. Ils comptent aussi deux cent huit filles, femmes, ou veuves, qui par leur ^{p.060} chasteté, leur courage & leurs actions héroïques, sont dignes d'une éternelle mémoire, & sont en effet célébrées dans leurs livres & dans leurs poésies, & ont été honorées par les Chinois, de titres, d'inscriptions, de temples, & d'arcs de triomphe.

Enfin il y a dans la Chine trente-deux palais de princes ou petits rois, plus petits que ceux de l'empereur, mais qui leur ressemblent dans la forme & dans la disposition des appartements, des salles, des chambres, des jardins, & de toutes les autres parties qui composent celui où l'empereur tient sa cour.

@

CHAPITRE III

De l'antiquité du royaume de la Chine, & de l'estime qu'en font les Chinois

@

p.073 Ce royaume est si ancien, qu'il s'est conservé dans sa forme, & a été continué par vingt-deux familles qui ont eu deux cent trente-six rois durant l'espace de quatre mille vingt-cinq ans (031). Car il y a autant d'années qu'il a commencé, suivant l'opinion que les Chinois tiennent pour certaine & indubitable. Parce que si nous voulions nous arrêter à celle qu'ils estiment très probable, il y aurait quatre mille six cent vingt ans jusqu'à cette année 1668, que ce royaume a commencé. Les Chinois ont trois opinions sur ce sujet. Quelques-uns de leurs livres mettent son origine plusieurs centaines de milliers d'années avant la création du monde : mais quoique le peuple ignorant la croix, les hommes sages & savants tiennent ces livres pour apocryphes & fabuleux, depuis que Confucius a condamné cette erreur. La seconde opinion p.074 fait commencer ce royaume par le roi *Fohi*, qui régna le premier vers les confins de la province de Xen si, la plus occidentale de la Chine, & ensuite dans la province de Ho nan, située presque au milieu de cet empire. Il y a selon leurs livres deux mille neuf cent cinquante-deux ans avant la naissance de Jésus-Christ, que ce prince commença à régner, environ deux cents ans après le Déluge universel, suivant la version des septante interprètes. Tous les lettrés estiment cette opinion probable, & plusieurs d'eux la tiennent pour indubitable. La troisième est que ce royaume a commencé il y a quatre mille vingt-cinq ans, par un roi nommé *Yâo*. Si quelque Chinois refusait de croire cette dernière opinion qui est entre eux comme de foi, il serait considéré comme un hérétique, & en cette qualité rigoureusement châtié ; & si les prédicateurs de l'Évangile témoignaient de bouche ou par écrit qu'ils en doutent, cela suffirait pour fermer la porte à notre sainte religion, & pour les faire tous condamner à mort, un simple soupçon, quoique sans

Nouvelle Relation de la Chine

fondement sur cette matière, ayant été suffisant pour les faire bannir. C'est par cette raison que nos pères de cette Mission ont obtenu permission du Saint-Siège de s'attacher à la version des Septante, approuvée par l'Église dans le cinquième concile général, action sixième, tant parce que les deux ^{p.075} dernières opinions sont fort probables, que pour éviter les inconvénients que nous avons dit, & beaucoup d'autres qu'on se peut facilement imaginer. Il faut avouer qu'il n'y a point d'État au monde qui se puisse vanter d'une suite de rois si ancienne, si longue, & si bien continuée. Ceux des Assyriens, des Perses, des Grecs & des Romains ont pris fin, au lieu que celui de la Chine continue encore comme un grand fleuve qui ne cesse jamais de rouler ses eaux.

Cette longue durée, & les autres excellences de la Chine que nous avons rapportées ci-devant, ou dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage, inspirent aux Chinois un orgueil insupportable. Ils estiment au souverain degré leur empire & tout ce qui leur appartient, & méprisent au dernier point les étrangers & tout ce qu'ils ont d'avantageux, quoiqu'ils en aient très peu ou point du tout de connaissance. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque l'orgueil ne vient que de l'aveuglement & de l'ignorance. Dans leurs cartes ils donnent à la Chine une vaste étendue ; mais ils représentent autour les autres royaumes sans ordre, sans position & sans aucune marque de bonne géographie, petits & raccourcis & avec des titres ridicules & méprisants. Par exemple, *Siaò gîn qūe*, ou royaume dont les habitants sont tous nains, & si petits, qu'ils sont obligés de se lier ^{p.076} plusieurs ensemble pour s'empêcher d'être enlevés par les aigles & par les milans : *Niù gîn qūe*, royaume où tous les habitants sont femmes, qui conçoivent en se mirant, & voyant leur figure dans un puits, ou dans une rivière, & n'enfantent que des filles ; *Chuen Sin que*, royaume où ils ont tous un trou à la poitrine, dans lequel ils mettent un bois & se portent ainsi les uns les autres ; royaume dont les habitants ont le corps d'homme, & le visage de chien ; royaume où les hommes ont les bras si longs, qu'ils vont jusqu'à terre. Et beaucoup d'autres choses semblables. Enfin ils

Nouvelle Relation de la Chine

représentent les États voisins, comme sont les Tartares, les Japonais, ceux de la presqu'île de Corée, & les autres qui sont autour de la Chine, avec ce titre, *Les quatre Barbares*. Ils disent qu'au dehors de la Chine, il y a soixante & douze royaumes, qu'ils dépeignent tous petits & au milieu de la mer, comme autant de coquilles de noix, & leurs habitants laids, difformes & monstrueux, avec des gestes si ridicules ou si terribles, qu'ils ressemblent plutôt à des singes ou à des bêtes farouches, qu'à des hommes. Dans ces derniers temps ayant appris quelque chose de l'Europe, ils l'ont ajoutée à leurs cartes, & l'ont placée au milieu de la mer, comme si c'était l'île de Tenerife, ou quelque île déserte ; & c'est pour cela que le viceroi de Quam tum, l'année 1668, après avoir parlé de l'ambassade ^{p.077} des Portugais dans un mémoire qu'il envoya à l'empereur, ajouta ces mots : On voit bien que l'Europe n'est autre chose que deux petites îles au milieu de la mer.

Ils divisent le Ciel en vingt-huit constellations, & la Chine en autant de quartiers, à chacun desquels ils attribuent une de ces constellations, dont ils leur donnent le nom, sans en laisser une seule pour les autres royaumes. Ils donnent au leur des titres élevés & magnifiques, & aux pays étrangers des noms barbares, désagréables & méprisants, afin de relever leur empire par l'abaissement de tous les autres États.

Dans le temps que j'étais avec le père Louis Buglio dans la capitale de la province de Sú chuen, il s'éleva une persécution contre la religion chrétienne, excitée par plusieurs milliers de bonzes qui s'assemblèrent de toute la province, & dans le même jour nous accusèrent dans tous les tribunaux de la ville, principalement au tribunal criminel appelé *Gán chā sū*, dont le président répondit à la requête des bonzes de cette manière.

« Si ces étrangers demeurent dans leur maison sans en sortir, ni enseigner de nouvelles inventions, *Chūm qūe chi tá vū sò pū yūm*, c'est-à-dire, cet empire est si vaste, qu'il peut contenir ceux du pays & les étrangers, y ayant assez de place pour tous. Mais s'ils enseignent une nouvelle ^{p.078} doctrine différente des saintes & des véritables que nous professons

Nouvelle Relation de la Chine

dans ce grand empire, & s'ils prétendent surprendre & tromper le peuple, qu'ils soient punis chacun de quarante coups de fouet & chassés de la province.

Le père Nicolas Longobardo ayant parlé longtemps de la loi de Dieu à quelques eunuques, & avec des raisons & des arguments si solides, qu'on voyait assez qu'ils en étaient convaincus intérieurement, ils ne répondirent que les paroles suivantes.

« *Chūm qūe chi vái hoán yeù táo*, c'est-à-dire, qu'est-ce que nous voyons ? qu'est-ce que nous entendons ? Se peut-il faire que hors ce grand empire il y ait quelque règle ou quelque chemin pour arriver à la véritable vertu ? Y a-t-il quelque autre croyance ou quelque autre loi ?

Il m'est arrivé à moi-même plusieurs fois, que parlant à des lettrés de la religion chrétienne & des sciences de l'Europe, ils me demandaient si nous avions leurs livres ; & comme je leur disais que non, ils me répliquaient tous surpris, incertains & scandalisés, si dans l'Europe vous n'avez pas nos livres & notre écriture, ainsi que vous l'avouez vous-mêmes, quelles lettres & quelles sciences pouvez-vous avoir ? Toutefois ces infidèles sont dignes de compassion & d'excuse, parce qu'il n'est pas possible de s'imaginer la haute idée que non seulement les grands seigneurs & les gens de lettres, mais encore le petit peuple, se forment de cet empire. Et certainement outre que notre nature nous porte toujours à nous estimer nous-mêmes & tout ce qui nous appartient, plus que tout le reste du monde, les grandeurs & les avantages extraordinaires de ce royaume contribuent beaucoup à remplir l'esprit des Chinois de folles imaginations & d'un orgueil sans égal.

@

CHAPITRE IV

Des lettres & de la langue de la Chine

@

p.084 Quoique les Égyptiens se vantent d'avoir été les premiers qui ont eu des lettres & des hiéroglyphes, il est certain toutefois que les Chinois en ont eu avant eux. Toutes les autres nations ont eu une écriture commune, qui consiste en un alphabet d'environ vingt-quatre lettres, qui ont à peu près le même son, quoique leur figure soit différente ; mais les Chinois ont cinquante-quatre mille quatre cent neuf lettres, qui expriment ce qu'elles signifient avec tant de grâce, de vivacité & de force, qu'il semble que ce ne soient pas des caractères, mais des voix & des langues qui parlent, ou pour mieux dire, des figures & des images qui expriment & représentent au vif ce qu'elles signifient, tant l'artifice de ces lettres est admirable. Pour preuve de ce que je dis, je mettrai ici un paragraphe d'un traité que j'ai fait de la langue chinoise.

Les lettres chinoises sont simples ou composées. p.085 Les simples sont faites de lignes, de points & de plis, comme 心 *sin*, 木 *mō*, 如 *Iú*, 主 *chú*. Les composées sont formées de plusieurs lettres simples jointes ensemble, comme 如 *xú*, 柱 *chú*. La lettre *xú* signifie sincère, sincérité, & elle est composée de la lettre *iú*, qui signifie comme, & de la lettre *sin*, qui signifie cœur, parce que l'homme sincère a le visage & les paroles comme le cœur. La lettre *chu* signifie pilier ou colonne, & elle est composée de la lettre 木 *mō*, qui signifie arbre, bois, ou pièce de charpente & de la lettre *chú*, qui signifie seigneur ou maître, parce que les piliers ou les colonnes sont comme les maîtres de la maison, & les appuis qui la soutiennent. Et parce qu'une forêt contient plusieurs arbres, la lettre 林 *lín* qui exprime ce mot, est composée de deux 木 *mō*. Quand la forêt est fort épaisse, elle est signifiée par la lettre 森 *sen* formée de trois 木 *mō* ; par ce que nous

Nouvelle Relation de la Chine

venons de dire on pourra juger des autres artifices qui sont en grand nombre dans la composition des lettres chinoises, & qui ont tant de force & d'énergie pour expliquer, & même pour persuader ce qu'elles signifient, qu'il arrive souvent que le changement d'une seule lettre dans un procès, est suffisant pour faire perdre les biens & la vie à l'accusé ou à l'accusateur.

Il ne sera peut être pas inutile d'examiner ici, si les lettres chinoises sont des hiéroglyphes ou non. ^{p.086} Je crois en premier lieu, que si l'on considère leur première origine, il est indubitable qu'elles sont hiéroglyphiques ; parce que les lettres anciennes dont les Chinois disent qu'on se servait durant les premiers siècles de cet empire, sont des images & des figures, quoique imparfaites, des choses visibles qu'elles signifient. Par exemple, la lettre ancienne qui signifiait le soleil, est celle-ci ☉ *ge*, & celle qui est présentement en usage, est faite ainsi ☼ *ge*. La lettre de la lune était de cette sorte ☾ *yue*, & maintenant c'est la suivante ☽ *yue*. La lettre ancienne qui signifiait le fondement de quelque chose, avait cette figure 本 *puèn*, & la lettre moderne se fait de cette manière 本 *puen*, & ainsi des autres. On voit par là que beaucoup de lettres anciennes étaient des figures qui représentaient ce qu'elles signifiaient, & par conséquent qu'une partie des lettres chinoises sont originairement des hiéroglyphes.

Secondement on peut dire la même chose des lettres modernes considérées en elles-mêmes. Car la plupart sont composées de lettres simples, de la signification desquelles elles retiennent toujours quelque chose. Par exemple, toutes les lettres qui ont quelque rapport à la femme, sont toutes composées de la lettre *niù*, qui signifie femme, & de quelqu'autre lettre. Ainsi la lettre *ciú* qui veut dire qu'un homme se marie ou prend femme, est ^{p.087} composée de la lettre *ciù* prendre, & de la lettre *niù* femme ; la lettre *kiá*, qui signifie qu'une femme se marie, est composée de la lettre *kiā*, qui veut dire maison, famille, & de la lettre *niù*, qui signifie femme ; ce qui est le même que de dire que la femme est dans sa maison ou dans sa famille, parce que les Chinois disent & estiment que les femmes sont de la maison de leur mari, &

Nouvelle Relation de la Chine

non pas de celles de leurs pères. On peut connaître par ces exemples de la composition de leurs lettres, qu'elles sont hiéroglyphiques, puisqu'elles représentent à l'imagination ce qu'elles signifient avec tant de grâce & d'une manière si ingénieuse.

Troisièmement, la nature des hiéroglyphes n'est pas d'être des figures naturelles des choses qu'ils signifient, mais seulement de les représenter, ou naturellement, ou par l'institution des hommes. Or toutes les lettres chinoises ou sont des figures naturelles, comme les anciennes du soleil, de la lune & autres semblables, ou sont des figures destinées pour signifier quelque chose, comme sont toutes celles qui signifient des choses qui n'ont aucune figure, comme l'âme, la beauté, les vertus, les vices, & toutes les actions des hommes & des animaux.

Quatrièmement, on ne peut pas dire de même que nos lettres soient des hiéroglyphes, parce que chacune en particulier ne représente & ne signifie ^{p.088} rien, mais seulement quand elle est jointe à d'autres ; au lieu que chaque lettre chinoise a sa propre signification, & qu'elle la conserve quand on la joint avec d'autres. On le voit par exemple dans la lettre *lim*, qui signifie une cloche ; car elle est composée de la lettre *kin*, qui veut dire métal, & de la lettre *lim*, qui signifie commander ; parce qu'il n'y a point de manière plus aisée de commander que le son de la cloche. Par où l'on voit évidemment que ces deux lettres dans la composition conservent leur signification particulière.

Cinquièmement, puisque les lettres chinoises ne sont pas de simples lignes ou caractères, mais des figures destinées pour représenter ou signifier quelque chose, il s'en suit nécessairement qu'elles ne sont pas de simples lettres comme les nôtres, mais des hiéroglyphes. Sur quoi il est à remarquer que ces lettres hiéroglyphiques ont un avantage particulier qui soulage extrêmement la mémoire pour s'en souvenir, & contribue beaucoup à connaître & distinguer ce qu'elles signifient, c'est que chaque genre & chaque espèce a une lettre distincte, qui se trouve dans toutes celles qui signifient les choses contenues dans la même espèce. Par exemple, toutes les lettres qui signifient les choses qui ont quelque rapport au feu, contiennent infailliblement dans leur

Nouvelle Relation de la Chine

composition la lettre *hò*, qui signifie feu. Ainsi la lettre *çai*, qui veut dire calamité, p.089 est composée de la lettre *miên* maison, & de la lettre *hò* feu ; parce qu'il n'y a point de plus grande infortune que de voir brûler sa maison. La lettre *hoâm*, qui signifie clarté, splendeur, est composée de la lettre *hoam*, qui veut dire grand roi, & de la lettre *hò* ou feu, à cause qu'il n'y a rien en ce monde qui ait plus de splendeur & d'éclat qu'un grand roi. Il en est de même des autres choses qui ont quelque rapport ou quelque ressemblance avec le feu. La lettre *tem* qui signifie montagne de roches escarpées, est composée de la lettre *xan* montagne, & de la lettre qui signifie degrés, parce que pour monter une montagne de roches escarpées, il faut se servir de degrés ou d'échelles. On peut faire la même observation dans toutes les lettres qui appartiennent aux montagnes, & ce que nous avons dit de ces deux espèces, se doit entendre de toutes les autres. On peut connaître par ces raisons & par ces exemples, non seulement que les lettres chinoises sont hiéroglyphiques, mais aussi la beauté & la subtilité de l'esprit des Chinois.

La langue & les lettres de la Chine ont été inventées avec un artifice admirable. Les mots sont en fort petit nombre, puisqu'ils sont tous monosyllabes, comme *pa, pe, pi, po, pu. pam, pem, pim, pom, pum. ta, te, ti to, tu, tam, tem, tim, tum, & ainsi des autres ; & même il y* p.090 *plusieurs monosyllabes, dont les Chinois ne se servent point, comme ba, be, bi, bo, bu. ra, re, ri, ro, ru. pom, tom, nom, mom, &c.* En sorte que le nombre de leurs mots considérés en eux-mêmes, n'est que d'environ trois cent vingt ; mais si on les considère avec leurs différences & leurs distinctions, il y en a assez pour former une langue très parfaite. Par exemple, la syllabe *po*, prise en onze diverses manières, fait onze mots, & signifie onze choses différentes. Et c'est une chose admirable, que chaque monosyllabe est nom, pronom, substantif, adjectif, adverbe & participe ; qu'elle est verbe & signifie le présent, l'impératif le subjonctif & l'infinitif ; le singulier, le pluriel, avec leurs personnes ; le présent l'imparfait, le parfait, les aoristes & le futur. Cette diversité vient de la manière de la prononcer en variant la

Nouvelle Relation de la Chine

voix, le ton, ou l'accent, qui est ou simple, ou fort, ou grave, ou aigu, ou circonflexe, comme aussi en y marquant ou n'y marquant point d'aspiration. La différence des accents dans la prononciation se connaît par la diversité des tons de la voix. Par exemple, l'accent ou le ton simple, est quand on prononce avec une voix unie & égale ; ce que nous marquons avec cette figure simple & égale — , & ainsi des autres. Nous exprimons l'aspiration avec cette marque, c , dont les Grecs se servent pour signifier l'aspiration. On peut voir tout ^{p.091} cela dans l'exemple suivant des onze manières dans lesquelles la syllabe *po* peut être considérée, $\text{P}_o, \text{P}_o', \text{P}_o'', \text{P}_o''', \text{P}_o''', \text{P}_o''', \text{P}_o''', \text{P}_o''', \text{P}_o''', \text{P}_o''', \text{P}_o''', \text{P}_o'''$. Quand cette syllabe est prononcée avec un accent égal & uni, $\text{p}\bar{o}$ signifie verre ; avec un accent grave $\text{p}\grave{o}$ signifie bouillir ; avec un accent aigu, $\text{p}\acute{o}$ veut dire vanner du blé ou du riz ; avec un accent circonflexe ouvert, $\text{p}\check{o}$ signifie sage, libéral ; avec un accent circonflexe fermé, & un point au dessus, $\text{p}\hat{o}$ signifie préparer. Quand on la prononce avec un accent circonflexe, chargé & aspiré, P_o'' signifie vieille femme ; avec un accent égal & aspiré, P_o' signifie rompre, fendre ; avec un accent abaissé ou bas & aspiré, P_o'' signifie enclin ou incliné ; avec un accent aigu, élevé & aspiré, P_o'' signifie tant soit peu, presque ; avec un accent circonflexe ouvert & aspiré, P_o'' signifie arroser ; avec un accent circonflexe fermé, avec un point au dessus & aspiré, P_o'' signifie esclave, captif.

Dans le *Traité des lettres & de la langue chinoise*, que j'ai composé pour ceux qui viennent prêcher dans cet empire, j'ai expliqué fort au long ces onze manières de prononcer, qui sont beaucoup plus intelligibles par ce qui précède & ce qui suit. Toutefois ce que j'en dis ici est suffisant pour faire connaître l'artifice de cette langue, qui n'ayant qu'un si petit nombre de monosyllabes, ne laisse pas d'être fort abondante & très expressive, ^{p.092} parce qu'elle les assemble, les change, & les mêle en tant de manières & si éloquentes, que c'est une chose admirable, comme on le peut voir dans l'exemple suivant. La lettre $\text{m}\bar{o}$, comme nous avons dit, étant seule signifie arbre, bois, ou le nom propre d'une famille, &c. Mais dans la composition elle comprend quantité d'autres significations. $\text{M}\bar{o} \text{c}\bar{u}\text{m}$ est le nom de certains saints

Nouvelle Relation de la Chine

que les Chinois prétendent ne mourir jamais, mais qui volent d'un bois ou d'une montagne à une autre. *Mō tō* signifie un battant de cloche ; & parce qu'il sert à la faire entendre, les Chinois ont fort élégamment donné le nom de *mō tō* aux maîtres, docteurs ou prédicateurs de la foi, à cause que par leurs voix, par leurs écrits & par leurs exemples, ils la font entendre & l'enseignent aux hommes, suivant ces paroles de l'Écriture, *In omnem terram exivit sonus eorum*. C'est aussi par cette raison que les Chinois donnent le nom de *mō tō* par excellence à Confucius, parce qu'il a enseigné la loi naturelle des anciens, & qu'il est le maître & le docteur de cette nation. *mō leáo* signifie une quantité de bois préparé pour bâtir. *mō hiām* est le nom d'une certaine odeur. *mō ngeu* signifie par hasard ; il signifie aussi de certaines figures ou poupées que les Chinois portent quand ils accompagnent leurs morts. *mō kin* est le nom d'une fleur qui s'épanouit le matin, & le soir se flétrit & ^{p.093} tombe, & dont les Chinois se servent agréablement dans leurs compositions, pour faire entendre le peu de durée & l'inconstance des biens de cette vie. *Mo puen* signifie une jatte ou gamelle. *Mo tien* signifie un écolier du collège royal : *mo* veut dire un arbre, & *tien*, le Ciel & ainsi c'est comme si l'on disait qu'un écolier du collège royal est comme un arbre planté dans le Ciel. *Mo qua* signifie un coing, fruit qui se trouve dans la seule province de Xan si. Les Chinois ne les mangent pas, & s'en servent seulement dans la médecine. *Mo kie* signifie des souliers de bois. *Mo lân*, des barreaux ou grilles. *Mo cien*, un coin de bois. *Mo quai*, un bâton. *Mo no*, un homme qui parle peu. *Mo quen*, un bâton, ou un homme impudent, ou un crocheteur. *Mo piao*, une grande cuiller de bois. *Mo hia*, un coffre. *Mo siam*, une armoire. *Mo yu*, un instrument de bois, de la forme d'un poisson, que les bonzes battent, ou dont ils jouent en faisant leurs prières, ou en demandant l'aumône. *Mo ûl*, champignon. *Mo ciám*, ou *mo cūm*, charpentier. *Mo nieu*, signifie à la lettre, vaches de bois, & métaphoriquement, une invention commode pour porter de grands fardeaux, faisant allusion à un homme, qui, à ce que disent les Chinois, fit autrefois des vaches de bois avec un tel artifice, qu'elles se mouvaient d'elles-mêmes, & traînaient fort aisément des fardeaux d'un poids extraordinaire. ^{p.094} *Mo nu*, espèce de

Nouvelle Relation de la Chine

petites oranges. *Mo nan*, nom d'une pierre précieuse. *Mo sim*, la planète de Jupiter. *Mo kiun*, enchâssement, crochet. *Mo mien*, coton. La syllabe *mo* se peut joindre de diverses autres manières que je laisse pour abrégé, & toutes les autres de même : en sorte que comme avec nos vingt-quatre lettres nous formons tous nos mots, en les assemblant de diverses manières, de même les Chinois forment leurs paroles & leurs discours en joignant différemment leurs syllabes les unes aux autres. Et ils s'expliquent de cette sorte avec tant de clarté, de grâce & d'énergie, qu'ils égalent en quelque façon les Grecs & les Latins. A la fin du *Traité des lettres & de la langue chinoise*, dont j'ai parlé ci-devant, j'ai recueilli par ordre alphabétique tous les termes théologiques & philosophiques que nos pères ont employés dans les livres qu'ils ont composés pour les Chinois ; & j'ai remarqué qu'il y a quantité de mots qui expriment leur signification beaucoup plus heureusement & plus facilement que les nôtres, tant cette langue est belle & éloquente.

On me demandera peut-être comment il se peut faire qu'un même mot ait tant de significations différentes, & comment ceux qui les entendent les peuvent distinguer. A cela je réponds que la variété des significations vient de la diversité de l'assemblage des monosyllabes, comme nous ^{p.095} l'avons vu dans la syllabe *mō*, & de la différence des accents & des tons, comme, on l'a vu aussi dans la syllabe *po*. Cette distinction est si naturelle aux Chinois que sans faire réflexion aux tons & aux accents, ils entendent facilement toutes les différentes significations d'un même monosyllabe. Je dis sans y faire réflexion, parce qu'en effet le peuple ne sait ce que c'est que ces tons & ces accents, & qu'ils ne sont connus que des poètes & de nos pères qui entrent dans la Chine, & qui ayant acquis cette connaissance, ont beaucoup de facilité à apprendre la langue, qui sans cela leur donnerait une peine extraordinaire. Nous devons cette curieuse & utile observation des tons au père Lazaro Cataneo de sainte mémoire ; & j'ai tâché de l'expliquer par la comparaison d'un musicien qui par l'art & le travail, a acquis la facilité d'exprimer & de connaître facilement les six tons, *ut, re, mi, fa, sol, la*, qu'un homme né avec les dispositions

Nouvelle Relation de la Chine

nécessaires, exprime & distingue naturellement sans aucun secours des règles & de l'art. Il ne s'ensuit pas toutefois que les Chinois chantent en parlant, comme un de nos pères de Macao se l'imaginait ; ni qu'ils portent pendue au cou une tablette sur laquelle ils écrivent ce qu'ils veulent dire, quand on ne les entend pas, comme on me l'avait dit avant que j'entrasse dans cet empire ; ni enfin que les Chinois ne puissent pas parler à ^{p.096} l'oreille, ainsi que je le croyais, m'imaginant qu'il était nécessaire d'élever la voix pour exprimer les tons & les accents ; & on pourra en être persuadé par cet exemple. Si l'on disait en Europe qu'il y a une différence de ton dans la syllabe *to*, des mots latins *totus* & *totaliter*, peut-être qu'on aurait peine à le croire ; toutefois il n'y a rien de si certain : car dans *totus*, *to* se prononce avec une voix claire & forte, & en ouvrant un peu la bouche ; & dans *totaliter*, on la prononce avec une voix plus faible & plus basse, & fermant davantage les lèvres. Il en est de même dans la langue chinoise : la syllabe *to*, prononcée avec un accent aigu & élevé, a le même son que *to* dans *totus*, & signifie paresseux, ou tomber, parce qu'un homme paresseux semble se laisser tomber à chaque pas : *to* en Chinois, prononcé avec un accent circonflexe, marqué avec un point, a le même ton que dans *totaliter*, & veut dire lire, étudier, ou un solitaire ; parce que pour lire ou étudier utilement, il faut être retiré & solitaire. La langue chinoise a beaucoup d'autres qualités & avantages qui font connaître l'industrie & l'esprit de ceux qui l'ont inventée ; mais je les passe sous silence, parce que ce n'est pas ici le lieu de les expliquer.

Je ne puis toutefois m'empêcher de dire que la langue chinoise est plus facile que la grecque, que la latine & que toutes les autres de l'Europe ; du moins ^{p.097} on ne pourra pas me nier que toute belle & toute éloquente qu'elle est, elle ne soit beaucoup plus aisée que toutes celles des missions où notre compagnie est occupée ; ce qui n'est pas un avantage peu considérable. Je ne crois pas même qu'on en puisse douter, puisque mon sentiment est conforme à la raison & à l'expérience. Car en premier lieu, il est certain que la partie la plus

Nouvelle Relation de la Chine

nécessaire pour apprendre une langue est la mémoire, & que par conséquent la langue la plus facile est celle qui a le moins de mots, parce qu'il est plus aisé de retenir une petite quantité de paroles, qu'une plus grande. Or la langue chinoise est la plus courte de toutes, puisqu'elle n'est composée que d'environ trois cent vingt monosyllabes au lieu que la grecque & la latine ont une infinité de mots, de temps, de nombres, de personnes, &c. Mais dans la langue chinoise on n'a principalement besoin de mémoire que pour retenir les accents qui sont comme la forme qui distingue la signification des paroles, & pour apprendre à prononcer les trois cent vingt monosyllabes.

Secondement, il est certain qu'une personne qui étudiera avec application & avec une bonne méthode, pourra dans un an fort bien entendre & parler la langue chinoise. Et nous voyons par expérience que tous nos pères qui travaillent à présent dans cette mission, sont au bout de deux ans ^{p.098} si savants en cette langue, qu'ils confessent, catéchisent, prêchent & composent avec autant de facilité que si c'était leur langue naturelle, quoiqu'elle n'ait aucun rapport avec les nôtres, & que ces pères soient tous avancés en âge. Ce qui n'arriverait pas en Europe, où néanmoins les langues ont toutes du rapport les unes avec les autres.

On ne pourra pas douter de cette vérité, si l'on considère le grand nombre de livres que nos Pères ont composés & traduits & composent & traduisent encore tous les jours en cette langue chinoise, & qui sont estimés & admirés par les Chinois mêmes, comme sont ceux que composa sur notre sainte loi & sur diverses autres matières le fameux père Mathieu Riccio de glorieuse & sainte mémoire, & dont les Chinois parlent encore comme d'un prodige en science & en toutes sortes de vertus, en sorte qu'il n'y a personne dans cet empire qui ne le connaisse & n'en parle avec éloge. Les savants le citent dans leurs écrits, comme un de leurs plus fameux docteurs. Et les ouvriers pour faire estimer leurs ouvrages & les vendre à un plus haut prix assurent qu'ils sont de l'invention de cet homme illustre, le père Mathieu Riccio. Enfin ils l'estiment à un tel point, que plusieurs croient que comme Confucius était le prince, le saint, le

Nouvelle Relation de la Chine

maître & le docteur des Chinois ; de même le père Mathieu Riccio était celui des ^{p.099} Européens : ce qui est la plus grande louange que ces peuples idolâtres de Confucius, lui peuvent donner. Le père Diego Pantoja a aussi fait plusieurs beaux livres des pêchés mortels, des sept vertus qui leur sont contraires, sur le *Pater noster*, sur l'*Ave Maria*, & sur le *Credo*. Les pères Alfonse Vagnone & Jules Aleni ont composé plusieurs tomes sur la religion chrétienne, sur la vie de notre seigneur Jésus-Christ, sur celle de la Sainte Vierge & des saints, & sur plusieurs autres matières. Le père Manuel Dias le jeune traduisit tous les Évangiles de l'année avec les commentaires & les explications des saints Pères ; ce qui compose un ouvrage également ample, pieux & savant. Le père François Furtado publia la Dialectique, la Logique, les livres *de Cœlo & Mundo*, & ceux de l'Âme. Les pères Jean Terencio, Jacques Roo & Jean Adam en ont fait un grand nombre d'autres sur notre sainte loi & sur toutes les parties de la mathématique. Le père Louis Buglio qui a été toute ma consolation & mon compagnon inséparable dans les travaux, les afflictions & les prisons, que nous avons soufferts ensemble durant trente ans, a traduit la première partie de saint Thomas, que les lettrés chinois estiment & admirent de telle sorte, que j'ai ouï dire à l'un d'eux qui lisait le traité de Dieu, ces propres paroles : « Certainement ce livre est un miroir qui nous fait voir ^{p.100} clairement nôtre ignorance. » Le même père Buglio a composé plusieurs autres ouvrages sur diverses matières, l'un desquels est cette éloquente & savante apologie qu'il écrivit pour répondre au livre que *Yam quam siem*, cet homme dangereux, publia en cette cour & dans tout l'empire contre la religion chrétienne & ses prédicateurs, & qu'il intitula *Pú te i, Parce que je n'en puis plus*. Le Père, pour se conformer au style du pays, intitula le sien, *Je réfute parce que je n'en puis plus*. L'un & l'autre titre ont beaucoup de grâce en langue chinoise ; mais celui du Père fut beaucoup plus estimé, parce qu'il a deux significations. La première, je réfute, parce que je n'en puis plus endurer ; la seconde, je réfute le livre intitulé *parce que je n'en puis plus*. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ce Père composa tous ces livres dans les barques, dans les chemins, dans les hôtelleries entre les mains des barbares & des rebelles, dans les prisons avec trois chaînes aux pieds, trois au cou, & six aux mains, & en

Nouvelle Relation de la Chine

un mot dans de continuelles persécutions. Je dirais beaucoup d'autres choses à la louange de cet homme véritablement saint & illustre, si je ne craignais que la part que j'ai eue à ses souffrances, & l'étroite amitié qui était entre nous deux, ne me rendît suspect. Le père Ferdinand Verbiest fit en même temps une belle & docte réponse à un livre, ou plutôt à une ^{p.101} satire pleine d'erreurs & d'une grossière ignorance, que le même *Yam quam siem* composa contre la mathématique européenne. Le père Antoine de Gouvea a fait un Catéchisme. Le père Jean Monteiro a fait deux livres, l'un de la Loi de Dieu, & l'autre, de la véritable Adoration. Le père François Sambiesi en a composé quatre, de l'Immortalité de l'Âme, de la Morale, de la Peinture & du son tous fort courts & fort estimés. J'ai fait moi-même un traité de la Résurrection de Jésus-Christ, & un autre de la Résurrection universelle. Les pères Nicolas Trigaut, Lazare Cataneo, Gaspar Ferreira, & Alvaro Semedo, ont fait des dictionnaires très amples & très exacts. Le père Gaspar Ferreira a fait plus de vingt traités sur diverses matières. Le père Jean Soeiro a fait un Abrégé de la loi chrétienne. Le père Nicolas Longobardo de glorieuse mémoire, & qui mourut il y a peu d'années en cette cour, âgé de quatre-vingt-seize ans, a fait divers ouvrages de piété, & un traité du tremblement de terre, fort estimé des savants de cet empire. Enfin ils en ont composé un grand nombre d'autres de la religion chrétienne, & sur toute sorte de sciences & de matières ; en sorte qu'il y en a plus de cinq cents tomes imprimés, outre les manuscrits. On a imprimé en Chinois un catalogue de tous les pères qui sont entrés dans la Chine pour prêcher l'Évangile, où sont aussi ^{p.102} marqués tous les livres qu'ils ont composés. De tout cela je conclus que comme on ne saurait composer & traduire tant de livres, en si peu de temps, en une langue étrangère, si elle n'est extrêmement facile, il s'en suit que la langue chinoise est plus aisée à apprendre qu'aucune autre, & que de plus, elle est fort élégante, abondante & expressive, puisqu'on y peut expliquer tous les termes, toute la subtilité, & tous les mystères de la théologie, de la philosophie, & des autres sciences.

Je veux finir ce chapitre par le premier paragraphe du premier article du commentaire que j'ai fait sur les livres de Confucius, par

Nouvelle Relation de la Chine

lesquels nos Pères qui viennent à cette mission commencent à étudier les lettres & la langue chinoise, afin que par cet échantillon on connaisse la beauté de cette langue, & le grand esprit de cette nation. On lit les lettres de haut en bas, & de la droite à la gauche, ; mais pour m'accommoder aux manières d'Europe, j'ai placé la première colonne à la gauche. Pour les expliquer, il faut les assembler, ou en faire la construction suivant l'ordre des chiffres. Les marques ou zéro qu'on voit au bas de quelques lettres, sont les points & les virgules des Chinois. L'ordre des lettres & l'explication du texte sont tirés de deux commentateurs chinois, dont l'un qui vivait il y a plus de trois cents ans, s'appelait *Chū hǐ*, & l'autre était un *cō lao*, appelé *Chām kiù Chim*, p.103 qui mourut en l'année 1610 que le père Mathieu Riccio entra en cette cour, & dont je parle dans ce chapitre ([041](#)).



Commentaire & explication du texte.

La méthode des grands hommes pour apprendre, consiste en trois choses. La p.104 première, à éclairer la nature raisonnable. La seconde, à renouveler le peuple. La troisième, à s'arrêter au souverain bien.

Nouvelle Relation de la Chine

A l'égard de la première, la nature raisonnable est le cœur de l'homme (car comme les Chinois ne distinguent point l'entendement & la volonté, ils attribuent au cœur tout ce que nous attribuons à ces puissances). Le cœur est une substance pure & intelligente sans aucune obscurité, & où l'homme a toujours prêtes toutes les raisons nécessaires pour répondre à toutes les difficultés qui se présentent ; mais parce qu'au moment de la naissance, cette nature intelligente & raisonnable est engagée & enfermée dans la prison du corps, & que nos passions dérégées la tiennent attachée & enchaînée, elle a été troublée & obscurcie. C'est pourquoi il est nécessaire de s'appliquer à apprendre & de faire des questions jusqu'à ce qu'elle soit délivrée de cet esclavage, qu'elle rompe les liens & les chaînes des passions, & qu'elle revienne à son ancienne beauté, intelligence & lumière ; de même que quand on polit un miroir terni, il reprend son premier éclat.

La seconde consiste à renouveler le peuple. Car, par exemple, moi qui suis roi, magistrat, père de famille, &c. si j'ai déjà purifié ma nature raisonnable, il est de mon devoir de l'étendre jusqu'à ce qu'elle se communique aux autres hommes, en faisant en sorte qu'ils se délivrent des taches, des vices & des mauvaises coutumes ; & je ^{p.105} dois faire envers le peuple, comme je fais à l'égard de mes habits quand il y a quelque tache ; car si je les lave & les nettoie parfaitement, ils deviennent beaux & agréables comme auparavant.

La troisième consiste à parvenir & s'arrêter au souverain bien. Ce souverain bien est la souveraine convenance des choses & de la raison. Quand les grands hommes éclaircissent leur nature intelligente, & renouvellent la vertu du peuple, ils ne le font pas à l'aventure & sans dessein ; mais tout leur but est de perfectionner leur vertu, &, qu'il n'y ait pas un seul homme parmi le peuple, dont la vertu ne soit renouvelée, ou qui ne soit renouvelé en elle. Quand ils sont parvenus à un degré si sublime & à une si haute excellence, ils peuvent dire qu'ils sont arrivés au souverain bien : comme ceux qui, après avoir beaucoup travaillé & marché, arrivant à leur maison, peuvent dire qu'ils sont parvenus à la suprême & dernière fin de leur voyage. Ce sont les trois

Nouvelle Relation de la Chine

choses les plus nécessaires & les principales de ce livre, & comme le manteau ou la robe extérieure qui couvre l'habit, ou la corde qui lie les mailles des filets. Voilà les paroles du commentateur chinois.

On peut remarquer ici qu'il n'y a peut-être rien qui soit plus propre que ces paroles de Confucius pour expliquer les fonctions d'un prédicateur de l'Évangile dont l'obligation est premièrement de ^{p.106} se perfectionner soi-même, ensuite le prochain, afin que nous arrivions au souverain bien qui est Dieu, dernière & suprême fin de toutes choses. Toutefois les Chinois payens & mondains ont accommodé ces trois points au gouvernement du royaume, en quoi comme politiques ils mettent tout leur bonheur & leur fin dernière.

Il faut remarquer en second lieu, que ce texte est un témoignage évident que les anciens Chinois connaissaient qu'il y avait un Dieu ; & je me sers souvent contre eux & principalement contre les lettrés de ce dilemme auquel ils ne savent que répondre. Ou Confucius entendait ce qu'il définissait, ou il ne l'entendait pas : s'il l'entendait, il savait qu'il y avait un Dieu, qui n'est autre chose que le souverain bien dont il parle, & que vous devez connaître & adorer aussi bien que lui. S'il n'entendait pas que ce qu'il définissait était Dieu même, il était fort ignorant, puisque comme vous l'avouez vous-mêmes, les lettres *chi* & *xen* signifient souverain & suprême bien qui contient & comprend tous les autres. Ce qui est un attribut qu'on ne peut donner à aucune créature, quelques avantages qu'elle ait, mais seulement à Dieu seul. Quelques-uns touchés de la grâce, cèdent à la vérité ; les autres ne sachant que répondre, & ne voulant pas avouer que Confucius ait ignoré quelque chose, aiment mieux demeurer dans leur ^{p.107} erreur, & suivre leur orgueil & leurs passions, se contentant de dire qu'ils reviendront une autre fois.

@

CHAPITRE V

De l'esprit des Chinois, & de leurs principaux livres

@

p.108 Un ancien a dit que l'Asie était fertile en beaux esprits : mais il en aurait été plus fortement persuadé s'il avait eu connaissance de la Chine. Car si ceux qui inventent mieux & plus promptement ont l'esprit plus subtil & meilleur que les autres, les Chinois doivent être préférés aux autres nations, puisque ce sont eux qui les premiers ont inventé les lettres, le papier, l'impression, la poudre, la porcelaine fine & leurs lettres. Quoiqu'ils manquent de beaucoup de sciences, faute de communication avec d'autres peuples, ils sont toutefois consommés dans la philosophie morale, à laquelle ils s'attachent presque uniquement. Ils ont l'esprit si vif & si bien tourné, qu'ils entendent aisément dans les livres que nos pères ont composés, les plus subtiles & les plus difficiles questions de mathématique, de philosophie & de p.109 théologie. On aura peut-être peine à le croire mais je puis assurer qu'il n'y a rien de plus certain, puisque j'ai connu quelques lettrés chrétiens, & même des gentils, qui entendaient d'eux-mêmes, comme on le voyait par leurs discours, les questions de Dieu, & de la Trinité, qu'ils avaient lues dans la première partie de saint Thomas traduite par le père Buglio.

Quel royaume y a-t-il, quelque nombre d'universités qu'il contienne, où il y ait plus de dix mille licenciés comme à la Chine, desquels six ou sept mille s'assemblent tous les trois ans à Pe kim, où après de sévères examens, on en admet trois cent soixante-cinq au degré de docteur ? Je crois qu'il n'y a aucun État où il y ait autant d'écoliers qu'il y a de bacheliers à la Chine, où l'on en compte plus de quatre-vingt-dix mille, & qu'il n'y a aucun pays où la connaissance des lettres soit si universelle & si commune ; puisque dans les provinces méridionales principalement, il n'y a presque aucun homme pauvre ou riche, bourgeois ou paysan, qui ne sache lire & écrire. Enfin je suis persuadé que si l'on excepte l'Europe, aucune nation n'a publié tant de livres que celle-ci.

Nouvelle Relation de la Chine

Les chroniques des Chinois sont presque aussi anciennes que le Déluge, puisqu'elles commencent environ deux cents ans après, ayant été continuées jusqu'à présent par divers auteurs. Par où l'on p.110 pourra juger du nombre des volumes que leur Histoire contient. Ils ont plusieurs livres de la philosophie naturelle, où il traitent de la nature, de ses propriétés & de ses accidents. Ils y mêlent à la vérité des erreurs & des impertinences, mais c'est plutôt faute d'art & de science, que manque d'esprit. Ils ont aussi beaucoup de livres de mathématique & de l'art militaire, & plusieurs excellents traités de médecine, où ils font paraître leur grand esprit, faisant de savants & solides discours sur le pouls, dont ils ont une connaissance particulière, sur la manière de connaître & de distinguer les maladies, & sur les remèdes qui leur sont propres. Ils ont de très ingénieux & agréables romans & livres de chevalerie, comme Amadis, Roland, & Dom Quichotte, &c., des volumes d'histoires & d'exemples, de l'obéissance des enfants envers leurs pères, de la fidélité des sujets envers leurs rois, de l'agriculture ; des discours éloquents, des poésies agréables & d'une belle invention, des tragédies, des comédies, & enfin des traités sur une infinité d'autres matières. Ils ont tant de facilité à composer, qu'il y a peu de licenciés & de docteurs qui ne publient du moins un ou deux ouvrages.

Ils ont cinq livres qu'ils appellent *U kim* ou cinq écritures, qui sont pour eux ce que sont pour nous nos livres sacrés. Le premier s'appelle p.111 *Xū kim*, c'est-à-dire chronique de cinq rois anciens, que les Chinois estiment & honorent comme des saints. Les trois derniers étaient les chefs de trois familles différentes, qui régnèrent durant plus de deux mille ans, c'est-à-dire presque autant que les dix-neuf familles qui les ont suivies, en y comprenant celle des Tartares qui domine présentement. Le premier de ces empereurs s'appelait Yâo, qui selon les chroniques chinoises, commença à régner il y a quatre mille vingt-cinq ans, en cette année 1668, ou environ cinq cents ans après le Déluge, selon le calcul des soixante-dix interprètes. Ce prince législateur des Chinois était orné de plusieurs vertus & principalement d'une clémence, d'une justice, & d'une prudence extraordinaire. Comme

Nouvelle Relation de la Chine

il vit que son fils n'avait pas les qualités nécessaires pour gouverner, (car à ce que disent les Chinois, on faisait alors plus d'estime de la vertu que de tout le reste) il choisit pour son collègue un de ses sujets appelé *Xùn*, qu'il déclara empereur en mourant, & lui donna ses deux filles pour femmes. Les Chinois se servent de cet exemple pour défendre la polygamie ; mais nos pères leur répondent selon le sentiment des pères & des docteurs de l'Église, que Dieu permit alors la pluralité des femmes, parce qu'elle était nécessaire pour la multiplication du genre humain, & pour peupler la terre. Les Chinois sont satisfaits de cette réponse, p.112 à cause que le premier livre sacré leur enseigne qu'en ce temps-là, la Chine était fort mal peuplée. Ils approuvent toutefois davantage l'explication que le père Jules Aleni donne à ce passage dans les livres appelés *Keù to ge chaō*, composés par les lettrés chrétiens de la province de Fo kién, de ce qu'ils avaient ouï dire à ce Père dans ses discours publics & particuliers. Savoir, qu'encore qu'on lise dans le texte de ce premier livre *vlh niù*, ces deux monosyllabes ne signifient pas deux filles, mais la seconde fille de l'empereur Yao, qu'il fit épouser à son successeur, parce que les Chinois, comme il se pratique encore à présent, n'ont jamais donné à leurs enfants d'autre nom pour les distinguer, que celui de l'ordre de leur naissance ; par exemple, le premier, le second, le troisième fils, & de même des filles ; & ainsi quand on lit que Yao, donna à Xun, *vlh niù*, cela ne veut dire autre chose, sinon qu'il lui donna sa seconde fille, la lettre *vlh* étant la même chose que le chiffre 2, parmi nous.

Ce second empereur *Xun* est loué dans ce livre de beaucoup de vertus, surtout de son obéissance envers son père, & de son amour pour son frère, qui le voulurent tuer plusieurs fois : mais il supporta leur cruauté avec une extrême patience. Deux philosophes racontent entre les autres exemples de vertu qu'il donna, qu'un jour son père & son frère qui étaient aussi méchants qu'il était p.113 vertueux, abusant de sa bonté, lui commandèrent de descendre dans un puits pour le nettoyer. Il obéit aussitôt mais il ne fut pas plus tôt au fond, que ces barbares transportés de rage & d'envie retirèrent l'échelle, & y jetèrent

Nouvelle Relation de la Chine

des pierres, du bois, & tout ce qu'ils trouvèrent pour le tuer, & l'enterrer dans ce puy ; toutefois il en sortit par un chemin souterrain qu'il y trouva, & non seulement il ne se vengea pas de cet excès de fureur & d'inhumanité, mais il continua de leur donner encore de plus grandes marques de respect & d'amour.

Le troisième empereur s'appelait *Yù*, lequel ayant servi très utilement l'empereur *Xun* pendant sa vie, ce prince en mourant le choisit pour son successeur, parce que son fils était méchant, & n'avait pas les talents nécessaires pour bien gouverner. Cet empereur *Yù* durant la vie de son prédécesseur, eut soin de faire écouler les eaux du déluge qui couvraient encore alors une partie des campagnes de la Chine, & que les Chinois appellent *Hûm xùi*, c'est-à-dire grand déluge d'eaux. Cet empereur voulut, comme les deux précédents, choisir pour son successeur un de ses sujets appelé *Ye*, qui l'avait assisté dans le gouvernement de l'État : mais les peuples ne voulurent pas le permettre, disant que le fils de l'empereur était doué de toutes les vertus nécessaires pour bien gouverner ; & ainsi ils le mirent en possession de ^{p.114} l'empire. Les empereurs qui suivirent ce dernier, dominèrent par droit de succession, & non pas par élection, jusqu'à l'empereur *Kie*, homme vicieux & cruel, qui fut le dernier de cette première famille royale.

Le quatrième empereur s'appelait *Chim tam*, fondateur de la deuxième famille royale. Ses vertus avaient obligé les empereurs précédents à le créer roi du royaume de *Pō*, qui est à présent compris dans la province de *Hô nân*. Il prit les armes contre l'empereur *Kie*, & s'empara de l'empire après avoir délivré les peuples de ce tyran. Au temps de cet empereur, il y eut une sécheresse de sept ans, durant lesquels il ne tomba ni pluie, ni neige, comme si les Cieux avaient été de bronze. Les fontaines & les rivières furent presque entièrement taries, la terre devint stérile, & ce malheur fut suivi de la famine & de la peste. Dans cette extrême misère, l'empereur quitta son palais & ses habits royaux, & s'étant couvert de quelques peaux, monta sur une colline appelée *Sam lim*, où il se prosterna par terre & fit cette prière au Ciel :

Nouvelle Relation de la Chine

« Seigneur, si votre peuple vous a offensé, ne le châtiez pas, à cause qu'il vous a offensé sans savoir ce qu'il faisait ; punissez-moi plutôt, qui me présente ici comme une victime pour souffrir tout ce qu'il plaira à votre divine justice d'ordonner.

A peine eut-il achevé cette prière, que tout ^{p.115} d'un coup le Ciel se couvrit de nuées, & versa tant de pluie, qu'elle fut suffisante pour arroser toutes les terres de l'empire, & leur faire produire leurs fruits accoutumés. Quand les Chinois ont quelque difficulté sur le mystère de l'Incarnation, nous les persuadons par cet exemple, leur disant, que comme ce roi se couvrit d'une peau d'agneau & s'offrit en sacrifice, pour obtenir le pardon des péchés du peuple, & que toutefois il ne diminua point l'éclat de sa dignité, mais qu'au contraire il augmenta. De même, qu'encore que Dieu se soit revêtu du sac de notre humanité, & qu'il se soit offert comme un agneau en sacrifice pour les péchés des hommes, il n'a point perdu, mais il bien plutôt fait éclater sa toute-puissance, sa miséricorde & sa bonté infinie ; & il l'a d'autant plus fait paraître, qu'il était infiniment élevé au dessus de ce roi qui n'était qu'un homme & une simple créature. Les Chinois se rendent d'abord à cette raison, tant parce qu'elle leur paraît convaincante, qu'à cause du plaisir qu'ils reçoivent de voir que nous nous servons de leurs histoires & de leurs exemples pour prouver la vérité de notre religion. Cet empereur eut pour conseiller un saint & fameux lettré, qui vécut plusieurs années caché dans les montagnes parmi les bêtes farouches, pour n'être pas soumis au tyran Kie. Les descendants de cet empereur *Chim tam* régnèrent ^{p.116} plus de six cents ans jusqu'au roi *Cheu*, qui fut aussi méchant & aussi cruel que *Kie*. Quand les Chinois disent qu'un homme est un *Kie* ou un *Cheu*, c'est comme nous disions parmi nous c'est un Néron, un Dioclétien.

Le cinquième empereur s'appelait *Vù uâm*. Il était fils de *Ven uâm* prince du royaume de *Cheū*, qui présentement est une portion de la province de Xen si. Comme il ne pouvait pas souffrir les crimes & les tyrannies du roi *Cheú*, il l'attaqua, le vainquit en bataille, & se rendit

Nouvelle Relation de la Chine

maître de l'empire. Cet empereur *Vù uâm* avait un frère recommandable par sa prudence & par ses autres vertus, qu'il fit roi du royaume de *Lû*, à présent compris dans la province de *Xân Tūm*, & qu'il choisit en mourant pour gouverner l'empire durant la minorité de son fils aîné. Ce fut lui, à ce que disent les Chinois, qui inventa le premier il y a plus de 1.700 ans, l'usage de l'aiguille aimantée ou de la boussole ; car par ses soins & par sa sage conduite, l'empereur son neveu ayant reçu les ambassadeurs & le tribut des pays qu'on appelle *Tūm Kim*, & Cochinchine ou *Kiáo chi que*, il donna à ces mêmes ambassadeurs une manière de boussole, afin que par son secours ils pussent s'en retourner par le chemin le plus droit, sans être exposés aux détours & aux égarements qu'ils avaient essayés en venant. Aussi ce prince est un des héros & des saints des ^{p.117} Chinois, qui ont un respect extraordinaire pour sa mémoire. Lorsque l'empereur *Vu vam* revenait triomphant de la bataille où le tyran *Cheu* avait été défait, deux frères appelés *Pé y* & *Xǒ cí*, célèbres par leur vertu & par leur noblesse, lui vinrent au devant, & l'ayant arrêté en prenant son cheval par la bride, le reprirent hardiment & avec des paroles aussi sévères que sincères, de s'être saisi de l'empire & d'avoir contraint l'empereur à se brûler dans son palais avec ses trésors ; que tout vicieux & tout cruel qu'il était, il ne laissait pas d'être son maître & son roi, ordonné par le Ciel ; qu'il devait tâcher de le corriger comme un bon & fidèle sujet, & non pas le faire mourir comme un traître ; et qu'enfin il devait remettre le royaume aux enfants du roi défunt, pour faire connaître qu'il n'avait été poussé par aucun mouvement d'ambition, mais par le seul désir de délivrer le peuple de sa cruauté & de sa tyrannie. Mais quand ces deux frères virent qu'il ne voulait pas suivre leurs conseils, ils se retirèrent dans une montagne déserte, protestant qu'ils aimaient mieux périr de cette sorte que de manger ce que produisaient les terres dont *Vù vam* s'était rendu le maître, de peur qu'on ne crût qu'ils approuvaient en quelque manière son crime & sa révolte. L'histoire de ces cinq rois, que les Chinois estiment saints, principalement les quatre premiers, & de ^{p.118} leurs descendants, est la matière de ce premier livre, qui a autant d'autorité pour ces infidèles, que les livres des rois en ont parmi les chrétiens. Son style est ancien, mais exact &

Nouvelle Relation de la Chine

élégant. Le vice y est blâmé & les vertus louées, & les actions des rois & de leurs vassaux y sont rapportées avec une entière sincérité. Et afin que le lecteur curieux voit l'énergie & la brièveté de la langue & des lettres chinoises, qui déjà étaient alors en usage, j'en mettrai ici cinq tirées du premier chapitre du livre dont nous parlons, au sujet du roi Yáo : *kin, mîm, vên, su, gān*. C'est à dire, le roi Yáo était fort, grand & vénérable ; il était très éclairé & très sage ; il était fort composé, modeste & gracieux, il paraissait toujours pensif & rêveur, cherchant continuellement les moyens de bien gouverner son peuple & son empire. C'est pourquoi il vécut toute sa vie en joie, en paix & en repos. Ces cinq lettres signifient toutes ces choses.

Le second livre s'appelle *Li ki*, c'est-à-dire livre des Rites. Il contient la plupart des lois, des coutumes & des cérémonies de cet empire. L'auteur principal de ce livre est le même frère de l'empereur *Vu vâm*, dont nous avons parlé. Il s'appelait *Chéu cūm*, & il était également recommandable par ses vertus, par sa science, par sa prudence & par sa bonne conduite. Ce Livre contient ^{p.119} encore les ouvrages de divers autres auteurs, des disciples de Confucius, & d'autres interprètes plus modernes & suspects, qu'on doit lire avec circonspection, y ayant plusieurs choses qu'on tient pour apocryphes.

Le troisième s'appelle *Xi Kǐm*, c'est-à-dire livre de vers, de romances & de poésies. On les divise en cinq espèces. La première est nommée *Yà Súm*, ou louanges & excellences, qu'on chantait à l'honneur des hommes illustres par leurs vertus ou par leurs talents. Il y avait aussi divers enseignements, & ces vers étaient chantés dans les enterrements, dans les sacrifices, dans les cérémonies que les Chinois faisaient en mémoire de leurs ancêtres, & dans les fêtes les plus solennelles. La seconde s'appelle *Que fūm*, c'est-à-dire, coutumes du royaume. C'étaient des romances ou poésies choisies entre celles que faisaient les particuliers. Elles n'étaient pas chantées, mais récitées devant l'empereur & les ministres. On y décrivait sans aucun déguisement les mœurs du peuple, comme il était gouverné, & l'état

Nouvelle Relation de la Chine

des affaires de l'empire. Ce qui semble être la même chose que les premières comédies des Grecs, où l'on reprenait les défauts des particuliers & de la République. La troisième s'appelle *Pi que*, c'est-à-dire, comparaison, parce que tout ce qui y est contenu est expliqué par des comparaisons, ou similitudes. La quatrième, *Hĩm que*, c'est-à-dire, élever, parce que cette sorte de poésie commence par quelque chose de curieux & d'élevé, afin de préparer l'esprit & attirer l'attention pour ce qui suit. La cinquième, *Ye Xi*, c'est-à-dire, poésies rejetées ou séparées, parce que Confucius ayant revu ce livre de poésies, rejeta celles qui ne lui parurent pas bonnes, comme apocryphes. Toutefois on les cite encore & on les laisse comme elles sont.

Le quatrième livre a été composé par Confucius, & contient l'histoire du royaume de Lu sa patrie, à présent compris dans la province de *Xān tum*. Les Chinois estiment extraordinairement ce livre, & sont charmés quand ils le lisent. Il a écrit cette histoire de deux cents ans, en forme d'Annales, où il expose comme en un miroir, les exemples des princes vertueux & des méchants, rapportant les événements aux temps & aux saisons dans lesquels ils sont arrivés, & par cette raison, il l'a intitulé *Chun cieu*, ou Printemps & automne.

Le 5e livre s'appelle *Ye kim*, & il est estimé le plus ancien de tous, parce que les Chinois disent que Fo hi, leur premier roi, en a été l'auteur (051). Ce livre est digne d'être lu & estimé, à cause des belles sentences & préceptes moraux qu'il contient. Je crois que les bonnes maximes qui y sont répandues sont du roi Fo hi, & que le reste y a été ajouté par d'autres qui ont voulu autoriser leurs visions du ^{p.121} nom de ce fameux prince. Il est certain toutefois que les Chinois ont une vénération extraordinaire pour ce livre, & qu'ils l'estiment le plus savant, le plus profond & le plus mystérieux qui soit au monde ; que par cette raison ils croient qu'il est comme impossible qu'ils le puissent bien entendre, & que les étrangers ne le doivent ni voir ni toucher.

Les Chinois ont un autre livre d'une égale autorité avec les précédents, & qu'ils appellent *Sù xu*, c'est-à-dire, les quatre livres, par

Nouvelle Relation de la Chine

excellence. Ce sont des extraits & comme la moelle & la quintessence des cinq premiers. Les mandarins en tirent les sentences & les textes qui servent de thème aux lettrés qu'on examine pour les degrés de bachelier, de licencié & de docteur, & sur lesquels ils composent. On le divise en quatre parties. La première traite des lois & de la doctrine des hommes illustres par leur science & par leurs vertus. La seconde, de la médiocrité dorée. La troisième contient un grand nombre de sentences morales bien exprimées, solides & profitables à tous les membres de l'État. Ces trois parties sont l'ouvrage de Confucius, le premier docteur de la Chine, & ont été publiées par ses disciples. La quatrième partie qui en grandeur est comparable aux trois autres, a été faite par le philosophe *Mem çu*, qui vint au monde cent ans après Confucius, ^{p.122} & que les Chinois honorent comme un docteur du second ordre. C'est un ouvrage où il paraît beaucoup d'esprit, de subtilité & d'éloquence ; les discours sont justes, les sentences graves & morales, & le style vif, hardi & persuasif. Tous nos religieux qui viennent à cette Mission, travaillent & étudient les lettres & la langue dans les quatre parties de ce livre, & c'est de lui & des cinq premiers que sont dérivés comme de leurs sources, tant de livres & de commentaires de divers auteurs anciens & nouveaux, que le nombre en est presque infini & donne lieu de louer & d'admirer l'esprit, le travail & l'éloquence de cette nation.

@

CHAPITRE VI

De la civilité & politesse des Chinois & de quelques-unes de leurs fêtes

@

p.124 On pourrait faire plusieurs livres des civilités de cérémonies des Chinois. Ils ont un livre qui en explique plus de trois mille, & c'est une chose surprenante de voir combien ils y sont adroits & ponctuels. Dans les mariages, dans les enterrements, dans les visites & dans les banquets, le maître de la maison, quoique plus grand seigneur & plus élevé en dignité que tous les conviés, donne toujours la première place aux plus vieux, ceux-ci la cèdent à ceux qui viennent de loin, & tous aux étrangers. Quand un ambassadeur arrive, depuis le jour qu'on a accepté son ambassade, jusqu'à ce qu'il sorte de la Chine, l'empereur lui fait fournir toute sorte de provisions, des chevaux, des litières & des barques. À la cour il le fait loger dans l'hôtellerie royale, où de deux jours en deux jours, il lui envoie de sa cuisine un festin p.125 tout préparé, pour marque de bienveillance. Car les rois de la Chine se piquent sur toutes choses de bien recevoir & traiter les étrangers, comme le père Louis Buglio & moi l'éprouvâmes durant deux ans que nous fûmes logés dans l'hôtellerie royale, lorsque nous vîmes de la province de Sú chuen en cette cour. Il est vrai que cela ne s'exécute pas toujours avec une égale honnêteté & régularité ; toutefois il ne faut pas l'attribuer au roi, mais à l'esprit bas & intéressé de ses officiers, qui détournent secrètement & dérobent une partie de ce que le roi fait libéralement fournir aux étrangers.

Il n'y a point de nation qui égale les Chinois dans la multitude & la diversité des titres & des noms honorables qu'ils emploient dans leurs civilités, & que je n'explique pas, à cause que nos langues & même la grecque & la latine n'ont point de mots qui puissent les faire entendre. Ils ont aussi un grand nombre de noms pour distinguer les divers degrés de parenté. Par exemple, nous n'avons que les mots de grand-

Nouvelle Relation de la Chine

père & de grand-mère, tant pour les paternels que pour les maternels ; & les Chinois ont quatre noms tous différents. De même nous n'avons que le mot d'oncle pour signifier les frères du père & de la mère ; & les Chinois ont des noms qui distinguent non seulement les paternels d'avec les maternels, mais qui marquent encore ceux qui sont plus jeunes, ou plus vieux que le père ou que ^{p.126} la mère, & ainsi des autres parents. Cette nation surpasse aussi toutes les autres dans le soin qu'elle prend de ses vêtements, puisqu'il n'y en a point de si pauvre qui ne s'habille modestement & proprement. C'est une chose surprenante de les voir tous, le premier jour de leur année, propres, polis, & avec des habits neufs, sans qu'il y en ait un seul, pour misérable qu'il soit, qui puisse choquer la vue. La modestie de cette nation n'est pas moins admirable. Les lettrés sont toujours si composés, qu'ils croient que c'est un crime ou un péché, que de faire le moindre geste ou mouvement qui ne soit exactement conforme aux règles de la bienséance & de l'urbanité. Les femmes affectent de telle sorte la pudeur, la modestie & l'honnêteté, qu'il semble que ces vertus sont nées avec elles. Elles vivent dans une retraite perpétuelle ; elles ne découvrent jamais leurs mains ; & si elles sont obligées de donner quelque chose à leurs frères ou à leurs beaux-frères, elles la prennent avec la main exactement couverte de leur manche, qui à cause de cela est fort longue & fort ample, & la mettent sur la table, où leur parent peut ensuite la prendre. C'est à cause de cela que les Chinois sont fort scandalisés quand ils voient dans nos images les saints avec les pieds nus ; & certainement il me semble qu'ils ont raison ; car ces représentations ne s'accordent pas avec la modestie & la pureté angélique que ces saints ^{p.127} ont professée : & par conséquent ces peintures sont défectueuses & fausses, puisqu'elles ne ressemblent pas aux originaux & n'imitent pas assez l'histoire & la nature, ce qui toutefois est la perfection de la peinture. Outre qu'il n'y a point d'apparence que de jeunes vierges marchassent pieds nus, & qu'il est ridicule de leur faire des habits de riches étoffes & de couleurs éclatantes & de ne leur point donner de chaussures.

Nouvelle Relation de la Chine

Les Chinois réduisent leur civilité ou manière de vivre les uns avec les autres, à cinq chefs ; c'est à savoir, du roi au sujet, du père au fils, du mari à la femme, du frère aîné au cadet, & d'un ami à l'autre. Ces règles enferment une bonne partie de leur morale, mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet, parce que je n'aurais jamais fait si je voulais rapporter tout ce qu'ils disent de la fidélité du sujet envers le roi, de l'obéissance des enfants à leurs pères, de la soumission des femmes envers leurs maris, de l'amour entre les frères & de l'amitié qui doit être entre les amis. Je pourrais aussi parler du bel ordre de leur gouvernement politique, mais j'en ferai un chapitre entier avant que de finir cet ouvrage.

Entre les fêtes des Chinois, l'une de celles qu'ils célèbrent avec le plus de joie & de solennité, est le quinzième jour de la première lune de leur année. Ce jour-là ils allument tant de feux & de ^{p.128} lanternes, que si l'on pouvait voir tout à la fois cet empire de quelque lieu élevé, on le verrait tout illuminé comme un grand feu d'artifice. Il n'y a presque pas un homme dans les villes, ni à la campagne, sur les côtes ou sur les rivières, qui n'allume des lanternes peintes & façonnées en différentes manières, & qui ne fasse brûler des fusées, des bombes, des barques, des tours, des poissons, des dragons, des tigres, des éléphants, & mille autres artifices de feu surprenants. Sur quoi je rapporterai ce que j'ai vu de mes propres yeux l'année 1644 dans la province de Sú chuen, où le père Louis Buglio & moi étions prisonniers de ce cruel tyran Cham hien chum. Il nous invita à voir les artifices qu'il avait fait préparer pour la nuit de ce quinzième jour. Il y en avait une infinité d'une beauté & d'une invention admirable ; mais je fus particulièrement surpris de la machine suivante. C'était une treille de raisins rouges, dont toute la menuiserie brûlait sans se consumer, pendant qu'au contraire les ceps, les branches, les feuilles, les grappes & les grains se consumaient peu à peu, en sorte toutefois qu'on ne laissait pas d'y voir toujours le rouge des grappes, le vert des feuilles & le châtain de la vigne si bien représentés, qu'on aurait juré que toutes ces choses étaient naturelles, & non pas contrefaites. Mais ce qui nous étonna davantage, fut de voir

Nouvelle Relation de la Chine

que le feu qui est un élément si actif ^{p.129} & si terrible, agissait si lentement, qu'il semblait avoir quitté sa nature pour suivre les préceptes de l'art, & ne servir qu'à représenter au vif cette treille, au lieu de la brûler.

Les lanternes ne sont pas moins merveilleuses. Il n'y a point, comme je l'ai dit, de maison pauvre ou riche ou l'on n'en voie quelque'une suspendue dans les salles, dans les cours & aux fenêtres ; & il y en a de tant de différentes sortes, qu'il n'y a point de figure qu'elles ne représentent. On en fait à vil prix pour les pauvres ; mais il y en a d'autres pour les riches, aussi curieuses par leurs peintures que par leurs artifices, qui valent cinq, dix, & vingt pistoles ; & d'autres pour les mandarins & pour les visiteurs & vicerois des provinces, pour les princes & pour l'empereur, qui coûtent cent, deux cents & jusqu'à trois cents & quatre cents pistoles : ce qui paraît difficile à croire, & toutefois est très véritable. On pend les plus grandes dans les salles royales, ou dans les cours sur des théâtres. Elles ont vingt coudées, & même davantage de diamètre, on y entrelace agréablement une infinité de lampes & de chandelles, dont la lumière donne grâce à la peinture, & la fumée donne l'âme & l'esprit aux figures disposées dans la lanterne, & qui avec un artifice admirable, vont, tournent, montent & descendent. On y voit des chevaux courir, tirer des chariots, labourer la terre, des vaisseaux ^{p.130} naviguer, des mandarins, des princes & des rois entrer & sortir avec un grand appareil, & quantité de gens à pied & à cheval ; marcher des armées, représenter des comédies, des danses & mille autres divertissements & mouvements. Tout le monde passe la nuit entière à la vue de ces agréables spectacles, & au son de plusieurs instruments qui accompagnent les festins plus ou moins magnifiques, que chacun fait avec sa famille, ses parents & ses amis. On y joint souvent des comédies en forme, représentées par de petites figures qu'ils font mouvoir avec des fils cachés, ou par des ombres qu'ils font paraître sur des toiles de soie blanche, fines & claires, faites exprès. On est étonné de voir ces petites figures de bois & ces ombres artificielles représenter des rois, des reines, des capitaines, des soldats, des

Nouvelle Relation de la Chine

Rodomonts, des bouffons, des lettrés, & d'autres personnages de théâtre : comment elles expriment les larmes, la joie, la colère, la tristesse, & toutes les autres passions ; & avec quelle industrie & quelle facilité les machinistes font mouvoir ces figures & ces ombres, & vous font même douter si elles ne parlent point, parce qu'ils accompagnent les gestes qu'elles font, en contrefaisant des voix de petits enfants avec tant d'adresse, qu'il semble que tout ce qu'on voit est naturel & véritable, tant cette nation est ingénieuse & subtile.

p.131 Les Chinois racontent de la manière suivante l'origine de cette célèbre fête des lanternes : Ils disent que peu de temps après l'établissement de leur empire, un mandarin aimé de tout le monde pour ses vertus & ses rares qualités, perdit sur le rivage d'un fleuve sa fille qu'il aimait uniquement. Il sortit pour la chercher le long de cette rivière ; & comme on lui portait une grande affection, tout le peuple le suivit avec des flambeaux & des lanternes, pleurant & gémissant à son imitation. Ils la cherchèrent longtemps, en descendant & remontant le fleuve, de même que Cérès sa fille Proserpine : mais leurs soins furent inutiles, puisqu'ils ne la trouvèrent point. Voilà l'opinion du peuple. Mais comme cette histoire ressemble fort à celle qui a été cause de la fête qu'on célèbre le cinquième jour de la cinquième lune, que ceux de Macao, si je ne me trompe, appellent *Lumba Lumba*, & les Chinois, *lûm chuên*, c'est-à-dire, barques faites en forme de dragon, dans lesquelles ils courent ce jour-là sur les rivières ; les lettrés donnent dans leurs livres une autre origine à la fête des lanternes, en ces termes. Il y a près de trois mille cinq cents ans que le dernier roi de la première famille Hia, nommé Kie, dont nous ayons parlé ci-devant, qui était extraordinairement cruel & adonné à ses plaisirs, s'entretenant un jour avec celle des reines qu'il aimait le plus, & p.132 dont il était passionné jusqu'à la folie, se plaignit du peu de durée des plaisirs de cette vie ; qu'il y avait peu d'hommes qui vécussent cent ans ; qu'il n'y en avait pas un qui les passât tous entiers dans la joie & les divertissements ; qu'en hiver les jours étaient courts, & les nuits fort longues ; & en été au contraire, les jours longs, & les nuits courtes ; que cette inégalité

Nouvelle Relation de la Chine

faisait que l'homme ne pouvait prendre aucun passe-temps capable de le satisfaire ; qu'à peine le soleil était levé, qu'il se couchait, qu'il en était de même de la nuit ; que le temps allait avec trop de vitesse ; qu'il n'était pas assez long pour contenter nos désirs, & qu'il ne savait pas pourquoi la nature nous traitait avec tant de rigueur & de cruauté.

— Cela n'est rien, lui répondit la reine, je sais un moyen pour prolonger le temps de telle sorte, qu'il suffira pour vous satisfaire ; faites d'un mois un jour, & d'une année un mois ; & ainsi les années, les mois & les jours seront si longs, que vivant dix ans, vous aurez cent années de plaisir & de joie.

— Cette invention serait excellente, répondit le roi, si vous aviez le pouvoir d'arrêter ou de retarder le mouvement du ciel, du soleil, de la lune & des étoiles.

— J'avoue, lui dit-elle, que ni vous, qui êtes fils du Ciel, & maître d'un si grand empire, ni moi, ni aucune puissance humaine ne peut changer les lois de la nature. Mais ^{p.133} vous pouvez oublier le temps, les cieux, & les astres, en en fabriquant de nouveaux & un nouveau temps, de la manière suivante. Faites bâtir un palais dont les salles & les chambres soient faites de telle sorte qu'elles n'aient ni portes, ni fenêtres, & que la lumière du soleil, de la lune & des étoiles n'y puisse entrer par aucune ouverture. Quand elles seront achevées & parfaitement obscures, mettez-y tout ce que vous avez d'or, d'argent, de pierres précieuses, de tapis & de riches meubles, assemblez-y ce qui vous plaît davantage, je veux dire quantité de jeunes hommes & de filles, tous choisis & sans aucun défaut. Alors nous y entrerons vous & moi, & nous serons tous sans aucuns vêtements, mais tels que la nature nous a formés. Ces préparatifs étant faits, vous ferez tout d'un coup paraître mille flambeaux & mille lanternes, qui formeront une nouvelle lumière, & vous faisant voir les objets que vous aimez avec tant de passion, vous feront oublier le temps, les cieux, le soleil & la lune, & enfin vous-même ; &

Nouvelle Relation de la Chine

vous serez si charmé, qu'un mois ne vous paraîtra qu'un jour, & une année un mois ; les flambeaux & les lanternes vous tiendront lieu de soleil, de lune & de planètes, & chaque salle vous semblera un ciel orné d'étoiles ; & par ce moyen vous vous fabriquerez de nouveaux cieux & un nouveau temps.

Cet empereur insensé se laissa persuader, & exécuta tout ce que cette p.134 reine impudique lui avait conseillé. Il passa une année entière dans ce palais, s'abandonnant à toutes sortes de plaisirs déshonnêtes, sans se souvenir de sa cour, ni de son empire. Ces folies & plusieurs autres actions injustes & cruelles obligèrent ses sujets à se soulever & à élire en sa place l'empereur *Chim tam*, chef d'une nouvelle famille, duquel nous avons parlé ci-devant. Après la mort de l'empereur Kie, les Chinois détruisirent son nouveau palais, où il faisait tant d'actions infâmes & détestables, & abolirent toutes les ordonnances de ce tyran, à la réserve de cette invention des flambeaux & des lanternes, qu'ils conservèrent pour célébrer la fête dont nous parlons.

Les Chinois racontent encore, qu'environ deux mille ans après, un autre empereur de la dixième famille royale, appelée *Tam*, se laissa surprendre par un charlatan de la secte de ceux qu'on appelle *tao su*, qui sont profession de tromper le peuple, les lettrés, les nobles, & même les princes, par des opérations chimiques, & par des promesses pompeuses & magnifiques, leur promettant par leur art une infinité d'or & d'argent, une vie presque éternelle, & de les faire voler d'une montagne, d'une ville, & d'une province à l'autre, en peu de moments. Ce roi s'étant donc laissé gagner à l'un de ces fourbes ou magiciens, lui dit qu'il avait une extrême envie de voir les lanternes de la ville p.135 de Yâm cheu, dans la province de Kiam nan, qui pour leur beauté, leur richesse, & leur artifice, étaient les plus curieuses & les plus célèbres de tout l'empire (061) :

— Mais, continua-t-il, je crains que si j'y vais secrètement & déguisé, il n'arrive cependant quelque désordre ou quelque trouble dans la cour & dans l'empire ; & si je fais ce voyage

Nouvelle Relation de la Chine

avec un équipage convenable à ma dignité, outre l'incommodité que je donnerai au peuple, j'appréhende qu'on ne me blâme & qu'on ne trouve étrange qu'un si grand empereur ait fait un si long chemin pour un divertissement de quelques heures.

— Que Votre Majesté n'ait aucune inquiétude sur ce sujet, répondit le magicien, parce que je lui promets que sans s'exposer à aucun des inconvénients qu'elle m'a proposés, je ferai en sorte que dans cette même nuit qui n'est pas éloignée, elle fera ce voyage, retournera à son palais, & verra les lanternes avec toute la satisfaction qu'elle peut désirer.

Peu de temps après, on vit tout d'un coup paraître en l'air des chariots & des trônes formés de nuées blanches, & traînés par des cygnes. Le roi & la reine y montèrent avec quantité de damoiselles, de dames d'honneur, & de musiciens du palais. Les cygnes partirent avec une extrême vitesse & en peu de moments arrivèrent à Yam cheu, que les nuées qui s'élargirent, couvrirent toute entière. Le roi vit à loisir les lanternes que le ^{p.136} peuple avait allumées & pour le récompenser du divertissement qu'il lui avait donné, il fit faire par ses musiciens un concert de voix & d'instruments, lequel étant fini, il reprit le chemin de sa capitale, & en un clin d'œil il se retrouva dans son palais comme auparavant. Un mois après il vint, suivant la coutume, un courrier avec une dépêche, par laquelle on donnait avis au roi, que la nuit des lanternes on avait vu sur la ville de Yam cheu, sur des trônes de nuées tirés par des cygnes, des hommes saints, qui avaient fait un concert admirable de voix & d'instruments.

Enfin ils disent qu'il y a environ cinq cents ans qu'il y avait un roi de la famille *Súm*, illustre par ses belles qualités & par sa vertu, & surtout par sa douceur & son affabilité. Que ce prince, pour faire connaître l'amour qu'il portait aux grands & au peuple, avait accoutumé tous les ans, durant huit nuits, de paraître en public dans son palais, sans gardes & à portes ouvertes, & de laisser voir à tout le monde, dans les cours & dans les salles, quantité de feux d'artifice & de lanternes de

Nouvelle Relation de la Chine

diverses figures, grandes & magnifiques, avec une musique digne de la grandeur de cet empereur, qui se communiquait familièrement à toute l'assemblée.

Voilà ce que les Chinois racontent de l'origine & de l'accroissement de cette fête des lanternes si célèbre dans cet empire, Je l'ai rapportée un peu au long, afin que par ^{p.137} cet échantillon on puisse juger de ce qu'on pourrait dire sur d'autres matières.

@

CHAPITRE VII

Des ouvrages publics & des édifices des Chinois & en particulier du Grand canal

@

p.139 Les ouvrages publics & les édifices de la Chine surpassent, à ce que je crois, par leur multitude & par leur grandeur, ceux de tous les autres États qui nous sont connus. Les palais des princes & des principaux mandarins paraissent des villes, & les maisons des particuliers riches & puissants ressemblent à des palais. Elles ont cinq ou six appartements, non pas l'un sur l'autre comme en Europe, mais les uns après les autres & sur un même plan. Chaque appartement est séparé de l'autre par une grande cour, de laquelle on monte aux salles & aux chambres par six ou sept degrés. J'ai parlé en général de ces ouvrages & de ces bâtiments dans le second chapitre ; j'ai aussi décrit dans le premier le pont célèbre qu'on voit près de Pe kim ; & p.140 j'espère de parler amplement dans le dernier du palais de l'empereur. Toutefois afin de donner une idée plus juste de la grandeur & de la magnificence des ouvrages de la Chine, je veux répéter ici ce que j'ai dit dans les Lettres annuelles de 1659 touchant le Grand canal, qui, si je ne me trompe, surpasse tous les autres ouvrages de cette nature qui sont sur la terre.

Il y a plus de quatre cents ans que les Tartares Occidentaux conquièrent toute la Chine ([071](#)). Leur empereur établit sa demeure dans la ville de Pe kim, qu'il fonda de nouveau, afin de gouverner ses États avec plus de facilité, parce qu'il était aussi le maître de toute la Tartarie occidentale, qui commence à la province de Pe kim & s'étend jusqu'au pays du Mogol, à la Perse & à la mer Caspienne. Mais comme les provinces septentrionales ne pouvaient pas fournir les provisions nécessaires à la subsistance de cette grande ville, il fit construire quantité de vaisseaux pour apporter des pays méridionaux les vivres, les épiceries & les marchandises de toutes sortes à Pe kim. Mais voyant

Nouvelle Relation de la Chine

l'incertitude de cette navigation, & que les calmes & les tempêtes causaient la perte d'une infinité de provisions & de marchandises, il employa des ouvriers sans nombre, qui avec des dépenses immenses & une industrie merveilleuse, ouvrirent à travers de plusieurs provinces un canal de trois mille ^{p.141} cinq cents stades chinois de longueur, ou de deux cent quarante-cinq lieues portugaises.

Ce canal a en divers endroits, tant pour diminuer le courant de l'eau que pour la rendre plus profonde en la retenant, soixante-douze écluses, que les Chinois appellent *chā*. Elles ont de grandes portes faites de grosses pièces de bois, qu'on ferme la nuit & qu'on ouvre le jour, pour faire passer les barques. On passe la plupart de ces écluses avec beaucoup de facilité : mais il y en a quelques-unes qu'on ne peut passer qu'avec bien de la peine & du danger & une entre autres que les Chinois appellent *Tien fi cha*, c'est-à-dire, la reine & la maîtresse du Ciel, afin d'exprimer par ces termes hyperboliques, sa hauteur extraordinaire. Quand les barques vont contre le courant & qu'elles sont arrivées au bas de cette écluse, on attache à la proue quantité de câbles & de cordages tirés de part & d'autre du canal, par quatre cents ou par cinq cents hommes, ou même par un plus grand nombre, selon le poids & la grandeur de la barque d'autres travaillent en même temps avec des cabestans placés sur les murailles de l'écluse, qui sont fort larges & bâties de pierre de taille. Outre les cordes dont nous avons parlé, il y en a d'autres fort grosses qu'on entortille à de grandes colonnes de pierre ou de bois, afin de retenir la barque, si les autres cordages venaient à se rompre. Quand toutes ces cordes sont ^{p.142} attachées, on commence à tirer peu à peu, au son d'un bassin qu'on frappe au commencement fort lentement & de loin à loin ; mais lorsque la moitié de la barque pour le moins est élevée à la hauteur du canal supérieur, comme le courant fait alors plus d'impression, on frappe le bassin avec grande vitesse, tous en même temps poussent de grands cris, & font ensemble un tel effort, qu'en un moment la barque achève de monter & est mise en sûreté dans l'eau morte qui se trouve entre les côtés du canal & le milieu du courant. On fait

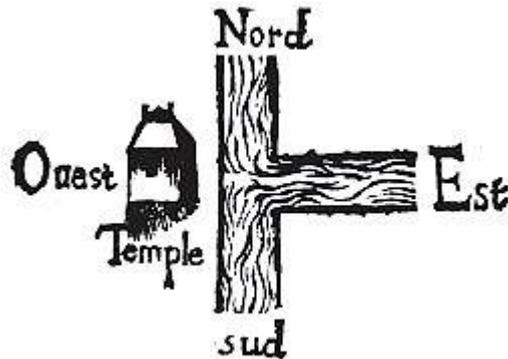
Nouvelle Relation de la Chine

descendre les barques avec beaucoup de promptitude & de facilité, mais aussi avec bien plus de danger. On attache à la poupe quantité de cordages qu'on lâche & retient également de part & d'autre. En même temps il y a des deux côtés des hommes, qui avec de grandes perches ferrées conduisent la barque par le milieu du canal, pour l'empêcher de heurter contre les jambages ou grosses pierres où les portes sont attachées. Lorsque la barque les a passées, tout d'un coup on lâche les cordes qui la retenaient & l'empêchaient de se précipiter, & en même temps elle est emportée par le courant d'une vitesse égale à celle d'une flèche, jusqu'à ce que elle s'arrête peu à peu de même que l'eau, & recommence à voguer de la manière ordinaire.

Ce canal commence à la ville de Tum cheu, éloignée de deux lieues & demie de Pe kim. Il y a une ^{p.143} rivière de laquelle on suit le courant, jusqu'à ce que près de la mer elle entre dans une autre, que l'on remonte durant quelques jours. On entre ensuite dans un canal fait à la main ; & après y avoir navigué vingt ou vingt-cinq lieues, on trouve un temple appelé *fuen xùì miáo*, c'est-à-dire, temple de l'esprit qui divise les eaux. On va jusque là sur le canal contre le courant de l'eau, mais quand on est arrivé vis-à-vis de ce temple on commence à descendre & à se servir des seules rames. Je prie maintenant nos ingénieurs de nos beaux esprits de l'Europe, d'expliquer comment cela se peut faire, & si c'est un ouvrage de l'art ou de la nature. Une barque est traversée au milieu du canal, la proue à l'occident du côté du temple, de la poupe à l'orient ; d'un bord l'eau court vers le nord, & de l'autre bord elle va vers le midi. L'explication de cet énigme consiste en ce que du côté de l'orient, à une demi-journée de chemin il y a un grand lac entre de hautes montagnes, dont les eaux formaient une assez grande rivière qui courait vers la mer du côté de l'orient. Les Chinois bouchèrent cette sortie, & ayant coupé la montagne, ouvrirent un canal par lequel ils dérivèrent les eaux jusqu'au temple. En cet endroit ils creusèrent deux autres canaux, l'un vers le septentrion, de l'autre vers le midi ; tout cela avec tant de proportion & un niveau si juste, que l'eau arrivant au ^{p.144} milieu

Nouvelle Relation de la Chine

devant le temple, descend également de par & d'autre vers le nord & vers le sud, ainsi qu'on le peut voir dans la figure suivante :



Ce canal passe en quelques endroits par le milieu des villes, & en d'autres le long de leurs murailles. Il traverse une partie de la province de Pe kim, ensuite toute celle de Xān tum ; & après qu'il est entré dans celle de Nan Kim, il se décharge dans cette grande & rapide rivière que les Chinois appellent Jaune. On navigue dessus un peu moins de deux journées, & l'on entre dans une autre rivière qu'on remonte environ deux portées de mousquet, au bout desquelles on trouve un canal que les Chinois ont ouvert au bord méridional de cette dernière rivière, & qui court vers la ville de Hoâi ngan. Il passe ensuite par beaucoup de villes & de bourgs, jusqu'à ce qu'il arrive à la ville de Yam cheu, le plus fameux port de cet empire. Peu après il se dégorge dans le fleuve Kiam, à une grande journée de la ville de Nan kim. Cet ouvrage est à la vérité grand & magnifique ; mais la ^{p.145} construction des onze cent quarante-cinq hôtelleries royales ne lui cède point, & celle de plusieurs milliers de forteresses & des murailles de cinq cents lieues de longueur, qui environnent la Chine, est encore plus admirable.

@

CHAPITRE VIII

De la grande industrie de cette nation

@

p.148 La magnificence & le grand nombre des ouvrages publics de la Chine ne vient pas seulement de la dépense incroyable qu'on y fait, mais encore de la rare industrie de cette nation. Ils font toutes sortes d'ouvrages mécaniques avec beaucoup moins d'instruments & bien plus facilement que nous. Ils ont des inventions admirables pour acheter & pour vendre, & pour trouver les moyens de subsister. Car comme dans ce royaume il n'y a pas un pied de terre inutile, aussi n'y a-t-il aucun homme ni femme, jeune, vieux, boiteux, manchot, sourd, ou aveugle qui n'ait le moyen de gagner sa vie, & qui n'ait quelque art ou quelque emploi. Les Chinois disent en commun proverbe *Chūm qūe vù y vo.* dans le royaume de la Chine il n'y a rien d'abandonné. Quelque vile & inutile qu'une chose paraisse, elle a son usage & on en tire du profit. Par exemple dans la seule ville de p.149 Pe kim il y a plus de mille familles qui n'ont point d'autre métier pour subsister, que de vendre des allumettes & des mèches pour allumer du feu. Il y en a du moins autant qui ne vivent d'autre chose que de ramasser dans les rues & parmi les balayures, des chiffons d'étoffes de soie, & de toile de coton & de chanvre, des morceaux de papier & autres choses semblables, qu'ils lavent & nettoient & les vendent ensuite à d'autres qui les emploient à divers usages, dont ils tirent du profit. L'invention dont ils se servent pour porter des fardeaux, est curieuse ; car ils ne les portent pas à vive force comme nous, mais avec adresse, de la manière suivante. Ils attachent les choses qu'ils veulent porter à des cordes ou à des crochets, ou les mettent dans des paniers, & les pendent ensuite aux deux bouts d'un bois aplati & préparé pour cela, qu'ils élèvent sur leur épaule en équilibre, à la manière d'une balance, en sorte qu'il pèse autant d'un côté que d'autre. Cette invention est d'une grande

Nouvelle Relation de la Chine

commodité, parce qu'il est certain que les poids étant mis en équilibre sont beaucoup plus faciles à porter (081).

Dans toutes les cités & les villes de l'empire il y a deux tours, dont l'une s'appelle la tour du Tambour, & l'autre, la tour de la Cloche, qui servent à marquer la veille ou la garde de la nuit. Les Chinois divisent la nuit en cinq parties, plus grandes ou plus petites selon que les nuits sont ^{p.150} plus longues ou plus courtes, & elles sont ainsi plus grandes en hiver qu'en été. Au commencement de la nuit ou de la veille, la sentinelle frappe plusieurs coups sur le tambour, & la cloche lui répond de même. Après cela, durant tout le premier quartier, la sentinelle frappe un coup sur le tambour, & l'autre sentinelle en donne aussitôt un autre avec le marteau sur la cloche. Environ l'espace d'un *credo* après, ils donnent chacun un coup au tambour & à la cloche, & continuent de même jusqu'au commencement de la seconde partie de la nuit. Alors ils donnent chacun deux coups & continuent, comme il a été dit, jusqu'à la troisième partie ; à la quatrième ils en donnent quatre ; à la cinquième cinq, & au point du jour ils redoublent les coups, ainsi qu'au commencement de la nuit. De cette manière, en quelque temps de la nuit que l'on s'éveille, on entend le signal de toute la ville, à moins que le vent ne l'empêche, & on sait quelle heure il est.

A Pe kim on voit dans le palais du roi un tambour & une cloche sur de hautes tours ; & dans la ville, deux autres tours avec un tambour cloche. Le tambour de la ville a de diamètre quinze coudées publiques (082), comme celle que j'ai représentée dans la première remarque. La cloche du palais est aussi grande qu'aucune que j'ai vue en Portugal ; mais elle a un son si éclatant, ^{p.151} si agréable & si harmonieux, qu'il paraît bien moins venir d'une cloche, que de quelque instrument de musique.

Le père Athanase Kircher, dans le chapitre second du sixième livre de sa Musurgie, ou art des consonances & dissonances, assure que la cloche de la ville d'Erfort sujette à l'Électeur de Mayence, est la plus grande, non seulement de toute l'Europe, mais aussi de tout le monde (083). Toutefois nous avons vu de nos propres yeux & reconnu par

Nouvelle Relation de la Chine

expérience l'année 1661, qu'elle est beaucoup moindre que celle que les pères Jean Adam & Ferdinand Verbiest élevèrent avec des machines, au grand étonnement de toute la cour, & qu'ils placèrent sur l'une des tours dont nous avons parié ci-devant. On sera convaincu de cette vérité par le parallèle des mesures de la cloche d'Erfort, tirées du livre du père Kircher, & de celles de la cloche de Pe kim, fait par le père Ferdinand Verbiest de la manière suivante.

1. L'ouverture de la bouche de la cloche d'Erfort est de sept coudées chinoises & un dixième.	1. Le diamètre de la bouche de la cloche de Pe kim est de douze coudées & huit dixièmes.
2. L'épaisseur de la cloche d'Erfort vers l'embouchure, est de six dixièmes d'une coudée, & sept dixièmes d'un dixième.	2. L'épaisseur de la cloche de Pe kim vers son embouchure, est de neuf dixièmes d'une coudée.
3. La hauteur intérieure que le père Kircher appelle <i>altitudinem inclusa curvaturæ</i> , est de huit coudées & cinq dixièmes & demi.	3. La hauteur intérieure de la cloche de Pe kim est de douze coudées.
4. Le poids de la cloche d'Erfort est de vingt-cinq mille quatre cents livres.	4. Le poids de la cloche de Pe kim est de cent vingt mille livres de bronze.

p.152 Cette cloche est celle qui sert à marquer les heures de la veille ou de la nuit, dans la ville de Pe kim, & je puis assurer avec toute sorte de certitude, qu'il n'y en a point dans toute l'Europe qui l'égalé ; & même que selon toutes les apparences elle est la plus grande qui soit au monde. Quand on la sonne la nuit, le bruit, ou plutôt le mugissement qu'excite cette terrible machine, est si grand, si plein & si résonnant, qu'après s'être répandu par toute la ville, il s'étend par-dessus les murailles, dans les faubourgs, & dans toutes les campagnes voisines. Avec cette cloche extraordinaire, les rois chinois en avaient fait fondre sept autres, dont il y en a encore cinq à terre. L'une de ces dernières p.153 mérite d'être admirée, à cause qu'elle est toute couverte de caractères chinois, si beaux, si nets & si parfaits, qu'ils ne paraissent pas avoir été fondus, mais tracés sur le papier par quelque savant & célèbre écrivain.

Les Chinois ont trouvé, pour régler & mesurer les parties de la nuit, une invention digne de la merveilleuse industrie de cette nation. Ils

Nouvelle Relation de la Chine

mettent en poudre un certain bois en le râpant & le pilant ; ils en font une espèce de pâte, dont ils forment des cordes & des bâtons de diverses figures. On en fait quelques-uns d'une matière plus précieuse, comme de sandal, de bois d'aigle, & d'autres bois odorants, & de la longueur d'un doigt ou environ, que les personnes riches & les lettrés font brûler dans leurs chambres. Il y en a d'autres plus ordinaires, d'une, de deux & de trois coudées de longueur, & même d'une, de deux & de trois aunes, & un peu plus ou un peu moins gros qu'une plume d'oie, qu'ils brûlent devant leurs pagodes ou idoles. Ils s'en servent aussi comme d'une mèche pour porter du feu d'un lieu à un autre. Ils font ces cordes de poudre de bois d'une grosseur égale, en les passant par une filière, ou un trou fait exprès. Ensuite ils les entortillent en rond, en commençant par le centre, & forment une figure spirale & conique, qui s'élargit à chaque tour, jusqu'à une, deux, & trois palmes de diamètre, & même davantage, & p.154 dure un, deux & trois jours, & plus encore, à proportion de la grandeur qu'on lui a donnée : car on en voit dans des temples, qui durent dix, vingt & trente jours. Ces machines ou mèches ressemblent à une nasse de pêcheur, ou à une corde entortillée autour d'un cône. On les suspend par le centre, & on les allume par le bout d'en bas, d'où le feu tourne lentement & insensiblement, suivant tous les tours qu'on a fait faire à cette corde de poudre de bois, sur laquelle il y a ordinairement cinq marques pour distinguer les cinq parties de la veille ou de la nuit. Cette manière de mesurer le temps est si juste & si certaine, que jamais on n'y remarque aucune erreur considérable. Les lettrés, les voyageurs, & tous ceux qui veulent se lever à une heure précise pour quelque affaire, suspendent à la marque qui indique l'heure à laquelle ils veulent s'éveiller, un petit poids, qui quand le feu est arrivé à cet endroit, ne manque pas de tomber dans un bassin de cuivre, qu'ils ont mis au dessous, & de les réveiller par le bruit qu'il fait en tombant. Cette invention supplée à nos horloges à réveil, avec cette différence, qu'elle est très simple & à si bon marché, qu'une de ces machines qui peut durer vingt-quatre heures, ne coûte qu'environ trois deniers, & que les horloges sont

Nouvelle Relation de la Chine

composées de quantité de roues & d'autres pièces, & sont si chères, qu'elles ne peuvent être employées que par des personnes riches.

@

CHAPITRE IX

De la navigation des Chinois

@

p.158 La navigation est si commune & si générale dans ce royaume, qu'il n'y a presque point de ville ni de village, principalement dans les provinces méridionales, qui ne jouisse de la commodité de quelque rivière, de quelque lac, de quelque canal, ou de quelque bras de mer navigable ; en sorte qu'il n'y a guère moins de gens sur les eaux qu'en terre ferme. C'est un spectacle aussi agréable que surprenant, de voir quand on arrive la nuit à quelque port, une ville de barques sur l'eau, & une de maisons sur la terre. Quand on part de bonne heure, ou qu'on arrive un peu tard en quelque endroit, on vogue durant plusieurs heures entre des barques qui bordent la rivière des deux cotés. Il y a des ports tellement fréquentés, que l'on emploie un demi-jour à traverser ces barques, & quelquefois davantage ; & ainsi l'on peut dire qu'il y a deux empires dans la Chine, l'un sur p.159 l'eau & l'autre sur la terre, & autant de Venises qu'il y a de villes. Ces barques servent de maison à ceux qui en sont les maîtres. Ils y font leur cuisine, ils y naissent, ils y sont élevés & ils y meurent. Ils y ont leurs chiens & leurs chats, & ils y nourrissent des cochons, des poules, des canards & des oies. Elles sont de différentes sortes, les unes grandes, les autres petites. Il y en a pour le roi, pour les mandarins, pour les marchands & pour le peuple.

Entre les barques du roi, celles qu'on appelle *ço chuên*, sont employées au transport des mandarins qui vont exercer leurs charges ou qui en reviennent. Elles sont faites comme nos caravelles, mais si hautes & si bien peintes, principalement la chambre où loge le mandarin, qu'elles ressemblent beaucoup mieux à des bâtiments faits pour quelque solennité publique, qu'à des barques ordinaires.

Celles qu'on appelle *leûm chuên*, c'est-à-dire barques destinées à porter des provinces à la cour, toutes sortes de provisions, sont au

Nouvelle Relation de la Chine

nombre de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. J'ai eu plusieurs fois envie de savoir pourquoi on n'en avait pas ajouté une, afin de remplir le nombre de dix mille ; mais toutes les diligences que j'ai faites ont été inutiles, jusqu'à ce qu'enfin après plusieurs années, & lorsque je fus mieux instruit de l'humeur & des coutumes de cette nation j'en devinai la raison. Le nombre de dix ^{p.160} mille est exprimé par deux seules lettres chinoises *Y* & *Van*, qui n'ont rien de grand & de magnifique, ni dans l'écriture ni dans la prononciation, & par conséquent ne méritent pas d'être employées pour expliquer la multitude de ces barques de l'empereur. Ainsi ils en ont ôté une de dix mille pour faire un nombre pompeux & majestueux, & qui pût flatter leur orgueil & leur vanité, en disant neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Ces barques sont un peu moindres que les premières ; toutefois elles ont leurs châteaux de poupe & de proue, & leur salle au milieu, comme celles des mandarins.

La troisième sorte de barques de l'empereur s'appelle *lum y chuen*, c'est-à-dire, barques qui portent à la cour les habits & les pièces de soie & de brocard de l'empereur. Il y en a autant que de jours en l'année ou trois cent soixante-cinq ; parce que comme on appelle l'empereur fils du Ciel, les noms de toutes les choses qui lui appartiennent se rapportent ordinairement au ciel, au soleil, à la lune, aux autres planètes, aux étoiles. Ainsi *lum y* signifie habits du dragon, parce que la devise & les armoiries du roi de la Chine sont composées de dragons avec cinq ongles, & par cette raison ses habits & ses meubles doivent nécessairement être ornés de figures de dragons en broderie ou en peinture : même quand on dit *lúm yèn*, yeux de dragon, ou *lûm y*, habits de dragon, tout le ^{p.161} monde entend que l'on parle des yeux ou des habits de l'empereur, & ainsi de tout le reste.

Il y a enfin d'autres barques appelées *lám chuen*, fort légères & petites en comparaison des autres, & qui sont presque aussi larges que longues. Elles servent aux hommes de lettres & aux personnes riches & considérables qui vont ou viennent de la cour. Ils y ont une salle, un lit, une table, des chaises, & ils y peuvent dormir, manger, étudier, écrire,

Nouvelle Relation de la Chine

& recevoir des visites avec autant de commodité que s'ils étaient dans leur maison. Les matelots occupent la proue, & le maître de la barque avec sa femme & ses enfants, la poupe, où il prépare à manger à celui qui a loué la barque. Ces dernières avec plusieurs autres de diverses formes, appartiennent aux particuliers, & sont presque innombrables. Je naviguai par ordre de l'empereur en l'année 1656 sur tout ce grand canal & sur d'autres rivières, depuis Pe kim jusqu'à Macao, pendant plus de six cents lieues, sans aller par terre qu'une seule journée, pour traverser une montagne qui divise la province de Kiam si de celle de Quan tum.

Il n'y a certainement point de grand État au monde qui jouisse d'un pareil avantage ; toutefois ce que je dirai tout maintenant paraîtra encore plus incroyable, & j'aurais de la peine à me le persuader, si je ne l'avais vu de mes propres yeux. Le quatrième de mai de l'année 1642 je partis de ^{p.162} la ville de Hâm cheu, capitale de la province de Che Kiam, & le vingt-huitième d'août de la même année, j'arrivai à la ville de Chim tu, capitale de la province de Sú chuen. Durant ces quatre mois je fis, toujours par eau, plus de quatre cents lieues, en comptant les détours des rivières, en sorte toutefois que je naviguai durant un mois sur deux rivières différentes mais durant les trois autres je voyageai continuellement sur le grand fleuve Kiam qu'on appelle Fils de la mer. Pendant cette longue navigation je rencontrai chaque jour un si grand nombre de trains ou de radeaux de toutes sortes de bois, que si on les attachait les uns aux autres on ferait un pont de plusieurs journées de longueur. Je voguai le long de quelques-uns attachés contre le rivage, pendant plus d'une heure, & quelquefois durant une demi-journée.

Les plus riches marchands de la Chine sont ceux qui sont commerce de sel & de bois ; aussi n'y a-t-il point de marchandise dont le débit soit plus considérable. Ils vont couper ce bois dans les montagnes de la province de Su chuen sur les frontières de la Chine, du côté de l'Occident. Après qu'ils l'ont fait voiturer sur le bord du fleuve Kiam, qui par cet endroit entre dans cet empire, ils le mettent en radeaux & le

Nouvelle Relation de la Chine

conduisent à peu de frais dans la plupart des provinces, où ils le distribuent avec de grands profits. La largeur de ces radeaux est ^{p.163} d'environ dix pieds, & la longueur est plus grande ou plus petite, à proportion de la richesse du marchand ; mais les plus longs sont d'un peu plus d'une demi-lieue. Ils s'élèvent au dessus de l'eau de quatre ou cinq pieds, & on les fait de la manière suivante. Ils prennent autant de bois qu'il est nécessaire pour lui donner la hauteur ou l'épaisseur de quatre ou cinq pieds, & dix de largeur. Ils font des trous aux deux extrémités du bois, ou ils passent des cordes faites de cannes ou d'osiers tordus. Ils enfilent d'autres bois à ces cordes, laissant continuellement dériver ou descendre le radeau sur la rivière, jusqu'à ce qu'il soit de la longueur qu'ils désirent. Toutes les parties du radeau composé de cette sorte, se meuvent & se plient aussi facilement quand il en est besoin, que les anneaux d'une chaîne. On met sur le devant quatre ou cinq hommes avec des rames & des perches pour le gouverner, & le faire aller où ils veulent. Il y en a d'autres tout le long du radeau, dans des distances égales, pour aider à le conduire. Ils bâtissent au dessus, d'espace en espace, des maisons de bois couvertes de planches ou de nattes, qu'ils vendent toutes entières dans les lieux où ils abordent durant le voyage. Ils dorment & se mettent à couvert dans ces maisons, ils y font leur cuisine, ils y mangent, & ils y enferment leurs hardes & leurs meubles. Ces marchands apportent des montagnes & des ^{p.164} forêts ou ils prennent le bois, diverses sortes d'herbes médicinales, beaucoup de perroquets, de singes & d'autres choses qu'ils vendent dans les villes & autres lieux où ils passent à des marchands qui vont ensuite les débiter dans toutes les provinces de l'empire. On amène une grande quantité de ce bois jusqu'à Pe kim, quoique cette ville soit éloignée de plus de sept cents lieues portugaises des montagnes où on le coupe. On peut juger aisément par ce que je viens de dire, qu'il n'y a point de pays au monde, qui pour la navigation se puisse égaler à la Chine.

@

CHAPITRE X

De la grande abondance de toutes choses qui se trouve dans la Chine

@

p.165 Il est certain que les deux sources du commerce sont la navigation & l'abondance de toutes sortes de marchandises qui se trouvent dans un État. La Chine les possède toutes deux avec tant d'avantage, qu'il n'y a point de royaume qui la surpasse. La quantité d'or qu'elle a dans toutes ses provinces est telle qu'au lieu de le convertir en monnaie, pour acheter les choses nécessaires, il est lui-même marchandise. De là est venu le bon mot de ce Chinois, que l'on répète si souvent à Macao, l'argent est du sang, & l'or est marchandise. A l'égard de l'argent, il y a plus de quatre mille cinq cents ans que cet empire dure, l'avidité de l'argent & l'industrie pour en acquérir ne sont pas moins anciennes : ainsi la quantité que les Chinois en ont amassée doit être immense & p.166 incroyable, d'autant plus que tout celui qui y entre une fois, ne peut jamais en sortir, à cause de la rigueur des lois qui le défendent. Il arrive rarement en Europe qu'on fasse des présents de cinq cents ou de mille écus : mais à la Chine il est fort ordinaire d'en faire, non pas de mille, mais de dix mille, de vingt, de trente, & de quarante mille. Il est certain que dans tout l'empire, & principalement en cette cour, on dépense tous les ans plusieurs millions en régales & en présents, & que nous y voyons chaque jour, ce que disait cet ancien de la ville de Rome, que tout y était à vendre & à l'encan. Il n'y a presque point de charge de président de cité ou de ville, qui ne coûte plusieurs milliers d'écus à celui qui en est pourvu, & quelquefois vingt & trente mille, & il en est de même à proportion, des autres offices grands & petits. Pour être viceroi ou gouverneur d'une province, il faut payer avant que d'être mis en possession, trente, quarante, & souvent soixante & soixante-dix mille écus. Le roi non seulement ne reçoit pas cet argent, mais il n'a pas même connaissance de ce désordre. Ce sont

Nouvelle Relation de la Chine

les gouverneurs de l'empire, les colào, ou conseillers d'État, & les six tribunaux suprêmes de la cour, qui vendent secrètement les charges aux vicerois & aux grands mandarins des provinces. Ceux-ci pour satisfaire leur avarice & regagner ce que leur ont coûté leurs p.167 emplois, exigent des présents des présidents des territoires & des cités, qui se récompensent sur les présidents des villes & des bourgs, & ces derniers, ou plutôt tous ensemble, se dédommagent & s'engraissent au dépens du misérable peuple. En sorte que c'est un proverbe commun dans la Chine que le roi lâche sans le savoir autant de bourreaux, d'assassins, de chiens & de loups affamés pour ruiner & dévorer le peuple, qu'il crée de nouveaux mandarins pour le gouverner. En effet il n'y a aucun viceroy, visiteur de province, ou autre semblable officier, qui au bout des trois ans de son emploi, ne s'en retourne avec six & sept cent mille, & quelquefois un million d'écus. De tout cela je tire une conclusion qui me paraît incontestable, c'est à savoir, que si l'on considère l'inclination presque naturelle & l'avidité insatiable de cette nation, il y a très peu d'argent dans la Chine ; mais si l'on regarde les richesses qu'elle possède en elle-même, il ni a point d'État qui en cela puisse lui être comparé.

Il y a dans la Chine une fort grande quantité de cuivre, de fer, d'étain, & de toutes les autres sortes de métaux ; & principalement de cuivre & de laiton, dont ils font des pièces d'artillerie, une infinité d'idoles & de statues, & beaucoup de vases de différentes manières, & d'un prix & d'une valeur extraordinaire. Il y a quelques-uns de ces p.168 vases, qui pour être fort anciens, & pour avoir été faits sous un tel roi ou par un tel ouvrier, quoique d'ailleurs ils soient fort simples & fort grossiers, sont estimés plusieurs centaines d'écus, & quelquefois mille & davantage. La ville de Macao fournit une preuve évidente de l'abondance de ces métaux ; car on y a fondu tant de pièces d'artillerie d'une grandeur, d'une bonté & d'un travail admirable, que non seulement cette ville en est suffisamment pourvue, mais qu'on en a encore envoyé un grand nombre dans les places des Indes, & jusqu'en Portugal. On connaît encore la quantité du cuivre & du laiton de la

Nouvelle Relation de la Chine

Chine par la grande multitude de monnaie qu'on en fait dans tout cet empire. Elles sont percées d'un trou carré par le milieu & enfilées avec des cordons qui contiennent chacun mille deniers. On donne ordinairement un cordon de mille deniers pour un écu, ou tael chinois ; & ce change se fait dans des banques & des loges publiques destinées à cela.

Il faut remarquer en passant, qu'il n'y a aucune mémoire dans la Chine, & qu'on ne trouve aucune marque dans les livres, qu'on se soit jamais servi de monnaies de papier dans ce royaume, comme Marc Polo le dit dans son second livre, chapitre dix-huitième. Mais parce que Marc Polo est un auteur digne de foi, je veux expliquer ici ce qui peut avoir été cause qu'il se soit trompé. La ^{p.169} monnaie de cuivre de la Chine est ronde, & pour l'ordinaire de la grandeur d'une réale & demie de Portugal. Il y a des lettres imprimées, qui d'un côté marquent le nom du roi régnant, & de l'autre celui du tribunal qui l'a fait battre. Les pièces d'or & d'argent ne sont pas battues, mais fondues & jetées en lingots de la forme d'un petit bateau, & on les appelle à Macao, *pāes*, ou pains d'or ou d'argent. Les uns & les autres sont de différente valeur. Les pains d'or valent un, deux, dix, & jusqu'à vingt écus, & ceux d'argent sont d'un demi-écu, d'un écu, de dix, de vingt, de cinquante, & quelquefois de cent & de trois cents écus. Ils les coupent avec des ciseaux d'acier, qu'ils portent pour cela, & les divisent en pièces plus grandes ou plus petites, selon le prix de ce qu'ils achètent. Cela étant supposé, il faut remarquer que le premier & le quinzième de chaque mois, & toutes les fois que les Chinois portent enterrer leurs morts, ils brûlent quantité de cordons de monnaie & de pains faits de pâte de papier, argentés avec des feuilles d'étain très subtiles, & dorés avec les mêmes feuilles vernissées de jaune. Ces figures de pâte ressemblent de telle sorte aux véritables monnaies de laiton & aux pains d'or & d'argent, que les étrangers qui ne sont pas encore instruits des coutumes & superstitions de cette nation, peuvent aisément y être trompés ; d'autant plus qu'ils voient ^{p.170} à chaque pas dans les rues & dans les places, des hommes chargés, & des boutiques pleines de ces

Nouvelle Relation de la Chine

monnaies contrefaites. Les Chinois les brûlent parce qu'ils croient que les cendres se convertissent en monnaies de cuivre & en pains d'or & d'argent, & que leurs parents défunts s'en servent en l'autre monde pour louer des maisons, acheter des habits & des vivres, & pour acquérir la faveur du roi de l'enfer, de ses ministres, & de ses bourreaux, afin qu'ils les traitent avec moins de rigueur & qu'ils adoucissent leurs tourments, & pour les obliger à ne pas différer, mais plutôt à avancer le temps de leur transmigration ou métempsycose, en faisant promptement entrer leurs âmes, non pas dans des corps de bêtes, mais dans des corps d'hommes considérables par leurs sciences, par leurs honneurs & par leurs richesses, tant l'ignorance & l'aveuglement de ces infidèles est extraordinaire. Il faut encore remarquer qu'anciennement, lorsque les rois de la Chine manquaient d'argent, ils donnaient aux mandarins & aux soldats pour une partie de leur paye, des billets signés & scellés du sceau du roi. Ces billets étaient aussi faits de pâte de la grandeur d'une demi-feuille de papier, & on écrivait dessus leur prix ou leur valeur. Ainsi quand quelqu'un devait recevoir cent écus, on lui en donnait cinquante en argent, & les cinquante autres en ces sortes de billets qu'on nommait *chao*, d'où est p.171 dérivé le mot de *chao fu*, qu'on a depuis donné aux revenus du roi. Mais parce que le peuple faisait difficulté de recevoir ces papiers au lieu d'argent, le roi ordonna que l'on accorderait une charge à celui qui ramasserait & rapporterait au Trésor royal cent de ces billets, qu'on en donnerait une plus grande à ceux qui en rapporteraient mille, & ainsi à proportion d'un plus grand nombre. En quoi le roi trouvait son compte, & les personnes riches un grand avantage, parce qu'ils acquerraient des charges qu'ils n'auraient pas pu obtenir d'une autre manière, & qui sont toute la gloire & tout le bonheur de cette nation. Cet expédient ne put pas toutefois, apaiser le peuple, qui ne pouvait se résoudre à donner ses marchandises & ses provisions pour un morceau de papier ; ce qui causait beaucoup de disputes & de querelles, & obligea enfin la cour à les supprimer pour éviter ces inconvénients & plusieurs autres qui en provenaient tous les jours ; en sorte que depuis quelques siècles ces papiers ne sont plus en usage. Il ne faut pourtant pas douter que ces

Nouvelle Relation de la Chine

choses n'aient donné lieu à Marc Polo d'assurer en divers endroits de son Histoire, qu'on se servait dans la Chine de monnaie de papier ou de carton.

La soie blanche & la cire de la Chine sont deux choses qui méritent d'être remarquées. La première est la meilleure du monde & la seconde est non ^{p.172} seulement la meilleure, mais elle est encore unique puisqu'elle ne se trouve que dans ce royaume. Tout le monde connaît l'abondance & la bonté de la soie qu'on fait par toute la Chine. Les anciens en ont eu connaissance, puisqu'ils l'appelaient le royaume de la soie, & les modernes le savent par expérience ; parce que beaucoup de nations de l'Asie & de l'Europe en sortent tous les ans avec plusieurs caravanes & quantité de vaisseaux chargés de soie ouvrée & non ouvrée. On voit aussi cette abondance par le nombre incroyable d'étoffes de soie simple ou mêlée d'or ou d'argent, qui se consomment dans tout le royaume. L'empereur, les petits rois, les princes, les grands avec tous leurs domestiques, les eunuques, les mandarins, les gens de lettres, les bourgeois riches, presque toutes les femmes & le quart du reste des hommes portent des habillements de soie, tant intérieurs qu'extérieurs. Cet usage est si commun à toute la cour, que même les laquais qui suivent leurs maîtres allant à cheval, sont vêtus de satin & de damas. Enfin on peut être convaincu de cette abondance inépuisable de soie par les trois cent soixante-cinq barques dont nous avons parlé ci-devant, que les deux seules provinces de Nan Kim & de Che Kiam envoient à la cour tous les ans chargées non seulement de pièces d'étoffes de soie & d'or, de damas, de satins & de velours de ^{p.173} diverses manières & de différentes couleurs, mais encore de riches & précieux habillements pour le roi, pour la reine, pour les princes leurs enfants & pour toutes les dames du palais. A quoi on peut encore ajouter les centaines de milliers de livres de soie simple ou mise en œuvre, que les autres provinces payent chaque année de tribut au roi, & dont je mettrai le compte plus bas. Car il est nécessaire qu'il y ait dans la Chine une quantité inépuisable de soie, puisque les tributs qu'on en tire sont si grands.

Nouvelle Relation de la Chine

La cire est la plus belle, la plus nette, & la plus blanche qu'on ait jamais vue ([101](#)) ; & quoiqu'elle ne soit pas si commune que celle des abeilles l'est en Europe, elle suffit toutefois pour le service du roi & de tous ceux du palais, pour les grands, pour les seigneurs, pour les mandarins qui sont actuellement dans l'emploi, pour les gens de lettres & pour les personnes riches. Ce qui étant bien considéré, on jugera aisément qu'il faut qu'elle soit aussi abondante que la cire ordinaire l'est en d'autres royaumes. On la trouve en plusieurs provinces mais celle de la province de Hû quàm surpasse toutes les autres, tant par son abondance que par sa blancheur & par sa beauté. Elle vient dans des arbres qui dans la province de Xan tūm sont petits, mais dans celle de Hû quàm sont aussi grands que les arbres de pagode dans les Indes, ou que les ^{p.174} châtaigniers en Europe : & elle n'y est pas produite comme la poix résine dans les pins, mais par une industrie particulière de la nature. Il y a dans ces provinces un petit animal de la grandeur d'une puce, si inquiet & si prompt à se mouvoir, à mordre & à pénétrer, qu'il perce avec une grande vitesse, non seulement la peau des hommes & des bêtes, mais encore les branches & les troncs des arbres. Les plus estimés sont ceux de la province de Xán tūm, dont les habitants ramassent dans les arbres les œufs de ces animaux. Ces œufs au printemps suivant se convertissent en de petits vers, dont ils remplissent des tronçons de grosses cannes, & les portent vendre à la province de Hû quàm. Au commencement de l'été on les met au pied des arbres, le long desquels ils montent avec une grande vitesse, & par un instinct admirable, en partagent entre eux toutes les branches & tous les rameaux. Étant ainsi placés dans leurs postes & toujours en mouvement, aussitôt avec une activité surprenante ils rongent, percent & pénètrent jusqu'à la moelle, que par une propriété que Dieu leur a donnée, ils préparent, purifient & convertissent en cire blanche comme la neige. Ensuite ils la poussent par les trous qu'ils avaient faits jusqu'à la superficie, où par le moyen du vent & du froid elle se congèle & demeure pendante en forme de gouttes. Alors les maîtres des arbres la recueillent & la mettent en ^{p.175} masse comme nos pains de cire qu'ils vendent & distribuent par toute la Chine.

Nouvelle Relation de la Chine

Quoiqu'on ne voie pas dans cet empire des draps de laine pareils à ceux dont nous nous servons en Europe, il y a toutefois diverses sortes de serges & quelques-unes très fines & très précieuses de couleur de cendre & de cannelle, dont ordinairement les vieillards & les personnes de considération s'habillent durant l'hiver. Les villageois & le menu peuple font leurs vêtements de toile de coton, dont il y a une si grande abondance & de tant de sortes de couleurs différentes, qu'il est impossible de l'exprimer. Mais il est encore plus difficile d'expliquer le prix, la richesse, la beauté, la quantité & la variété des fourrures que cette nation emploie dans les provinces du Nord, & principalement dans la cour de Pe kim. Je remarquerai seulement pour faire entendre cette vérité, que quand le roi sort en public dans sa salle royale, ce qui arrive quatre fois le mois, les quatre mille mandarins qui viennent lui faire la révérence & lui rendre hommage, sont tous couverts depuis la tête jusqu'aux pieds, de martes zibelines d'un prix extraordinaire. Les femmes sont habillées de même ; & les Chinois en doublent non seulement leurs bottines & leurs bonnets, mais ils garnissent encore de diverses fourrures les selles de leurs chevaux, leurs bancs, leurs chaises & le dedans de leurs tentes. ^{p.176} Parmi le peuple, ceux qui sont riches s'habillent de peaux d'agneaux ; & les pauvres de peaux de mouton : en sorte qu'il n'y a personne dans cette grande ville qui durant l'hiver ne soit couvert de diverses peaux d'animaux, comme de zibelines, de martes, de renards, de loups, d'agneaux & de quantité d'autres dont je ne sais pas le nom en portugais. Il y a quelques-unes de ces pelleteries, si précieuses que quelques habits coûtent jusqu'à deux cents, trois cents & quatre cents écus.

A l'égard de la chair, du poisson, des fruits & autres provisions, il suffit de dire qu'ils ont toutes celles que nous avons en Europe, & beaucoup d'autres que nous n'avons pas, & que leur bas prix fait assez connaître leur abondance. Comme la langue des Chinois est fort laconique, aussi bien que leur écriture, ils expriment presque toutes ces choses avec six lettres ou syllabes ; les deux premières sont *ù co*, qui signifient qu'il y a cinq principales sortes de grains, savoir, le riz, le blé,

Nouvelle Relation de la Chine

l'avoine, le mil, les pois & les fèves, les deux autres sont *lo hio*, c'est-à-dire, qu'il y a six sortes de chairs d'animaux domestiques, qui sont, le cheval, le bœuf, le porc, le chien, le mulet & la chèvre ; les deux dernières *pe quò*, signifient qu'il y a cent sortes de fruits qui sont les poires, les pommes, les pêches, les raisins, les oranges, les noix, les châtaignes, les grenades, les citrons, & les autres sortes que ^{p.177} nous avons aussi en Europe, à la réserve de trois qui nous manquent. La première de ces trois sortes s'appelle *sū çù* ; & à Macao, figues de la Chine, non pas à cause qu'elles lui ressemblent, mais parce que leur goût a quelque rapport à celui de ce fruit, qui est si excellent, qu'on pourrait avec raison le nommer, masse de sucre. Les plus grands & les meilleurs sont de la grandeur d'un coing, mais plus bas ou plus écrasés. Leur couleur est d'un beau jaune extrêmement vif & qui les fait ressembler à de véritables pommes d'or. La seconde sorte s'appelle *li chi* ; & la troisième, *lûm yen*, & à Macao, lichias & longans. Ces deux fruits, soit qu'on les mange frais ou séchés, sont d'un goût très exquis. Quelqu'un dira peut-être qu'en récompense nous avons les coings, les nèfles & les cormes, que les Chinois n'ont pas ; mais outre que ces fruits se trouvent dans la province de Xan si, il n'y a nulle comparaison entre le goût de ceux-ci, principalement des deux derniers qu'on ne peut manger que pourris, & la faveur & la bonté des trois que j'ai nommés.

La chasse est si abondante, principalement à la cour, que tous les ans, durant les trois mois d'hiver, on voit en diverses places destinées à cela, des files de la longueur d'une & de deux portées de mousquet & des monceaux de diverses sortes d'animaux volatiles, terrestres & aquatiques, durcis, dressés sur leurs ^{p.178} jambes & exempts de corruption par la rigueur du froid (102). On y voit entre autres des ours de trois espèces que les Chinois appellent *gîn hiûm*, c'est-à-dire, ours-homme ; *keu hiûm*, chien-ours ; & *chu hiûm*, ou cochon-ours, parce qu'ils leur ressemblent, principalement de la tête & des pattes. Les pattes des ours bien cuites & bien apprêtées sont fort estimées dans les festins des Chinois, & leur graisse est un grand régal pour les Tartares

Nouvelle Relation de la Chine

qui la mangent crue trempée dans le miel. Toutefois les ours sont rares & chers par conséquent. Mais il y a une si grande abondance de toutes les autres espèces d'animaux, comme de diverses sortes de cerfs, de daims, de sangliers, d'élans, de lièvres, de lapins, d'écureuils, de chats & de rats sauvages, d'oies, de canards, de très belles poules de bois, d'autres de couleur cendrée, & d'autres plus petites, de perdrix, de cailles, & de quantité d'autres, de différentes espèces & figures que nous n'avons pas en Europe, & tous à si bon marché, que je ne l'aurais jamais pu croire, si je n'en avais été convaincu si souvent par mes propres yeux depuis vingt-deux ans que je demeure en cette cour.

@

CHAPITRE XI

De la noblesse de cet empire

@

^{p.181} Si ce mot de noblesse est pris en général pour celle de l'État même, qui n'est autre chose qu'une grandeur éclatante continuée pendant plusieurs siècles, il est certain qu'il n'y a jamais eu d'empire plus illustre que celui de la Chine, puisqu'il a commencé deux cents ans après le Déluge, & qu'il a continué jusqu'à présent durant environ quatre mille cinq cent trente-deux ans. Mais si nous entendons parler seulement de la noblesse des familles, il faut avouer qu'il y en a peu dans ce royaume, par la raison suivante. Tous les grands seigneurs, qui sont comme autant de petits rois, de ducs, de marquis, de comtes, &c. ne durent qu'autant que la famille régnante, & périssent tous avec elle ; parce que la famille qui s'élève à la place de l'autre, les fait tous mourir, ainsi que nous l'avons vu de notre temps par expérience. C'est par cette raison que la maison la plus noble qui ait jamais été ^{p.182} dans cet empire, est la famille Cheu, qui dura huit cent soixante-quinze ans, & finit il y a deux mille deux cents ans, aucune autre depuis n'étant arrivée à trois cents.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, se doit entendre de la noblesse qui s'acquiert par les armes. Car pour celle qu'on obtient par les emplois de robe, elle n'a jamais eu aucune durée considérable ; parce que encore qu'un homme soit *xām xu*, qui est la première dignité des suprêmes tribunaux de la cour, ou *cō laò*, c'est-à-dire, premier ministre, ce qui est le plus haut point d'honneur & de richesse où la fortune puisse élever un sujet dans cet empire, son petit-fils sera pour l'ordinaire très pauvre & obligé de faire le métier de marchand, de revendeur, ou de simple lettré, comme son bisaïeul. En effet il n'y a aucune famille de gens de robe qui se soit conservée dans le lustre aussi longtemps que la maison régnante. J'ai connu sous la famille qui dominait avant la conquête des Tartares, plusieurs petits rois, ducs, & autres grands

Nouvelle Relation de la Chine

seigneurs, qui pour être du sang royal, ou descendus des vaillants capitaines qu'il avaient aidé à conquérir l'empire, étaient d'une noblesse aussi ancienne que la maison royale, & finirent aussi malheureusement avec elle : mais je n'ai jamais vu ni ouï dire qu'aucune famille de gens de lettres ait eu une aussi longue durée. Toutefois ce qui ^{p.183} n'est qu'un malheur ordinaire dans ces derniers, est un effet de la cruauté de leurs ennemis dans les premiers, dont il y en aurait plusieurs qui sans ces massacres auraient continué leur grandeur & leur noblesse aussi longtemps que l'empire même. Il reste en effet une famille, qui non seulement a conservé son lustre, mais qui est encore à présent, également honorée par les rois, par les grands & par le peuple, & qui fleurit depuis plus de vingt siècles ; en sorte qu'elle peut dire avec justice qu'elle est la plus ancienne de l'univers. Cette maison est celle du fameux *Cūm fū siūs* ou *Confucius* qui naquit sous la troisième famille impériale appelée *Cheu*, cinq cent cinquante un ans avant la naissance du Sauveur, & ainsi elle a duré deux mille deux cent dix-neuf ans jusqu'à la présente année de 1668. Les anciens rois donnèrent à ses descendants le titre de *que cūm*, qui est comme celui de duc ou de comte ; & cette famille se conserve comme souveraine & exempte de tribut dans la province de *Xān tūm* & dans la ville de *Kio feú* où *Cūm fū siūs* prit naissance, sans avoir jamais été inquiétée, ni souffert aucun changement, quoique l'empire & les maisons dominantes aient été plusieurs fois renversées. Les Chinois donnent à ce philosophe des noms & des titres fort honorables, dont les principaux sont *Cum fu*, *Cum fu çu*, *Xim gin*. Les deux premiers signifient le docteur & maître *Cum*, comme nous disons le docteur ou maître Scot. Le troisième signifie homme saint ; parce que quand on dit le Saint par excellence, on entend *Cum fu sius* : ce qui parmi les Chinois signifie un homme d'une sagesse extraordinaire & héroïque. Cette nation fait une si grande estime de ce philosophe, qu'encore qu'elle ne le tienne pas pour un de ses dieux, elle l'honore toutefois avec beaucoup plus de cérémonie que ses idoles ou pagodes, & les Chinois ne souffriraient pas qu'on l'appelât leur idole & leur pagode, au contraire ils le prendraient pour une grande injure. Je pourrais ajouter plusieurs autres choses que cette nation

Nouvelle Relation de la Chine

assure de ce philosophe, qui à la vérité était un homme savant & doué de beaucoup de vertus naturelles : mais il suffira de dire qu'ils lui donnent libéralement après sa mort, l'affection, le respect, & les titres d'honneur qu'il n'a jamais pu obtenir pendant sa vie, & c'est pour cela qu'ils l'appellent *sū vâṃ*, c'est-à-dire roi sans commandement, sans sceptre, & sans couronne & pierre précieuse, mais brute & sans aucun lustre. Par où ils veulent faire entendre qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour être roi & empereur ; mais que le destin & le Ciel lui furent contraires.

@

CHAPITRE XII

Du merveilleux gouvernement de cet empire, de la distinction des mandarins & du conseil d'État

@

p.185 Si la Chine est digne d'estime & d'admiration par les choses que nous avons rapportées ci-devant, elle en mérite encore davantage par l'excellence de son gouvernement : mais avant que d'entrer plus avant en cette matière, il est nécessaire d'expliquer ce que les gens de lettres disent de leurs rois & de leur manière de gouverner. Entre les trois lois qui sont suivies dans cet empire, celle qu'ils appellent des lettrés, est la première & la plus ancienne. Sa fin principale est le bon gouvernement du royaume, dont ils ont fait tant de livres & de commentaires, que c'est une chose surprenante. Confucius fit anciennement un traité sur ce sujet, qu'il intitula *Chum yum*, c'est-à-dire la médiocrité dorée, dans lequel il enseigne qu'un bon roi doit avoir neuf qualités, ou p.186 faire neuf choses. La première, de se perfectionner & de se bien gouverner lui-même, en sorte qu'il serve de guide & d'exemple à tous ses sujets. La deuxième, d'honorer & de bien traiter les hommes de lettres & de vertu, les fréquenter & les consulter sur les affaires de l'État. La troisième, d'aimer ses oncles, ses cousins & tous les autres princes du sang, leur accorder toutes les grâces & les récompenses qu'ils méritent, leur faire connaître qu'il les aime & les estime, & qu'il les préfère à toutes les autres personnes de l'empire. La quatrième, de traiter avec respect & courtoisie les grands qui ne sont pas du sang royal, les élevant en honneurs & en richesses, en sorte qu'eux & tout le monde voient qu'il les chérit & les considère plus que le commun des hommes. La cinquième, de s'incorporer, pour ainsi dire, au reste de ses sujets, d'égaliser & d'unir son cœur aux leurs, & de les regarder & les estimer comme sa propre substance & sa propre personne. La sixième, d'aimer véritablement son peuple, se réjouissant de leur bien & de leur joie, & s'affligeant de leur mal & de leur tristesse, en sorte que le dernier du

Nouvelle Relation de la Chine

royaume se persuade que le roi l'aime comme l'un de ses enfants. La septième d'attirer à sa cour & à son service, toute sorte d'ouvriers & d'artisans, afin que les affaires & les ouvrages publics & particuliers, soient promptement ^{p.187} expédiés. La huitième, de caresser & de traiter avec beaucoup de bonté & de libéralité les ambassadeurs & tous les étrangers, leur montrant en effet & en paroles une âme royale & généreuse, & donnant ordre que quand ils voudront s'en retourner, ils puissent arriver en leur patrie en sûreté & avec une entière satisfaction. La neuvième, qu'il embrasse & mette dans son cœur tous les seigneurs de l'empire, & les traite de telle sorte que non seulement il ne leur vienne pas la moindre pensée de se révolter, mais qu'au contraire ils servent de forteresses & de murailles à tout le royaume. Ce sont là les neuf règles de Confucius ; ce qui suit est d'un commentateur.

Si le roi, dit-il, met en usage ces neuf règles, il pourra immortaliser son règne, & non seulement acquérir une grande renommée, mais encore parvenir à la fin pour laquelle le Ciel l'a élevé à une si grande dignité. Parce que si le roi se gouverne bien lui-même, en même temps il acquerra cette souveraine perfection & cette vertu universelle de la médiocrité dorée : il sera un miroir de crystal où ses sujets se mireront, & une règle vivante & un modèle animé qu'ils imiteront. S'il estime & traite avec honneur les hommes lettrés & vertueux, aussitôt ils lui découvriront agréablement le chemin & les maximes du bon gouvernement. Tous les jours il deviendra plus éclairé, & ^{p.188} il acquerra plus de prudence, de discernement, d'expérience, de science, tant pour se perfectionner lui-même, que pour gouverner son État ; & il se verra de moment à autre moins incertain & moins embarrassé dans la conduite des affaires de sa maison & de tout le royaume. S'il aime ses oncles, ses frères & ses autres parents, ils vivront avec lui avec beaucoup de concorde & de satisfaction. S'il respecte & caresse les grands de son empire, ils seront fidèles & diligents, ils lui serviront d'instruments pour augmenter sa puissance ; ils agiront avec grande équité dans les matières importantes. En un mot, ils lui seront d'un grand secours en toutes choses, & il ne sera pas exposé pendant qu'il

Nouvelle Relation de la Chine

se servira d'eux, à demeurer sans guide & à commettre de grandes erreurs dans le gouvernement de l'État. S'il considère ses sujets comme ses propres membres, ils feront les derniers efforts pour son service & pour lui donner des marques d'une extrême fidélité, afin de répondre à l'estime & aux bienfaits de leur prince. S'il aime ses peuples comme ses enfants, il les remplira de joie & d'affection, & leur cœur s'embrasera d'amour & de vénération pour leur roi, leur père & leur seigneur. S'il attire à sa cour des ouvriers de toutes sortes, ils travailleront à l'envi pour établir ou pour augmenter le commerce, l'agriculture & tous les arts & les ^{p.189} manufactures dont ils auront connaissance. Ainsi, ils amasseront des richesses, par le moyen desquelles le peuple, tout l'empire & le roi même, vivront dans l'abondance, & jouiront d'une paix inébranlable. S'il traite avec courtoisie & avec libéralité les ambassadeurs & les autres étrangers, aussitôt le bruit de ses vertus se répandra dans toutes les parties de la Terre, dont les peuples viendront en foule & avec grande joie, s'assujettir à sa domination. S'il aime & met dans son cœur les grands seigneurs de son empire, ils s'exciteront à toutes les actions illustres & héroïques dont leur rang & leur noblesse les rend capables ; & tous avec une crainte respectueuse & un ardent amour pour leur prince, embrasseront la vertu de toutes leurs forces, & serviront de gardes à l'empereur, & de remparts à l'empire, Ce sont là les réflexions du commentateur sur ces neuf règles ou maximes pour bien gouverner. Je les ai traduites de chinois en portugais afin que par cet essai, on juge de leurs sentiments sur cette matière, & que le lecteur puisse entendre plus aisément ce que nous avons à dire.

Les mandarins de tout le royaume sont distingués en neuf ordres, & chaque ordre est divisé en deux degrés. Par exemple, on dira, un tel est mandarin du second degré, du premier, du second ou du troisième ordre ; ou bien, il est mandarin ^{p.190} du premier degré, du premier, du second, ou du troisième ordre. Cette division ne signifie autre chose que des titres d'honneur particuliers que le roi leur donne, sans aucun égard à leurs emplois. Car bien qu'ordinairement les mandarins soient d'un ordre plus élevé ou plus bas, à proportion de la dignité des

Nouvelle Relation de la Chine

charges qu'ils exercent, néanmoins ce n'est pas une règle générale, parce qu'il arrive quelquefois, que pour récompenser le mérite d'un homme dont l'office a accoutumé d'être possédé par un mandarin des ordres inférieurs, le roi lui donne le titre de mandarin du premier ou du second ordre : & qu'au contraire pour punir un homme dont la charge appartient aux ordres supérieurs, il le rabaisse au titre de mandarin des ordres inférieurs. La connaissance, la distinction, & la subordination de ces ordres est si parfaite, la soumission & la vénération des derniers envers les premiers, & l'autorité, la gravité & la prééminence des premiers envers les derniers, est si grande, & enfin la puissance souveraine du roi sur les uns & sur les autres, est si absolue, que je n'ai rien trouvé que je leur pusse comparer, quelque recherche que j'aie pu faire parmi nous dans le gouvernement ecclésiastique ou séculier.

Les mandarins du premier ordre sont conseillers du conseil d'État du roi ; ce qui est le plus grand honneur & la plus haute dignité où un ^{p.191} lettré puisse arriver dans cet empire. Ils ont plusieurs titres & plusieurs noms anciens & modernes affectés à leurs charges, dont voici les plus communs, *nui cô*, *cô lao*, *cài siám*, *siám cūm*, *siám que*, & tous avec peu de différence signifient assesseurs, aides & suprêmes conseillers du roi. Il y a plusieurs salles dans le palais du roi, magnifiques par leur architecture, par leur grandeur & par leurs ornements, qui ont aussi leurs rangs & leurs dignités. Car quand le roi veut faire quelque grande faveur à quelqu'un de ces conseillers, il lui donne le nom de quelqu'une de ces salles comme *chum Kie tién* ; c'est-à-dire, *suprême salle royale du milieu*, & alors on ajoute ce nouveau titre à son nom ordinaire ; par exemple un tel colao, suprême salle royale du milieu. Le roi leur donne encore d'autres titres qui leur acquièrent un honneur & une gloire extraordinaire, quand ils les méritent par quelque action illustre, comme *que chú*, qui signifie colonne qui soutient l'empire.

Ces conseillers n'ont point de nombre déterminé, mais ils sont tantôt plus, tantôt moins, selon qu'il plaît à l'empereur, qui les choisit à sa volonté parmi les mandarins des autres tribunaux. Il y en a néanmoins toujours un, nommé *xeu siám*, qui est leur chef, & comme le premier

Nouvelle Relation de la Chine

ministre & le favori de l'empereur. Le tribunal de ces conseillers est le premier de tous ceux de ^{p.192} l'empire, aussi est-il logé dans le palais, à main gauche de la suprême salle royale, dans laquelle le roi donne audience, & reçoit les hommages des mandarins, quand il sort en public. Sur quoi il faut remarquer que la main gauche parmi les Chinois est la place d'honneur. Ce tribunal s'appelle *nui yuén* ; c'est-à-dire, tribunal qui est au dedans du palais du roi. Il est composé de trois classes de mandarins. La première des conseillers du roi, dont nous venons de parler. Ils ont soin de voir, d'examiner & de juger tous les mémoriaux que les six grands tribunaux, dont nous parlerons bientôt, présentent au roi sur toutes les affaires importantes de l'empire, soit en matière de paix ou de guerre, ou dans les causes civiles ou criminelles. Quand ils les ont décidées, ils communiquent dans un extrait fort court, leurs jugements au roi, qui les confirme, ou les infirme, comme il lui plaît, & voit même les mémoriaux & les pièces au long, & les examine & décide quand les causes le méritent.

Ceux qui composent la seconde classe, sont comme assistants & assesseurs des conseillers du roi, & sont fort puissants, craints & respectés. Ils sont ordinairement du second ou du troisième ordre de mandarins, & montent souvent aux charges de conseillers du roi, de vicerois des provinces, & aux principaux offices des six tribunaux ^{p.193} suprêmes. Leur titre ordinaire est *tá hiō sú*, c'est-à-dire lettrés d'une grande science. On donne aussi ce titre aux conseillers du roi, lequel en donne encore d'autres fort honorables aux mandarins de ces deux classes, quand ils les méritent. Comme *tai çù tai*, qui signifie grand gouverneur du prince héritier de la couronne ; *tai çù tai su*, grand maître du même prince : *hō tién tá hiō sú*, grand lettré de la salle de la concorde, & autres semblables.

Les mandarins de la troisième classe de ce tribunal s'appellent *chum xu co*, c'est-à-dire classe ou école de mandarins. Ils ont soin d'écrire ou de faire écrire les affaires de ce tribunal, & le roi leur donne aussi des titres qui ont rapport au lieu & aux salles où ils exercent leurs fonctions. Ils sont ordinairement du quatrième, du cinquième, ou du sixième ordre

Nouvelle Relation de la Chine

de mandarins ; mais ils sont beaucoup plus redoutés que ceux des deux classes précédentes, parce que c'est presque d'eux seuls que dépend le bon ou le mauvais succès des affaires, puisqu'en changeant, ôtant, ou ajoutant une seule lettre, ils peuvent faire gagner ou perdre un procès ; en sorte que souvent ils font perdre aux plus innocents, les biens, l'honneur & la vie : tant la corruption & l'avarice ont de pouvoir sur cette nation, & tant les lettres chinoises ont d'équivoques & d'énergie. Outre ces trois classes, il y a encore dans ce tribunal une infinité d'écrivains, de procureurs, de réviseurs & d'autres officiers.

@

CHAPITRE XIII

Des onze tribunaux suprêmes, ou des six grands tribunaux des mandarins de lettres, & des cinq de mandarins d'armes

@

p.194 Outre le tribunal suprême, dont nous avons parlé au chapitre précédent, il y a encore onze grands tribunaux, entre lesquels les rois de la Chine, deux mille ans avant la venue de Jésus-Christ, partagèrent toutes les affaires de l'empire, & qui subsistent encore à présent : savoir, six de mandarins de lettres, qu'on appelle *lò pù*, & cinq de mandarins d'armes, qu'on appelle *ù fù*, & dont nous parlerons ci-après.

Le premier des six tribunaux des gens de lettres s'appelle *li pù*, & il a soin de tous les mandarins de l'empire, & peut leur donner ou leur ôter leurs charges. Le second, *hu pu*, a la surintendance des p.195 impositions & des finances du roi. Le troisième *li pú*, a la direction des rites ou des cérémonies. Le quatrième *pim pù*, prend soin des armes, des capitaines & des soldats de tout l'empire. Le cinquième *him pù*, juge des crimes & des punitions de tous les criminels du royaume. Le sixième *cùm pú*, a la surintendance des ouvrages & des bâtiments du roi. Ces six tribunaux ont juridiction sur presque tous ceux de la cour, & absolument sur tous ceux des provinces, dans lesquelles pour éloignées qu'elles soient, ils sont craints & obéis de même que s'ils étaient présents. Mais parce que leur pouvoir est très grand & très étendu, & qu'on pouvait craindre que quelqu'un d'entre eux se servant de son autorité, n'entreprît d'exciter quelque révolte, on a réglé leurs emplois de telle sorte, qu'il n'y en a pas un qui puisse terminer les affaires dont il est chargé, sans l'intervention des autres, ainsi que nous le voyons tous les jours, & que nous l'avons éprouvé à nos dépens au temps de la persécution, durant laquelle nous fûmes renvoyés à tous ces tribunaux pour diverses circonstances. Dans les palais de chacun de ces six tribunaux, il y a toujours une salle & un appartement destinés pour un

Nouvelle Relation de la Chine

mandarin appelle *cō li*, c'est-à-dire inspecteur ou surveillant, qui examine publiquement ou secrètement tout ce qui se fait ; & s'il reconnaît quelque désordre ou quelque ^{p.196} injustice, aussitôt il en donne avis au roi. Ce mandarin n'est ni soumis ni supérieur à son tribunal, mais seulement inspecteur & syndic, comme il a été dit.

Les premiers présidents de ces six tribunaux, sont, à cause de leur office, du premier degré du second ordre de mandarins. On les appelle *xám xu*, par exemple, *li pû xám xu*, c'est-à-dire, premier président du tribunal des cérémonies ; *hú pú xám xu*, premier président du tribunal des finances, & ainsi des autres. Chacun de ces présidents a deux assesseurs, dont le premier s'appelle *tsó xí lâm*, c'est-à-dire, président de la main gauche, & l'autre, ou le second, *yéu tsó xí lâm*, c'est-à-dire, président de la main droite. Ces assesseurs sont du premier degré du troisième ordre. Tous ces trois présidents ont encore divers titres ; par exemple, le premier s'appelle *tá tam*, ou grande & première salle ; le second s'appelle salle qui est à la main gauche ; & le troisième, salle qui est à la main droite.

Ces six tribunaux sont placés selon leur rang près du palais du roi, du côté du levant, dans de grands & magnifiques édifices carrés, dont chaque côté est long d'une portée & demie de mousquet. Ces édifices ont chacun trois divisions ou enfilades des portes de cours & d'appartements. Le premier président occupe celle du milieu, qui ^{p.197} commence à la rue par un portail à trois portes, & continue par quantité d'autres portes & portails, & par de grandes cours, accompagnées de portiques & de galeries soutenues par des colonnes, jusqu'à ce qu'on arrive à une salle spacieuse où le premier président se tient avec ses assesseurs & beaucoup d'autres mandarins, qui ont leurs noms particuliers, & qu'on appelle tous ordinairement mandarins de la grande salle. Au delà de cette salle il y a encore une cour, & ensuite une salle plus petite, où le premier président se retire avec ses assesseurs, quand il s'agit d'examiner une affaire secrète ou de grande importance. Des deux côtés & au-delà de cette salle, il y a d'autres chambres & d'autres salles : les chambres servent au président, à ses assesseurs &

Nouvelle Relation de la Chine

aux autres mandarins, qui vont s'y reposer & prendre un repas que le roi leur fournit tous les jours, afin que n'étant pas obligés d'aller à leurs maisons, ils expédient plus promptement les affaires. Les salles sont pour les greffiers & pour les autres officiers ordinaires. Les deux autres enfilades ou divisions sont occupées par les tribunaux inférieurs & subordonnés au tribunal suprême, pour qui ce palais est destiné. Ces petits tribunaux sont en plus grand ou en plus petit nombre, à proportion des affaires qu'on y traite, comme nous l'expliquerons ensuite.

p.198 La manière de procéder dans ces six tribunaux est celle-ci. Quand un homme a quelque affaire, il l'écrit dans un papier, de la forme & de la grandeur réglée par la coutume. Ensuite il entre dans le palais du tribunal, où il frappe un tambour qu'on trouve à la seconde porte ; & s'étant mis à genoux, il élève avec les deux mains, à la hauteur de sa tête, son papier ou requête, qui est reçue par un officier destiné à cet emploi. Celui-ci le remet aux mandarins de la grande salle, qui le donnent au premier président, ou en son absence à ses assesseurs. Ceux-ci l'ayant lu l'approuvent ou le rejettent. S'ils le rejettent, ils le renvoient à celui qui l'a présenté, à qui souvent ils font donner plusieurs coups de fouet pour le punir d'avoir formé une demande mal fondée, ou pour d'autres raisons. S'ils l'approuvent, le premier président le renvoie au tribunal inférieur, à qui cette sorte d'affaire appartient, afin qu'il examine la cause & en dise son sentiment. Après que ce tribunal l'a examinée & jugée, il la renvoie au premier président qui pour lors donne la sentence, augmentant, diminuant, ou confirmant la décision du tribunal subalterne. Que si l'affaire est importante, il ordonne au même tribunal d'en dresser un mémoire, lequel ayant reçu & lu avec ses assesseurs, il le remet au mandarin inspecteur, dont nous avons parlé ; & celui-ci au suprême p.199 tribunal des conseillers d'État, logé dans le palais du roi. Ce tribunal examine la cause, & en informe Sa Majesté, qui le plus souvent ordonne au tribunal de l'examiner de nouveau. Pour lors les conseillers d'État renvoient le mémoire à l'inspecteur, qui après avoir vu l'ordre du

Nouvelle Relation de la Chine

roi, le remet au premier président. Celui-ci le fait examiner encore une fois, & lui ayant été rendu, il le renvoie à l'inspecteur, l'inspecteur aux conseillers d'État, & ceux-ci à l'empereur, qui donne alors l'arrêt définitif. Cet arrêt retourne par la même route au premier président, qui le fait intimer aux parties, & pour lors la cause est terminée. Quand l'affaire est de celles que les tribunaux des provinces renvoient à la cour, elle est adressée à l'inspecteur du roi dans un mémoire scellé ; l'inspecteur l'ouvre & le lit, & ensuite le renvoie au premier président, qui procède comme nous l'avons expliqué dans les affaires qui lui viennent en première instance.

Si les mandarins dans le jugement des procès, agissaient conformément aux lois & à l'intention de leur prince, la Chine serait le pays du monde le plus heureux & le mieux gouverné. Mais autant qu'ils sont exacts dans l'observance extérieure des formalités que nous avons dites, autant sont-ils intérieurement méchants, hypocrites & cruels. Leurs artifices & leurs fourberies sont en si grand nombre qu'un volume entier ne suffirait pas pour les expliquer. Ainsi je me contenterai de dire, pour en donner quelque idée, qu'il est très rare de trouver un mandarin exempt d'avarice & de corruption. Ils ne considèrent point la justice ou l'injustice d'une cause, mais ceux qui leur donnent plus d'argent & de présents ; & ainsi, soit qu'il s'agisse des biens, de l'honneur ou de la vie, ces juges insatiables & sanguinaires n'y ont aucun égard, & ils ne songent qu'à satisfaire leur avarice sacrilège, comme autant de loups acharnés.

Ce que nous avons dit jusqu'ici est commun aux six tribunaux suprêmes, il faut parler maintenant de chacun en particulier.

Le premier de ces six tribunaux s'appelle *li pù* : son emploi est de pourvoir tout l'empire de mandarins grands & petits, d'examiner leurs mérites & leurs défauts, & d'en instruire le roi, afin qu'il les élève ou qu'il les abaisse, qu'il les récompense ou qu'il les punisse. Il a dans son palais quatre tribunaux subalternes. Le premier s'appelle *vên siuen sù*, c'est-à-dire, tribunal qui choisit ceux qui ont les qualités & la science nécessaires pour être mandarins. Le second, *cāo cūm sù*, qui examine

Nouvelle Relation de la Chine

la bonne & la mauvaise conduite des mandarins. Le troisième, *nièn fūm sú*, qui a soin de sceller tous les actes juridiques, de donner les sceaux à chaque mandarin, suivant son office, & d'examiner ^{p.201} si les sceaux des dépêches qu'on apporte ou qu'on envoie sont vrais ou faux. Le quatrième *ki hiūn sú*, ou qui prend soin d'examiner les mérites des grands seigneurs, comme des petits rois du sang royal, des ducs, des marquis & autres semblables, que les Chinois appellent *hiūn chin*, c'est-à-dire anciens vassaux, qui ont rendu de grands services à la guerre, quand la famille régnante fit la conquête de l'empire.

Le second tribunal suprême s'appelle *hu pu*, ce qui signifie grand trésorier du roi. Il a la surintendance des trésors, de la recette & de la dépense, & des revenus & des tributs du roi. Il distribue les pensions & la quantité de riz, de pièces de soie & d'argent que l'empereur donne aux petits rois, aux autres grands seigneurs, & à tous les mandarins de l'empire. Il tient le rôle ou dénombrement qu'on fait tous les ans avec grande exactitude, de toutes les familles, de tous les hommes, des mesures de terre, de tous les droits qu'ils doivent payer, & des douanes ou magasins publics. Il faut remarquer ici pour l'intelligence de ce qui suit, qu'encre qu'il y ait quinze provinces dans la Chine, toutefois dans les registres publics, & même dans la manière ordinaire de parler, on dit quatorze provinces & une cour, parce que, disent les Chinois, la province où la cour réside, domine & n'est pas sujette, & ainsi elle ne doit ^{p.202} pas être mise au nombre des autres provinces. C'est pour cela que dans les six tribunaux suprêmes, il n'y en a aucun subalterne déterminé pour les affaires de la province de Pe kim : mais le premier président les renvoie, ainsi qu'il le juge à propos, à un ou à deux des tribunaux inférieurs destinés pour les autres provinces. Cela supposé, le suprême tribunal des finances a dans son palais des deux côtés, quatorze tribunaux subalternes, qui portent chacun le nom de la province qui lui est attribuée ; par exemple, le tribunal de la province de Hô nân, le tribunal de la province de Canton, & ainsi des autres. Durant le règne de la famille précédente, on comptait treize provinces & deux cours, parce que la ville de Nân Kim était cour comme celle de Pe

Nouvelle Relation de la Chine

kim, & avait de même six suprêmes tribunaux, & tous les autres qu'on voit en cette dernière ; mais les Tartares lui ont ôté le titre de cour, & tous ces tribunaux & lui ont changé son nom, l'appelant *Kiām nim*, & la province *Kiām nân*, qui sont des noms qu'elles avaient eus anciennement.

Le troisième suprême tribunal s'appelle *li pú*, qui a la surintendance des rites, des cérémonies, des sciences & des arts. Il prend soin de la musique royale ; d'examiner les étudiants, & de leur donner le pouvoir d'être reçus à l'examen des lettrés, de donner son avis sur les titres p.203 & les honneurs dont le roi veut gratifier ceux qui le méritent ; des temples & des sacrifices que le roi fait au Ciel, à la Terre, au soleil, à la lune, & à ses ancêtres ; des banquets que l'empereur fait à ses sujets ou aux étrangers ; de recevoir, de régaler & de congédier, les hôtes du roi & les ambassadeurs ; de tous les arts libéraux & mécaniques ; & enfin des trois lois ou religions qu'on suit dans cet empire, dont la première est celle des lettrés, la seconde des *táo su* ou des bonzes mariés, & la troisième des bonzes qui ne sont pas mariés. Ce tribunal les peut tous faire prendre, fouetter & châtier, & c'est dans ce même tribunal que nous fûmes emprisonnés durant deux mois, au temps de la persécution, liés chacun de neuf chaînes ; savoir les pères Jean Adam, Louis Buglio, Ferdinand Verbiest, & Gabriel de Magaillans, & ensuite livrés au bras séculier. Ce tribunal suprême en a des deux côtés quatre subalternes, auxquels les affaires que nous avons expliquées ci-dessus sont distribuées. Le premier s'appelle *y chi su*, c'est-à-dire tribunal des affaires d'importance, comme des titres de petits rois, de ducs, de grands mandarins, &c. Le second, *su ci su*, ou tribunal qui prend soin des sacrifices du roi, des temples, des mathématiques, des trois lois, &c. Le troisième *chu ke su*, ou qui a soin de traiter & d'expédier les hôtes du roi, soit du pays ou p.204 étrangers. Le quatrième, *cim xen xu*, ou qui a la direction des banquets qu'on prépare pour le roi ; ou pour d'autres à qui Sa Majesté veut faire cette grâce. Dans le temps que les Chinois étaient les maîtres, on ne recevait en ce tribunal que des docteurs, & même de ceux qui avaient le plus de mérite & de science :

Nouvelle Relation de la Chine

Aussi étaient-ils les plus estimés & les plus en état de s'avancer ; parce que c'était entre eux que le roi choisissait les colao les conseillers d'État ; mais à présent il y met des Tartares qui disposent de toutes choses à leur gré, les mandarins n'étant plus que comme des statues muettes ; & c'est la même chose dans les autres tribunaux. Tant il semble que Dieu ait pris plaisir à châtier & à confondre l'orgueil incroyable de cette nation, en l'assujettissant à un petit nombre de barbares, pauvres, rustiques & ignorants ; de même que si pour punir l'Europe, Dieu la livrait au pouvoir des Cafres d'Angole ou de Mozambique. Quoique le nom de ce tribunal ressemble entièrement à celui du premier, toutefois il y a une grande différence dans la langue chinoise : car les caractères de la première syllabe *li* ne se ressemblent point, & la prononciation en est aussi fort différente. Dans le premier on la prononce en subtilisant & élevant la voix, ce que nous marquons avec un accent aigu, *lí* ; & dans le second au contraire, en l'abaissant, ce que nous ^{p.205} marquons avec un accent grave, *lì*. Ainsi dans le premier, *lí* signifie mandarins, & *pu*, tribunal, & tous deux ensemble, tribunal des mandarins. Dans le second, *lì* signifie rites, cérémonies, & avec *pu*, tribunal des cérémonies. Cette équivoque ne se trouve pas parmi les Tartares qui nomment le premier tribunal, *hafan xurgan*, ou tribunal des mandarins, parce que *xurgan* signifie tribunal, & *hafan*, mandarins, & le second, *toro xurgan*, ou tribunal des rites.

Le quatrième suprême tribunal s'appelle *pim pu*, qui a la direction de la guerre & des armes dans tout l'empire. Il choisit & avance tous les officiers, il les distribue dans les armées, dans les frontières, dans les forteresses, & dans toutes les parties de la Chine ; il lève & exerce les soldats ; il remplit de grands arsenaux & un grand nombre de magasins, d'armes offensives & défensives, de munitions de guerre & de bouche, & de toutes les choses nécessaires pour la défense de l'empire. Il a dans son palais quatre tribunaux inférieurs. Le premier s'appelle *vu siuen su*, & prend soin de choisir & de donner les charges aux mandarins d'armes, & de faire exercer les troupes. Le second qui s'appelle *che fam su*, est chargé de distribuer des soldats & des officiers

Nouvelle Relation de la Chine

d'armes dans tous les lieux & postes de l'empire, afin de poursuivre les voleurs & les empêcher de troubler la tranquillité ^{p.206} publique. Le troisième s'appelle *che kia su*, & a soin de tous les chevaux du roi, tant de ceux qui sont sur les frontières & dans les lieux importants, que de ceux qui servent dans les postes & dans les hôtelleries royales dont nous avons parlé ci-dessus. Il a aussi la direction des chariots & des barques qui servent au transport des provisions & des soldats. Le quatrième qui s'appelle *vu cu su*, a le soin de faire fabriquer toute sorte d'armes offensives & défensives, & de les faire garder & tenir en état de servir dans les magasins & dans les arsenaux.

Le cinquième suprême tribunal s'appelle *him pu*, & il est comme La Tournelle ou chambre criminelle de tout l'empire. Il a soin d'examiner, de juger & de punir tous les criminels, conformément aux lois de l'empire, qui presque toutes sont justes & conformes à la raison. Si les mandarins de ce tribunal & de tous les autres s'y conformaient, il n'y aurait pas tant d'injustices & de tyrannies qu'on en éprouve tous les jours. A peine juge-t-on maintenant une cause selon la raison & la justice. Qui donne de l'argent a toujours bon droit & qui en donne davantage l'a encore meilleur. L'or, l'argent, les pièces de soie & les autres présents servent de lois, de raison & de justice ; ou plutôt la justice, la raison & les voix se vendent comme en plein marché & à l'encan ; cette nation se laissant de telle sorte aveugler ^{p.207} à l'avarice, qu'elle n'en peut être détournée par les rigoureux châtimens que le roi fait souffrir quelquefois à ceux qui sont surpris dans leurs injustices, & qui sont convaincus de s'être laissés corrompre. Tous les tribunaux de cette cour connaissent des crimes de ceux qui leur sont soumis à cause de leurs emplois. Toutefois quand les crimes méritent des peines rigoureuses, comme de la confiscation des biens, du bannissement, ou de la mort, alors après l'avoir fait savoir au roi, ils renvoient le procès & l'accusé à ce tribunal, qui après les avoir examinés de nouveau, prononce l'arrêt définitif. Dans le palais de ce tribunal il y en a quatorze inférieurs pour les quatorze provinces du royaume, comme nous l'avons expliqué en parlant du second tribunal. Les tourmens & les supplices

Nouvelle Relation de la Chine

que ce tribunal fait souffrir aux criminels sont de diverses sortes ; mais je les passe sous silence de peur d'être trop prolix. Je remarquerai seulement une coutume des Chinois contraire à celle que nous pratiquons en Europe, où l'on coupe la tête aux nobles, & on étrangle les personnes du commun ; mais dans la Chine la plus grande ignominie qu'un homme puisse recevoir, est d'avoir la tête tranchée. Quand l'empereur veut faire une grâce extraordinaire à un grand seigneur, ou un mandarin condamné à mort, il lui envoie une pièce de soie très déliée pour servir à l'étrangler. ^{p.208} La raison que les Chinois rapportent pour justifier leur imagination est qu'il faut nécessairement que ceux à qui l'on coupe la tête, aient été désobéissants à leurs parents, qui leur avaient donné leurs corps sains & entiers, & qu'eux par leur désobéissance & par leurs crimes, les ont divisés & défigurés. Ils sont tellement prévenus de cette opinion, que les parents achètent du bourreau les corps morts, cinq, dix & vingt écus, & quelquefois plusieurs centaines & milliers d'écus, selon qu'ils sont pauvres ou riches ; & alors ils réunissent & recousent la tête au corps avec beaucoup de douleur & de larmes, pour satisfaire en quelque façon à leur désobéissance. On dit que l'origine de cette cérémonie vient d'un disciple de Confucius, appelle *Tsem tsu*. Ce philosophe étant sur le point de mourir, fit venir ses enfants & ses disciples ; & leur ayant montré sa tête, ses bras, & ses pieds, il leur dit ces paroles :

— Mes enfants, apprenez de votre père & de votre maître à être aussi obéissants que je l'ai été envers ceux qui m'ont mis au monde, & m'ont élevé avec tant de soin, puisque c'est par ce moyen que j'ai conservé entier & parfait le corps qu'ils m'avaient donné.

J'ai dit ci-dessus que les Chinois rachetaient du bourreau les corps de leurs parents, parce que ceux qui sont condamnés à être décollés, le sont aussi à être privés de la sépulture, ce qui est pour eux une grande ^{p.209} infamie, & ainsi le bourreau est obligé, après les avoir dépouillés, de les jeter tous nus dans une grande fosse : en sorte qu'en les vendant il s'expose à être châtié, ou tout au moins à donner au

Nouvelle Relation de la Chine

mandarin ou à l'accusateur qui découvre cette vente, une bonne partie de l'argent qu'il a reçu.

Entre les lois que ce tribunal observe, il y en a une établie par les anciens rois, qui mérite d'être rapportée. C'est que quand un criminel est digne de quelque grâce pour ses belles qualités ou pour quelque autre raison, il est ordonné que, soit qu'on le condamne en hiver, au printemps, ou en été, on suspende l'exécution jusqu'à la fin de l'automne suivant. Parce que c'est une coutume ancienne que pour la naissance, ou pour le mariage d'un prince, ou pour quelque autre sujet de joie publique, ou quand il arrive un tremblement de terre, ou quelque mutation extraordinaire du temps ou des éléments, on délivre tous les prisonniers, à la réserve de ceux qui sont coupables de quelques crimes réservés ; & ainsi ceux dont on a suspendu le supplice sont mis en liberté, ou du moins ils jouissent de la vie & de cette espérance durant quelques mois.

Le sixième & dernier suprême tribunal s'appelle *cum pu*, ou tribunal des ouvrages publics. Il a soin de faire construire & réparer les palais des rois, leurs sépulcres, les temples dans lesquels ils honorent leurs prédécesseurs, ceux où l'on adore le ^{p.210} ciel, la terre, le soleil & la lune ; les palais des tribunaux de tout l'empire, & ceux de tous les grands seigneurs. Il a l'intendance des tours, des ponts, des digues, des rivières & des lacs, & des ouvrages nécessaires pour les rendre navigables ; des rues, des chemins, des chariots, des barques, & autres choses pareilles. Il a dans son palais quatre tribunaux subalternes. Le premier s'appelle *ym xen su*, qui est chargé d'examiner & de former les desseins de tous les ouvrages qu'on veut faire. Le second, *yu hem su*, a la direction des ateliers & des boutiques qui sont dans toutes les villes du royaume pour la fabrique des armes nécessaires aux troupes. Le troisième, *tu xui su*, prend soin de rendre les rivières & les lacs navigables, de faire aplanir les chemins, construire & refaire les ponts, & de faire fabriquer les chariots, les barques & autres choses semblables. Le quatrième, *ce tien su*, a l'intendance des maisons & des

Nouvelle Relation de la Chine

terres du roi, qu'il donne à louage & fait cultiver, & en retire les revenus & les fruits.

Par ce qui a été dit on voit que les six tribunaux suprêmes en ont sous eux quarante-quatre subalternes, qui tous ont leurs palais particuliers dans l'enceinte du grand dont ils dépendent, avec les salles, les chambres & les pièces nécessaires. Chacun de ces quarante-quatre tribunaux a un président & douze conseillers, dont quatre sont du ^{p.211} premier degré du cinquième ordre de mandarins, quatre du second degré du même cinquième ordre & les quatre autres du sixième ordre. Ils sont au double dans le tribunal des finances & dans celui des crimes, où les tribunaux inférieurs ont chacun un président & vingt-quatre conseillers. Outre ces mandarins gradués, il y en a d'autres employés qui ne sont d'aucun ordre, & qui sont toutefois mandarins : mais après quelques années de service, le roi leur donne rang dans le neuvième & dans le huitième ordre de mandarins. Ces tribunaux ont tous quantité d'écrivains ou de greffiers, de correcteurs, de marchands, d'huissiers, de portiers, de courriers qu'ils envoient dans les provinces, de valets pour les servir dans le palais, de laquais qui les suivent, & d'autres qui portent les dépêches & les papiers d'un tribunal à l'autre, des geôliers, des prévôts, des sergents, & d'autres officiers qui fouettent & châtient les coupables ; des hommes pour balayer, des cuisiniers pour apprêter le repas que le roi leur donne toujours, des serviteurs pour mettre le couvert & porter les plats, & une infinité d'autres, tous entretenus aux dépens du roi.

Ce que j'ai dit du nombre des mandarins, ne se doit entendre que du règne de la famille précédente ; car à présent ils sont tous doublés. Par exemple, le tribunal inférieur qui n'avait que douze mandarins, en a ^{p.212} présentement vingt-quatre, douze Tartares & douze Chinois.

Ce sont là les six suprêmes tribunaux qui gouvernent toute la Chine, & qui sont si célèbres dans cet empire. Mais comme chacun d'eux en particulier aurait été trop puissant, les anciens rois qui les ont établis, leur ont distribué leurs emplois, & réglé leurs fonctions avec tant de prudence, que pas un n'est absolu dans les affaires qui sont de son

Nouvelle Relation de la Chine

ressort, mais qu'ils dépendent tous les uns des autres. Par exemple, le premier président du quatrième tribunal qui est celui de la guerre, aurait pu se soulever s'il avait eu une autorité indépendante, à cause que toutes les troupes du royaume sont soumises à ses ordres : mais il manque d'argent, & il faut nécessairement qu'après avoir obtenu la permission & l'ordre du roi, il le demande au second tribunal, qui est celui des finances. Les pionniers, les barques, les chariots, les tentes, les armes & autres instruments dépendent du sixième tribunal, à qui il faut que le quatrième tribunal s'adresse ; & enfin les chevaux sont sous la juridiction d'un petit tribunal séparé, dont nous parlerons ci-après, & à qui il faut aussi les demander.

Les mandarins d'armes composent cinq tribunaux qui s'appellent *ù fù*, c'est-à-dire cinq classes ou troupes. Leurs palais sont placés à la droite, ^{p.213} & au couchant du palais royal, & leurs noms sont distingués en la manière suivante. Le premier s'appelle *heú fù*, c'est-à-dire arrière-garde. Le second *tsó sù*, ou aile gauche. Le troisième *yeú fù*, ou aile droite. Le quatrième *chūm fù*, ou corps de bataille. Le cinquième *cien fù*, ou avant-garde. Ces cinq tribunaux sont gouvernés par quinze grands seigneurs, comme marquis, comtes, &c trois dans chaque tribunal, dont l'un est président, & les autres deux ses A île fleurs. Ils sont tous quinze du premier ordre des mandarins, mais les présidents sont du premier degré de cet ordre, & les assesseurs du second, & ils ont soin de tous les officiers & soldats de la cour.

Ces cinq tribunaux ont au-dessus d'eux un suprême tribunal qui s'appelle *iûm chim fù*, c'est-à-dire suprême tribunal de la guerre, dont le président est toujours un des plus grands seigneurs du royaume. Son autorité s'étend sur ces cinq tribunaux, & sur tous les officiers & soldats de l'empire : mais de peur qu'il n'abusât d'un si grand pouvoir, on lui a donné pour assesseur un mandarin de lettres, avec le titre de suprême régent des armes, & deux syndics ou inspecteurs royaux, qui prennent part à toutes les affaires. Sous le règne de la famille précédente, ces tribunaux avaient beaucoup d'autorité, & ils étaient encore plus honorés & estimés ; toutefois ils avaient plus de ^{p.214} réputation que de véritable

Nouvelle Relation de la Chine

puissance, puisque pour l'exécution des affaires ils dépendaient du suprême tribunal des armes, appelle *pim pu*, qui est le quatrième des six dont nous avons parlé.

On me dira peut être que ces cinq tribunaux étaient superflus, puisqu'ils dépendaient du quatrième des six premiers. Pour répondre à cette difficulté, il faut remarquer qu'il y avait à la cour quantité de seigneurs que les Chinois appellent *hiūn chin*, c'est-à-dire vassaux de grand mérite, dont les ancêtres avaient aidé au premier roi de la race précédente à se rendre maître de l'empire. D'ailleurs il est certain que les Chinois n'ont point de passion plus violente que celle de commander & qu'ils mettent en cela toute leur gloire & tout leur bonheur, comme on le pourra connaître par la réponse que fit un mandarin au père Mathieu Ricci. Ce Père lui parlant de notre sainte loi, & de la félicité éternelle dont jouissaient après leur mort ceux qui l'avaient suivie :

— Taisez-vous, lui dit ce mandarin, laissez ces rêveries, votre gloire & votre bonheur à vous qui êtes étranger, est de demeurer dans ce royaume & dans cette cour. Et pour moi, toute ma gloire & ma félicité consiste dans cette ceinture & cet habit de mandarin, tout le reste n'est que des fables & des paroles que le vent emporte, & des choses que l'on raconte & qu'on ne voit pas. Ce qui se voit, c'est de gouverner & de ^{p.215} commander aux autres, c'est l'or & l'argent, les femmes & les concubines, & la multitude des valets & des servantes ; ce sont les belles maisons, les grandes richesses, les banquets & les divertissements. En un mot, les biens, les honneurs & la gloire sont des suites de l'avantage d'être mandarin. C'est là toute la félicité que nous désirons, & dont nous jouissons dans notre grand & sublime empire, & non pas la vôtre qui est autant inutile qu'elle est invisible & impossible à acquérir.

Voilà les sentiments charnels de ces hommes autant aveugles que superbes. Cela supposé, comme les rois connaissaient l'humeur de cette nation, & principalement des grands, ils s'avisèrent prudemment pour les satisfaire d'instituer ces tribunaux, & de les régler en sorte

Nouvelle Relation de la Chine

qu'ils leur donnassent le moyen de contenter leur ambition, par les honneurs & les profits qui y étaient joints, & les empêchassent de mal faire par le peu de pouvoir qu'ils leur accordèrent. Comme il y a des mandarins, ainsi que je l'ai remarqué, qui ne sont encore d'aucun des neuf ordres, & qu'on appelle *vi jo lieû*, c'est-à-dire hommes indéterminés, il y en a aussi d'autres qu'on appelle *vû pin*, c'est-à-dire qui ne trouvent point de rang qui leur convienne, parce que leurs mérites sont si grands, qu'ils les élèvent au-dessus de tous les ordres & de tous les degrés. Ceux-ci sont les petit rois, les ducs, les marquis, &c. qui gouvernent ^{p.216} les cinq tribunaux des armes : mais quoiqu'ils se tiennent honorés des titres & du pouvoir, quoique médiocre, que leur donne cette qualité de mandarins, toutefois ils estiment beaucoup d'avantage la dignité de ducs & de marquis que leurs grands services leur ont acquis. Voilà ce que nous avons à dire des onze tribunaux suprêmes, il faut maintenant expliquer en peu de mots les autres tribunaux de la cour & de tout l'empire.

@

CHAPITRE XIV

De divers autres tribunaux de Pe kim

@

p.217 Les licenciés de tout le royaume, que les Chinois appellent *kiù gîn*, c'est-à-dire hommes illustres par les lettres, s'assemblent tous les trois ans à la cour de Pe kim, & y sont examinés durant treize jours. Un mois après, on donne le degré de docteur aux trois cent soixante-six qui ont montré plus de capacité dans leurs compositions. Entre ces nouveaux docteurs, le roi choisit les plus jeunes & les plus habiles, & les met dans un tribunal qu'on appelle *hán lîn iuen*, c'est-à-dire jardin ou bois florissant en lettres & en sciences. Ce tribunal contient un grand nombre de mandarins, tous fort savants & des plus beaux esprits de l'empire, qui sont divisés en cinq classes, & composent cinq tribunaux, dont je n'expliquerai ni les noms ni les emplois, de peur d'être trop long. Je dirai seulement en général quelles sont leurs fonctions. Ils sont maîtres ou précepteurs du p.218 prince héritier de l'empire, à qui ils enseignent la vertu, les sciences & la civilité. Ils l'instruisent peu à peu, & à proportion de son âge, dans la science de gouverner, & dans la manière dont il doit s'y conduire. Ils écrivent tous les succès qui arrivent dans la cour & dans l'empire, & qui méritent d'être conservés à la postérité. Ils composent l'histoire générale du royaume ; ils étudient toujours, & font des livres sur diverses matières. Ils sont proprement les gens de lettres du roi, qui s'entretient souvent avec eux sur diverses sciences, & en choisit plusieurs pour être ses *co lao*, ou conseillers, ou pour d'autres tribunaux. Dans les affaires où il a besoin d'un homme de confiance & fidèle, il leur en commet ordinairement l'exécution. Enfin ce tribunal est une académie royale, & pour ainsi dire un magasin rempli d'habiles gens toujours prêts à servir l'État & l'empereur. Ceux de la première classe ou tribunal, sont du troisième ordre de mandarins ; ceux de la seconde, du quatrième, & ceux des trois autres, sont tous du cinquième ordre ; mais quoiqu'ils soient de ces ordres inférieurs, ils sont universellement fort considérés, craints & respectés.

Nouvelle Relation de la Chine

Le tribunal appelé *gue tçù kién* est comme l'école & l'université royale de tout l'empire. Il a deux emplois. Le premier est que quand le roi fait faire quelque sacrifice au ciel, à la terre, au ^{p.219} soleil, ou à la lune, ou à quelqu'un de ses sujets morts, pour récompense de ses grands services, les mandarins de ce tribunal présentent le vin ; ce qui se fait avec de grandes cérémonies. Le second emploi est d'avoir soin de tous les licenciés & bacheliers du royaume, & de tous les étudiants, à qui, pour quelque raison particulière, le roi accorde des titres & des dignités qui les égalent en quelque manière aux bacheliers. Ces étudiants sont de huit sortes. Les premiers s'appellent *cúm sem*, & sont de ceux qui étant bacheliers & savants, sont d'un âge à ne devoir pas être examinés, ou qui étant examinés, ont le malheur de ne pas réussir, & ainsi pour les consoler, le roi leur donne une pension pendant toute leur vie. Les seconds appelés *quōn sem*, sont des fils de grands mandarins, à qui en considération des services de leurs pères, le roi donne des charges sans les faire passer par la rigueur des examens. Les troisièmes nommés *ngeu sem*, sont les étudiants que le roi fait mandarins à son avènement à l'empire, ou à la naissance ou au mariage du prince. La quatrième sorte appelée *cūm sem*, est de ceux à qui sans examen le roi accorde des grâces & des dignités, à cause de leurs mérites personnels, ou des services de leurs pères. La cinquième *kien sem*, comprend ceux qui étant bacheliers depuis longtemps, & ne pouvant dans les examens mériter le degré de licenciés, ^{p.220} ou craignant de perdre celui de bacheliers, comme il arrive quelquefois, donnent au roi une somme pour laquelle il leur accorde le titre de *kien sem*, qui les confirme pour toujours dans le degré de bacheliers, & les met en état de pouvoir être mandarins. La sixième est composée d'étudiants qui apprennent les langues des étrangers, pour leur servir d'interprètes quand il en vient quelqu'un en cette cour. Le roi pour les récompenser leur donne ce titre avec des revenus proportionnés, & après quelques années de service, ils peuvent sans examen être faits mandarins. La septième est formée des seconds fils des grands seigneurs, à qui on apprend dans ce tribunal la vertu, les sciences & la civilité ; & quand ils sont en âge d'être mandarins, le roi leur accorde

Nouvelle Relation de la Chine

quelque charge. La huitième est de la manière qui suit. Quand l'empereur a des filles qu'on appelle *cum chu*, c'est-à-dire, dame du palais, & qu'il a dessein de les marier, il fait choisir à Pe kim plusieurs jeunes hommes de bon naturel, bien faits, & âgés depuis quatorze jusqu'à seize ans, soit qu'ils soient fils de mandarin, de quelque artisan, ou de quelque pauvre homme. Le tribunal des cérémonies choisit entre eux ceux qui sont les plus accomplis du corps & de l'esprit, & les présente au roi, qui préfère celui qui lui plaît davantage, & renvoie les autres à leurs parents, après leur avoir fait distribuer à ^{p.221} chacun une somme d'argent & quelque pièce d'étoffe de soie ([141](#)). Il fait donner à ceux qui ont été ainsi choisis pour être ses gendres, un mandarin du tribunal des cérémonies, & les met dans ce collège pour être instruits comme les précédents. Le président de ce tribunal est du quatrième ordre de mandarins, & ses assesseurs qui sont comme régents dans ce collège, sont du cinquième ordre.

Les mandarins qui composent le tribunal appelé *tu cha yuen*, sont visiteurs ou syndics de la cour & de tout l'empire. Le président est égal en dignité aux présidents des six suprêmes tribunaux, & ainsi il est mandarin du second ordre. Son premier assesseur est du troisième ; le second, du quatrième, & tous les autres mandarins qui sont en grand nombre & de grande autorité, sont du septième ordre. Leur emploi est de veiller continuellement à la cour & dans tout l'empire, pour faire observer les lois & les bonnes coutumes ; que les mandarins exercent leurs offices avec justice, & que le peuple fasse son devoir. Ils punissent les fautes légères dans leur tribunal, & donnent avis au roi des grandes. Tous les trois ans ils font une visite générale, envoyant par tout l'empire quatorze visiteurs, un dans chaque province. Aussitôt que les visiteurs entrent dans leurs provinces, ils deviennent supérieurs aux vicerois & aux mandarins, grands & petits, & ils les syndiquent avec tant de ^{p.222} majesté, d'autorité & de rigueur, que la crainte qu'en ont les mandarins a donné occasion à ce proverbe ordinaire des Chinois, *laò xu kien mâo*, c'est-à-dire, le rat a vu le chat. Et ce n'est pas sans raison qu'ils les appréhendent, parce qu'ils peuvent leur ôter leur emploi, & les

Nouvelle Relation de la Chine

ruiner. La visite achevée ils retournent à la cour, chacun pour l'ordinaire avec quatre ou cinq cent mille écus, plus ou moins, que les mandarins leur donnent. Ceux qui sont coupables leur donnent davantage, de peur qu'ils ne les accusent au roi, & les autres moins, afin qu'ils n'inventent point d'accusation contre eux. A leur arrivée ils partagent avec leur premier président & avec ses assesseurs l'argent qu'ils ont ainsi volé, & ensuite ils rendent compte à eux & au roi de leur visite. Ordinairement ils ne dénoncent que les mandarins dont les injustices & les tyrannies sont si publiques, qu'il est impossible de les dissimuler, ou ceux que leur vertu ou leur pauvreté empêchent de leur faire des présents. Cette visite s'appelle *ta chai*, ou visite grande & générale. Ce tribunal fait tous les ans une seconde visite qu'on nomme *chūn chāi*, ou visite du milieu. Il envoie alors des visiteurs aux neuf quartiers de la frontière du côté des Grandes murailles qui séparent la Chine de la Tartarie. Il dépêche d'autres visiteurs des salines dont le roi tire de grands revenus : & si ceux de la visite générale font ^{p.223} de grands profits, ou plutôt de grands larcins sur les mandarins & sur le peuple, ces derniers volent encore davantage sur les fermiers qui distribuent le sel dans les provinces, & qui sont les plus riches hommes de la Chine, ayant pour l'ordinaire quatre ou cinq cent mille écus de bien. La troisième visite s'appelle *siaò chai*, ou petite visite. On la fait tous les trois mois, envoyant des visiteurs quelquefois inconnus & déguisés, tantôt à une province ou à une ville, & tantôt à une autre, pour informer contre quelque mandarin fameux par ses tyrannies. Outre ces visites, ce tribunal envoie tous les trois ans, dans chaque province, un visiteur appelle *hiō yuen*, & dans chaque ville un autre nommé *ti hiō*, pour examiner tous les ans les bacheliers, & réprimer les violences qu'ils exercent contre le peuple, se confiant en leurs privilèges. Ils les font prendre & les condamnent au fouet & quand ils sont incorrigibles, ils les privent de leur degré & les châtient rigoureusement. Enfin ce tribunal envoie, quand il le juge à propos, un visiteur appelé *siun hô*, pour visiter ce canal célèbre dont nous avons parlé ci-devant, & prendre soin des barques qui y sont employées. Ce visiteur a plus d'honneur & de profit que tous les autres que ce tribunal envoie.

Nouvelle Relation de la Chine

Ce même tribunal loge dans un vaste palais, & a sous lui vingt-cinq tribunaux subalternes, ^{p.224} divisés en cinq classes, chacune de cinq tribunaux, avec cinq présidents, & beaucoup d'assesseurs & d'officiers inférieurs. Les cinq de la première classe s'appellent *u chin cha yuen*, c'est-à-dire, visiteurs des cinq quartiers de Pe kim. Le premier est visiteur des murailles du sud & du quartier de la ville qui y est joint ; le second, de même des murailles du nord ; le troisième des murailles de l'est ; le quatrième, des murailles de l'ouest, & le cinquième du quartier du milieu. Ces mandarins ont une fort grande autorité, ils jugent & punissent les crimes du peuple & des domestiques des mandarins & des grands seigneurs ; & si le coupable mérite la mort, la confiscation des biens ou le bannissement, ils le renvoient au tribunal criminel. Ceux de la seconde classe s'appellent *u chin pim mà su*, ou grands prévôts des cinq quartiers. Ceux de la troisième s'appellent *fām quon*, ou prévôts inférieurs des cinq quartiers. Les deux dernières classes ont soin de faire arrêter les voleurs, les malfaiteurs, les joueurs, les vagabonds & autres gens semblables ; de les tenir en prison jusqu'à ce qu'ils les confinent aux tribunaux supérieurs ; de visiter les rues & les quartiers, d'y faire la ronde ou le guet la nuit, & de mettre des sentinelles pour avertir quand le feu prend en quelque maison. Les capitaines des rues sont soumis à ces deux classes ; car chaque dizaine de familles a un chef appelé ^{p.225} *pai tzu*, & dix *pai tzu* en ont un autre appelé *tsúm kia*, qui est obligé d'avertir ces tribunaux, de ce qui se fait dans son district, contre les lois & les bonnes coutumes, ou s'il arrive des étrangers ou quelque autre nouveauté. Il est aussi obligé d'exhorter les familles à la vertu, en chantant à haute voix tous les jours au commencement de la nuit, dans la rue dont il a le soin, une chanson de cinq petits vers qui contiennent les préceptes les plus nécessaires en ces mots, *hiaó xum, fu mù, tsúm kim chàm xám, hô mo hiā li, kiáo tzù sūn, mō tsó vî*. C'est-à-dire, obéissez à vos parents, respectez les vieillards & vos supérieurs, vivez tous en paix, instruisez vos enfants, ne faites point d'injustice. Dans les petits lieux où il n'y a point de mandarin, on donne ce soin à quatre ou cinq vieillards des plus vertueux, appelés *lao gin*, qui ont un chef nommé *hiām yo*, ou *tì fam*. Celui-ci chante de même la

Nouvelle Relation de la Chine

chanson toutes les nuits, & le premier & le cinquième de chaque mois assemble les habitants, & leur explique les instructions qu'elle contient par des comparaisons & des exemples, dont j'ai cru en devoir rapporter quelques-uns pour faire connaître le bon naturel, l'esprit & le gouvernement de cette nation. Obéissez à vos parents comme les agneaux obéissent aux leurs, ainsi qu'ils le font connaître par leur grande douceur, en se mettant à genoux pour têter, & en leur ^{p.226} obéissant exactement pour reconnaissance de ce qu'ils les ont élevés. Respectez les vieillards & vos supérieurs, à l'imitation des canards sauvages, qui par l'ordre qu'ils gardent en volant, montrent le respect qu'on doit porter aux plus anciens. Vivez tous en paix, en imitant l'amour & l'union qui est entre les cerfs ; car quand l'un d'entre eux a trouvé quelque bon pâturage, il ne peut se résoudre à paître, jusqu'à ce que par ses cris il ait fait venir les compagnons pour en prendre leur part. Instruisez vos enfants comme cette ancienne femme appelée *Tuon Ki*, qui étant veuve fouettait toujours un fils unique qu'elle avait, jusqu'à ce que lui ayant fait perdre ses mauvaises inclinations, il devint illustre par sa science & par ses vertus, en sorte qu'il parvint à être *chuam yuên*, ou le premier des docteurs de l'empire, & enfin par ses vertus & par ses actions héroïques, *co lao* ou premier ministre de l'empereur. Ne faites point d'injustice comme ce méchant & désobéissant *Heu ci*, qui par une ingratitude extrême, voulant tuer son beau-père à cause qu'il le reprenait de ses fautes, tua sans y penser sa propre mère, qui par son indulgence causa la perte de son fils, en lui donnant de l'argent qu'il employait en toutes sortes de débauches, & en cachant ses méchancetés. Mais le Ciel pour le faire servir d'exemple à ses pareils, l'écrasa & le divisa en deux d'un coup de foudre.

^{p.227} Le tribunal appelle *iû hio* est un tribunal mixte, qui prend soin des bacheliers de lettres & d'armes. Il y a deux présidents, dont l'un a l'intendance des premiers, & l'autre des derniers. Ceux-là s'exercent à faire des discours sur les moyens de conserver l'État & de gouverner le peuple ; & ceux-ci sur la manière de donner des batailles, d'attaquer & de défendre les places, & sur d'autres matières semblables. Les

Nouvelle Relation de la Chine

mandarins de ce tribunal qui sont répandus dans les provinces & dans les villes, leur donnent les sujets de ces compositions, & ils sont respectés par ces bacheliers plutôt comme des professeurs que comme des magistrats. Les deux présidents qui sont à la cour sont toujours docteurs, l'un d'armes, & l'autre de lettres. Les autres officiers sont du nombre de ceux que le roi fait mandarins par pure grâce, ou à cause du mérite de leurs pères.

Le tribunal appelle *cō taó*, ou *co li*, est celui des inspecteurs ou surveillants, dont nous avons parlé, qui sont divisés en six classes, comme les six tribunaux suprêmes, dont ils prennent leur nom & leur distinction. Par exemple, la première s'appelle *lí cō*, ou inspecteurs du suprême tribunal des mandarins. La seconde, *hú cō*, ou inspecteurs du suprême tribunal des finances, & ainsi des autres. Chaque classe est composée de plusieurs mandarins, tous du septième ordre & tous égaux ; p.228 en sorte que pas un, ni même celui qui tient le sceau du tribunal, n'a aucune supériorité ni prééminence sur les autres. Ils sont destinés à reprendre le roi des fautes qu'il commet dans le gouvernement de l'État, & il y en a de si résolus & intrépides, qu'ils s'exposent au bannissement & à la mort pour dire la vérité à leur prince, tantôt par un mémorial, & tantôt de vive voix, sans aucun déguisement. On en voit encore à présent plusieurs exemples, & les Histoires des Chinois en rapportent un grand nombre. Il arrive aussi d'autres fois que les rois se corrigent de leurs défauts, & récompensent magnifiquement ceux qui les en ont avertis. Ils ont encore soin de prendre garde aux désordres des six tribunaux suprêmes, & d'en avertir le roi par des mémoires secrets. Le roi se sert des mandarins de ce tribunal pour les exécutions secrètes & importantes. Il en choisit aussi tous les ans, trois, pour être visiteurs. Le premier s'appelle *siûn cim*, qui visite tous les marchands de la cour ou de Pe Kim, & s'informe s'ils n'ont point de marchandises altérées ou défendues. Le second appelé *Si siûn cām*, visite les faiseurs de chaux du roi. Le troisième qu'on appelle *siûn xi nim ym*, assiste aux revues des troupes de la cour. Les

Nouvelle Relation de la Chine

mandarins de ce tribunal ne sont que du septième ordre de mandarins, mais en récompense ils ont beaucoup d'autorité & de pouvoir.

p.229 Le tribunal appelé *hîm gîn su*, est composé de plusieurs mandarins, tous docteurs, tous égaux & du septième ordre comme les précédents. Leur emploi est d'être envoyés, ou ambassadeurs, dedans ou dehors le royaume, comme quand le roi envoie porter des titres d'honneur à la mère ou à la femme d'un mandarin mort à la guerre, ou après avoir rendu des services considérables au roi & à l'État dans l'exercice de quelque charge, ou quand l'empereur veut donner ou confirmer le titre de roi à celui qui domine dans le royaume de Corée & autres voisins. Ces ambassades sont très honorables & quelquefois d'un très grand profit.

Le tribunal *taï li su*, c'est-à-dire, de la suprême raison & justice, est ainsi nommé, parce qu'il a soin d'examiner les causes douteuses & difficiles, & de confirmer ou d'infirmer les sentences des autres tribunaux, principalement de celui des crimes où il s'agit des biens, de l'honneur, & de la vie des sujets du roi. Le président de ce tribunal est du troisième ordre ; ses deux assesseurs du quatrième ; & les autres mandarins inférieurs qui sont en grand nombre, du cinquième & du sixième. Quand le tribunal des crimes condamne à mort une personne considérable, ou même un homme ordinaire, & que le roi trouve le motifs de la sentence douteux, il la remet toujours p.230 au *sān fâ su*, qui est comme son conseil de conscience. On assemble trois tribunaux, savoir, le *taï li su*, dont nous parlons, le *tu che yuen*, ou le suprême tribunal des visiteurs, & celui des crimes. Ils examinent ensemble de nouveau le procès en présence des accusés & des accusateurs, & souvent ils révoquent la sentence parce que l'accusateur n'ayant gagné que le tribunal des crimes & n'ayant pas assez d'argent & d'intrigue pour corrompre les deux autres, ils jugent selon la justice & la raison, & le roi pour l'ordinaire approuve ce que ces trois tribunaux ont décidé.

Le tribunal *tūm chim su* a soin de faire publier à la cour & dans tout l'empire les ordres & les commandements du roi, de s'informer diligemment des calamités, des afflictions, & des nécessités du peuple,

Nouvelle Relation de la Chine

de leurs circonstances & de leurs causes, & d'en avertir exactement & secrètement l'empereur. Il est aussi chargé de faire porter au roi, ou de retenir, selon qu'il le juge à propos, tous les mémoriaux des mandarins d'armes & de lettres des quatorze provinces ; des mandarins vétérans, ou qui sont dispensés de toutes sortes d'emplois, du peuple, des soldats & de ceux qui viennent des pays étrangers. Les mandarins de la province de Pe kim présentent directement leurs mémoires au roi, sans les faire passer par ce tribunal, dont le président est du troisième ordre de ^{p.231} mandarins, son premier assesseur du quatrième, le second du cinquième, & les autres mandarins inférieurs du sixième & du septième ordre.

Le tribunal *tai cham su* est comme associé & coadjuteur du suprême tribunal des rites. Son président est du troisième ordre, ses assesseurs du quatrième, & les mandarins inférieurs qui sont en grand nombre, du cinquième & du sixième. Il a soin en particulier de la musique & des sacrifices du roi ; & comme on les fait dans les temples dédiés au ciel, à la terre, au soleil, à la lune, aux montagnes & aux rivières, ce tribunal prend soin de ces édifices, qui sont tous vastes & magnifiques. Il a soin encore des bonzes mariés, qui pour l'ordinaire sont alchimistes & diseurs de bonne aventure. Deux de ses mandarins sont destinés pour donner ordre à la réception & au logement des étrangers qui viennent à la cour. Enfin il a l'intendance des femmes publiques, des lieux où elles habitent, & de ceux qui les dirigent dans leur infâme métier. Les Chinois pour marquer l'aversion qu'ils ont pour ces misérables, les appellent *vam pa*, c'est-à-dire hommes qui ont mis en oubli huit vertus, savoir, l'obéissance envers leurs pères & mères, l'amour envers leurs frères, & leurs autres parents, la fidélité envers leur roi, la bonne foi, l'honnêteté & la justice, la pudeur & la chasteté, & toutes sortes de sciences & de bonnes ^{p.232} coutumes. C'est ce que signifient ces deux mots que les Chinois marquent avec deux lettres seulement, par où l'on pourra connaître l'énergie de leur langue, & l'estime qu'ils font de la vertu, quoiqu'ils suivent presque tous leur inclination dépravée qui les porte au vice.

Nouvelle Relation de la Chine

Le tribunal appelé *quām lō sú*, c'est-à-dire des hôtelleries royales, a soin de préparer le vin, les bêtes, & tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices, pour les banquets, & pour ceux que le roi traite & défraye, soit qu'ils soient Chinois ou étrangers. Ce tribunal est aussi associé de celui des rites. Son président est du troisième ordre ; ses deux assesseurs, l'un du quatrième, & l'autre du cinquième, & le reste des mandarins qui sont fort nombreux, du septième ordre.

Les mandarins du tribunal appelé *tai pō sú* sont des mêmes ordres que ceux du précédent. Ils ont l'intendance des chevaux, tant pour le roi que pour la guerre, & ils envoient leurs agents & leurs courtiers dans toutes les provinces de l'empire pour acheter ceux qui sont nécessaires, qu'ils remettent ensuite au tribunal de la guerre (dont celui-ci est coadjuteur), qui les distribue aux capitaines & dans les forteresses de la frontière. Durant le gouvernement des Chinois, on les achetait tous dans les provinces : mais à présent les Tartares Occidentaux les amènent à la cour. ^{p.233} L'empereur en achète tous les ans soixante-dix mille, outre ceux que les grands seigneurs, les capitaines, les soldats, les mandarins de lettres & le peuple achètent, qui se montent au double ou au triple. On peut juger par là combien est grand le nombre qui s'en trouve à la cour, n'osant pas le spécifier, de peur qu'il ne paraisse incroyable.

K'ín tien kien est le tribunal des mathématiques ; le président est du cinquième ordre ; les deux assesseurs, du sixième ; & les autres mandarins du septième & du huitième. Ils s'appliquent à l'astronomie, & ils ont soin d'avertir le roi du temps, du jour, & de la grandeur des éclipses du soleil & de la lune ; dont l'empereur fait avertir tous les tribunaux des provinces par le grand tribunal des rites, afin qu'ils se préparent à faire les cérémonies ordinaires, qui consistent à faire battre les tambours durant l'éclipse, les mandarins se tenant cependant à genoux les yeux levés au ciel avec une crainte respectueuse. Ce tribunal compose aussi le calendrier qu'on fait imprimer tous les ans, & qu'on distribue par tout l'empire, étant défendu sous peine de la vie d'en faire un autre.

Nouvelle Relation de la Chine

Le tribunal appelé *tai y yuen*, ou de médecine, est composé des médecins du roi, de la reine & des princes. Ils traitent aussi tous ceux que le roi par grâce singulière leur ordonne d'assister, & ils préparent eux-mêmes les médecines. Les ^{p.234} mandarins de ce tribunal sont des mêmes ordres que ceux du précédent, & ils dépendent tous deux du suprême tribunal des rites.

Le tribunal appelé *hûm lû sú* fait la fonction de grand portier & de maître des cérémonies qu'on observe quand le roi donne audience, ou quand il vient à la salle royale recevoir l'hommage des grands & des mandarins. Ce tribunal est coadjuteur de celui des rites ; son président est du quatrième ordre ; ses assesseurs, du cinquième & du sixième ; & les autres mandarins, du septième & du huitième.

Le tribunal appelé *xám len yuen* a soin des jardins, des vergers, des viviers, de la nourriture des bœufs, des moutons, des cochons, des canards, des poules, & de toutes les sortes d'animaux qu'on emploie dans les sacrifices, dans les banquets & dans l'hôtellerie royale. Il est sujet au tribunal des rites, & ses mandarins sont des mêmes degrés que ceux des mathématiques & de médecine.

Le tribunal appelé *xam pao sú* loge dans le palais royal. Il a soin du sceau de l'empereur, qui est fait d'une pierre excellente & précieuse, comme le signifient les deux lettres *xam pao*. Il est carré & presque d'un palme de diamètre. Quand un tribunal veut s'en servir il est obligé d'en avertir le roi, & après qu'il l'a employé & qu'il l'a renfermé, il lui en donne avis de nouveau. Il est ^{p.235} chargé de tenir prêts les sceaux de tous les tribunaux de la cour & de l'empire, & de régler quelles lettres & quelles marques il faut y graver quand le roi donne quelque emploi ou quelque titre nouveau, ou que par raison d'État il veut changer les sceaux. Lorsque le suprême tribunal des mandarins a besoin des sceaux pour donner des charges & des dépêches aux mandarins de la cour & des provinces, il les demande à ce tribunal, après en avoir obtenu la permission de l'empereur. Le président n'a qu'un seul assesseur, & tous deux sont docteurs & du cinquième ordre. Les autres

Nouvelle Relation de la Chine

sont du nombre de ceux qui ont été faits mandarins par grâce, & ne sont que du septième & du huitième ordre.

Le tribunal appelle *kin y guei*, ou de la garde royale, est composé de plusieurs centaines de mandarins d'armes, divisés en quatre classes. Ceux de la première sont du second ordre de mandarins ; ceux de la seconde, du troisième ; ceux de la troisième, du quatrième ; & ceux de la quatrième, du cinquième ordre. Leur emploi est de garder le roi, & de l'accompagner quand il sort au palais, ou quand il donne audience aux grands & aux mandarins, & c'est à eux qu'il confie la capture des personnes considérables par leur naissance ou par leur dignité. Ils sont ordinairement fils de grands seigneurs, frères ou parents de la reine, fils ^{p.236} ou neveux des fils du roi, ou fils ou neveux des mandarins qui ont rendu de grands services, en considération desquels le roi leur fait cette grâce. Ils ne montent point à d'autres tribunaux comme le reste des mandarins qui changent continuellement d'un tribunal à l'autre ; mais en récompense ils s'élèvent dans leur propre tribunal, & arrivent souvent jusqu'à la qualité de *xam xu*, qui est le titre des présidents des six suprêmes tribunaux, & même à la qualité de *co lao*, qui est celle des conseillers d'État. Ils sont extrêmement craints & respectés à cause de leurs charges & de leur noblesse, & de ce qu'ils sont près de la personne du roi. Et quoiqu'ils soient mandarins d'armes, ils sont indépendants du *pim pu*, qui est le suprême tribunal des armes, & ne sont soumis qu'au roi.

Ce tribunal en a deux subalternes qui demeurent dans des palais particuliers. Le premier s'appelle *nân chin*, c'est-à-dire, sentinelle, ou tour du midi ; & le second, *pe chin*, sentinelle, ou tour du septentrion. Les présidents de ces deux tribunaux sont du cinquième ordre ; & les mandarins inférieurs qui sont en grand nombre, sont du septième ordre. L'emploi des mandarins du premier tribunal est d'accompagner ceux qui vont prendre les grands seigneurs ; & la charge du second, est de recevoir ces prisonniers & de les ^{p.237} garder en prison, jusqu'à ce que par ordre du roi ils soient mis en liberté, ou livrés au tribunal des crimes.

Nouvelle Relation de la Chine

Les deux tribunaux appelés *xúi que sú* sont proprement les directeurs des bureaux des droits que payent toutes les choses qui entrent & se vendent dans Pe kim. Le premier & le plus considérable, a soin de mettre les gardes à toutes les portes de la ville, pour empêcher qu'on n'introduise rien sans le faire enregistrer & payer les droits. Le second reçoit les droits de tout ce qui se vend & s'achète dans la ville, comme des esclaves, des chevaux, des chameaux, des bestiaux & de quantité d'autres choses. Les présidents de ces tribunaux sont du septième ordre, & les mandarins inférieurs, du huitième & du neuvième, ils dépendent tous deux du suprême tribunal des finances.

Tū pù est comme le tribunal du grand prévôt de l'hôtel. Il a deux emplois, le premier d'arrêter les voleurs & autres malfaiteurs, & de leur faire leur procès, & alors s'il les trouve innocents, il les délivre, & s'il les juge dignes de mort, il les livre au tribunal criminel. Pour les coupeurs de bourses, il les fait marquer au bras gauche avec un fer chaud, pour la première fois ; la seconde fois au bras droit ; & la troisième il les remet au tribunal des crimes. Le deuxième emploi est d'arrêter les esclaves fugitifs, qu'il fait punir de cent coups de ^{p.238} fouet, & les rend ensuite à leurs maîtres. Les années dernières on les marquait sur la joue gauche avec deux caractères tartares & deux chinois, qui signifiaient esclave fugitif : mais un mandarin chinois représenta au roi par un mémorial, que ce châtiment était trop rigoureux, pour un crime qui était plutôt l'effet du désir de la liberté si naturel à l'homme, que d'aucune malice, & que c'était une chose indigne d'une ville où Sa Majesté faisait sa demeure, de voir les rues pleines de semblables objets. Le roi approuva cet avis, & ordonna qu'à l'avenir on imprimerait ces lettres sur le bras gauche. Le président de ce tribunal est du second ordre, ses deux assesseurs, du troisième, & les autres mandarins qui sont fort nombreux, du septième & du huitième. Ils ont quantité d'huissiers & d'archers répandus dans tous les quartiers de la ville, qui avec une industrie & une adresse extraordinaire, découvrent, suivent & prennent les voleurs & les esclaves fugitifs.

Nouvelle Relation de la Chine

Le tribunal appelé *fù yn* est celui des deux gouverneurs de la ville de *Xún tien fù*, ou de Pe kim, mais le premier nom est plus usité, parce que Pe kim signifie proprement cour du nord. Ces gouverneurs sont au dessus de ceux de toutes les autres villes de l'empire, & du troisième ordre de mandarins, & leurs assesseurs, du quatrième. Le premier a l'intendance de tous les étudiants & de ^{p.239} tous les lettrés de Pe kim, qui ne sont pas encore mandarins. Le second a soin d'enseigner le peuple, & de l'exhorter à vivre en paix & en union, de s'informer de leurs mœurs, de châtier ceux qui introduisent des nouveautés & des abus, de favoriser les laboureurs, de rendre également justice à tout le monde, d'épargner le peuple dans les ouvrages publics, de savoir le nombre des familles & des personnes de la ville, de veiller jour & nuit pour remédier aux misères du peuple, le défendre contre les riches & les plus puissants, soulager les pauvres & les affligés, récompenser les bons, assister les innocents & punir les coupables, & enfin de faire préparer le lieu & les choses nécessaires pour les sacrifices publics. Par ces fonctions on peut connaître que c'est avec raison que les Chinois appellent les gouverneurs des villes *fù mù*, c'est-à-dire, le père & la mère du peuple.

Il y a encore deux tribunaux appelés *tai him hién* & *uón pin hién*, qui ont les mêmes emplois que le tribunal des gouverneurs de la ville, duquel ils dépendent, & sont comme ses ministres. Ils sont deux, à cause qu'on divise Pe kim en deux villes, suivant la coutume de tout l'empire, où l'on compte les cités pour une ou pour deux villes, selon leur grandeur & l'étendue de leur territoire. Les présidents de ces tribunaux, dans les villes où est la cour, sont du sixième ordre, & dans les villes des ^{p.240} provinces, du septième, & les quatre mandarins inférieurs sont du septième, du huitième & du neuvième ordre.

Tsùm gin fu est le tribunal des grands qui descendent de père en fils de la famille royale. Le président est un de ceux qui ont la qualité de roi, & qui est vénérable par son âge & par ses vertus. Il n'est d'aucun des neuf ordres, parce que sa dignité l'élevé au-dessus de tous les ordres de mandarins. Ses deux assesseurs sont toujours deux

Nouvelle Relation de la Chine

seigneurs titrés du sang royal, qui ne sont d'aucun ordre par la même raison que le président. Il y a aussi dans ce tribunal, pour l'expédition des affaires, quelques mandarins de chacun des six suprêmes tribunaux. Tous ces officiers ont soin de distribuer les pensions aux parents du roi en ligne masculine, qui, soit qu'ils soient grands seigneurs, ou pauvres & éloignés jusqu'à la quinzième & seizième génération, ont tous quelque pension plus grande ou plus petite, selon leur dignité & leur proximité. Ils ont tous le privilège de peindre de rouge leurs maisons & leurs meubles ; & comme la famille précédente avait dominé durant deux cent soixante & seize ans, ils s'étaient multipliés & éloignés de leur tronc de telle sorte, & leurs revenus étaient par conséquent si petits, que plusieurs étaient réduits pour subsister à exercer des arts mécaniques. Lorsque j'entrai dans cet empire, ^{p.241} j'en vis un dans la capitale de la province de Kiam si qui faisait le métier de crocheteur, & qui pour se distinguer de ses camarades portait sur son dos les instruments de la profession, fort luisants & vernissés de rouge. Il y en avait un nombre infini sous le règne de la famille précédente, répandus dans tout l'empire, qui abusant des privilèges de leur naissance, commettaient mille insolences & faisaient mille avanies au pauvre peuple ; mais ils ont tous été exterminés jusqu'au dernier, avec la famille dont ils descendaient. A présent les parents du roi tartare qui gouverne, sont tous grands seigneurs & demeurent à la cour ; mais si leur domination dure longtemps, ils multiplieront en aussi grand nombre que les précédents. Ce tribunal est encore chargé de juger tous les différends & tous les procès civils & criminels de ces princes du sang, d'ordonner les peines qu'ils méritent, & de les faire exécuter après en avoir averti l'empereur.

Hoâm cin est le tribunal des parents du roi, du côté des femmes, qui sont de deux sortes. — La première est de ceux qui descendent des filles du roi, mariées avec de jeunes hommes choisis, comme nous avons dit ci-devant, & s'appellent *fu mà* ; ceux-là, selon la coutume de la Chine, ne sont point estimés princes du sang, ni parents du roi, & n'ont aucun droit à la succession de la couronne, quand même il n'y

Nouvelle Relation de la Chine

aurait plus d'héritiers du ^{p.242} côté des mâles ; ce qui s'observe aussi parmi le peuple. Car dans la Chine, marier une fille, c'est la même chose que de l'exclure pour toujours de la famille de son père, & l'insérer dans celle de son mari, dont elle prend en même temps le surnom. De là vient que pour exprimer qu'une fille est allée à la maison de son mari, les Chinois ne se servent pas du verbe *kiu*, aller, mais du verbe *quei*, retourner ; & ainsi ils ne disent pas elle est allée, mais elle est retournée à la maison. Ils s'expliquent de même en parlant des morts : car ils ne disent pas, un tel est mort, mais il est retourné en terre. Par la même raison, quand un grand-père parle des enfants de son fils il les appelle simplement *sūn çū*, mes petit-fils : mais quand il parle de ceux de sa fille, il dit, *Vai sun çu*, mes petit-fils de dehors, parce qu'ils les estiment de la famille de leur gendre. — La seconde sorte de parent du roi, du côté des femmes, sont les pères, frères, oncles & autres parents des reines ; les gendres du roi & leurs pères, frères, oncles, & autres parents. De ces deux sortes, le roi en choisit quelques-uns des plus considérables pour composer ce tribunal & faire les mêmes choses que les officiers du tribunal des princes du sang. Ils diffèrent seulement en ce que ces derniers ne sont d'aucun des neuf ordres de mandarins, & que les autres sont du premier & du second. Quoiqu'ils s'estiment ^{p.243} beaucoup plus honorés des titres de *hoâm cin*, & de *fu mà*, ou de parents du roi, que de celui de mandarin, même du premier ordre. Cette seconde sorte de parents fut aussi exterminée par les Tartares avec la famille précédente.

Voilà ce que j'avais à dire des tribunaux, des mandarins, & du gouvernement de la cour. Il faut maintenant parler en peu de mots de ceux des provinces.

@

CHAPITRE XV

Des divers tribunaux & mandarins des provinces

@

p.244 Chacune des quinze provinces a un tribunal suprême, qui a la surintendance sur tous les autres. Le président a les titres de *tu tam*, *kiūn mûen*, *fù yúen*, *siūn fu*, & beaucoup d'autres noms, qui signifient tous ce que nous appelons gouverneur de province ou viceroi. Ces présidents sont du premier, du second, ou du troisième ordre, selon qu'il plaît au roi de le régler, quand il les envoie dans les provinces. Ils sont chargés de tout le gouvernement, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, du peuple & des soldats, & du civil comme du criminel. Ils avertissent le roi & les six tribunaux suprêmes de toutes les affaires importantes. C'est à lui que sont adressés les ordres & les dépêches du roi, & de ces six tribunaux, & tous les mandarins de la province sont obligés d'avoir recours à son tribunal dans les affaires considérables. Il y a d'autres vicerois qui p.245 président sur deux, trois ou quatre provinces, & qui s'appellent *tsùm to*, comme *leàm quam Tsum to*, c'est-à dire, viceroi des provinces de *Quàm tum* & de *Quàm si*. *Quam tum* veut dire province étendue du côté de l'est, & *Quam si* province étendue du côté de l'ouest. Il y a d'autres vicerois semblables dans la Chine, particulièrement dans les provinces frontières de la Tartarie & en d'autres lieux importants. Outre le viceroi il y a dans chaque province un visiteur appelé *ngan tai*, ou *ngan yuen*, dont nous avons parlé ci-devant. Enfin il y a un troisième officier considérable, appelle *tsum pim*, qui commande toutes les troupes de la province, & qui est du premier ordre des mandarins d'armes. Tous ces trois suprêmes présidents des provinces ont sous eux plusieurs mandarins inférieurs, qui les aident à expédier les affaires, & quoique ces trois tribunaux aient ordinairement leurs palais dans la capitale, ils n'y demeurent pas toujours, mais ils parcourent les villes & les divers

Nouvelle Relation de la Chine

quartiers de la province, selon que les affaires le demandent. Les tribunaux particuliers des villes capitales sont ceux qui suivent.

Chaque capitale a deux tribunaux, dans lesquels proprement consiste tout le gouvernement de la province, l'un pour le civil, & l'autre pour le criminel. Le premier s'appelle *pu chim su*, dont le président est mandarin du premier degré du ^{p.246} second ordre, & ses deux assesseurs sont du second degré du même ordre. Le palais de ce tribunal contient des deux côtés, comme ceux de la cour, deux tribunaux, qui ne sont pas dépendant, mais assistants ou coadjuteurs du premier tribunal. Celui de la main gauche est le plus considérable, & s'appelle *tsan chim*. Il a deux présidents qui sont tous deux de second degré du troisième ordre. Celui de la main droite s'appelle *tsan y*, & ses deux présidents sont aussi égaux & du second degré du quatrième ordre. Tous ces trois tribunaux ont quantité de mandarins inférieurs, appelés *xeu lin quōn*. Ils ont soin de décider toutes les affaires civiles, & de faire payer & de recevoir tous les revenus royaux de la province.

Le tribunal criminel s'appelle *ngan cha su*, & son président qui est du troisième ordre, n'a point d'assesseurs, mais deux classes de mandarins sous lui. Ceux de la première qui s'appelle *fo su*, sont du quatrième ordre. Ceux de la seconde qui s'appelle *cién su*, sont du cinquième ; & les mandarins de ces deux classes en commun s'appellent *táo li*, ou *táo tsun*. Ces *táo li* sont visiteurs de tous les quartiers de la province, dans lesquels ils ont leurs tribunaux. Quelques-uns d'entre eux ont soin des chevaux de poste, des hôtelleries royales, & des barques du roi de leur département, & sont appelés *ye chuen tao*. D'autres appelés *pim pi taò*, sont chargés de ^{p.247} l'inspection des troupes ; & d'autres de faire écouler les eaux des terres, & de faire aplanir & réparer les chemins, & ceux-ci sont nommés *tun tien taò*. Ce tribunal a le pouvoir de faire punir les criminels par le bannissement, & même par la perte des biens & de la vie. Et quand il n'y a point de visiteur dans la province, il veille sur tous les autres mandarins, & avertit le roi de ce qui s'y passe quand les affaires le

Nouvelle Relation de la Chine

méritent. En un mot ces deux tribunaux ont les mêmes fonctions que les six suprêmes tribunaux de la cour, & sont comme leurs substituts.

Chaque province est divisée en districts, & chaque district a un mandarin appelé *taó li*, qui est comme visiteur ou inspecteur du bon ou du mauvais gouvernement des officiers de son territoire. Il a soin de solliciter les gouverneurs des cités & des villes, & de faire promptement payer les droits du roi. Il y en a aussi qui prennent soin des rivières & des côtes de mer de leur quartier. Ceux qui ont soin des rivières s'appellent *hò tao* ; & les visiteurs des côtes de mer, *hai táo*. Tous ces mandarins sont du tribunal des inspecteurs ou surveillants, appelé *co tao*, dont nous avons parlé ci-devant.

Toutes les cités du premier ordre, soit qu'elles soient capitales ou non, ont un tribunal où préside le gouverneur de la ville & de son territoire, qui est mandarin du quatrième ordre, & ^{p.248} s'appelle *chi fu*. Il a trois assesseurs ; le premier desquels s'appelle *tum chi* ; le second, *tum puon* ; & le troisième *chui quon*, qui sont du sixième & du septième ordre. On les appelle aussi second, troisième ou quatrième seigneur, de la seconde, troisième, ou quatrième chaise, ou de la seconde, troisième ou quatrième ville ; parce que le président s'appelle premier seigneur, première chaise & première ville. Il a encore quatre mandarins nommés *kim lie*, *chu su*, *chao mo*, *kim kiao*, & qui sont du septième, du huitième, & du neuvième ordre. L'emploi de ce tribunal est le même que celui du gouverneur de Pe kim. Chaque cité de l'empire a de pareils mandarins ; mais quand elle est d'un grand commerce ou qu'elle a un territoire fort étendu, & beaucoup de villes dans sa dépendance, le nombre de ces mandarins est double.

Les cités du second ordre, appelées *cheu*, sont de deux sortes ; celles de la première sont sujettes aux seules capitales, comme les cités du premier ordre, & ont des villes qui dépendent d'elles. Celles de la seconde sont sujettes aux cités du premier ordre, soit qu'elles aient des villes dépendantes ou qu'elles n'en aient point. Le président de ces cités s'appelle *chi cheu*. Il est du second degré du cinquième ordre, & il a deux assesseurs, dont le premier s'appelle *cheu tum*, & le second,

Nouvelle Relation de la Chine

p.249 *cheu poon* ; & qui sont du second degré, du sixième & du septième ordre. Il a encore sous lui un troisième mandarin appelé *li mo*, du second degré du neuvième ordre. Le peuple appelle le gouverneur *tai ye*, c'est-à-dire, grand ou premier seigneur, & les trois autres, second, troisième, & quatrième seigneur. Leur emploi est le même que celui des gouverneurs des cités du premier ordre.

Toutes les autres villes de l'empire ont un tribunal, dont le président s'appelle *chi hién*, & est du premier degré du septième ordre. Il a deux assesseurs, dont le premier, qui s'appelle *hien chin*, est du huitième ordre, & le second qui est du neuvième, s'appelle *chú pú*. Il y en a un troisième appelé *tien su*, qui n'est d'aucun ordre : mais s'il s'acquitte bien de son emploi durant trois ans, le gouverneur de la ville en donne avis à celui de la cité supérieure, & celui-ci au gouverneur de la capitale. Ce dernier en avertit les deux grands tribunaux de la même capitale, & ceux-ci le viceroi. Le viceroi en écrit au suprême tribunal des mandarins, qui en donne avis aux conseillers d'État, & ces derniers à l'empereur, lequel ordinairement le fait mandarin du huitième ou du neuvième ordre. C'est là, la route que tiennent les mandarins qui s'élèvent à de nouvelles dignités ; mais ce bonheur ne leur arrive jamais, s'ils ne p.250 l'achètent par des présents proportionnés au profit qu'ils peuvent retirer de leurs emplois ; ce qui se pratique aussi ouvertement que si c'était une loi bien établie. Cet abus est cause que la justice & les charges sont vendues, comme à l'encan, dans tout l'empire, & encore plus à la cour : en sorte qu'il n'y a proprement que le roi qui songe au bien public, tous les autres ne pensant qu'à leurs intérêts particuliers.

Voici un exemple de cette manière d'agir, dont j'ai été témoin. Un jeune homme appelé Simon, & fort bon chrétien, fut fait mandarin d'une ville du second ordre, par une grâce particulière que l'empereur lui fit, à cause que son père viceroi de la province de *Xèn si*, était mort en combattant contre l'armée des brigands qui s'étaient soulevés. Les trois années de son emploi étant achevées, il fut élevé à la charge de mandarin d'une ville du premier ordre, & le temps qu'il la devait exercer

Nouvelle Relation de la Chine

étant expiré, il se rendit à la cour suivant la coutume, afin de demander d'être envoyé à une ville plus considérable pour récompense de ses services. Le roi renvoya son affaire au tribunal des mandarins, & aussitôt des courtiers vinrent de la part de ce tribunal, lui dire, que s'il voulait confiner en main tierce quatorze uán d'argent, qui valent cent mille écus, on lui donnerait le gouvernement de la ville de *Pim yâm*, en la province de Xan si, ^{p.251} qui est l'une des plus peuplées, des plus marchandes, & des plus riches de tout l'empire. Ce bon chrétien répondit à cette proposition, que s'il avait une pareille somme, ou même une beaucoup moindre, il ne songerait pas à demander des charges, parce qu'elle lui suffirait pour vivre en repos ; qu'il ne trouvait pas non plus à propos de l'emprunter à gros intérêts, comme beaucoup d'autres, qui ensuite pour satisfaire leurs créanciers, & assouvir leur avarice, devenaient de véritables tyrans, & des loups affamés qui désolaient les villes, & ruinaient le misérable peuple, qu'ils étaient obligés de protéger & de défendre ; qu'ainsi on pouvait accorder cet emploi à celui qui le voudrait acheter, & que pour lui il se contenterait de celui que le sort lui donnerait. C'est la coutume en ces occasions, d'écrire autant de noms de villes qu'il y a de mandarins qui demandent de l'emploi, sur de petites planches qu'on met dans un vase, & chacun est gouverneur de la ville dont il tire le nom. Toutefois quand un homme est d'accord avec le tribunal, on dispose les planches de telle sorte, qu'il tire ordinairement le nom de la ville qu'il désire. Cet artifice n'a pourtant pas réussi cette année 1669 à un mandarin, lequel avait donné une somme à un greffier, qui avait promis de lui faire échoir une ville marchande & peu éloignée ; car il tira le nom d'une ^{p.252} misérable ville dans la province de Quei cheu, la plus éloignée & la plus pauvre de tout l'empire. Ce malheureux tout hors de lui-même de ce mauvais succès, sans respecter le tribunal ni la présence de plus de trois cents mandarins, se leva tout furieux (parce qu'on tire à genoux) poussant un grand cri, & ayant quitté son bonnet & sa robe, le jeta sur ce greffier, le renversa par terre, & lui donnant mille coups de pied & de poing, lui criait, où est donc imposteur & fourbe que tu es, l'argent que je t'ai donné, où est la ville que tu m'as promise ?, & beaucoup d'autres

Nouvelle Relation de la Chine

choses semblables. Les ministres du tribunal les séparèrent, & on les conduisit tous deux dans les prisons du suprême tribunal criminel, où ils courent grand risque d'être condamnés à mort, parce que ces sortes de marchés sont défendus par les lois sous peine de la vie, & que les circonstances scandaleuses de cette action, rendent leur crime beaucoup plus énorme.

Dans toutes les villes & cités de l'empire, il y a un tribunal composé d'un président, & pour le moins de deux ou trois assesseurs. Ils s'appellent *kiáo quon*, c'est-à-dire juges des gens de lettres ; parce que leur emploi est d'avoir soin des lettres & des lettrés, & surtout de veiller sur les bacheliers, qui sont en grand nombre, & souvent très pauvres, & qui se prévalant de leurs privilèges, ^{p.253} deviennent hardis & insolents, exercent beaucoup de violences & de fourberies pour tirer de l'argent des pauvres & des riches, & perdent quelquefois le respect dû aux présidents & aux gouverneurs. Ainsi les anciens rois établirent avec beaucoup de prudence ce dernier tribunal qui les fait prendre, leur fait donner le fouet, & leur impose d'autres peines selon qu'ils le méritent, & même les prive de leur degré quand ils sont incorrigibles. Aussi les bacheliers craignent & respectent ces mandarins d'une manière extraordinaire. Ce tribunal a encore soin d'assembler de temps en temps tous les lettrés de la ville ; savoir les bacheliers, les licenciés, les docteurs, les mandarins vétérans ou dispensés de travailler, & ceux qui sont en exercice, pour traiter des sciences & des vertus. Ils leur donnent des textes tirés de leurs livres, sur lesquels ils font leurs compositions, que ce tribunal examine, loue & blâme publiquement : en sorte que ces officiers sont plutôt des professeurs que des mandarins.

Outre ces mandarins communs à tout l'empire, il y a d'autres tribunaux affectés à quelques lieux & à quelques provinces, comme sont les mandarins du sel qui ont soin de le faire distribuer dans toute la Chine par les traitants, & d'empêcher que des marchands particuliers n'en débitent, & ne fassent tort aux revenus du prince. D'autres ^{p.254} mandarins ont l'intendance des rentes du roi & des grands seigneurs, en quelques endroits, particulièrement dans les provinces maritimes. Il

Nouvelle Relation de la Chine

Il y a un autre tribunal appelé *ti kiu su*, par les Portugais *tai qui si*. Sur quoi il est bon de remarquer qu'ils corrompent presque tous les noms chinois ; ils appellent *Han sam* la ville de *Hiām xan*, c'est-à-dire Mont des Odeurs. *Ma cao* s'appelle *Ama gâo*, c'est-à-dire, Baie ou Golfe de l'idole *Ama* ; car *gâo* signifie baie, & *Ama* est le nom d'un idole qu'on adorait en cet endroit.

Ce sont là les tribunaux des mandarins de lettres. Ceux des mandarins d'armes sont encore en plus grand nombre. Car outre qu'il y en a dans tous les lieux où sont ceux des mandarins de lettres, ils en ont encore en divers passages importants qui séparent les provinces, dans les ports & dans les baies, & encore plus sur les frontières du côté de la Tartarie. On envoie de la cour par tout l'empire le catalogue des mandarins de lettres qu'on imprime, & renouvelle à chaque saison de l'année, où sont les noms & les titres, la patrie & le temps auquel chacun a reçu les degrés. On imprime un autre semblable livre ou catalogue des mandarins d'armes. Le nombre des mandarins de lettres de tout l'empire, est de treize mille six cent quarante-sept, & celui des mandarins d'armes de dix-huit mille cinq cent vingt. Ainsi il ^{p.255} y a en tout trente-deux mille cent soixante-sept mandarins ; ce qui, quoique très certain, paraîtra peut-être incroyable. Mais leur distribution, leur distinction & leur subordination ne sont pas moins admirables. Il semble que les législateurs n'aient rien oublié, & qu'ils aient prévu tous les inconvénients que l'on pouvait craindre. Aussi je suis persuadé qu'il n'y aurait point d'État au monde mieux gouverné ni plus heureux, si la conduite & la probité des officiers répondait à ce bon ordre. Mais comme ils n'ont aucune connaissance du vrai Dieu, ni des peines & des récompenses éternelles de l'autre vie, ils ne sont touchés d'aucun remords de conscience, ils mettent tout leur bonheur dans les plaisirs, dans les dignités & dans les richesses, & pour les acquérir ils violent sans aucun scrupule toute sorte de droits divins & humains, foulant aux pieds la raison, la religion, la justice, les lois, l'honnêteté & les droits du sang & de l'amitié. Les officiers inférieurs ne songent qu'à tromper les mandarins supérieurs, ceux-ci les tribunaux suprêmes, & tous ensemble

Nouvelle Relation de la Chine

leur roi. Ce qu'ils savent faire avec tant d'artifice & d'adresse, employant dans leurs mémoires des paroles si douces, si honnêtes, si humbles, si respectueuses & si flatteuses, & des raisons si bien colorées, & si désintéressées en apparence, que le pauvre prince prend le plus souvent le mensonge ^{p.256} pour la vérité. Ainsi le peuple se voyant continuellement maltraité, & accablé sans aucune raison, murmure & excite des séditions & des révoltes qui ont causé tant de ruines & de changements dans cet empire. Toutefois la méchanceté des magistrats ne doit point faire de tort à la bonté & à l'excellence des lois de la Chine.

@

CHAPITRE XVI

De la grandeur de l'empereur de la Chine, & de ses revenus

@

p.257 J'ai remarqué dans le troisième chapitre les trois opinions qu'ont les Chinois sur le commencement de leur empire ([161](#)). Ils n'estiment pas leurs rois moins anciens, puisque leur gouvernement a toujours été monarchique & absolu, sans aucun mélange d'aristocratie. J'ai aussi remarqué que Confucius & tous les savants rejettent la première opinion comme apocryphe & fabuleuse. Ainsi j'ajouterai seulement que suivant la seconde opinion, les Chinois ont eu des rois deux mille neuf cent cinquante-deux ans avant la naissance de Jésus-Christ. Le roi Fo hi fut le premier de leurs rois, & le fondateur de leur empire, qui commença dans la province de Xen si, la plus occidentale de la Chine du côté du nord. Les Chinois dépeignent ce roi vêtu de feuilles d'arbres, & ils demeurent d'accord que son royaume n'était pas d'abord d'une grande étendue, ni son peuple fort nombreux. Leurs Histoires racontent p.258 que lorsque ce roi commença à régner, les Chinois vivaient d'herbes & de fruits sauvages, buvaient le sang des bêtes & s'habillaient de leurs peaux ; mais qu'il leur enseigna à faire des filets pour la chasse & pour la pêche, & qu'il inventa les lettres chinoises. Tous les lettrés estiment cette opinion probable, & plusieurs la tiennent pour certaine & indubitable. En effet, il paraît assez vraisemblable que Fo hi a été le premier roi de la Chine ; parce que si l'on retranche les fables que les Chinois y ont ajoutées, de même que les Grecs & les Romains quand ils parlent de leurs premiers fondateurs, la suite de leur Histoire & de leurs rois semble être véritable. Car selon le calcul de leurs Histoires & de leurs chroniques, on voit clairement que le premier roi de la Chine commença à régner environ deux cens ans après le Déluge universel, selon la version des septante interprètes. Ce qui est un temps suffisant pour que les descendants de Noé aient pu s'étendre jusques aux dernières parties de l'Asie ; puisque dans un

Nouvelle Relation de la Chine

pareil espace ils se répandirent dans les parties occidentale de l'Asie, dans l'Afrique & dans une bonne partie de l'Europe.

La troisième opinion veut que le premier roi de la Chine ait été Yâo, qui selon leur chronologie commença de régner il y a quatre mille vingt-cinq ans. Leurs Histoires rapportent que de son ^{p.259} temps il y avait déjà des mathématiciens & des agronomes ; qu'il fit creuser des fossés & des canaux pour faire écouler les eaux d'un grand déluge, qui couvraient encore les vallées & les campagnes. Ce roi fut un prince illustre par ses vertus & par ses grandes qualités, & il est encore honoré comme l'un des plus sages & des plus vertueux de la Chine. Cette opinion comme nous avons dit ci-devant, passe parmi les Chinois pour évidente & pour indubitable. Tous ceux de nos pères qui jusqu'ici ont eu le plus de connaissance de leurs livres & de leurs Histoires tiennent cette dernière opinion pour certaine, & la seconde pour probable. Et parce que selon la version de l'Écriture Sainte, appelée Vulgate, il s'ensuivrait nécessairement que les rois Fo hi & Yâo seraient nés & auraient régné avant le Déluge, nous sommes forcés de suivre en ce pays, la version des Septante ; ce qui étant une fois supposé, l'histoire de cet empire paraît très vraisemblable, bien suivie, & conforme non seulement aux histoires égyptiennes, assyriennes, grecques & romaines mais, ce qui est encore plus surprenant, à la chronologie de l'Écriture Sainte.

Suivant donc la seconde opinion comme très probable, depuis le roi Fo hi, qui commença à régner environ deux cents ans après le Déluge, jusqu'à l'empereur tartaro-chinois, qui règne cette année ^{p.260} 1668, il y a eu deux cent trente-six rois différents en vingt-deux familles différentes, qui ont gouverné cet empire durant quatre mille cinq cent trente-quatre ans. Ces familles subsistaient plus ou moins de temps, selon qu'elles se gouvernaient bien ou mal, & jusqu'à ce qu'un autre se révoltant, faisait mourir le roi, exterminait tous les princes de sa maison, & tous les grands qu'elle avait établis, & s'emparait de l'empire. Au commencement ces rebelles étaient ou de petits rois, ou de grands seigneurs ; mais depuis ce n'ont été ordinairement que des

Nouvelle Relation de la Chine

personnes viles & de basse naissance. Le premier roi de la famille précédente était d'une famille abjecte, appelée *Chū*. Il fut longtemps valet des prêtres des idoles, après il se fit voleur de grands chemins. Ensuite ayant été banni, il se mit à la tête de plusieurs troupes de brigands ; & après beaucoup de succès heureux, il s'empara de l'empire. A son couronnement il se fit appeler *Hûm vu*, c'est-à-dire, homme vaillant & belliqueux, & depuis les lettres donnèrent à sa famille le nom de *Tai mîm*, qui signifie, règne éclatant ou d'un grand éclat. Sa postérité domina dans la Chine durant deux cent soixante-seize ans, & jusqu'à l'année 1643, que les Tartares se rendirent maîtres de l'empire, & détruisirent la famille royale. Tous ceux qui se révoltent disent que c'est par ordre du Ciel, qui les a ^{p.261} envoyés pour soulager le peuple opprimé par la tyrannie de ceux qui gouvernent ; & cette opinion ou plutôt cette vision trouve tant de crédit dans l'esprit des Chinois & est tellement enracinée dans leurs esprits, qu'il semble qu'elle leur soit naturelle, puisqu'il n'y en a pas un qui n'ait quelque espérance d'être un jour empereur. C'est là le sujet des fréquentes révoltes qu'on voit dans cet empire, aujourd'hui dans une province, demain dans une autre, & même dans une seule ville & dans un seul village. On voit quelquefois un misérable s'ériger en roi ou être fait empereur, tantôt par une cinquantaine de bandits, tantôt par cent ou deux cents paysans, & plus souvent encore par une certaine secte d'idolâtres, qui font profession de créer de nouveaux rois, & d'établir un nouveau gouvernement dans l'empire. C'est une chose surprenante de voir les comédies, ou si l'on veut les tragédies qui sont tous les jours représentées dans cet empire comme sur un théâtre. Car celui qui fait aujourd'hui le métier de bandit, & qui en cette qualité est craint & haï, ayant changé de personnage & pris la couronne, les habits & le nom de roi, sera demain aimé & respecté de tout le monde, & quoiqu'on sache qu'il est d'une naissance vile & abjecte, on le nommera aussitôt Fils du Ciel & seigneur de l'univers. D'autant que les Chinois, comme nous avons dit, appellent leur ^{p.262} royaume *Tien hiá*, c'est-à-dire tout ce qui est sous le ciel, ou *Sú hai chi nún*, c'est-à-dire tout ce qui est entre les quatre mers. Titres conformes à leur orgueil & à leur ignorance, & au mépris qu'ils ont pour

Nouvelle Relation de la Chine

les étrangers : en sorte que c'est la même chose entre eux, d'appeler un homme maître de tout ce qui est sous le Ciel ou entre les quatre mers, que de dire qu'il est roi de la Chine.

Les Chinois donnent à leur empereur plusieurs titres superbes & magnifiques. Par exemple, ils l'appellent *tien çù*, Fils du Ciel ; *xim tien çù* ; saint Fils du Ciel ; *hoâm ty*, auguste & grand empereur ; *xim hoâm*, saint empereur, *hoâm xam*, auguste souverain : *xim kiun*, saint prince ; *xím xám*, sainte souveraineté ; *que chù*, seigneur du royaume ; *uam*, roi ; *que uâm*, roi du royaume ; *chao tim*, palais royal ; *uan sui*, dix mille ans ; & beaucoup d'autres noms semblables pleins de grandeur & de majesté, que je laisse pour ne pas ennuyer le lecteur. En sorte que c'est la même chose de dire le Fils du Ciel, ou dix mille ans, ou palais royal, que de dire le roi ou l'empereur. Avec tout cela, ce prince est bien éloigné de la folie du roi de Monomotapa, qui croit qu'il a le pouvoir de commander au soleil, à la lune, & aux étoiles ; & de l'artifice du roi de Siam, qui sachant par expérience que la grande rivière qui traverse son royaume déborde tous les ans en certaine saison, ^{p.263} & qu'elle se retire en un certain temps à peu près, sort en grande pompe de son palais, & commande aux eaux de se retirer, & de descendre à la mer. Car quoique les Chinois donnent ces grands noms à leur roi, & qu'il le souffre, ni lui ni eux, du moins les lettrés & les personnes sages, ne sont pas si dépourvus de raison, que de croire qu'il est fils naturel du ciel ; mais seulement qu'il est son fils adoptif & qu'il l'a choisi pour être maître de cet empire, & pour gouverner & défendre le peuple. On ne saurait nier toutefois que ces noms ne marquent quelque présomption dans ceux qui les donnent, & dans celui qui les reçoit : mais elle est en quelque façon excusable dans un peuple payen & qui habite un empire si grand, si puissant & si florissant. D'autant plus que jamais le roi ne s'en sert en parlant de lui-même : car en particulier il emploie le mot *ngò*, qui veut dire moi, & qui est commun à tous ses sujets ; & quand il parle en public assis dans son trône, il se sert du mot *chin*, qui signifie aussi moi ; mais avec cette différence que personne que lui ne s'en peut servir, en quoi il est beaucoup plus

Nouvelle Relation de la Chine

modeste que la plupart des autres princes qui songent continuellement à s'élever par de nouveaux titres.

La plupart des rois sont des ducs, des marquis & d'autres grands seigneurs, aussi bien que l'empereur de la Chine ; mais celui-ci s'attribue de ^{p.264} plus, au moins dans les derniers temps, le pouvoir de faire des dieux & des idoles. C'était autrefois la coutume dans cet empire, que quand les rois voulaient récompenser le mérite de quelque homme illustre pour les grands services qu'il avait rendus à l'État, ils lui bâtissaient après sa mort un palais magnifique, où ils mettaient ordinairement son nom gravé en or, avec des titres & des dignités proportionnées à ses mérites. Il y a plus de mille ans qu'il y avait dans la Chine un grand capitaine, qui durant plusieurs années défendit l'État & le peuple, & rétablit le roi & le royaume dans son ancien lustre par le gain de plusieurs combats & batailles, avec des périls & des travaux immenses, & aux dépens de quantité de blessures ; & enfin de sa propre vie, qu'il perdit en combattant contre les rebelles. Pour reconnaître une si grande fidélité & tant d'actions héroïques, l'empereur résolut de lui donner après sa mort la dignité qu'il lui avait conservée durant sa vie : ainsi il lui fit bâtir un temple magnifique, où il fit mettre sa figure, & le déclara empereur de toute la Chine. Ce vaillant homme & beaucoup d'autres semblables sont maintenant adorés comme des pagodes ou des dieux, par le roi & par tous les Chinois qui, ayant oublié que l'intention de leurs ancêtres n'était autre que d'honorer les personnes vertueuses, & d'exciter les autres par leur exemple ^{p.265} à être fidèles & vaillants, ont perdu peu à peu la connaissance qu'ils avaient autrefois, qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, & se sont précipités dans l'abîme de l'idolâtrie. A présent les rois de la Chine sont en possession de déifier qui bon leur semble, comme faisait anciennement le Sénat de Rome, dont voici deux exemples qui méritent d'être remarqués. Lorsque le père Mathieu Ricci entra dans la Chine, elle était gouvernée par l'empereur *Ván lié*, dont le règne qui dura quarante-huit ans, fut aussi heureux pour l'État, où il maintint toujours la paix & l'abondance, qu'il fut malheureux lui-même dans la conduite de sa

Nouvelle Relation de la Chine

famille. Il choisit pour gouverneur du prince héritier de la couronne, un colao ou conseiller d'État très habile & très savant, nommé *Cham Kiu chem*. Celui-ci abusant de la facilité d'entrer dans le palais, que lui donnaient son crédit & sa dignité, se familiarisa de telle sorte avec la mère de l'empereur, qu'elle s'abandonna à cet officier ; mais l'empereur l'ayant appris, il lui fit aussitôt perdre la vie. Cette dame outrée de cet affront & de la mort de ce co lao, & craignant une pareille destinée, tomba malade & mourut en peu de jours. Alors l'empereur pour rétablir en quelque façon la réputation de sa mère par ses honneurs extraordinaires, déclara solennellement qu'elle était *kieu liên pu sa*, c'est-à-dire déesse des neuf fleurs ; p.266 & elle a des temples dans tout l'empire, ou elle est adorée sous ce titre, de même que la courtisane Flore était honorée par les Romains comme déesse des fleurs. Après la mort de ce *co lao*, les mandarins conseillèrent à l'empereur de faire brûler les commentaires qu'il avait faits sur les livres composés par Confucius ; mais il leur répondit avec sa prudence ordinaire, qu'il punissait les mauvaises œuvres, & non pas les bonnes qu'il avait faites pour l'instruction du prince & de tout l'empire. En effet, ce commentaire est le plus excellent que les Chinois aient sur cette matière. Il est rempli de très beaux discours moraux & bien suivis, de maximes & de raisonnements solides, & de décisions justes & claires sur beaucoup de difficultés ; & c'est aussi par ces raisons le livre qu'étudient ceux de nos pères qui ont acquis quelque connaissance de la langue.

Il y a plus de quatre cents ans qu'un bonze de la secte de ceux qui ne se rasent pas la tête, & qui se marient, & que les Chinois appellent *taó sú*, s'empara de telle sorte de l'esprit du roi qui régnait en ce temps-là, par le moyen de la chimie, & ensuite par la magie, & par des inventions diaboliques, que non seulement il l'estima plus qu'homme durant sa vie, mais même après sa mort il le déclara Dieu & Seigneur du Ciel, du soleil, de la lune & des étoiles. On peut voir par p.267 ces deux exemples combien est grande l'ignorance du peuple, qui croit que l'empereur a le pouvoir de faire d'un homme faible & misérable, un dieu tout-puissant ; & jusqu'à quel excès va la flatterie des gens de lettres,

Nouvelle Relation de la Chine

qui non seulement approuvent, mais qui persuadent au roi de faire des actions si contraires à toute sorte de raison. C'est aussi ce qui nous donne lieu de les convaincre plus facilement par ce dilemme. Ou le roi est plus puissant que ce pagode ou ce dieu ; ou ce pagode est plus puissant que le roi. S'ils répondent que c'est le roi, nous leur disons, d'où vient donc que le roi se met à genoux devant le pagode, & qu'il l'adore inclinant la tête jusqu'à terre ? Pourquoi lui offre-t-il de l'encens ? Pourquoi lui demande-t-il une longue vie pour lui, la paix pour son État & autres choses pareilles ? S'ils disent, comme ils font ordinairement que le pagode est plus puissant, nous leur répondons de cette sorte. Cette puissance ne peut lui venir que de ce qu'il est pagode ; or c'est le roi qui l'a fait pagode, donc le roi est plus puissant que lui. Et pour leur faire voir que le pagode n'a aucun pouvoir, nous leur demandons si le roi leur peut donner une longue vie, la santé, des enfants, &c. Ils répondent que non seulement il ne peut pas les leur accorder, mais qu'il ne peut pas se les donner à soi-même. Cela étant ainsi, leur répliquons-nous, ^{p.268} comme le pagode tient du roi tout le pouvoir qu'il a, & que le roi ne peut pas lui donner cette puissance, puisqu'il ne l'a pas lui-même, comme vous l'avouez, il s'ensuit évidemment que le pagode ne l'a pas non plus. Ils entendent bien la force de ces raisons, & quelques-uns abandonnent leurs erreurs pour embrasser la vérité ; mais la plupart répondent, avec beaucoup de civilité, *Tsái lái lim kiao*, c'est-à-dire, nous reviendrons une autre fois écouter votre doctrine ; Ce qui est la même réponse que les Aréopagites firent à Saint Paul.

Voici l'état des revenus de ce puissant monarque qui entrent tous les ans dans ses trésors & dans ses magasins. Nous l'avons tiré d'un auteur fort exact, & d'une grande autorité parmi les Chinois, & dont les livres s'appellent *ù hio pién*.

Il entre tous les ans dans le Trésor royal dix-huit millions & six cent mille écus d'argent, en quoi toutefois, ne sont pas compris les droits qu'on lève sur tout ce qui s'achète & qui se vend dans tout l'empire, ni le profit de quelques millions que le roi prête à des usures excessives ;

Nouvelle Relation de la Chine

ni les revenus des terres, des bois & des jardins royaux qui sont en grand nombre ; ni l'argent des confiscations qui se monte quelquefois à plusieurs millions, comme nous le voyons chaque jour en cette cour ; ni enfin les rentes des biens immeubles confisqués sur les criminels de lèse-majesté, sur ^{p.269} les rebelles, sur ceux qui volent les deniers royaux, ou qui volent sur le peuple, jusqu'à la somme de mille écus & au-dessus, ou qui commettent des crimes énormes, ou qui font de grandes fautes dans l'exercice de leurs charges & en d'autres cas, que l'avarice des ministres détermine pour avoir prétexte de dépouiller les particuliers.

Il entre aussi dans le Trésor sous le titre de revenus de la reine, dix-huit cent vingt-trois mille neuf cent soixante-deux écus.

On porte tous les ans, dans les magasins de la cour,

1° Quarante-trois millions trois cent vingt-huit mille huit cent trente-quatre sacs de riz & de blé.

2° Treize cent quinze mille neuf cent trente-sept pains de sel, du poids de cinquante livres chacun.

3° Deux cent cinquante-huit livres de vermillon très fin.

4° Quatre-vingt-quatorze mille sept cent trente-sept livres de vernis.

5° Trente-huit mille cinq cent cinquante livres de fruits secs, comme de raisins, de figues, de noix, de châtaignes, &c.

On porte dans les garde-robes du roi :

1° Seize cent cinquante-cinq mille quatre cent trente-deux livres de pièces de soie de diverses couleurs, comme toiles, velours, satins, damas & autres, en quoi ne sont pas compris les habits royaux qu'apportent les barques dont nous avons parlé. ^{p.270}

2° Quatre cent soixante-seize mille deux cent soixante-dix pièces de soie légères, dont les Chinois s'habillent en été.

Troisièmement, deux cent soixante-douze mille neuf cent trois livres de soie crue.

Nouvelle Relation de la Chine

Quatrièmement, trois cent quatre-vingt-seize mille quatre cent quatre-vingts pièces de toile de coton.

Cinquièmement, quatre cent soixante-quatre mille deux cent dix-sept livres de coton.

Sixièmement, cinquante six mille deux cent quatre-vingts pièces de toile de chanvre.

Enfin, vingt-un mille quatre cent soixante-dix sacs de fèves, qu'on donne aux chevaux du roi au lieu d'avoine. Et deux millions cinq cent quatre-vingt-dix-huit mille cinq cent quatre-vingt-trois bottes de paille, chacune du poids de quinze livres. Ces deux derniers articles étaient ainsi sous les rois chinois ; mais ils sont à présent au triple, & même au quadruple, à cause de la grande quantité de chevaux que ces rois tartares entretiennent.

Outre toutes ces choses tirées du livre que j'ai cité, on en amène plusieurs autres à la cour par forme de redevances. Comme des bœufs, des moutons, des cochons, des oies, des canards, des poules & autres animaux domestiques ; quantité de venaison & de gibier, comme des sangliers, des ^{p.271} ours, des cerfs, des daims, des lièvres, des lapins des poules de bois & d'autres oiseaux terrestres & aquatiques ; des poissons, comme des barbeaux, des truites fort grandes & beaucoup d'autres, tous excellents & dont je ne sais pas les noms en portugais ; toutes sortes d'herbes de jardin, aussi vertes & aussi fraîches au milieu de l'hiver, qui est très grand en cette cour, qu'au milieu du printemps. En quoi il faut avouer que l'industrie de cette nation est admirable ; car ils conservent aussi toutes sortes de fruits en des lieux préparés exprès, où par des fourneaux souterrains ils donnent tel degré de chaleur que bon leur semble ; en sorte qu'on ne peut pas se persuader qu'elle soit artificielle, à moins que de le voir. On apporte aussi de l'huile, du beurre, du vinaigre, & toutes sortes d'épiceries, des vins précieux de divers endroits & de différentes compositions ; des farines, des pains, des massépains, & des biscuits d'une infinité de sortes ; de toutes les espèces de fruits que nous avons en Europe, comme des

Nouvelle Relation de la Chine

melons, des concombres, des raisins, des cerises, des pêches, des poires, des pommes & beaucoup d'autres que nous n'avons pas.

Je n'ai pu savoir au juste la quantité précise qu'on apporte tous les jours de toutes ces choses. Je puis toutefois assurer qu'il en entre au palais une si grande abondance, qu'elle paraîtrait incroyable, si je pouvais l'expliquer exactement. Je me contenterai, ^{p.272} pour en donner quelque idée, de rapporter ce qui suit. Le huitième décembre 1669, le roi ordonna à trois mandarins de venir brûler de l'encens devant le tombeau du père Jean Adam, pour lui faire honneur, & nous fit donner à trois pères qui nous trouvions à la cour trois cent vingt-cinq écus pour les frais de son enterrement. Plusieurs mandarins de nos amis & la plupart des chrétiens de Pe kim, assistèrent à la cérémonie, qui fut très belle & très curieuse, mais qui n'est pas de mon sujet. Le lendemain neuvième nous allâmes, suivant la coutume, rendre grâces à l'empereur de cette faveur extraordinaire. Après que nous nous fûmes acquittés de ce devoir, Sa Majesté nous envoya dire d'attendre, & qu'elle nous voulait faire une nouvelle grâce. Nous attendîmes plus d'une heure ; & à trois heures après midi on nous fit entrer dans la salle royale, où il était dans son trône, & nous commanda de nous asseoir à la première table du troisième rang du côté droit. Nous lui obéîmes, & plusieurs des principaux de ceux qui demeurent au palais, parmi lesquels il y en avait beaucoup du sang royal, s'assirent aussi selon leurs rangs. Il y avait deux cent cinquante tables, & sur chacune vingt-quatre plats d'argent d'un palme & demi de diamètre, mis les uns sur les autres, à la manière des Tartares, c'est-à-dire, qu'on en met une partie sur la table, & les autres entre-deux en l'air, ^{p.273} leurs bords étant soutenus par les bords des premiers, tous remplis de viandes & de diverses sortes de fruits & de confitures, mais sans aucun potage. Au commencement du festin, l'empereur nous envoya de sa table deux plats d'or plus grands que les précédents, & pleins de confitures & de fruits d'un goût excellent. Au milieu du repas il nous fit apporter un autre plat d'or, où il y avait vingt pommes des plus grandes & des meilleures de ce royaume, appelées *pin qūo*. Sur la fin il nous envoya

Nouvelle Relation de la Chine

encore un plat rempli de belles poires, & de ces pommes d'or dont nous avons parlé ailleurs. La grâce que l'empereur nous fit en cette occasion, nous parut extraordinaire, & à tous ceux qui en entendirent parler ; mais elle est ordinaire pour tous les autres qui y furent invités, puisque le roi leur donne tous les jours un semblable repas. Toutefois il leur en donne de bien plus magnifiques, & à tous les grands seigneurs & mandarins de la cour, qui sont au nombre d'environ cinq mille, en certaines occasions de fêtes & de réjouissances publiques. Et par là le lecteur pourra connaître la grandeur & la puissance de cet empereur ; & que l'abondance des provisions de toutes sortes qui entrent continuellement dans cette cour, est au-dessus de la description que j'en ai faite.

@

CHAPITRE XVII

Description de la ville de Pe kim. Des murailles qui enferment le palais de l'empereur & de la forme des principales maisons de la Chine ([170](#))

@

p.275 La ville ou cour de Pe kim est située dans une plaine ([171](#)). Elle forme un vaste carré, dont chaque côté est de douze stades chinois, qui font environ trois milles d'Italie, & près d'une lieue de Portugal. Elle a neuf portes, trois du côté du midi, & deux de chacun des autres côtés ; & non pas douze ([172](#)), comme le dit le père Martini dans son Atlas page 29, en quoi il paraît avoir suivi Marc Polo, livre second, chapitre septième. Cette ville est maintenant habitée par les Tartares & par leurs troupes divisées en huit quartiers ou bannières, comme ils les appellent. Mais comme sous les rois précédents les habitants s'étaient tellement multipliés, qu'ils ne pouvaient être contenus dans cette p.276 capitale ni dans ses neuf faubourgs qui répondent aux neuf portes, & qui, s'ils ne sont pas chacun une grande ville, sont du moins autant de grands bourgs ; on bâtit une nouvelle ville carrée aussi, dont chaque côté est de six stades chinois, ou d'un mille & demi d'Italie, & dont le côté du nord joint celui du midi de l'ancienne. Elle a sept portes, chacune un faubourg bien peuplé ([173](#)), surtout celui qui regarde le couchant parce que c'est le côté par où entrent tous ceux qui de tout l'empire viennent par terre à cette capitale. L'une & l'autre ville est divisée en cinq quartiers ou territoires, comme nous l'avons dit dans le quatorzième chapitre. Les principales rues vont les unes du nord au sud, & les autres de l'est à l'ouest : mais elles sont toutes si droites, si longues, si larges & si bien proportionnées, qu'il est aisé de connaître qu'elles sont tracées au cordeau, & non pas faites au hasard comme dans nos villes de l'Europe. Les petites rues courent toutes de l'est à l'ouest, & divisent en des îles égales & proportionnées tout l'espace qui est entre les grandes rues. Elles ont les unes & les autres leurs noms

Nouvelle Relation de la Chine

particuliers, comme la rue des parents du roi, la rue de la tour blanche, des lions de fer, du poisson sec, de l'eau de vie, & ainsi des autres. On vend un livre qui ne traite que du nom & de la situation des rues, dont se servent les valets qui accompagnent les ^{p.277} mandarins à leurs visites & à leurs tribunaux, & qui portent leurs présents, leurs lettres & leurs ordres en divers endroits de la ville & de l'empire. Car ils en envoient continuellement un grand nombre par tout le royaume, & c'est de là qu'est venu ce bon mot si souvent répété par les Chinois que les provinces donnent des mandarins à Pe kim, & que Pe kim leur donne en échange des laquais & des messagers. Et en effet il est rare de voir un mandarin originaire de cette ville. La plus belle de toutes ces rues est celle qu'on appelle *cham gān kiai*, c'est-à-dire, la rue du perpétuel repos. Elle va de l'est à l'ouest, bordée du côté du nord par les murs du palais du roi, & du côté du sud par divers tribunaux & palais de grands seigneurs. Elle est si vaste, qu'elle a plus de trente toises de largeur ([174](#)), & si fameuse, que les savants dans leurs écrits l'emploient pour signifier toute la ville, en prenant la partie pour le tout ; car c'est la même chose de dire, un tel est dans la rue du perpétuel repos, que de dire qu'il est à Pe Kim. Si les maisons étaient élevées & bâties sur le devant comme les nôtres, la ville serait beaucoup plus belle ; mais elles sont toutes basses, pour marquer le respect qu'ils ont pour le palais du roi. Il y en a quelques-unes des plus grands seigneurs qui sont hautes & magnifiques, mais elles sont placées en dedans & on ne voit sur la rue qu'une grande ^{p.278} porte, avec des maisons basses des deux cotés, occupées par des domestiques & par des marchands & des ouvriers. Cette coutume toutefois sert à la commodité publique ; car dans nos villes une bonne partie des rues est bordée par les maisons des personnes considérables ; & ainsi on est obligé, pour se pourvoir des choses nécessaires, d'aller bien loin à la place ou sur les ports. Au lieu qu'à Pe kim & il en est de même de toutes les autres villes de la Chine, on trouve à acheter à sa porte tout ce qu'on peut désirer pour l'entretien & pour la subsistance, & même pour le plaisir ; parce que ces petites maisons sont des magasins, des cabarets, ou des boutiques.

Nouvelle Relation de la Chine

La multitude du peuple est si grande dans cette ville, que je n'ose le dire, & ne sais même comment le faire entendre. Toutes les rues de l'ancienne & de la nouvelle ville en sont remplies, autant les petites que les grandes, celles qui sont au milieu, que celles qui sont vers les extrémités ; & la foule est si grande partout, qu'elle ne peut être comparée qu'aux foires & aux processions de notre Europe.

Le palais de l'empereur est situé au milieu de cette grande ville, & regarde le midi, suivant la coutume de cet empire, où l'on voit rarement une ville, un palais, ou la maison d'une personne considérable, qui ne soit tournée du même côté. Il est entouré d'une double enceinte de murailles, ^{p.279} l'une dans l'autre, en forme de carré long. L'enceinte extérieure est une muraille d'une hauteur & d'une épaisseur extraordinaire, enduite dedans & dehors d'un ciment ou chaux rouge, & couverte d'un comble ou petit toit de briques vernissées d'une couleur jaune dorée, fait avec beaucoup d'art & d'agrément. Sa longueur depuis la porte du sud jusqu'à celle de nord, est de huit stades chinois, ou de deux milles d'Italie ; sa largeur de quatre stades ou d'un mille, & son circuit de vingt-quatre stades ou de six milles. Cette enceinte a quatre portes, une au milieu de chaque côté, & chacune est composée de trois portes, dont celle du milieu est toujours fermée, & ne s'ouvre que pour le roi seul. Les autres servent à ceux qui entrent ou sortent du palais, & sont tout à fait ouvertes depuis le point du jour, jusqu'à ce qu'on sonne la retraite, à la réserve des méridionales qui ne sont qu'entrouvertes, à moins que le roi ne sorte ou ne rentre. Du temps des rois chinois, la garde de chaque portail était de trente soldats avec leur capitaine, & de dix eunuques ; mais à présent il n'y a que vingt Tartares avec leur officier. Par où l'on voit que les pères Alvaro Semedo, page 143, & Martini, page 31, qui disent que la garde de chaque porte est de trois mille hommes & de cinq éléphants, ont été mal informés, ayant pris le tout pour une partie. Car il est vrai que la ^{p.280} garde est de trois mille hommes en tout, qui étant distribués par compagnies & par escouades ou brigades, gardent jour & nuit, tour à tour & tant de jours par mois, les portes de la ville & celles

Nouvelle Relation de la Chine

du palais, où il y en a plusieurs autres outre celles que nous avons dites, & diverses tours qui environnent la muraille intérieure. Pour les éléphants, ils ne sont point aux portes, mais dans leur écurie ou plutôt dans leur palais ; car ils sont logés dans une vaste cour, au milieu de laquelle il y a une grande & belle salle, où ils font leur demeure durant l'été ; mais pendant l'hiver on les met dans des salles séparées & plus petites, dont le pavé est échauffé avec des fourneaux : sans quoi ces animaux ne pourraient pas supporter la rigueur du froid de ce climat, où il arrive même souvent qu'ils meurent par la négligence de ceux qui en ont le soin. Il n'y en a pas plus de cinq ou six, qu'on amène de la province de Yûn nân. On ne les tire de leur logement que quand le roi sort du palais pour quelque fonction publique, comme pour quelque sacrifice & autres choses semblables. L'entrée de ces portes est défendue aux bonzes des pagodes, aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés, aux gueux, à ceux qui ont des balafres, des goitres, le nez ou les oreilles coupées, & en un mot à tous ceux qui ont quelque difformité considérable.

La muraille intérieure qui entoure immédiatement ^{p.281} le palais, est extrêmement haute & épaisse, bâtie de grandes briques toutes égales, & embellie de créneaux bien ordonnés. Elle a du nord au sud six stades, ou un mille & demi d'Italie, un stade & demi de largeur, & quinze stades, ou cinq mille moins un quart, de circonférence. Elle a quatre portes avec de grandes voûtes & arcades ; celles du sud & du nord sont triples, comme les portes de la première enceinte, & celles des côtés simples. Sur ces portes & sur les quatre angles de la muraille s'élèvent huit tours ou plutôt huit salles d'une grandeur extraordinaire, & d'une très belle architecture, vernissées au dedans d'un beau rouge semé de fleurs d'or, & couvertes de tuiles vernissées de jaune. Sous les rois chinois, vingt eunuques faisaient la garde à chacune de ces portes ; à présent les Tartares ont mis à leur place quarante soldats avec deux officiers. L'entrée est permise à tous les mandarins des tribunaux qui sont au dedans du palais, & à tous les officiers & la maison du roi. Mais elle est rigoureusement défendue à tous les autres, s'ils ne montrent

Nouvelle Relation de la Chine

une petite table de bois ou d'ivoire, où leur nom & le lieu où ils doivent servir soient marqués, avec le cachet du mandarin de qui ils dépendent. Cette seconde muraille est environnée d'un profond & large fossé, revêtu de pierre de taille, & plein de grands & excellents poissons. ^{p.282} Chaque porte a un pont-levis pour traverser le fossé, à la réserve de celle du sud qui l'a plus au dedans, comme nous le dirons plus bas.

Dans le grand espace qui sépare les deux murailles, il y a plusieurs palais détachés, les uns ronds, les autres carrés, qui ont tous des noms conformes aux usages & aux divertissements pour lesquels ils ont été construits, & qui sont si vastes, si riches, & si bien ornés, qu'ils pourraient suffire non seulement à des princes mais encore à quelques rois de notre Europe.

Dans le même espace du côté de l'orient, & joignant la première muraille, coule une rivière qu'on traverse sur divers ponts, tous fort beaux, & faits entièrement de marbre, à la réserve de l'arcade du milieu qui est un pont-levis de bois ; tous les autres ponts qu'on voit en bon nombre dans le palais, sont bâtis de la même manière. Du côté de l'occident, où l'espace est beaucoup plus large, il y a un lac fort poissonneux, long de cinq stades ou d'un mille & un quart d'Italie, & fait en forme de viole. On le traverse à l'endroit le plus étroit, qui répond aux portes des murailles, sur un beau pont, dont les extrémités sont ornées par deux arcs de triomphe à trois arcades chacun, élevés, majestueux, & d'une excellente architecture. Ce lac, dont Marc-Polo fait mention, livre 2, chapitre 6, est environné de palais ou maisons de ^{p.283} plaisance, bâtis partie dans l'eau, & partie en terre ferme, & le milieu est garni de barques très propres, dont le roi se sert quand il veut prendre le plaisir de la pêche ou de la promenade. Le reste des deux espaces de l'est & de l'ouest, qui n'est point occupé par le lac ou par les palais détachés, est divisé en rues larges & bien proportionnées, habitées par les officiers & par les artisans qui servent dans le palais du roi. Au temps des rois précédents il y avait dix mille eunuques ; mais ceux qui règnent présentement ont mis en leur place des Tartares & des Chinois de la province de Leaò tūm, qui sont considérés comme

Nouvelle Relation de la Chine

Tartares par une grâce particulière. Voilà ce qui regarde les dehors du palais, il faut parler maintenant de ce qui est au dedans.

Pour l'intelligence de ce qui suit, il faut remarquer deux choses. La première que, comme nous l'avons déjà dit, toutes les villes & tous les palais du roi, des grands seigneurs, des mandarins, & des personnes riches, sont construits de telle sorte que les portes & les principaux appartements regardent ou sont tournés du côté du midi. La seconde, qu'au lieu que nous bâtissons nos logements à divers étages, les uns sur les autres, les Chinois les font sur un même plan, les uns au-delà des autres, & qu'ainsi nous occupons l'air & eux la terre. Par exemple, la grande porte qui regarde le sud ^{p.284} est sur la rue, & a de petites maisons de part & d'autre, & c'est là le premier appartement. On trouve ensuite une basse cour, & au bout une seconde porte où est le second appartement. Il est suivi d'une cour plus vaste, qui aboutit à une grande salle destinée pour recevoir les étrangers. Après une troisième cour, on trouve le quatrième appartement, où demeure le maître de la maison, ensuite une autre cour, & un cinquième appartement, où l'on met les nippes, les bijoux & les meubles les plus précieux. Au-delà il y a un jardin, & au bout le sixième & dernier appartement, avec une petite porte au milieu, qu'on ouvre seulement quand l'occasion ou la nécessité le demande. A l'est & à l'ouest de ces cours, il y a des logements moins considérables. Les domestiques avec leur femmes & leurs enfants demeurent dans celle qui joint la grande porte, & les autres sont occupées par les dépenses & les offices de la maison. Les maisons des mandarins & des personnes riches sont ordinairement disposées de cette manière : mais celles des grands seigneurs occupent encore plus de terrain & ont plus d'appartements, plus grands & plus élevés à proportion de leur dignité : tout étant si bien réglé dans la Chine, que les mandarins ni les grands seigneurs ne peuvent bâtir leurs maisons, que conformément à ce qui est ordonné par les lois.

@

CHAPITRE XVIII

Des vingt appartements du palais de l'empereur

@

p.297 Le palais du roi a vingt appartements, qui vont en ligne droite du sud au nord. Mais pour comprendre leur situation, il faut observer qu'entre l'enceinte extérieure du palais & la muraille méridionale où est la porte principale de la ville, il y a un très grand espace dépendant du palais, & disposé de la manière suivante. Quand on entre par la porte de la ville, on se trouve dans une grande & belle rue qui s'étend le long de la muraille de la ville ; & après l'avoir traversée, on entre dans un terrain carré environné d'une balustrade de marbre. Au-delà de cet endroit il y a une seconde rue ornée de part & d'autre de deux arcs de triomphe, dans laquelle on ne peut pas aller en chaise ni à cheval, comme dans la première ; mais il faut descendre au premier arc de triomphe & marcher à pied jusqu'au delà p.298 du second, à cause qu'on manquerait au respect qu'on doit au premier appartement du palais, qui est de l'autre côté de la rue, dans une distance égale de ces deux arcs. Ce premier appartement s'appelle *tai cim mûen*, c'est-à-dire, portail de grande pureté. Il consiste en trois grandes portes avec trois voûtes fort longues & fort larges, au-dessus desquelles est une très belle salle. Ces portes ne sont jamais ouvertes que quand le roi veut sortir de la ville. Au-delà de ce premier appartement il y a une grande & vaste cour ornée des deux côtés de portiques & de galeries soutenues par deux cents colonnes, qui étant vues de la porte, font une longue & très agréable perspective. Cette cour est large de deux traits d'arc, & longue de plus de deux portées de mousquet, & elle est terminée du côté du nord par la fameuse rue du perpétuel repos, dont nous avons déjà parlé, & qui continue au travers de deux portes qu'on y voit de part & d'autre. Ces deux portes prennent le nom de cette rue dans laquelle elles sont bâties ; car la première s'appelle la porte orientale de rue du perpétuel repos, & l'autre la porte occidentale de la même rue.

Nouvelle Relation de la Chine

Tout ce que je viens de décrire est encore hors des deux enceintes du palais, & ne lui sert que de vestibule & d'avenue, mais si majestueuse qu'elle inspire du respect. En continuant d'aller en droite ligne du sud au nord, on voit au milieu de la muraille extérieure, ^{p.299} qui, comme j'ai dit, borde du côté du nord la rue du perpétuel repos, le second appartement & le second portail, qui devrait plutôt être appelé le premier, puisque tous ceux qui vont au palais sont obligés d'y passer. Il est composé de cinq portes, savoir de trois grandes qui ne s'ouvrent que pour le roi, & de deux petites à côté, & peu élevées au-dessus du rez-de-chaussée, par lesquelles passent tous ceux qui entrent & qui sortent, même les plus grands seigneurs. Au-dessus de ces portes, & il en est de même de toutes les autres, s'élève une grande salle ornée de quantité de colonnes avec les bases & les chapiteaux dorés & peinte par dehors d'un vernis vermeil, & par dedans d'un vernis or & azur. Cet appartement est suivi d'une cour incomparablement plus grande que la précédente & qui à l'orient & à l'occident est bordée de salles & de chambres, avec leurs portiques & leurs galeries, comme toutes les autres cours dont nous avons parlé. Après celle-ci, on trouve le troisième appartement appelé le portail du commencement. Il est suivi d'un cour comme les autres qui aboutit au quatrième appartement, qu'on appelle la tour ou le portail du midi, & qui est le premier de la muraille intérieure. Il est composé de trois vastes voûtes & d'une salle au dessus, d'une architecture pareille à celle du troisième, mais beaucoup plus grande, plus élevée & plus majestueuse. Elle a des deux ^{p.300} côtés deux murailles en forme de corridors ou de galeries, qui s'étendent vers le midi, de la longueur d'une portée de mousquet, & qui à leurs extrémités au nord & au sud sont terminées par quatre pavillons ou salles semblables à celle du milieu, mais plus petites. Leurs toits sont hexagones ou à six pentes & sont couronnés de chiens de bronze doré ; & ces cinq bâtiments ensemble font un effet surprenant, & inspirent de l'étonnement & du respect par leur grandeur & par leur richesse. C'est au milieu de cette grande salle du milieu que sont le tambour & la cloche dont nous avons parlé dans le huitième chapitre. Elle est suivie d'une cour pareille aux précédentes, & du cinquième

Nouvelle Relation de la Chine

appartement appelé le suprême portail. Il est fermé de cinq grandes & majestueuses portes, auxquelles on monte par 5 escaliers de 30 degrés chacun ; mais avant que d'y arriver, on traverse un profond fossé plein d'eau, sur cinq ponts qui répondent aux cinq escaliers. Les uns & les autres ont leurs parapets, balustres, colonnes, pilastres & perrons, avec des lions & d'autres ornements. Tout cela d'un marbre très blanc & très fin. En sorte que c'est avec raison que cet appartement porte le nom de portail suprême, puisqu'il est plus magnifique & plus majestueux que tous les autres. Il est suivi d'une très vaste cour, assortie des deux côtés de portiques & de galeries, avec des salles & des ^{p.301} chambres très belles & très riches. Cette cour aboutit au sixième appartement nommé la suprême salle impériale. On y monte aussi par cinq escaliers, chacun de quarante-deux marches d'un beau travail & d'un marbre très fin. L'escalier du milieu, par lequel le roi seul a droit de passer, est d'une largeur extraordinaire ; les deux plus voisins par où passent les grands seigneurs & les mandarins, sont moins larges ; les deux autres qui sont encore plus étroits, servent aux eunuques & aux officiers de la maison du roi. On dit que sous les rois chinois cette salle était une des merveilles du monde par sa beauté, par sa richesse & par sa grandeur : mais que les voleurs qui se soulevèrent durant les dernières révolutions la brûlèrent avec une grande partie du palais, lorsqu'ils abandonnèrent Pe kim de peur des Tartares. Celle qu'on voit à présent fut bâtie par les Tartares, qui comme des barbares qu'ils sont, se contentèrent qu'elle ressemblât en quelque façon à l'ancienne ; & toutefois elle ne laisse pas de remplir l'imagination, & de marquer la grandeur de l'empereur. C'est dans cette salle que ce prince, assis au milieu dans son trône, reçoit les soumissions de tous les grands seigneurs & des mandarins de lettres & d'armes ; mais comme cette cérémonie est très remarquable, ii ne sera pas hors de propos de la rapporter dans toutes ses circonstances.

^{p.302} **Lorsqu'une nouvelle famille s'empare de l'empire, aussitôt elle détermine les jours auxquels les seigneurs & les mandarins doivent aller rendre leurs devoirs à l'empereur. Cette nouvelle famille des Tartares a choisi le premier, le cinquième, le quinzième & le vingt-**

Nouvelle Relation de la Chine

cinquième jour de chaque lune ; & ainsi, chacun de ces jours, tous les grands seigneurs & mandarins de la cour, qui sont au nombre de près de cinq mille, s'assemblent dans les portiques, dans les salles & dans les chambres qui sont des deux côtés de la cour qui précède la porte du midi, dont nous avons parlé. Ils sont tous couverts de bonnets & de robes très riches en broderie d'or : mais toutefois différenciées à proportion de leur dignité, que l'on reconnaît par la diversité des bêtes & des oiseaux brodés à trois étages sur leurs bonnets, à leurs deux cotés, & sur la poitrine, avec des pierres précieuses de figures & de couleurs différente. Au point du jour, le roi part du onzième appartement, où il fait sa demeure, porté dans une magnifique chaise sur les épaules de seize eunuques, entouré de plusieurs autres personnes. Étant arrivé dans la salle, il s'assied sur un riche trône élevé au milieu, entre six hautes & grosses colonnes qui paraissent, & qu'on appelle colonnes de fin or, quoiqu'elles ne soient que dorées. Alors un eunuque se met à genoux au devant de la porte, & haussant la voix de toute sa force, dit d'un ton lent & p.303 éclatant Fa lûi, c'est-à-dire, que le Ciel lâche ses tonnerres. Aussitôt on fait retentir la cloche & le grand tambour du palais, des timbales, des trompettes, des hautbois, & des flûtes & on ouvre tout à la fois & avec précipitation toutes les portes du palais, à la réserve de celles du premier appartement ou portail. Dans le temps que ce fracas commence, les seigneurs & les mandarins se mettent en marche ; savoir les petits rois ou grands seigneurs du sang royal, & les mandarins de lettres, du côté de l'est, & les grands seigneurs qui ne sont pas du sang royal, & les mandarins d'armes, du côté de l'ouest. Ils marchent des deux côtés en bel ordre, & d'un pas égal, par des chemins droits pavés de grandes pierres de marbre, passant par les petites portes qui sont à côté des grandes. Les grands seigneurs montent les degrés & se placent selon leurs dignités sur le terre-plein ou perron qui est au devant de la grande salle ; & les mandarins à mesure qu'ils arrivent, se postent dans la cour selon leur rang & leurs prééminences dans les lieux destinés pour chacun des neuf ordres de mandarins, qui sont marqués & écrits sur de petits piliers fort bas. Quand ils sont ainsi disposés des deux côtés de la cour, laissant

Nouvelle Relation de la Chine

vide le chemin du milieu, par où le roi a accoutumé de passer, & qui est plus large & plus élevé que le reste, ils se tournent les uns vers les autres, c'est-à-dire, ceux de l'est vers ceux de l'ouest, & ceux-ci ^{p.304} de même vers ceux de l'est, & aussitôt le bruit de tous ces instruments cesse ; il se fait un grand silence, & tous se tiennent dans un respect & une modestie extraordinaire.

Alors le maître des cérémonies à genoux au milieu du grand degré de la salle, dit avec une voix éclatante & harmonieuse, les paroles suivantes :

— Très haut & très puissant prince, notre souverain seigneur, tous les princes du sang & grands seigneurs, & tous les mandarins de lettres & d'armes, sont arrivés & sont prêts à vous faire les soumissions qu'ils vous doivent.

Après cela il se lève, & s'étant mis debout sur le côté oriental du degré, il élève de nouveau la voix, & dit *Pài pān*, c'est-à-dire, mettez-vous en ordre. Aussitôt ils accommodent tous à leur manière leurs habits, leurs pieds, leurs mains & leurs yeux. Il continue : *Chuên xin*, tournez-vous ; & ils se tournent dans le moment vers la salle impériale ; *Qùej*, mettez-vous à genoux ; ce qu'ils sont tous ; *Kéù téù*, touchez la terre avec la tête ; ils la touchent ; *Ki lâi*, levez-vous & ils se lèvent. Ensuite il dit *Yé*, c'est-à-dire mettez les bras en arc, joignant les mains & les levant jusqu'au haut de la tête, & la baissant en cet état jusqu'aux genoux ; & cela étant fait, remettez-vous de bonne grâce comme vous étiez : car la lettre *Ye* toute seule signifie cette sorte de révérence. Ils font trois fois cette cérémonie, après quoi ils se mettent tous à genoux, & alors le maître ^{p.305} des cérémonies crie *Kéù téù*, touchez de la tête contre terre, & ils le font ; *Tsài kéù téù* touchez une seconde fois, *Yéu kéù téù*, touchez une troisième fois ; ce qu'ils sont tous. Quand ils battent les deux premières fois la terre avec le front, ils disent à basse voix *Ván sui*, c'est-à-dire, dix mille ans ; mais à la troisième ils disent, *Ván sui van ván sui*, ou dix mille ans dix milliers de milliers données ; car dix mille ans est le nom de l'empereur. Ce dernier prosternement étant fait, le maître des cérémonies répète *Ki lâi*,

Nouvelle Relation de la Chine

levez-vous, *Chuen xin*, tournez-vous, & ils se tournent les uns vers les autres ; & enfin *Quei pan*, mettez-vous en ordre, & ils se remettent en leurs places, redressant leurs rangs & leurs files.

Cependant le maître des cérémonies se met de nouveau à genoux, & avec la même voix respectueuse & éclatante il dit *Chaò y pi*, c'est-à-dire, très puissant seigneur, les cérémonies de cette soumission qui vous était due sont achevées. Alors on sonne de nouveau tous les instruments, & cependant le roi descend de son trône, & s'en retourne de la même manière qu'il était venu ; les grands & les mandarins font la même chose, & se retirent dans les salles & les chambres de la cour qui est devant le portail du midi, où ils se reposent & quittent les habits de cérémonies qu'ils avaient pris en venant au palais, qui sont différents de leurs habits ^{p.306} ordinaires & beaucoup plus riches. Toutefois pas un d'entre eux n'oserait les porter de couleur jaune, à peine d'être rigoureusement puni parce que les Chinois disent que le jaune est la reine des couleurs, puisque l'or, qui sans difficulté est le roi des métaux, l'a préférée à toutes les autres, & que par conséquent elle doit être réservée à l'empereur. En effet il paraît toujours en public avec une robe longue jusqu'à terre, de cette couleur, à fond de velours, relevé de quantité de petits dragons à cinq ongles en broderie d'or & d'un beau dessin, qui la couvrent toute. Deux grands dragons opposés l'un à l'autre remplissent avec leurs corps & leurs queues entortillées les côtés & le devant de la poitrine, & semblent vouloir saisir avec les dents & les griffes une belle perle qui paraît tomber des nues, pour faire allusion à ce que disent les Chinois, que le dragon se joue avec les nuées & avec les perles. Son bonnet, ses bottines, sa ceinture, en un mot tous ses vêtements sont précieux & magnifiques, & marquent beaucoup de grandeur & de majesté.

Après la salle impériale & la cour qui la suit, il y en a une autre appelée la salle très élevée, qui fait le septième appartement. Après une autre cour, on trouve une salle qui fait le huitième appartement, & qu'on appelle la suprême salle du milieu. La salle suivante, précédée de même d'une ^{p.307} cour, fait le neuvième appartement, & s'appelle la

Nouvelle Relation de la Chine

salle de la souveraine concorde. C'est dans cette salle & dans deux autres bâties de part & d'autre, que le roi vient deux fois le jour, le matin & l'après dînes, traiter des affaires de tout l'empire avec ses *co lao*, ou conseillers d'État, & avec les mandarins des six tribunaux suprêmes. Et c'est à cause de cela qu'à l'orient de cette salle il y a un beau palais pour le tribunal appelé *núi yuén*, ou tribunal du dedans, composé des conseillers d'État avec plus de trois cents mandarins grands & petits, & qui, comme nous avons dit, est au-dessus de tous les autres tribunaux de l'empire. Après une autre cour, on trouve le dixième appartement avec un beau portail & fort élevé, qu'on appelle le portail du ciel clair & net. Il a au milieu trois grandes portes, où l'on monte par trois escaliers de plus de quarante degrés chacun, & qui ont à leurs côtés deux petites portes comme toutes celles dont nous avons parlé, & dont nous parlerons ci-après. On entre ensuite dans une vaste cour, terminée par le onzième appartement qu'on appelle la maison ou demeure du ciel clair & net, & qui est le plus riche, le plus élevé, & le plus magnifique de tous. On y monte par cinq escaliers de marbre très fin, chacun de quarante-cinq degrés, & ornés de parapets, de colonnes, de balustres, & de plusieurs petits lions, & sur le haut ^{p.308} des deux cotés, de dix beaux & grands lions de bronze doré. Au milieu de la cour & à une distance proportionnée de ces escaliers, on voit une tour de bronze doré, ronde & finissant en pointe & de la hauteur de douze ou quinze pieds, avec des portes, des fenêtres, & quantité de petites figures ciselées très délicatement, & des deux côtés deux grands brasiers aussi de bronze doré, & d'un très beau travail, où jour & nuit on brûle des odeurs. C'est en ce bel appartement que l'empereur demeure avec les trois reines, dont la première qui s'appelle *hoam hêu*, c'est-à-dire, reine ou impératrice, demeure avec lui dans le quartier du milieu ; la seconde appelée *tūm cūm*, habite dans le quartier oriental & la troisième nommée *sǐ cūm*, dans l'occidental, qui aussi bien que le précédent joint celui du milieu. Les fils de ces trois reines sont tous légitimés, avec cette seule différence, que ceux de la première sont préférés aux autres dans la succession de l'empire. Il y a encore dans cet appartement & dans les suivants dont nous parlerons bientôt, mille

Nouvelle Relation de la Chine

& quelquefois deux & trois mille concubines, selon la volonté de l'empereur. Elles s'appellent *cūm niù* ou dames du palais : mais celles que le roi aime le plus, s'appellent *fi*, ou presque reines ; il leur donne quand il lui plaît, des bijoux qu'elles mettent à leur tête ou sur leur poitrine, & une portière de satin ou ^{p.309} de damas jaune, qu'elles mettent à leur porte, & qui les fait respecter par toutes les autres. Toutes ces dames ont des titres & des dignités particulières, & sont divisées en plusieurs classes ou ordres avec des habits & des parures distinctes, & des marques de leur rang, de même que les mandarins. Leurs fils & ceux des presque reines sont estimés bâtards.

Tout ce qui regarde le service du roi, des reines & des concubines, & le gouvernement du palais & de la maison royale était fait autrefois par dix mille eunuques, dont je pourrais décrire amplement la conduite, l'avarice, les richesses, l'orgueil, l'impureté, si ce discours n'était hors de mon sujet ; mais aussitôt que les Tartares furent maîtres de l'empire, ils en chassèrent neuf mille, & n'en réservèrent que mille pour le service intérieur du palais. Toutefois abusant de la jeunesse du feu roi, ils s'emparèrent si bien de son esprit par leurs ruses & par leurs flatteries, qu'ils se remirent presque dans leur ancienne autorité. Le roi étant mort, les quatre tuteurs ou régents tartares leur ôtèrent tout leur crédit, & les réduisirent à trois cents pour servir dans les offices les plus bas, le petit roi, & les reines sa mère & sa grand-mère. À présent ce prince commence à les rappeler, & ils le savent si bien cajoler, qu'il y a apparence, qu'avec le temps ils deviendront aussi puissants que jamais.

^{p.310} Il faut remarquer encore au sujet de cet appartement, que comme les maisons, les porcelaines, les meubles, les habits, & toutes les choses qui servent au roi, sont peintes, ornées & brodées de dragons, de même les bâtiments où il demeure ont quelque rapport par le nom, par le nombre, ou en quelque autre manière avec le ciel. Ainsi ce dernier appartement s'appelle le neuvième ciel, & non pas le onzième, parce que les Chinois ne comptent pas celui qui est hors de l'enceinte extérieure du palais, & qu'ils n'en font qu'un du portail du ciel clair & net, & de ce dernier appartement, qui par cette raison se trouve le neuvième, &

Nouvelle Relation de la Chine

répond au neuvième ciel. De même pour répondre aux douze signes, les logements ou palais particuliers habités par le roi sont au nombre de douze, dont il y en a trois dans la ligne droite du nord au sud, que nous décrivons : les autres sont à coté à l'orient & à l'occident, & ils sont tous si vastes & si superbes, qu'un seul pourrait suffire pour un roi. Sur ce principe, quand les Chinois & principalement les eunuques parlent de leur roi, ils s'expriment avec des paroles magnifiques & hyperboliques par rapport au ciel, au soleil, à la lune, aux étoiles, & à d'autres choses semblables. Ainsi ils ne diront pas, faites sonner les trompettes, les tambours & les autres instruments, mais *Fa lui*, c'est-à-dire, que le Ciel lâche ses tonnerres. Pour faire ^{p.311} entendre que le roi est mort, ils se servent du mot *pin tien*, c'est-à-dire, il est entré un nouvel hôte dans le Ciel, ou du mot *pum*, c'est-à-dire une grande montagne est tombée. Au lieu de dire les portes du palais, ils disent, *Kin mûen*, c'est-à-dire, les portes d'or, & ainsi des autres choses.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici une des circonstances de la persécution excitée contre la religion chrétienne en 1664 par quelques personnes, & surtout par un mandarin appelé *Yâm quān sien*. Un des grands crimes que ce méchant homme imposa au père Jean Adam, fut d'avoir manqué dans la construction d'un globe céleste, de marquer l'étoile du nord que les Chinois appellent *ti sim*, c'est-à-dire, astre roi des autres étoiles, parce que comme elle est immobile, ils disent que les autres tournent autour d'elle, comme les sujets autour de leur roi pour lui rendre service. Et par cette raison ils prétendent que leur empereur est en terre, ce que cette étoile est dans le Ciel. De tout cela ce fourbe concluait que le père Adam ne l'avait omise que parce qu'il ne reconnaissait point de roi dans la Chine, & que par conséquent il était rebelle & méritait la mort. Les juges furent ravis de cette ridicule accusation, à cause que toutes celles qu'on avait faites contre notre sainte religion, n'avaient servi qu'à la faire éclater davantage. Toutefois leurs mauvais desseins ^{p.312} allèrent en fumée, & la malice de cet imposteur ne servit qu'à faire rire les assistants. Les Pères qui accompagnaient le père Adam, qui était tombé en apoplexie & ne pouvait parler, demandèrent pour lui que le globe fût

Nouvelle Relation de la Chine

apporté au milieu de l'assemblée, où l'on vit qu'il n'était pas achevé, & qu'on n'y avait encore marqué les constellations, que depuis la ligne équinoxiale jusqu'au pôle Antarctique : ce qui détruisit clairement cette calomnie, & confondit l'accusateur.

Après ce onzième appartement, on trouve une cour comme les précédentes, & ensuite le douzième appartement, ou le second logement du roi, qu'on appelle belle & agréable maison du milieu. Elle est suivie d'une autre cour & du treizième appartement, ou du troisième logement du roi, qu'on appelle maison qui reçoit le ciel. On voit au-delà un curieux & vaste jardin, qui fait le quatorzième appartement, & se nomme jardin impérial. De là, après avoir traversé plusieurs cours & d'autres grands espaces, on arrive au dernier portail de l'enceinte intérieure, qui fait le quinzième appartement, & s'appelle portail de la mystérieuse valeur. Il est composé de trois portes, & de trois grandes voûtes qui soutiennent une salle fort élevée, toute peinte & dorée, & couronnée de petites tours, & de divers ornements au sommet du toit, tout cela avec tant de proportion, qu'il s'en forme ^{p.313} un objet aussi agréable que majestueux : En sortant de cet appartement on traverse le fossé sur un beau & large pont bâti de grandes pierres de marbre, au delà duquel on trouve une rue qui va de l'est à l'ouest, & qui est bordée du côté du midi par le fossé, & du côté du nord par divers palais & tribunaux. Mais au milieu & vis-à-vis du pont, il y a un portail de trois portes, un peu moindre que les précédents, & c'est le seizième appartement appelé portail fort élevé du sud. Il est suivi d'une cour ou d'un terrain large de trente toises du sud au nord, & long de l'est à l'ouest d'un stade chinois. C'est là que le roi exerce ses chevaux, & ainsi il n'est point pavé comme les autres cours, les rues & les espaces dont nous avons parlé : mais il est couvert de terre & de sable, qu'on arrose quand le roi veut monter ses chevaux. Au milieu de la muraille septentrionale de ce terrain il y a un grand portail de cinq portes, entièrement semblable aux précédents, qui fait le dix-septième appartement, & s'appelle le portail de dix mille ans, c'est-à-dire, le portail de l'empereur. Plus avant on trouve un vaste terrain

Nouvelle Relation de la Chine

ou parc entouré de hautes murailles, ou le roi tient des bêtes sauvages, comme des ours, des sangliers, des tigres, & autres semblables, chacune dans une loge, large & agréable. Au milieu de ce terrain s'élèvent cinq collines d'une hauteur médiocre. Celle du milieu est la plus ^{p.314} élevée, & les autres quatre qui sont plus petites & placées, deux à l'est & deux à l'ouest, s'abaissent avec une proportion égale. Elles sont faites à la main, de la terre qu'on a tirée du fossé & du lac dont nous avons parlé, & sont jusqu'au sommet couvertes d'arbres rangés avec symétrie, chacun avec son piédestal rond ou carré, dans lesquels on a pratiqué des trous qui servent de retraite aux lièvres & aux lapins dont ces montagnes sont couvertes. Il y a aussi sur ces montagnes & dans tout cet enclos quantité de cerfs, de daims, de chevreuils & sur les arbres beaucoup d'espèces d'oiseaux domestiques & privés. Le roi va de temps en temps en ce lieu se divertir à entendre la musique de ces oiseaux, & à voir sauter & couvrir ces bêtes. Marc Polo parle de ces montagnes dans son livre second chapitre sixième.

Au nord & à deux grandes portées de mousquet de ces montagnes, il y a un bois fort épais, & au bout de ce bois, joignant la muraille de ce parc, on voit trois maisons de plaisance d'une parfaite symétrie, avec de beaux escaliers & des terrasses qui leur servent de communication. C'est un ouvrage vraiment royal, & d'une très agréable architecture. Il compose le dix-huitième appartement, & s'appelle les palais royaux de la longue vie. Un peu plus loin on trouve un portail semblable aux précédents qui fait le dix-neuvième appartement, & se nomme le portail fort élevé du nord. On entre ensuite dans une large & longue rue ornée de part & d'autre de palais & de tribunaux, au delà de laquelle s'élève un portail à trois portes, construit dans l'enceinte extérieure, & qui s'appelle portail du repos du nord. C'est là le vingtième & dernier des appartements qui forment le palais du roi par une ligne droite du midi au septentrion ([180](#)).

@

CHAPITRE XIX

Description de vingt palais particuliers contenus dans l'enceinte intérieure du palais de l'empereur

@

p.324 Outre ce palais destiné pour la personne de l'empereur, il y en a à côté vingt autres particuliers, dont plusieurs à cause de leur beauté, de leur richesse & de leur grandeur, pourraient loger de grands princes. Mais pour comprendre leur situation, il faut remarquer que l'espace qu'enferme la muraille intérieure, est divisé en trois parties séparées par deux grosses & hautes murailles qui courent du sud au nord. Elles n'ont point de créneaux, mais elles sont couvertes de tuiles vernissées de jaune, & le sommet est relevé & enjolivé de mille dessins & figures de la même matière & de la même couleur. Les bords de ce petit toit finissent en dragons en demi-relief, qui pendent des deux cotés. Le reste de ces murailles est couvert de carreaux verts, jaunes & bleus, qui p.325 par leur arrangement représentent des animaux, des fleurs & des cornes d'abondance. Cela supposé, le palais du roi occupe l'espace ou la partie du milieu, & les deux autres sont pour les palais collatéraux dont nous allons parler, & qui par conséquent se trouvent au dedans de l'enceinte intérieure.

Le premier s'appelle *vèn hōa tién*, c'est-à-dire palais des lettres florissantes. Il sert au roi à deux usages, premièrement pour s'y retirer quand il veut traiter des sciences ou des plus importantes affaires de l'empire. Secondement pour observer plus exactement les jeûnes accoutumés parmi les Chinois ; savoir ceux qu'ils observent quatre fois l'année, & qui répondent ordinairement à nos quatre temps. Quand ils veulent faire leurs sacrifices solennels, ils jeûnent les trois jours qui les précèdent & enfin quand ils veulent demander miséricorde au Ciel dans quelque calamité publique, comme en temps de peste, de famine, de tremblement de terre ou de quelque débordement d'eaux extraordinaire. Tous ces jours-là les mandarins vivent séparés de leurs

Nouvelle Relation de la Chine

femmes, & demeurent jour & nuit dans les tribunaux ; ils ne mangent point de chair, ne boivent point de vin, & ne traitent d'aucune affaire, principalement des criminelles. L'empereur vit aussi solitairement dans ce palais, qui est situé à l'orient de la suprême salle impériale.

p.326 Le second palais est vis-à-vis du précédent, à l'ouest de la même salle impériale, & s'appelle *vù im tien*, ou palais du conseil de guerre. Le roi s'y rend pour tenir conseil quand l'État est troublé par quelque révolte, ou par des corsaires, ou par les courses des Tartares sur la frontière. Ces deux palais ont chacun quatre appartements avec leurs cours, & une salle royale au milieu avec ses escaliers, & autour un perron ou corridor de marbre blanc de même travail que ceux du palais principal, mais plus petits. Les cours ont à côté des salles & des chambres d'une excellente architecture, & peintes au dedans de vernis vermeil, or & azur. Ce que nous disons de ces deux palais, se doit entendre aussi de ceux qui suivent.

Le troisième ou second du côté de l'est s'appelle *fúm sien tien*, ou palais où l'on honore les rois défunts de la famille royale qui gouverne actuellement. Ces rois sont assis sur leurs trônes royaux dans une magnifique salle, accompagnée d'escaliers, de corridors, & de tout le reste comme les précédentes. Leurs figures sont faites de bois d'aigle, de sandal, ou d'autres bois odorants & précieux, & ornées de riches habillements. Le roi se tient dans ce palais les jours qu'il fait les cérémonies ordinaires à ses prédécesseurs. Il y a au-devant de leurs figures de riches tables avec des chandeliers, des brasiers, & d'autres ornements précieux. Le jour p.327 de la cérémonie, on leur offre un grand nombre de tables couvertes de quantité de viandes des plus exquis.

Le quatrième palais ou second du côté de l'ouest, s'appelle *gin chi tien*, ou palais de miséricorde & de prudence. Aussitôt que le roi est mort, on le met dans une belle chaise qu'on tient prête, & que seize eunuques portent au milieu de la salle royale de ce palais, où il y a une estrade & un riche lit, sur lequel ils posent le corps. Peu après, avec beaucoup de cérémonies accompagnées d'une musique funèbre, ils le

Nouvelle Relation de la Chine

mettent dans une bière qui coûte deux ou trois mille écus. Elle est faite d'un certain bois de la province de Sú chuen, appelé *cum cio mo*, ou bois de paon, parce que ses lignes & ses veines forment des figures qui ressemblent aux yeux de la queue du paon. Les Chinois disent que ce bois qui certainement est très beau & précieux, préserve les corps morts de corruption durant plusieurs années. On fait ensuite dans ce même palais, la pompe funèbre avec tant de cérémonies & de dépense, qu'on en pourrait faire une relation fort curieuse. Les Chinois après avoir bouché toutes les jointures de la bière avec du bitume, de peur que l'odorat n'en soit offensé, ont accoutumé d'y laisser le corps plusieurs mois, & quelquefois plusieurs années, principalement si c'est celui de leur père ou de leur mère, pour qui ils ^{p.328} portent le deuil trois ans, à cause, disent-ils, qu'ils ne peuvent se résoudre à s'en éloigner. Pour le roi, après que les obsèques sont achevées avec une magnificence incroyable & digne de ce grand monarque, on le porte enterrer dans le bois impérial. C'est ainsi qu'on appelle le lieu où sont les sépultures des rois, dont je ne dirai autre chose, si ce n'est que sa grandeur, ses palais, ses richesses, ses ornements, les murailles qui l'environnent, les mandarins & les gens de service qui y sont employés, & les officiers & soldats qui le gardent, mériteraient une relation particulière.

Le cinquième palais ou le troisième du côté de l'orient, s'appelle *tsu kim cum*, ou palais de compassion & de joie. Le prince héritier de l'empire y demeure jusqu'à la mort de son père.

Le sixième & troisième du côté de l'ouest, s'appelle *kim hô cum*, ou palais d'union & florissant. Il est habité par le deuxième & le troisième fils de l'empereur, avant qu'ils soient mariés. Car quand ils le sont, on a accoutumé de les envoyer dans les capitales, & dans quelques autres principales villes des provinces, où il y a des palais bâtis pour eux d'une magnificence surprenante, & dignes d'être habités par des rois. J'en ai vu trois moi-même diverses fois. Le premier dans la ville de *Vû cham*, capitale de la province de Hù quam. Le second dans la ville de *Chim tu*, capitale de la province ^{p.329} de Su chuen. Le troisième dans *Hán chūm*,

Nouvelle Relation de la Chine

ville célèbre de la province de Xen si. Les autres sont dans la ville de Si gan, capitale de la même province de Xen si ; dans celle de Pien leâm, capitale de la province de Hô nân ; dans Kím cheu, ville considérable de la province de Hû quàm ; dans Kien cham, ville remarquable de la province de Kiam si ; dans Nân cham, capitale de la même province ; & en d'autres encore. Tous ces palais, quoique plus petits que celui de Pe kim, étaient vastes, beaux, riches & magnifiques. Ils contenaient jusqu'à dix, douze & même plus d'appartements, avec des palais détachés à côté, & une double enceinte de murailles. Quand l'empereur envoyait son second ou son troisième fils dans un de ces palais, il lui donnait le titre de roi. Par exemple, il donna le titre de *Cho vâm* ou roi de Cho à celui qu'il envoya à la ville de Chim tu, capitale de la province de Sú chuen, parce que cette province s'appelait Cho anciennement. Chacun de ces petits rois avait mille eunuques, pour le servir, pour avoir soin de ses affaires, & recevoir ses revenus ; mais ils n'avaient aucun pouvoir sur les affaires de la province. Toutefois les mandarins étaient obligés de venir quatre fois l'année à son palais, lui rendre leurs devoirs de la même manière que nous avons dit qu'on faisait au roi à Pe kim, avec cette seule différence qu'on donne à l'empereur le titre de *van sui*, ou ^{p.330} de dix mille ans, & qu'on ne donnait à ces princes que celui de *cien sui*, ou de mille ans.

Le septième palais ou le quatrième oriental, s'appelle *yuen hoen tien*, ou palais des noces royales. Quand le roi ou le prince héritier veulent épouser une femme, le tribunal des cérémonies choisit à Pe kim des filles de quatorze ou quinze ans, les plus belles & les plus accomplies qu'on peut trouver, soit qu'elles soient filles de grands seigneurs ou de gens de basse naissance. Ce tribunal se sert pour cela de femmes âgées & de bonnes mœurs, qui font choix des vingt qu'elles estiment les plus parfaites. Le tribunal en étant averti, les fait mettre dans des chaises bien fermées, & les fait porter par des eunuques au palais, ou durant quelques jours, elles sont examinées par la reine-mère, ou à son défaut par la principale dame du palais, qui les visite, & les fait courir pour reconnaître si elles n'ont point de défaut ou de

Nouvelle Relation de la Chine

mauvaise odeur. Après divers examens, elle en choisit une qu'elle remet au roi ou au prince avec de grandes cérémonies, accompagnées de fêtes, de distributions de grâces, & d'un pardon général pour tous les criminels de l'empire, à la réserve des rebelles & des voleurs de grands chemins. On la couronne avec un grand appareil, & on lui donne en même temps beaucoup de titres & de revenus. Quant aux dix-neuf filles qui n'ont pas eu la fortune favorable, le roi ^{p.331} les marie à des fils de grands seigneurs & s'il n'y en a par assez pour toutes, il les renvoie à leurs parents avec des dots suffisantes pour les marier avantageusement. C'était là la coutume des rois chinois ; mais à présent les empereurs tartares choisissent pour leur femme & pour reine la fille de quelqu'un des grands seigneurs qui ne sont pas du sang royal, ou de quelqu'un des rois des Tartares d'Occident.

Le huitième palais ou quatrième occidental, s'appelle *tzù nîm cūm*, ou palais de piété. Il sert de demeure à la reine mère, & à ses demoiselles & dames d'honneur.

Le neuvième ou cinquième oriental, s'appelle *chum cui cum*, ou palais de la beauté ; & le dixième ou cinquième du côté de l'ouest, s'appelle *ki siâm cūm* ou palais bienheureux. Ces deux palais sont destinés pour les sœurs & pour les filles du roi, avant qu'elles soient mariées. Sous les rois chinois le tribunal des cérémonies choisissait, comme nous avons dit, de jeunes hommes de quatorze ou quinze ans, bien faits & d'un bon naturel, dont le roi en élisait un pour lui donner sa sœur ou sa fille, avec une grosse dot & beaucoup de bijoux & de grands revenus. On les appelait *fu ma* ou parents de l'empereur par les femmes. Ils ne pouvaient pas être mandarins. Mais ils ne laissaient pas d'être puissants & de faire beaucoup de mauvais ^{p.332} traitements au peuple. Avant qu'ils eussent des enfants ils étaient obligés matin & soir de se mettre à genoux devant la princesse leur femme, & de frapper trois fois de la tête contre terre. Mais aussitôt qu'ils avaient des enfants ils n'étaient plus obligés à cette cérémonie. A présent le roi tartare marie ses filles & ses sœurs avec des fils de grands seigneurs qui ne

Nouvelle Relation de la Chine

sont pas du sang royal ou avec les fils des petits rois des Tartares d'Occident.

Le onzième ou sixième du côté de l'orient s'appelle *y háo tien*, ou palais de juste titre. Le douzième ou sixième du côté de l'occident, s'appelle *siâm nim cūm*, ou palais de la félicité. Le treizième ou septième de l'est, s'appelle *gin xeu cūm*, ou palais de la longue vie, & le quatorzième ou septième de l'ouest, s'appelle *kien nim cum*, ou palais du repos céleste. Ces quatre palais sont habités par la seconde & troisième reine, & par les concubines & autres dames du roi défunt, dont le roi ne voit jamais aucune, & n'entre pas même dans leurs palais tant ils ont d'égard & de respect pour leurs prédécesseurs.

Le quinzième ou le huitième du côté de l'est, s'appelle *kiao ta tien*, palais de grande amitié. Le seizième ou huitième de l'ouest, s'appelle *quen nim cum*, ou palais du lieu de repos. Le roi va à l'un de ces deux palais, quand il veut se retirer en particulier avec la reine.

p.333 Le dix-septième ou le neuvième de l'est, s'appelle *chim kién cum*, ou palais qui reçoit le ciel. Le dix huitième, qui lui est opposé, *y quén cum*, ou palais de la terre élevée. Quand le roi veut s'entretenir avec les deux autres reines, il va au premier avec la seconde, & au second avec la troisième.

Le dix-neuvième ou le dixième à l'est, s'appelle *lum te tien*, ou palais de la vertu abondante.

Le vingtième ou le dixième de l'ouest, s'appelle *kiuen sin tien*, ou palais qui enveloppe le cœur. On garde dans ces deux palais, dans des armoires & sur des tablettes, les bijoux & les bijoux du roi, qui sont d'un prix inestimable. Il y va quelquefois visiter ce trésor, qui est peut-être le plus grand & le plus riche du monde, puisqu'il y a quatre mille vingt-cinq ans qu'on y ajoute toujours sans jamais en rien ôter. Car quoique les familles régnantes aient changé tant de fois, on n'a jamais touché à ce trésor, ni à ceux dont nous parlerons ci-après, à cause des peines rigoureuses que les nouveaux rois font souffrir à ceux qui l'auraient entrepris, & à toute leur famille. Quoique les noms de tous

Nouvelle Relation de la Chine

ces palais aient peu de grâce en notre langue, il est certain toutefois qu'ils sont dans la Chine fort significatifs & mystérieux, étant inventés exprès par les gens de lettres, conformément à leur structure, à leur situation & à leur usage ([190](#)).

@

CHAPITRE XX

De plusieurs autres palais & de quelques temples situés entre les mêmes enceintes

@

p.338 Tous ces palais dont nous venons de parler, sont au dedans de l'enceinte intérieure du palais, dont ils sont, comme nous avons dit, séparés par deux murailles, & divisés entre eux par d'autres murailles de même fabrique. Les suivants sont situés entre les deux enceintes.

Le premier s'appelle *chum hoa tien*, ou palais de la fleur doublée. Pour entendre ce nom, il faut remarquer qu'il y a deux cents ans qu'un roi chinois, contre l'avis des grands & du peuple, voulut aller combattre les Tartares de l'ouest, qui prenaient quantité de places & désolaient la province de Pe kim : mais il fut défait, pris & mené en Tartarie, & cru mort par les Chinois, qui mirent son frère en sa place. Quelques mois après des ambassadeurs tartares apportèrent la nouvelle qu'il était en vie, & demandèrent sa rançon & celle des autres prisonniers. Aussitôt que le nouveau p.339 roi eut reçu cet avis, il donna ordre de négocier la liberté de son frère, & de bâtir un magnifique palais où il avait dessein de se retirer après son retour. Le palais & le traité étant achevés, on amena le prisonnier sur la frontière où l'on donna aux Tartares quantité d'argent, de pièces de soie & de coton, & tout ce qu'ils demandèrent. Ce prince étant de retour à Pe kim, le nouveau roi voulut lui remettre le sceptre ; mais il ne voulut point l'accepter, & se retira dans le palais que son frère avait préparé pour soi-même, sans se mêler en aucune façon du gouvernement. Trois ans après, le nouveau roi mourut, & alors l'ancien ayant accepté la couronne, il fut couronné une seconde fois, & les gens de lettres, suivant la coutume, lui donnèrent un autre nom, l'appelant *Tien xun*, c'est-à-dire, roi qui a suivi la volonté du Ciel. Ils donnèrent aussi un autre nom au palais où il avait demeuré trois ans, l'appelant *chum hoa tien*, ou palais de la fleur doublée, faisant allusion au double couronnement de ce roi. Le pont sur lequel on

Nouvelle Relation de la Chine

traverse le fossé qui environne ce palais est un ouvrage merveilleux. C'est un dragon d'une grandeur extraordinaire, qui a dans l'eau les deux pieds de devant & les deux de derrière, pour servir de piles & qui avec le corps qu'il plie fait l'arcade du milieu, & deux autres, l'une avec la queue, & l'autre avec le col & la tête. Il est fait ^{p.340} de grandes pierres de jaspe noir, si bien jointes & si bien travaillées, que non seulement il paraît être d'une seule pièce, mais il représente encore un dragon fort au naturel. On l'appelle *Fi kiao*, c'est-à-dire, pont volant, parce que les Chinois disent qu'il est venu par l'air d'un royaume des Indes qu'ils appellent *Tien cho*, c'est-à-dire, royaume des bambous ou des cannes du ciel, d'où ils prétendent aussi que vint autrefois leur pagode & sa loi. Ils content de ce pont & de ce dragon plusieurs autres fables que je laisse comme indignes de cette Relation. Ce palais a de longueur deux stades chinois ou un demi-mille d'Italie.

Le second s'appelle *hiên yâm tien*, ou palais du soleil levant. Il est d'une belle & magnifique architecture & environné de neuf très hautes tours toutes différentes. Ces neuf tours signifient les neuf premiers jours de la lune, lesquels & principalement le neuvième, les Chinois célèbrent avec de grandes fêtes. Ils marient ces jours-là leurs enfants, & parmi les diverses pièces du festin ils ne manquent jamais d'en servir une qui représente la tour des neuf étages, dont chacun répond à un de ces neuf jours : parce que, disent-ils, le nombre de neuf a des propriétés qui le font exceller par dessus tous les autres & le rendent heureux pour l'augmentation de la vie, de l'honneur & des richesses. Par cette raison, tous les Chinois pauvres ^{p.341} & riches montent ce jour-là sur les terrasses & sur les tours dans les villes, & à la campagne sur les montagnes, sur les collines, ou du moins sur les digues & autres lieux élevés, où ils se régalent avec leurs parents & amis. Mais comme les rois de la Chine ne sortent pas facilement de leur palais, ils ont fait bâtir celui des neuf tours pour y monter & célébrer cette fête, commune à tout l'empire.

Le troisième palais s'appelle *vàn xéu tién*, ou palais de dix mille vies. Il y a un peu plus de cent quarante ans que le roi *Kiā cím*, c'est-à-dire

Nouvelle Relation de la Chine

roi net & précieux, commença à régner. Ce prince maintint la paix & la justice dans l'empire : mais comme il était facile & superstitieux, un bonze de ceux qui sont mariés, surprit sa crédulité, & lui persuada qu'il le ferait vivre éternellement, ou du moins plusieurs siècles, par le moyen de la chimie. Pour en venir à bout, il lui conseilla de faire bâtir ce palais près du lac dont nous avons parlé. Il est à la vérité plus petit que les autres, mais en récompense beaucoup plus agréable. Il est environné d'une haute muraille à créneaux, & parfaitement ronde, & toutes les salles & les chambres sont rondes, hexagones ou octogones, & d'une structure aussi belle que magnifique. Le roi s'y retira pour distiller la médecine de l'immortalité : mais ses soins eurent un succès bien ^{p.342} contraire à ses prétentions, puisqu'au lieu d'allonger sa vie, il l'abrégea. Car le feu des fourneaux lui ayant desséché les entrailles, il tomba malade dans un mois ou six semaines, & mourut peu de jours après, ayant régné quarante-cinq ans. L'empereur *Van lié*, son petit-fils, en régna quarante-huit ; & leurs règnes sont remarquables, tant à cause de la paix & de la prospérité dont ils firent jouir leurs peuples, que parce que l'apôtre des Indes, Saint François Xavier, entra dans la Chine & mourut sur la frontière, du temps du roi *Kia cim*, un peu avant la fondation de la ville de Macao par les Portugais ; & que la onzième année du règne de *Van lie*, le fameux père Mathieu Ricci, si universellement estimé jusqu'à aujourd'hui par les Chinois, pour son savoir & pour ses vertus, entra dans cet empire.

Le quatrième s'appelle *cim hiù tien*, ou palais d'une parfaite pureté, & il a été bâti pour le sujet suivant. Le quinzième de la huitième lune est célébré par les Chinois, avec de grandes fêtes & réjouissances. Depuis le coucher du soleil & le lever de la lune jusqu'à minuit, ils sont tous avec leurs parents & amis, dans les rues, dans les places, dans les jardins & sur les terrasses, à se régaler & à veiller pour voir le lièvre, qui cette nuit-là paraît, à ce qu'ils disent, dans la lune. Par cette raison, les jours précédents ils s'envoient les uns ^{p.343} aux autres des présents de tourtes & de gâteaux sucrés, qu'ils appellent *yué pim*, ou gâteaux de la lune. Ils sont tous de figure ronde, mais les plus grands d'environ

Nouvelle Relation de la Chine

deux palmes de diamètre, qui représentent la lune pleine, ont tous au milieu un lièvre fait de pâte de noix, d'amandes, de pignons, de sucre, avec d'autres ingrédients. Ils les mangent à la clarté de la lune ; les riches au son des instruments & d'une bonne musique ; & les pauvres, au bruit des tambours, des timbales & des bassins qu'ils frappent rudement. Les anciens rois ont donc fait bâtir ce palais pour célébrer cette fête, & quoiqu'il soit comme le précédent, assez petit, il est toutefois très agréable, surtout par sa situation sur une montagne faite à la main, & qui s'appelle *tulh xān*, c'est-à-dire montagne du lièvre. Nos Européens riront peut-être, de voir que les Chinois s'imaginent que les ombres du corps de la lune sont un lièvre ; mais outre que le peuple parmi nous, a des opinions qui ne sont guère moins ridicules, je dois les avertir que les Chinois rient aussi quand ils voient dans nos livres que nous peignons le soleil & la lune avec des visages humains..

Le cinquième s'appelle *ym tât tien*, ou palais de la tour florissante. Il est construit sur le bord du lac, entre quantité d'arbres, qui lui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Le roi y ^{p.344} demeure durant les grandes chaleurs, que le calme rend presque insupportables, la ville de Pe kim étant également incommodée du chaud & du froid.

Le sixième s'appelle *van yeu tien*, ou palais de dix mille jeux & plaisirs. Il est au bord du lac du côté du nord, & le roi va s'y reposer quand il va pêcher ou se promener sur le lac dans les barques qu'il a, tant à voiles qu'à rames, destinées pour cela, & toutes fort belles & fort riches. Il y en a une de la forme de nos brigantins, que le père Jean Adam fit faire par son ordre, & qui lui plaît fort, s'en servant ordinairement quand il va pêcher & voir les naumachies, ou représentations de batailles navales.

Le septième est un grand terrain entouré de hautes murailles en carré, au milieu desquelles est un beau palais, appelé *hû chim tien*, ou palais des murailles du tigre. Sa salle royale est de figure ronde, fort élevée & majestueuse. Elle a au dessus deux globes de bronze doré, l'un sur l'autre, de la hauteur d'une lance, l'un plus grand & l'autre plus petit, en forme de courge ou de calebasse, qui avec le toit couvert de

Nouvelle Relation de la Chine

tuiles vernissées d'azur, & divisées & terminées par des fleurs, des festons & d'autres ornements vernissés de jaune, font un très bel effet. De cette salle & de ses balcons, le roi voit les animaux qu'il fait nourrir dans cet enclos, comme tigres, léopards, ours, ^{p.345} loups, singes de diverses espèces, animaux qui portent le musc & autres ; des oiseaux curieux par leurs couleurs ou par leur grandeur, comme des paons, des perroquets verts, rouges & blancs, des aigles, des cygnes, des grues, & quantité d'autres dont je ne sais pas les noms. Il y en a un entre autres appelé *la cui*, ou oiseau de bec de cire, parce que son bec en a la couleur. Il est gros comme un merle & de couleur cendrée. Cet oiseau apprend si facilement ce qu'on lui enseigne, qu'il fait des choses incroyables. Car il représente tout seul une comédie : il porte un masque & manie une épée, une lance & une petite enseigne, il joue aux échecs ; il fait la révérence en levant & baissant la tête, & fait diverses autres actions & mouvements, avec tant de vivacité & de bonne grâce, qu'il charme les spectateurs, en sorte qu'on ne sait ce qui est le plus digne d'admiration, ou l'instinct de cet oiseau, ou l'industrie de ceux qui l'enseignent.

Le huitième est situé au bout d'un vaste terrain, & s'appelle la demeure de la forteresse du milieu. Les rois chinois avaient accoutumé d'aller à la salle royale de ce palais, pour voir faire l'exercice à trois mille eunuques, armés de toutes pièces, qui dans cette cour ou terrain, faisaient montre de leur valeur prétendue : mais les Tartares ont supprimé ce ridicule divertissement.

Outre ces palais, il y a encore dans les deux enceintes quantité de temples d'idoles, dont il y en a quatre plus célèbres que les autres, & qu'on appelle aussi palais, à cause de leur grandeur, de la multitude des appartements & de la beauté de l'architecture. Le premier s'appelle *tai quam mim*, ou palais de la grande lumière. Il est dédié aux étoiles que nous appelons Gardes du nord, & les Chinois *Pe teu*. Ils estiment que cette constellation est un dieu, & qu'elle a le pouvoir de donner une longue vie, & c'est pour cela que le roi, les reines & les princes viennent sacrifier dans ce temple, où il n'y a aucune image, mais seulement au

Nouvelle Relation de la Chine

milieu une cartouche ou toile entourée d'un riche cadre, sur laquelle est écrit *A l'esprit & au dieu Pe teu*. Ce temple est au dedans de la muraille intérieure ; les trois suivants sont situés entre les deux enceintes.

Le second s'appelle *tai cāo tien*, ou palais du très haut & souverain empereur. C'est le temple de ce fameux & fidèle capitaine déifié, dont nous avons parlé ci-devant, & qui s'appelait *Quān ti*. Ils lui demandent la santé, une longue vie, des enfants, des honneurs, des richesses, & tous les biens de cette vie, sans songer à l'autre, parce que les Chinois mettent tout leur bonheur & leur fin dernière, dans les plaisirs & dans les objets sensibles.

Pour entendre ce que nous avons à dire des ^{p.347} deux temples suivants, il faut remarquer auparavant, qu'au nord-ouest de la province de Xen si, la plus occidentale de la Chine, il y a un royaume appelé par les Indiens Tibet, & par les Tartares de l'ouest Tümet, où le père Antoine de Andrada, de notre Compagnie, fut il y a près de quarante-cinq ans. Le roi de cet État fait également les fonctions de roi & de souverain prêtre, & en cette dernière qualité, il règle tout ce qui regarde la religion, & il est le supérieur perpétuel & absolu de tous les lama, qui sont les prêtres de leurs idoles. Ces lama sont ordinairement vêtus de robes rouges ou jaunes, qui descendent jusqu'à terre, avec des manches étroites, & un manteau de même couleur, dont il font passer un côté sous le bras droit, & le rejettent sur l'épaule gauche, à peu près de la manière dont on peint les apôtres, & comme s'ils avaient imité en cela l'apôtre saint Thomas, qui selon toutes les apparences est venu dans la Chine, & y a demeuré quelque temps. Car les Histoires & les chroniques de la Chine rapportent que durant le règne de la famille Han, au temps de laquelle naquit & mourut notre seigneur Jésus-Christ, il vint des Indes en cet empire un saint homme appelé *Tamo*, qui prêchait & enseignait une sainte loi ; que les bonzes s'y opposèrent & persécutèrent le saint de telle sorte, que voyant qu'il ne faisait aucun progrès, il retourna dans les ^{p.348} Indes ; qu'il portait un bâton à la main, & avait la tête nue ; & qu'un jour voulant traverser ce grand fleuve que les Chinois appellent Kiam, ou fils de la mer, & personne ne

Nouvelle Relation de la Chine

voulant le passer à cause que tout le monde avait été prévenu contre lui par les bonzes, il traversa cette rivière à pied sec. On lit beaucoup d'autres miracles & d'actions merveilleuses de ce saint. L'on ne doit point faire de difficulté sur ce que les Chinois l'appellent *Tamo* au lieu de *Tomas*. Car comme nous altérons les noms chinois, aussi ils altèrent ceux des autres nations ; en sorte qu'il est souvent impossible de les pouvoir reconnaître. J'ose même assurer qu'ils ne sauraient prononcer exactement aucun nom étranger, particulièrement ceux où la lettre R se trouve ou qui ont plusieurs syllabes, & de là est venu qu'ils ont changé les voyelles de place, mettant l'a à la première syllabe, au lieu de le mettre à la dernière. Mais les Portugais ont fait encore pis, en disant *Tomé*, & substituant ainsi un é à la place de l'a. Le père Antoine de Andrada a fait une pareille faute dans sa Relation du royaume de Tibet, où il nomme *lamba*, au lieu de *lama*, les prêtres des idoles dont nous parlons. Il y a un grand nombre de ces *lama* à Pe kim : mais ils ne sont estimés ni des Chinois, ni des Tartares Orientaux qui dominant dans la Chine, parce qu'ils connaissent leurs mauvaises mœurs, l'impertinence de la loi ^{p.349} qu'ils enseignent, & la ridiculité de leurs idoles. Car quoique l'empereur leur permette de demeurer à la cour, & que ces années dernières il leur ait fait bâtir deux temples, il ne l'a fait par aucune inclination pour eux : mais par raison d'État, & afin d'empêcher par leur crédit, que les Tartares Occidentaux n'entreprennent aucune chose contre lui. Ces deux sortes de Tartares sont également vaillants ; mais les Orientaux qui sont en petit nombre, craignent les Occidentaux, dont le nombre est presque infini. L'estime & la vénération que ces derniers ont pour les lama est presque incroyable. De si loin qu'ils les voient, ils paraissent saisis de crainte & de componction, & quand ils les rencontrent, aussitôt ils descendent de cheval, ils jettent leur bonnet, & s'étant mis à genoux ils leur embrassent les pieds & leur baisent le bas de la robe avec une ardeur & une dévotion inexprimable, qu'ils font connaître par les mouvements de leur visage, de leurs mains, & de tout le corps. Cependant le lama leur passe gravement la main sur le haut de la tête, y trace une figure de

Nouvelle Relation de la Chine

losange & murmure quelques prières à sa mode. Cela étant ainsi supposé.

Le troisième palais ou temple s'appelle *macala tien*. *Tien* en Chinois signifie salle ou palais royal, & *macala* dans la langue des *lama* veut dire tête de bœuf avec les cornes, parce que l'idole de ce ^{p.350} temple est une tête de bœuf avec ses cornes. Ce qui fait connaître combien est grand l'aveuglement de l'homme, que les Chinois appellent [], roi & seigneur de toutes choses, et [] ¹, ou la plus intelligente des créatures ; & qui toutefois adore l'ouvrage de ses mains, des bêtes qui ne sont créées que pour son service, & ce qui me semble incroyable, la carcasse de la tête d'un bœuf.

Le quatrième s'appelle *lama tien*, palais ou temple des lama. Il est situé à l'orient du lac dont nous avons parlé, sur une montagne en pain de sucre faite à la main, avec des roches qu'on y a fait autrefois conduire à grands frais du bord de la mer, quoiqu'il y ait plusieurs journées d'intervalle. Ces roches sont la plupart percées & creusées par le choc des vagues, les Chinois prenant un grand plaisir à voir ces ouvrages rustiques de la nature. Elles sont disposées de telle sorte qu'elles représentent de hautes pointes de rocher, des fonds escarpés & des précipices ; en sorte que d'une distance médiocre il semble que ce soit une montagne sauvage faite par la nature. Au plus haut on voit une tour ronde, à douze étages, bien proportionnée & d'une hauteur extraordinaire. Autour du plus haut étage il y a cinquante cloches, que le vent fait mouvoir & sonner le jour & la nuit. Le temple, qui est grand & magnifique, est situé au milieu de la pente, du côté du midi, & les cloîtres & cellules des lama s'étendent à l'orient & à l'occident. L'idole est sur l'autel dans le temple, en forme d'un homme tout nu & vilain comme le dieu Priape des Romains. Il n'est adoré que par les lama & par les Tartares Occidentaux ; car les Orientaux & les Chinois ont en horreur ce monstre infâme & déshonnête. Le feu roi père de l'empereur régnant fit bâtir ces deux temples par raison d'État, comme nous avons dit, & pour faire plaisir à sa mère, fille d'un petit roi des Tartares

¹ [c.a. : deux transcriptions illisibles.]

Nouvelle Relation de la Chine

Occidentaux, parce que cette princesse est fort affectionnée aux lama, & les entretient à Pe kim avec de grandes dépenses. Mais il y a apparence qu'aussitôt qu'elle sera morte on fermera ces temples abominables.

On voit encore entre les deux enceintes vingt-quatre beaux palais qui servent à vingt-quatre tribunaux, dont les mandarins sont comme majordomes de l'empereur, & ne dépendent en aucune manière des autres tribunaux & mandarins de l'empire. Ils ont l'intendance du palais, de ceux qui y servent ; des celliers, des offices, des trésors & autres choses pareilles, & de châtier & récompenser, selon que le roi l'ordonne, tous ceux de sa maison. Au temps des rois chinois, tous ces tribunaux étaient entre les mains des eunuques. A présent ils sont gouvernés par soixante-douze seigneurs tartares élevés dans le palais. Il y en a ^{p.352} trois dans chaque tribunal, qui ont sous eux quantité d'autres officiers subalternes, tous occupés à l'expédition du grand nombre d'affaires dont ils sont chargés. Ce sont là les principaux édifices du palais de l'empereur ; car nous n'aurions jamais fait, s'il fallait décrire en détail les autres lieux & bâtiments qui y sont enfermés, comme les maisons de plaisance, les bibliothèques, les magasins, les trésors, les offices, les écuries & autres choses semblables. Mais on jugera facilement de ce qui reste à dire, par ce que nous avons décrit ci-devant.

Tous les édifices dont nous avons parlé sont couverts de tuiles grandes & grosses, vernissées de jaune, de vert & de bleu, & attachées avec des clous pour résister aux vents qui sont violents à Pe kim. Le faite ou le haut qui s'étend toujours de l'est à l'ouest, s'élève au dessus du toit de la hauteur d'une lance. Les extrémités sont terminées par des bustes & des têtes de dragons, de tigres, de lions, & d'autres animaux, qui s'entortillent & s'étendent le long du faite. Quantité de festons, de cornes d'abondance, & d'autres ornements fort agréables, sortent de leurs bouches & de leurs oreilles, ou sont attachés à leurs cornes. Et comme tout ce que l'on voit de ces palais est vernissé des couleurs que nous avons dites, il semble à ceux qui les voient de loin, quand le soleil se lève, comme j'ai fait plusieurs fois, qu'ils sont tous

Nouvelle Relation de la Chine

faits ou du moins couverts de ^{p.353} pur or émaillé d'azur & de vert, ce qui forme un objet agréable, magnifique & majestueux ([200](#)).

@

CHAPITRE XXI

Des sept temples de l'empereur situés dans Pe kim & de la manière dont ce prince sort dans les fonctions publiques

@

p.357 Outre les temples qui sont dans le palais, l'empereur en a sept autres où il va sacrifier une fois tous les ans ; cinq dans la nouvelle ville, & deux dans l'ancienne. Le premier de ceux-là s'appelle *tien tam* ou temple du ciel, situé à deux stades chinois de la porte principale de la ville, un peu à l'orient, & entouré d'une muraille ronde de trois stades de circuit. Une partie de cet espace est occupée par de très beaux édifices, & le reste par des bois frais & épais, dont les arbres sont d'une hauteur extraordinaire, & rendent ce lieu aussi sombre & triste pour nous, qu'il paraît dévot & vénérable à ces infidèles. Il a cinq portes du côté du midi, trois au milieu comme au palais qu'on n'ouvre que quand le roi vient sacrifier, & deux à coté toujours ouvertes, par où entrent tous p.358 ceux qui vont à ce temple. Il a du sud au nord sept appartements séparés, dont six sont des salles & des portails aussi grands & magnifiques que ceux du palais du roi. Le septième est une vaste & haute salle ronde qui représente le ciel, soutenue sur quatre-vingt-deux colonnes, toute peinte par dedans d'azur & d'or, & couverte de tuiles vernissées d'azur. Le roi sacrifie au ciel dans ce temple, au jour & au moment qu'arrive le solstice d'hiver, accompagné de tous les grands seigneurs & mandarins de la cour, & il offre en sacrifice des bœufs, des porcs, des chèvres & des moutons. Il fait cette cérémonie avec un grand appareil & beaucoup de solennité, mais surtout avec beaucoup de respect & d'humilité ; car il ne porte point d'or, ni de pierreries, ni même la couleur jaune, comme dans les autres occasions ; mais il est habillé modestement d'une robe simple de damas noir ou bleu céleste.

Le second s'appelle *ti tam* ou temple de la terre. Il est situé vers l'ouest dans une distance qui répond à celle du précédent, duquel il ne

Nouvelle Relation de la Chine

diffère qu'en ce qu'il est couvert de tuiles vernissées de vert. Quand on couronne le roi & qu'il prend possession de l'empire, il va dans ce temple, où il sacrifie au dieu de la terre. Il prend ensuite des habits de laboureur, & avec deux bœufs préparés pour cela avec les cornes dorées, & une ^{p.359} charrue vernissée de vermeil à filets d'or, il laboure quelque peu un champ enfermé dans l'enclos du temple. Pendant qu'il est occupé à ce travail, la reine avec ses dames, lui prépare en un autre endroit un pauvre & simple dîner, qu'elle lui apporte & qu'ils mangent ensemble. Les anciens Chinois instituèrent cette cérémonie afin que les rois se souvinssent que leurs revenus venaient des travaux & des sueurs du peuple & qu'ainsi ils devaient les employer seulement en des ouvrages nécessaires, & pour le bien de l'État, & non pas en des édifices inutiles, en des divertissements excessifs, & en des dépenses superflues.

Au nord de ces deux temples, il y en a trois autres éloignés de deux stades chinois des portes & du milieu des murailles du nord, de l'est & de l'ouest, & qui sont entièrement semblables aux deux précédents. Celui qui est du côté du nord s'appelle *pe tien tan*, ou temple septentrional du ciel. Le roi y sacrifie au solstice d'été, à l'équinoxe du printemps dans celui qui est du côté de l'est, appelé *ge tam*, ou temple du soleil ; & à l'équinoxe d'automne, il sacrifie dans le temple occidental, qu'on appelle *yue tam* ou temple de la lune. Avant que de faire ces sacrifices, on observe par ordre du roi, dans Pe kim, un jeûne de trois jours, durant lesquels il est défendu de manger ni chair ni poisson, & l'on ne traite aucune ^{p.360} affaire, principalement criminelle, dans les tribunaux ; ce qui ressemble fort à nos jeunes des Quatre-temps. Je demandai un jour à un homme de lettres ce qu'ils prétendaient obtenir par ces jeûnes & ces sacrifices & comment ils pouvaient dire que jamais le roi ni la reine ne sacrifiaient publiquement aux idoles, puisque le ciel, la terre, le soleil & la lune étaient des corps inanimés, & qui ne méritaient pas les honneurs & les sacrifices, qui n'étaient dûs qu'à Dieu seul qui les avait créés. Il me répondit que le mot ciel avait deux significations ; car on entendait premièrement le

Nouvelle Relation de la Chine

ciel matériel, appelé *yeù hîm chi tien*, qui est celui que nous voyons, & dont nous ressentons les effets, ainsi que du soleil, de la lune & des étoiles ; secondement le ciel immatériel, appelé *yeù vū him chi tien*, qui n'a point de figure, & qui n'est autre chose que le Créateur & le principe de toutes choses. C'est à celui-ci, ajouta-t-il, que les anciens Chinois adressaient leurs sacrifices & leurs jeûnes, pour l'apaiser & le remercier des bienfaits que nous en recevons continuellement, principalement dans les quatre saisons de l'année. Mais que comme les hommes sont grossiers & charnels, ils avaient oublié le véritable seigneur & maître de toutes choses, & ne songeaient plus qu'au ciel matériel que nous voyons ; que toutefois dans les temples du ciel, de la terre, du soleil & de la lune, qui ^{p.361} n'étaient nommés ainsi que pour la distinction des saisons & des sacrifices, le roi ne sacrifiait pas à ces créatures, comme le peuple se l'imaginait, mais au Ciel spirituel.

Le sixième temple, situé dans l'ancienne ville, s'appelle *ti vâm miao*, ou temple de tous les rois passés. C'est un grand & magnifique palais, avec beaucoup d'appartements, de portails, de cours & de salles, dont la dernière est aussi belle, aussi grande & aussi bien ornée que celles du palais du roi. On y voit dans de riches trônes les statues de tous les empereurs de la Chine, bons & mauvais, durant quatre mille cinq cent vingt-cinq ans, depuis le premier appelé Fo hi, jusqu'au dernier nommé Xūn chi, père de celui qui règne à présent. Ce temple est situé au milieu d'une des plus belles rues de la ville. Cette rue, des deux côtés des portes du temple, est traversée par deux arcs de triomphe à trois portes, élevés, majestueux, & dignes d'être admirés. Tous ceux qui passent dans cette rue, de quelque qualité qu'ils soient, mettent par respect pied à terre quand ils arrivent à ces arcs, & marchent à pied jusqu'à ce qu'ils aient passé le frontispice du temple. Le roi y fait des cérémonies une fois l'année, à tous ses prédécesseurs. Les cérémonies qu'on observe dans cette solennité & dans toutes les autres, sont en si grand nombre, & de tant de sortes, que nous ne finirions jamais, si nous ^{p.362} voulions les décrire toutes : mais on en pourra juger par ce que nous en avons rapporté.

Nouvelle Relation de la Chine

Le septième s'appelle *chim hoâm miáo*, ou temple de l'esprit qui garde les murailles. Il est près des murailles en dedans du côté de l'ouest. Le roi n'y sacrifie pas, mais les mandarins ; & toutefois cette fonction est comptée parmi les sacrifices royaux, tant parce que le roi en fait la dépense, qu'à cause que c'est lui qui nomme ceux qui doivent sacrifier en sa place. Toutes les villes de l'empire ont en même situation, un temple pareil, dédié à l'esprit qui les garde, comme si nous disions dédié à l'ange tutélaire de chaque ville. Voilà ce qui regarde les temples de l'empereur. Il nous reste à décrire l'appareil avec lequel il a accoutumé de sortir de son palais.

L'empereur sort de son palais en deux manières. La première, quand il va à la chasse ou à la promenade ; ce qui est considéré comme une action privée, & alors il n'est accompagné que de sa garde, & des princes du sang & autres grands seigneurs, qui marchent devant, derrière, ou à côté, selon leur rang & leurs prééminences. Cette suite est d'environ deux mille hommes, tous à cheval & magnifiques en leurs habits, en leurs armes, & dans les harnais de leurs chevaux, où l'on ne voit qu'étoffes de soie, broderies d'or & d'argent & pierres précieuses. Certainement, après l'avoir bien p.³⁶³ considéré, je doute qu'aucun prince de la terre paraisse jamais dans une cavalcade avec une pompe pareille à celle que nous voyons en cette cour, quand l'empereur sort de son palais & de la ville, pour se divertir dans ses jardins & dans ses parcs, ou pour chasser à la campagne dans les bois, ou dans les montagnes.

La seconde manière est, quand l'empereur sort pour faire quelque sacrifice, ou pour quelque autre fonction publique, & alors il marche de cette sorte.

Premièrement on voit paraître vingt-quatre hommes avec de grands tambours, en deux files de douze chacune, comme tous ceux qui suivent.

Deuxièmement, vingt-quatre trompettes, douze par bande. Ces instruments sont faits d'un bois appelé *V tum xú*, fort estimé des Chinois, qui disent que quand l'oiseau du soleil veut se reposer, il le fait

Nouvelle Relation de la Chine

sur les branches de cet arbre. Ces trompettes ont plus de trois pieds de longueur, & presque un palme de diamètre à l'embouchure. Elles ont la forme d'une cloche, sont ornées de cercles d'or, & s'accordent au bruit & à la mesure des tambours.

Troisièmement vingt-quatre bâtons, douze par bande, longs de sept à huit pieds, vernissés de rouge, & ornés de feuillages dorés avec leurs extrémités de même.

Quatrièmement, cent hallebardes cinquante par bande, avec leurs fers en forme de croissant.

Cinquièmement, cent masses de bois dorées, cinquante par bande, avec des bâtons de la longueur d'une lance.

Sixièmement, deux perches royales appelées *cassi*, vernissées de rouge avec des fleurs, & les extrémités dorées.

Septièmement, quatre cents grandes lanternes, richement ornées, & curieusement travaillées.

Huitièmement, quatre cents flambeaux fort enjolivés, & faits d'un bois qui conserve longtemps le feu & rend une grande clarté.

Neuvièmement, deux cents lances, ornées au bas du fer, les unes de flocons de soie de diverses couleurs les autres de queues de panthères, de loups, de renards & d'autres animaux.

Dixièmement, vingt-quatre bannières, sur lesquelles sont peints les lignes du zodiaque, que les Chinois divisent en vingt-quatre parties, au lieu que nous ne le divisons qu'en douze.

Onzièmement, cinquante-six bannières, où sont les cinquante-six constellations, auxquelles les Chinois réduisent toutes les étoiles.

Douzièmement, deux cents grands éventails, soutenus par de longs bâtons, dorés & peints de diverses figures de dragons, d'oiseaux, du soleil & d'autres animaux.

Treizièmement vingt-quatre parasols richement ^{p.365} ornés, & toujours en deux bandes, comme il a été dit.

Nouvelle Relation de la Chine

Quatorzièmement, huit sortes d'ustensiles, dont le roi se sert ordinairement, comme une nappe, un bassin d'or, une aiguière de même matière, & autres choses semblables.

Quinzièmement, dix chevaux blancs comme neige, avec des selles & des brides, ornées d'or, de perles & de pierres précieuses.

Seizièmement, on voit sortir cent lanciers, & des deux côtés en dedans les pages de la chambre de l'empereur, & au milieu l'empereur lui-même, avec un air grave & majestueux, sur un très beau cheval, & couvert d'un parasol d'une beauté & d'une richesse incroyable, & si grand qu'il fait ombre au roi & au cheval.

Dix-septièmement, les princes du sang, les petits rois, & un grand nombre de grands seigneurs, superbement vêtus & rangés des deux cotés, par rangs & par files selon leurs prééminences.

Dix-huitièmement, cinq cents jeunes gentilshommes de l'empereur, richement habillés.

Dix-neuvièmement, mille hommes, cinq cents par bande, appelés *hiaó gûei* ; c'est-à-dire valets de pied, vêtus de robes rouges, brodées de fleurs & d'étoiles d'or & d'argent, avec des bonnets ornés de longues plumes droites.

Vingtièmement, une chaise découverte portée ^{p.366} par trente-six hommes, suivie d'une seconde couverte, grande comme une chambre, & portée par cent vingt hommes.

Vingt-unièmement, deux vastes chariots, tirés chacun par deux éléphants.

Vingt-deuxièmement, un grand chariot tiré par huit chevaux, & un autre plus petit par quatre. Tous ces chariots ou carrosses, les éléphants & leurs gouverneurs, les chevaux & leurs cochers, sont richement couverts, & chaque chaise & chaque chariot est suivi d'un capitaine avec cinquante soldats.

Vingt-troisièmement, deux mille mandarins de lettres, mille par bande.

Nouvelle Relation de la Chine

Vingt-quatrièmement, deux mille mandarins d'armes, les uns & les autres magnifiquement habillés de leurs robes de cérémonie. Ces derniers terminent le superbe cortège de l'empereur, quand il sort en public ([210](#)).

@

Nouvelle Relation de la Chine

Abrégé de la vie et de la mort du R. Père Gabriel de Magaillans,
de la Compagnie de Jésus, missionnaire de la Chine

Fait par le R. Père Louis Buglio
son compagnon inséparable durant trente-six ans ;
& envoyé de Pe kim l'an 1677

@

p.371 Le père Gabriel de Magaillans, Portugais, naquit l'an 1609 de parents nobles & pieux. Il passa ses premières années dans la maison d'un de ses oncles, qui était chanoine, & qui prit soin de l'élever dans la piété & la crainte de Dieu. Il étudia ensuite dans les écoles de la Compagnie de Jésus, de la célèbre Université de Coimbre, où ému par le bon exemple de ces pères, il résolut de quitter le monde, & fut reçu dans la Compagnie à l'âge de seize ans. Étant encore novice il demanda d'être envoyé aux missions des Indes orientales, ce qui ne lui fut accordé qu'après qu'il eut achevé ses études de rhétorique & p.372 de philosophie. Il arriva en 1634 à Goa, où il fut aussitôt employé à enseigner la rhétorique aux jeunes religieux de la maison. Deux ans après il demanda instamment d'être envoyé à la mission du Japon ; ce que ses supérieurs lui accordèrent avec beaucoup de peine, à cause du progrès extraordinaire que ses écoliers faisaient sous un tel maître. Quand il fut arrivé à Macao, le père visiteur lui ordonna d'enseigner la philosophie ; à quoi il commença à se disposer : mais il vint en même temps un mandarin chrétien qui le dégagea de cette occupation. Le père visiteur voulait profiter de l'occasion de cet officier, pour faire entrer dans la Chine quelque homme de mérite pour aider les autres missionnaires. Il ne s'en trouva point dans le collège qui fut propre pour ce pays-là : ainsi le père Magaillans profitant de cette conjoncture, demande avec empressement cet emploi, qui lui fut accordé. Il partit avec le mandarin, & arriva à la ville de Hâm cheu, capitale de la province de Che Kiam, où se trouvait alors le père vice-provincial. En ce temps-là, on reçut nouvelles de la province de Sú chuen, que le père Louis Buglio qui était allé y fonder une mission était malade, & n'avait aucun compagnon : le père Magaillans s'offrit & obtint de l'aller assister. Il y avait quatre mois de chemin depuis Hâm cheu jusqu'à la

Nouvelle Relation de la Chine

capitale de la province de Sú chuen, toutefois il y arriva p.373 heureusement, & fut d'un grand secours au père Buglio. Il s'appliqua avec grand soin à l'étude de la langue & des lettres chinoises, qu'il apprit avec beaucoup de facilité.

Deux ans après, il s'éleva une grande persécution contre les prédicateurs de l'Évangile, excitée par les bonzes de cette province, qui s'étant assemblés en grand nombre des villes voisines, accusèrent les pères de rébellion dans tous les tribunaux de cette capitale. Le premier mandarin du tribunal du crime craignant que les bonzes ne causassent quelque révolte dans un temps où le royaume était troublé par divers soulèvements, ordonna que les pères seraient fustigés, & ensuite chassés des limites de la province. Mais eux se confiant en l'assistance de Dieu, & en la protection des mandarins, dont la plupart étaient de leurs amis, n'abandonnèrent point leur demeure. Les bonzes affichaient chaque jour dans les principaux quartiers de la ville des libelles contre les pères, & même contre les mandarins ; mais un mandarin d'armes chrétien prenait soin de les faire tous arracher par ses soldats. Les pères de leur côté firent quelques livres, où ils expliquaient les vérités de la foi, & détruisaient les impostures de leurs adversaires. Cette persécution dura trois mois, après lesquels les bonzes, soit qu'ils craignissent les mandarins qui protégeaient les pères, ou qu'ils p.374 manquaient d'argent pour subsister plus longtemps dans la capitale, se retirèrent les uns après les autres ; & alors le gouverneur de la ville, qui favorisait ces pères, priva de sa charge le supérieur des bonzes ; ce qui imposa silence à tous les autres, & acheva d'étouffer cette affaire.

Peu de temps après ils furent exposés à une persécution beaucoup plus à craindre que la première. Le rebelle *Cham hien chum* suivi d'une grande armée, & mettant à feu & à sang tous les lieux par où il passait, s'avança vers la capitale pour s'en emparer & prendre ensuite le titre d'empereur de la Chine, comme il fit. Quantité de gens, pour éviter sa fureur, allèrent se cacher dans les montagnes, & les pères les imitèrent pour attendre que ces désordres fussent calmés. Ce rebelle prit en trois jours la capitale, où il fit un grand carnage & trois mois après, ayant

Nouvelle Relation de la Chine

appris que beaucoup de gens s'étaient cachés dans les montagnes, & que les pères y étaient aussi, il y envoya plusieurs troupes de soldats qui en ramenèrent un grand nombre & les pères avec eux. Quand ils furent arrivés en sa présence, il les reçut avec des honneurs extraordinaires, & leur promit qu'aussitôt qu'il serait paisible possesseur de l'empire, il y ferait élever de magnifiques églises en l'honneur du Seigneur du Ciel. Il leur fit cependant donner une grande maison, où ils exposèrent l'image de notre Sauveur & baptisèrent ^{p.375} plusieurs personnes, entre autres le beau-père de ce tyran.

Des trois ans qu'il se maintint dans son usurpation, il se gouverna pendant la première avec beaucoup de justice & de libéralité ; mais ayant été irrité par plusieurs soulèvements qui se firent en divers endroits, il résolut d'aller conquérir la province de Xen si, dont les peuples sont très belliqueux, & de mettre avant que de partir celle de Sú chuen hors d'état de se révolter. Suivant ce cruel dessein il fit périr une infinité de gens par diverses sortes de tourments. Les uns étaient mis en quartiers, les autres écorchés tous vifs, d'autres coupés en pièces peu à peu, & il y en avait d'autres qu'il ne voulait pas qu'on achevât de faire mourir. Il fit massacrer cent quarante mille soldats de la province de Sú chuen, qu'il laissa presque dépeuplée. Les pères voyant cette effroyable cruauté, & perdant l'espérance de pouvoir faire aucun progrès sous le gouvernement d'un tyran si barbare, lui présentèrent une requête pour lui demander la permission de se retirer jusqu'à ce que les troubles dont ce royaume était agité, fussent apaisés. Ce tyran fut tellement irrité de cette demande que deux heures après il envoya chercher les domestiques des pères & les condamna à être écorchés, les accusant d'avoir inspiré cette pensée à leurs maîtres. Les pères y accoururent pour leur sauver la vie, & lui dirent, comme il était ^{p.376} véritable, que ces pauvres gens n'avaient aucune connaissance de leur dessein : mais après quelques discours, ce barbare fit prendre les pères & ordonna qu'on les conduisît au lieu du supplice, & qu'on les mît en pièces ; ce qui aurait été exécuté, si pendant qu'on les menait à la boucherie son premier capitaine, qu'il

Nouvelle Relation de la Chine

avait adopté pour son fils, n'eût par ses raisons & par ses prières obtenu leur grâce. Le tyran envoya donc en diligence pour les faire ramener en sa présence, où après les avoir chargés d'injures, il les mit entre les mains de quelques soldats, avec ordre de les garder jour & nuit. Ils demeurèrent un mois en cet état, au bout duquel il les fit amener un matin devant lui. Ils le trouvèrent occupé à faire exécuter à mort un grand nombre de gens, & ils crurent que leur dernière heure était venue ; mais Dieu permit que dans ce moment les sentinelles vinrent l'avertir qu'on voyait paraître quelques cavaliers de l'avant-garde des Tartares. Il ne voulut pas y ajouter foi & il sortit sans armes, avec quelques personnes affidées, pour s'en éclaircir ; mais dès le commencement de l'escarmouche il fut tué d'un coup de flèche dans le cœur. Les pères se voyant libres par la mort du tyran, voulurent se retirer à leur maison. En chemin ils rencontrèrent une troupe de Tartares qui leur tirèrent plusieurs flèches. Le père Magaillans eut le bras droit traversé de part en part, & ^{p.377} le père Buglio eut la cuisse droite percée d'une flèche, dont le fer demeura fort avant dans la chair. Le père Magaillans voulut le lui arracher, mais il ne pût en venir à bout, même en y employant les dents. Regardant de tous côtés dans cette extrémité, il vit auprès de lui dans le lieu écarté où ils étaient, des tenailles, avec le secours desquelles il arracha le fer de la plaie, d'où il sortit une grande abondance de sang. Le soir du même jour ils furent présentés au prince qui commandait l'armée, & qui ayant été informé de ce qu'ils étaient, les traita avec beaucoup de bonté, & ordonna à deux seigneurs d'avoir soin de leur fournir tout ce qui leur serait nécessaire.

Les pères supportèrent de grandes fatigues durant plus d'une année qu'ils suivirent l'armée, jusqu'à leur arrivée à Pe kim, particulièrement faute de vivres qui manquèrent aux troupes pendant quelque temps. Le père Magaillans fut réduit durant trois mois à vivre de riz en petite quantité, cuit avec beaucoup d'eau. A leur arrivée à la cour le tribunal des rites qui prend soin des étrangers, les fit loger dans l'hôtellerie royale, avec des provisions fort amples pour leur entretien. Ils y demeurèrent

Nouvelle Relation de la Chine

deux ans, après lesquels on chargea une personne de considération du soin de les entretenir, & pendant tout ce temps ils s'occupèrent à prêcher la foi, & baptisèrent beaucoup de ^{p.378} personnes. Ils furent sept ans à la cour avant que d'être connus du roi : mais ce prince ayant appris qui ils étaient, en témoigna beaucoup de joie, & leur donna une maison, une église, des revenus & de l'argent pour leurs vêtements. Le père Magaillans, pour témoigner au roi sa reconnaissance de tant de bienfaits, s'occupait jour & nuit à lui faire plusieurs ouvrages curieux & ingénieux, ne laissant pas toutefois de s'employer à la conversion des âmes, & de vive voix, & par écrit. Il composa diverses Relations, & traduisit le livre de S. Thomas d'Aquin de la Résurrection des Corps, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

Le roi mourut huit ans après, & parce que son fils qui règne présentement était encore fort jeune, il établit quatre régents pour gouverner l'empire jusqu'à ce que son fils eût l'âge nécessaire. Au commencement de leur régence, quelques valets d'un mandarin chrétien, pour se venger de leur maître contre lequel ils étaient animés, accusèrent faussement le père Magaillans d'avoir donné des présents en faveur de ce mandarin qui avait été privé de sa charge, ce qui est un grand crime dans la Chine. Le père fut amené au tribunal du crime, où on lui donna deux fois la question en lui serrant les pieds avec des douleurs extrêmes, sans qu'il se plaignît jamais, ni qu'il confessât aucune chose, parce qu'il n'était coupable de rien. ^{p.379} Toutefois les juges contre toute justice, le condamnèrent à être étranglé, & envoyèrent selon la coutume leur sentence aux quatre régents ; mais ceux-ci, tant parce qu'il était étranger, qu'à cause qu'ils connaissaient son innocence, le déclarèrent absous & lui rendirent la liberté.

Trois ans après, dans la persécution que souffrirent tous les Pères pour la religion, il fut pris avec les autres, & attaché quatre mois entiers avec neuf chaînes, trois au col, trois aux mains, & trois aux pieds. Il fut ensuite condamné à quarante coups de fouet, & à être exilé pour toute sa vie dans la Tartarie : mais un grand tremblement de terre qui survint à Pe kim, le fit délivrer avec tous ses compagnons.

Nouvelle Relation de la Chine

Il s'occupa depuis durant plusieurs années, tant aux fonctions ordinaires de la mission qu'à divertir par ses inventions ingénieuses le roi régnant, qui avait pris possession du gouvernement ; travaillant comme un simple ouvrier, afin que la faveur du prince servît à maintenir & augmenter la foi ; ce qui était son unique but.

Trois ans avant sa mort, les plaies qu'il avait eues aux pieds à cause de la question qu'il avait endurée, se renouvelèrent avec de grandes douleurs, qu'il supportait avec beaucoup de patience. A ces douleurs se joignirent deux mois avant qu'il mourût des fluxions qui lui empêchaient la respiration, & l'obligeaient à dormir assis pour ne pas ^{p.380} être suffoqué ; ce qui lui fit passer plusieurs nuits sans fermer les yeux. Rien ne lui manqua durant sa maladie, mais les remèdes ne purent surmonter la force du mal qui s'augmentait de jour en jour. Enfin le sixième de mai de l'année 1677, entre six & sept heures du soir, étant assis dans sa chaise, & le mal le prenant plus qu'à l'ordinaire, il fit appeler les Pères, qui lui donnèrent le viatique & l'extrême-onction, ayant fait quelques jours auparavant une confession générale. Sur les huit heures il rendit paisiblement l'âme à son Créateur, en présence de tous les pères, des domestiques, des voisins, & de plusieurs mandarins chrétiens qui fondaient tous en larmes. Le jour suivant, le père Ferdinand Verbiest, à présent vice-provincial de cette mission, alla de bon matin donner avis au roi de la mort du Père. Ce prince lui dit qu'il s'en retournât à sa maison, où il enverrait bientôt ses ordres. Une demi-heure après, il envoya trois personnes des plus considérables du palais porter un éloge en l'honneur du père, deux cents taels ou environ 800 francs, & dix grandes pièces de damas pour l'enterrer, avec ordre de faire les cérémonies accoutumées devant le corps du défunt, & de le pleurer : ce qu'ils firent en répandant beaucoup de larmes en présence de l'assemblée.

L'éloge que le roi donna au Père était en ces termes ;

^{p.381} Je viens d'apprendre que *Nghan uen sù* (c'est le nom qu'on donnait au Père dans la Chine) était mort de maladie : Je lui fais cette écriture en considération de ce que au temps de mon père premier empereur de notre famille, ce Père par ses ouvrages ingénieux donna

Nouvelle Relation de la Chine

dans le génie & dans le goût de mon père, & de ce que après les avoir inventés, il prit soin de les conserver avec une diligence extrême & au delà de ses forces ; mais encore plus en considération de ce qu'il était venu de si loin & d'au-delà de la mer, pour demeurer comme il a fait plusieurs années dans la Chine. C'était un homme véritablement sincère & d'un esprit solide, ainsi qu'il l'a fait voir durant tout le cours de sa vie. J'espérais que sa maladie pourrait être surmontée par les remèdes ; mais contre mon attente il s'est éloigné de nous pour jamais, à mon grand regret & au sensible déplaisir de mon cœur. Par ces raisons je lui fais don de deux cents écus, & de dix grandes pièces de damas, pour faire connaître que mon dessein est de ne jamais oublier des vassaux venus de si loin.

Il y avait au bas, *Paroles de l'empereur.*

L'année seizième de l'empereur Cam hi, le sixième jour de la quatrième lune, ce qui répond au septième de mai de l'année de Jésus-Christ 1677, un jour après la mort du Père.

On fit imprimer cet éloge, ainsi qu'un abrégé ^{p.382} de la vie du Père, & on le distribua aux princes, aux grands seigneurs, aux mandarins, à nos amis & aux chrétiens : ce qui fut d'un grand poids pour autoriser notre sainte loi, en faisant connaître à tout le monde l'estime que le roi faisait des prédicateurs de l'Évangile.

Deux jours après le roi envoya de nouveau les mêmes trois personnes pour pleurer devant le corps du défunt, & s'informer du jour qu'il serait enterré, parce qu'il leur avait ordonné de l'accompagner à la sépulture ; ce qui est un honneur extraordinaire. Les Pères n'avaient pas averti leurs amis de cette mort, de peur de les incommoder : toutefois il y eut un grand concours d'amis & de mandarins qui vinrent avec des présents faire les cérémonies accoutumées ; d'autres envoyèrent des éloges du Père, écrits sur du satin blanc.

Quelques jours avant qu'il fût mis en terre, les mêmes hommes vinrent dire, que le roi voulait que l'enterrement fût fait avec magnificence. Les pères, tant pour se conformer à la volonté du prince,

Nouvelle Relation de la Chine

que pour faire honneur à l'éloge qu'il avait envoyé par une grâce particulière, firent des préparatifs extraordinaires.

Le jour de l'enterrement les trois hommes du roi vinrent de fort bonne heure pour accompagner le corps, suivant l'ordre qu'ils en avaient. Il vint aussi beaucoup de mandarins, d'amis & ^{p.383} d'autres personnes pour le même effet. La cérémonie fut faite en la manière suivante.

Dix soldats marchaient devant avec leurs armes pour écarter la foule. Ils étaient suivis de dix huissiers de divers tribunaux, qui portaient des tableaux où était écrite une ordonnance des mandarins pour faire faire place, sous peine de châtement. Vingt-quatre trompettes & hautbois, avec diverses sortes d'instruments paraissaient après & précédaient l'éloge du roi, écrit sur du satin jaune, porté dans une litière ou brancard & entouré de quatre-vingts pièces de satin de diverses couleurs. Cet éloge était accompagné de plusieurs eunuques chrétiens, dont quelques-uns servaient la propre personne du roi. On voyait ensuite trois autres brancards ornés de plusieurs pièces de soie. Dans le premier on portait la croix ; dans le second l'image de la Sainte Vierge & dans le troisième, celle de Saint Michel l'Archange. Entre ces brancards qui étaient à une assez grande distance les uns des autres, marchait un grand nombre de chrétiens, dont les uns portaient les bannières, les autres les lanternes, les autres les encensoirs, d'autres les cierges, les odeurs de beaucoup d'autres choses. On portait après, dans un autre brancard, le portrait du Père entouré de pièces de soie, que le roi avait fait faire fort au naturel il y avait trois ans, avec ceux de tous les autres Pères, par ^{p.384} un fameux peintre du palais. Ce portrait était suivi par une grande multitude de chrétiens, d'amis & de mandarins, entre lesquels il y en avait plus de soixante habillés de deuil. Les pères marchaient les derniers, immédiatement devant un superbe cercueil, posé dans une manière de poêle de bois vernissé or & vermeil, dont le ciel était d'une riche pièce de velours rouge, & qui était environné de quelques pièces de damas blanc & bleu données par le roi. Ce cercueil était porté par soixante-dix hommes, qui avaient chacun à la tête un bonnet de deuil. Le nombre de ceux qui assistaient à l'enterrement était si grand, que les derniers étaient éloignés

Nouvelle Relation de la Chine

des premiers de plus d'un mille. Quand on fut arrivé au lieu de la sépulture on chanta les Répons, avec les autres prières & cérémonies ordinaires des chrétiens. Huit mandarins chrétiens vêtus de surplis, assistaient le père qui faisait l'office. Les chrétiens chantèrent dévotement les litanies de la Sainte Vierge, & ensuite on mit le corps dans le sépulcre fait de brique. Aussitôt que la cérémonie fut achevée, on entendit les plaintes & les cris de toute l'assemblée, accompagnés de larmes qui faisaient connaître qu'ils procédaient d'une véritable affliction. Les trois hommes de l'empereur rendirent les mêmes devoirs à la mémoire du défunt. Trois jours après ils revinrent par ordre du roi, & firent les p.385 mêmes cérémonies que le jour de l'enterrement.

On n'a point vu dans cette cour de funérailles plus célèbres par la multitude de ceux qui s'y trouvèrent, par leur modestie, par leurs larmes & par leur affliction sincère, par les honneurs que le roi fit au défunt, & par l'éloge qu'il lui donna contre l'usage ordinaire. Aussi ce bon Père méritait bien toutes ces marques d'estime par l'humilité qu'il faisait paraître dans toutes ses actions, par son extrême charité pour tout le monde, & particulièrement envers les pauvres, par l'affabilité qu'il témoignait à toutes sortes de personnes, par les travaux qu'il a soufferts pour l'amour de Dieu, & par le zèle qu'il avait pour l'augmentation de la religion chrétienne, même aux dépens de sa réputation.

Le roi ayant appris des personnes qu'il avait députées pour cette cérémonie, la solennité avec laquelle elle s'était faite, en fit paraître beaucoup de joie ; & quand les Pères allèrent le remercier, il les fit approcher fort près de lui, les traita avec une douceur & une bienveillance toute particulière, & les consola avec des paroles pleines de bonté.

@

INDEX

A

Animaux rares & curieux de plusieurs espèces, dans un palais de l'empereur fait exprès, 345.

Antiques des chinois comme statues, &c. Et leur nombre, 56.

Antiquité du royaume de la chine, trois opinions sur ce sujet, 73, 74.

Architecture des Chinois, dans les ponts, 13 & suivantes, 339. Tours & arcs de triomphe, 56. Canaux & écluses. 140 & suivantes. Maisons. 177, 178, 285, 286. Palais, 178 & suivantes, presque jusqu'à la fin du livre.

Arcs de triomphe, 56.

B

Bêtes farouches. Leur parc, 313

Bibliothèques de la Chine & leur nombre, 56.

Bonzes ou prêtres des idoles, leur nombre & leur distinction en mariés & non mariés, 57. De quel tribunal ils dépendent, 231.

C

Caingui, ce que c'est, 8, 9.

Cambalu, que c'est la ville de Pe kim, 6.

Canal, Grand canal de la Chine, par qui il a été fait, & sa description, 140 & suivantes.

Catai & Mangi, ce que c'est, 7, 8, 36.

Chahamalaha, ce que c'est, 30, 31.

Cham hien chum, tyran, 44 & suivantes, veut faire mourir les pères Buglio & Magaillans, 375 & suivantes.

Charbon de pierre, près de Pé kim, 12, 33, 34. La grande consommation qui s'en fait à Pe kim, ibidem.

Chronologie des Chinois son antiquité & sa certitude, 79 & suivantes, 109, 257 & suivantes.

Cire de la Chine transparente & d'une espèce particulière, 173, 174. Autre espèce de cire ou de suif tirée d'un fruit, 181.

Civilité & politesse des Chinois, 124, 125.

Cloches, grandes cloches de la Chine. 150 & suiv. De Moscou, de Paris, &c, 155 & suivantes.

Cluvier, ses fautes sur la Chine, 5, 6, 41.

Concubines de l'empereur & leurs distinctions, 308, 309.

Conseillers d'État de la Chine, & leurs trois classes, 190 & suivantes.

Coton de la Chine & son abondance, 175.

Criminels de la Chine, leur punition, & pourquoi les Chinois croient qu'il est plus honteux d'avoir la tête tranchée que d'être étranglé, 207, 208. Loi qui favorise les criminels distingués par leur mérite, 209.

Nouvelle Relation de la Chine

Cublai can a fait faire le Grand canal, 140, 145, 146.

Cuivre de la Chine & son abondance, 167, 168.

Cum fu sius, ses règles pour le gouvernement de l'État, 185 & suivantes. Privilèges & noblesse de sa famille, 183. Sa réputation, 184.

D

Déluge arrivé à Pe kim en 1668 & sa description, 17, 18.

E

Empereur de la Chine, titres qu'on lui donne, 262, 263. S'attribue le pouvoir de défier des hommes, 263, 264. Trois exemples sur ce sujet, 264, 265, 266. Respect avec lequel les Chinois parlent de lui, 310. Ses revenus, 268, 269, 270. Abondance incroyable des provisions qu'on lui apporte, 271. Description de ses festins, 272, 273. Comment il sort du palais ordinairement, & les jours de cérémonie, 361 & suivantes.

Eunuques, leur autorité, chassés par les Tartares, 309, leurs ridicules exercices militaires, 345.

F

Familles de la Chine, & leur dénombrement, 49.

Femmes illustres de la Chine & leur nombre, 59.

Femmes de l'empereur leurs distinctions. 308, 309. Comment on les choisit, 330.

Fêtes des chinois, 127, 128. Origine de la fête des lanternes, 131 & suivantes. Fête du neuvième jour de la lune, 340, 341. Fête du cinquième jour de la huitième lune, 342, 343.

Festins de l'empereur, 227, 273.

Filles du roi de la Chine, comment on les marie, 220, 221, 243, 331, 332.

Fo hi premier empereur de la Chine, son ancienneté, d'où il est venu, & comme il vivait, 74, 257 & suivantes.

Fontaines célèbres de la Chine & leur nombre, 55, 56.

Forteresses de la Chine & leur grand nombre, 49, 50, 51.

Fortifications de Pe kim. 293, 294.

Fourrures, leur abondance & leur grand prix, 176.

G

Gradués & savants, leur grand nombre, 108 & suivantes.

Gradués par grâce, & leurs différences, 219, 220.

Grandeur de la Chine, 39, 40.

H

Habits de l'empereur & des mandarins, & leurs différences, 306, 317 & suivantes.

Hommage que rendent tous les mois à l'empereur, les princes, seigneurs, mandarins, & sa description, 301 & suivantes.

Nouvelle Relation de la Chine

Hommes illustres de la Chine, leur nombre, 59.

Hôtelleries publiques de la Chine, 47, 48.

I

Ignorance & orgueil des Chinois, 75 & suivantes.

Industrie des Chinois, pour marquer les parties de la nuit, 148, 149, 150, 153 & suivantes, pour conserver des poissons, des fruits, & des herbes au milieu de l'hiver, 271.

Injustice & avarice des Chinois, 165 & suivantes, 222, 223.

J

Jeûnes des Chinois, 325.

K

Kinsai ou Quinsai, que c'est la ville de Ham cheu, 21 & suivantes.

L

Lac fait à la main dans le palais de l'empereur, 182, 183.

Laines, étoffes de laine de la Chine & leur couleur, 175.

Lama, prêtres des idoles, leurs pays, leurs habits, combien ils sont honorés par les Tartares Occidentaux, 349.

Langue chinoise, sa beauté, & le grand nombre de ses lettres, 84. Ces lettres sont simples ou composées, 85, 89. Si elles sont hiéroglyphiques, 86, 87, 88. Le petit nombre des mots qui sont tous monosyllabes, & les accents qui les diversifient, 89 & suivantes. Que cette langue est facile à apprendre, 96 & suivantes. Sa prononciation, 20, 21, 35.

Lettres chinoises, 84 & suivantes.

Lions, qu'il n'y en a point dans la Chine, 10.

Livres des Chinois, tant anciens que modernes. 110 & suivantes.

Livre des chemins de la Chine, 47.

Livres qui décrivent la Grande muraille, 52, 53.

Livres des pères jésuites en langue chinoise, leur grand nombre, 98 & suivantes.

Livre qui contient le nom & la situation de chaque rue de Pe kim.

M

Maisons de Pe kim, des autres villes de la Chine, & leur structure. 277, 278, 285, 286.

Mandarins ou magistrats de la Chine, leurs neuf ordres, divisés chacun en deux degrés, 189, 190. Comment ils s'élèvent à de plus hautes dignités, 249. Ils n'y réussissent presque jamais qu'à force d'argent, avec un exemple sur ce sujet, 250, 251. Autre exemple sur le même sujet, 251, 252. Le nombre tant des mandarins d'armes, que des mandarins de lettres, 254, 255. Leur injustice. 255, 256, 200, 206, 222, 223.

Manège où l'empereur exerce ses chevaux, 313.

Nouvelle Relation de la Chine

Marc Polo, expliqué & corrigé, 6, 7 & suivantes, 21, 168.

Martini, le père Martini corrigé, 20, 21, 22, 42, 168, 275, 279.

Mausolées ou sépulcres fameux, leur nombre & leur description, 58, 59.

Mesures itinéraires de la Chine, & leur réduction à celles d'Europe, & la valeur d'un degré d'un grand cercle de la terre, donné par l'Académie royale des sciences de Paris, 60 & suivantes.

Monnaies de papier, s'il y en a eu dans la Chine, 168, 169. Leur usage dans les enterrements, 170, 171.

Montagnes fameuses de la Chine, leur nombre, 55.

Montagnes ou collines faites à la main, 313.

Murailles de Pe kim, par qui bâties, 286. Leur circuit, ibidem, leur forme, 293.

N

Navigation des Chinois, la beauté de leurs barques, & leurs diverses espèces, 158 & suivantes.

Noblesse & nobles de la Chine, 181 & suivantes.

Noms de la Chine, 1 & suivantes.

O

Oiseaux & animaux curieux, 345.

Oiseau du bec de cire & son adresse incroyable, 345.

Ours, leurs différentes espèces, 178. Leurs pattes estimées un mets délicieux, ibidem.

Ouvrages publics de la Chine, 139.

P

Palais royaux en divers lieux de la Chine, leur nombre, 60.

Palais de l'empereur à Pe kim, sa situation, 278. Ses deux enceintes de muraille, 279. Sa longueur, sa largeur, & ses portes, ibidem. Quelle est la garde des portes, 279, 280. L'entrée en est défendue aux bonzes, aux estropiés, &c., ibidem. Longueur & largeur de l'enceinte intérieure, 281, rivière qui y passe, & lac fait à la main, 282. Appartements ou corps de logis de ce palais au nombre de vingt, 297.

Palais particuliers contenus dans l'enceinte intérieure du grand palais de l'empereur, leurs noms, leur usage & leur description, 324 jusqu'à 333.

Palais du second & du troisième fils de l'empereur quand ils sont mariés, 328, 329.

Palais de la fleur doublée, par qui bâti, & pourquoi, 338 & suivantes.

Palais du soleil levant, à quoi destiné, 340.

Palais de dix mille vies, par qui bâti, & pourquoi, 341 & suivantes.

Palais d'une parfaite pureté, à quoi destiné, 342, 343.

Palais de dix mille jeux & plaisirs, 344.

Palais des murailles du tigre, à quoi destiné, 344, 345.

Nouvelle Relation de la Chine

Palais au nombre de 24 pour les officiers de la maison de l'empereur, 351.

Pe kim, ville capitale de la Chine, sa situation, sa forme, son circuit, ses portes, ses faubourgs, habitée par les Tartares, 275. Nouvelle ville près de l'ancienne, sa forme, son circuit, ses faubourgs, 276 & 187 & suivantes. Disposition des rues de Pe kim, 276. Forme des maisons, 277, 278. Difficultés sur la grandeur de la nouvelle ville, sur le nombre de ses portes, & sur celui des faubourgs des deux villes, 287 & suivantes.

Poêles de la Chine pour l'hiver, leur structure, & leur commodité, 12, 13.

Pont magnifique tout de marbre, près de Pe kim, 13,14, 15, 34, 35.

Pont merveilleux en forme de dragon, 339, 340.

Ponts remarquables de la Chine, leur nombre, 55.

Postes de la Chine, 48, 49.

Princes ou petits rois dans la Chine, indépendants de l'empereur, & ce qui arriva à l'un d'eux, 43, 44, 45, 46, 67.

Princes & descendants de la famille royale précédente, leur multitude & leur pauvreté, 240, 241.

Prononciation de la langue chinoise, dans la préface & 20, 21, 35. Les étrangers, & surtout les Portugais la corrompent, aussi bien que les noms chinois, 254.

Provinces de la Chine, leur nombre, & le rang qu'elles ont, 41.

Q

Quinsai ou Kinsai, que c'est la ville de Ham cheu, 21 & suivantes.

R

Radeaux de la Chine, leur longueur extraordinaire & leur fabrique.

Revenus du roi de la Chine, 268 & suivantes. Abondance incroyable des provisions de toutes sortes qu'on lui apporte, & ses festins, 271 & suivantes.

Révoltes fréquentes dans la Chine & leur cause, 260, 261.

Richesses de la Chine, & l'abondance de l'or, de l'argent, & autres métaux qui s'y trouvent, 165 & suivantes.

Rivières célèbres de la Chine, 55, 56.

S

Semedo, le père Semedo corrigé, 279.

Sépulcres & mausolées fameux, leur description, 58, 59.

Soldats de la Chine, leur nombre extraordinaire, & leur peu de courage & de discipline, 53 & 70 & suivantes.

Soie de la Chine & son extrême abondance, 171, 172.

Sun co vam, fils adoptifs du tyran Cham hien chum, & ses vertus, 45. Son histoire, 68 & suivantes.

T

Nouvelle Relation de la Chine

Tartares Orientaux, leurs premières conquêtes dans la Chine en l'année 1200, 23, 24, 36, 37. Origine des rois tartares à présent maîtres de la Chine, 26, 27 & suivantes. Leur politique dans le gouvernement, 204, 212.

Tartares Occidentaux, leur première conquête de la Chine, 24, 25. Le grand nombre de chevaux qu'ils amènent tous les ans à la Chine, 233.

Temples célèbres de la Chine, leur nombre, 57.

Temple du dieu Pe teu, ou des étoiles appelées gardes du nord, 346.

Temple d'un capitaine déifié, 346.

Temple de la tête de bœuf, 349, 350.

Temple des lama, 350.

Temple de la nouvelle ville au nombre de cinq, leur description, & leurs usages, 357 & suivantes.

Temple de tous les rois décédés, 361.

Temple de l'esprit qui garde les murailles, 362.

Thomas, saint Thomas apôtre venu à ce qu'on croit à la Chine, 348.

Tibet, royaume, sa situation, & le voyage que le père d'Andrada y fit, 32.

Titres que les Chinois donnent à leur empereur, 262, 263, 310.

Toits des palais de l'empereur, & leurs ornements, 352.

Tours magnifiques de Chine, leur nombre, 56.

Trésors immenses de l'empereur de la Chine, 333, 336.

Tribunaux des mandarins de lettres au nombre de six, & leur distinction, 194, 195, 196. Forme & situation des palais de ces tribunaux, 196 197. Manière d'y plaider, 198, 199. Le peu de justice qu'on y observe, 200, 206. Description de ces six tribunaux suprêmes en particulier avec plusieurs particularités curieuses, 200 & suivantes jusqu'à 210.

Tribunaux subalternes aux six tribunaux suprêmes, au nombre de 44, 111, 112.

Tribunaux des mandarins d'armes, situation de leurs palais, leur distinction, &c., 212 & suivantes.

Tribunaux de Pe kim, 217.

Tribunal appelé han lin iüen, composé des plus beaux esprits de la Chine, & leurs fonctions remarquables, 217, 218.

Tribunal des visiteurs ou syndics de la cour & de tout l'empire, leurs emplois, leur autorité, leur injuste avarice, 211 & suivantes. Vingt-cinq tribunaux subalternes, & leur emplois, 224 & suivantes.

Tribunal des inspecteurs ou surveillants, leurs fonctions de corriger tous les mandarins de l'État, & même de reprendre l'empereur, 227, 228.

Tribunal des gradués destinés à être ambassadeurs ou envoyés, 229.

Tribunal de la suprême raison & justice, 229, 230.

Tribunal appelé tum chim su, & ses fonctions remarquables, 230.

Tribunal coadjuteur du suprême tribunal des rites, & son autorité sur les bonzes, sur les chimistes, & sur les femmes publiques, 231.

Nouvelle Relation de la Chine

- Tribunal des hôtelleries royales, 232.
Tribunal qui a la surintendance des chevaux, tant du roi que des troupes, 232.
Tribunal des mathématiques & ses fonctions, 233.
Tribunal de médecine, 233.
Tribunal du maître des cérémonies, 234.
Tribunal des provisions de vivres, 234.
Tribunal qui a soin du sceau de l'empereur, 234.
Tribunal des mandarins de la garde royale, 235, 236.
Tribunal des droits d'entrée de Pe kim, 237.
Tribunal du grand prévôt, 237.
Tribunal des gouverneurs de Pe kim, 238, 239.
Tribunal des grands de la famille royale, 240.
Tribunal des parents du roi du côté des femmes, 241.
Tribunaux des provinces, 244.
Tribunal suprême de chaque province, 244, 245.
Tribunal civil de chaque capitale, 246.
Tribunal criminel de chaque capitale, 247.
Tribunal ou mandarin inspecteur de chaque district d'une province, 247.
Tribunal de chaque cité du premier ordre, 247, 248.
Tribunal de chaque cité du second ordre, 248.
Tribunal de chacune des autres villes, 249.
Tribunal dans chaque ville pour juger les gens de lettres, 252.
Tribunal du sel ou de la gabelle autres tribunaux, 253, 254.

V

Vie du père Gabriel de Magaillans, 371. Son arrivée à Goa & à Macao, son entrée dans la Chine, & son voyage à la province de Su chuen, 372. Persécution excitée par les bonzes contre lui & contre le père Buglio, 373. Péril que leur fit courir le tyran Cham hien chum, 374, 375. Ils sont blessés par les Tartares & menés à Pe kim, 377. Son séjour à la cour & ses occupations, 375, 378. Nouvelle persécution & sa délivrance, 379. Sa mort, 380. Éloge de ce père fait par l'empereur, 381. Son enterrement magnifique fait par l'ordre de ce prince, 382 & suivantes.

Usangué, royaume, ce que c'est, 31.

@

NOTES & ÉCLAIRCISSEMENTS

@

(011) p.026 L'auteur n'ayant pu, comme il a été dit dans la préface, achever cet ouvrage, n'a point expliqué ainsi qu'il le promet, l'origine des Tartares Orientaux. Toutefois plusieurs auteurs en ont parlé, comme le père Martini dans son *Histoire de la guerre des Tartares* & dans la préface de son *Atlas de la Chine*, l'ambassade des Hollandais à Pe kim, le père Adam Schall dans ses Lettres imprimées à Vienne en 1665, & le père Couplet dans sa Chronologie de la Chine, imprimée cette année. On voit par ces auteurs, particulièrement par les deux derniers, qu'il n'y a pas longtemps que les Tartares Orientaux, à présent maîtres de la Chine, ont des rois, & que l'origine de ces princes est si obscure, qu'elle est mêlée de fables, toute récente qu'elle est.

Le père Adam rapporte que le plus âgé des oncles de l'empereur Xun chi, père de celui qui règne à présent, lui avait raconté plusieurs fois, qu'il y avait environ dix générations que trois nymphes ou déesses appelées Augela, Chaugula, Fœcula, étaient descendues du ciel pour se baigner dans une rivière de Tartarie : que Fœcula ayant vu dessus ses habits qu'elle avait laissé sur p.027 le rivage, une espèce de morelle ou de l'herbe nommée alkakengi avec son fruit rouge, l'avait mangé avec beaucoup d'avidité & était devenue grosse : que ses deux compagnes étant retournées au Ciel, elle était restée sur la terre jusqu'à ce qu'elle accoucha d'un garçon qu'elle allaita, & qu'elle laissa ensuite dans une île de la rivière, lui disant qu'elle s'en retournait au ciel, & qu'il viendrait bientôt un pêcheur qui aurait soin de son éducation : ce qui était arrivé comme elle l'avait prédit. Que cet enfant devint un homme d'une valeur extraordinaire, que ses fils & ses petits-fils dominèrent ce pays ; mais qu'à la cinquième génération le peuple prit les armes contre cette famille, la défit en bataille & l'extermina, à la réserve d'un seul qui prit la fuite. Celui-ci étant poursuivi de près, & ne pouvant plus courir, s'assit à terre, désespérant de sauver sa vie : mais une pie vint se mettre sur sa tête, trompa ses ennemis qui crurent que c'était un tronc d'arbre, & non pas un homme. Il est aisé de voir, comme le remarque le père Adam, que jusqu'ici toute cette narration est fabuleuse, & fait connaître que l'origine de l'empereur de la Chine est fort obscure, & n'a rien d'illustre ni d'éclatant. Ce qui suit est certain & indubitable ; puisque cet homme, quel qu'il fût, vivait au commencement de ce siècle, & se fit assez connaître par la cruelle guerre qu'il fit aux Chinois, pour

Nouvelle Relation de la Chine

venger la mort de son père que les mandarins chinois avaient fait massacrer, & les outrages faits à sa nation. Le père Adam ^{p.028} dit qu'il était seigneur de la vallée de Moncheu, que le père Martini prend pour une grande ville. L'empereur Van-lié lui donna le gouvernement de cette même vallée & des pays voisins, à condition de les défendre contre les incursions des Tartares Orientaux qui étaient divisés en sept petites principautés. Il fut nommé Tien mim, & mourut l'année 1628. Son fils Tien çum plus sage & plus modéré, continua la guerre jusqu'à sa mort arrivée en 1634. Çum té fils de Tien çum acheva en quelque façon la conquête de l'empire de la Chine ; mais il mourut avant que d'en prendre possession en 1644. Son fils Xunchi âgé de 6 ans, fut reconnu empereur à Pe kim & mourut en 1662, laissant pour son successeur son fils Cam hi qui règne présentement. Ce dénombrement des princes tartares du père Adam, confirmé par le père Couplet dans sa chronologie, par le père Rougemont dans son *Historia tartaro sinica*, & par l'ambassade des Hollandais, fait voir que le père Magaillans a eu raison de dire qu'ils n'avaient point de roi ni de nom pour le signifier ; puisque leurs princes ont commencé dans ce siècle par un petit chef de horde ou capitaine de bandits ou tartares errants.

Sur quoi il faut encore observer que la Tartarie qui comprend toute l'Asie septentrionale est divisée par les Chinois, en occidentale & orientale. Les peuples de l'une & de l'autre sont la plupart errants avec leurs troupeaux & demeurent sous des tentes ; mais les Occidentaux sont incomparablement plus puissants que les ^{p.029} autres, puisqu'ils occupent tous les pays qui sont depuis l'extrémité de la province de Pe kim, jusqu'au pays du Mogol, à la Perse & à la Moscovie, qu'ils possédaient même toute entière du temps de Saint Louis. La Tartarie orientale s'étend depuis le pays de Leao tum vers l'orient, plus loin que le Japon. Elle comprend le pays de Niuché, au nord de la Corée ; celui de Niulhan, au nord de Niuché ; celui de Yupy à l'orient de Niuché ; & le pays de Yeço, au nord-est du Japon & à l'orient de Yupy. Ces pays sont pauvres & mal peuplés, parce qu'il n'y a que deux ou trois petites villes, tout le reste est inculte & plein de bois & de montagnes [lettre du père Verbiest]. Toutefois ces Tartares ne laissent pas d'être redoutables quand ils sont unis, à cause qu'ils sont endurcis à la fatigue dans un climat fort rigoureux, & qu'ils sont presque toujours à cheval & occupés à la chasse & à la guerre. Ils se sont faits connaître par leurs courses dans la Chine plus de deux cents ans avant la naissance de Jésus-Christ ; & même dans le douzième siècle depuis l'Incarnation, ils occupèrent les provinces de Leao tum, de Pe kim, de Xensi, de

Nouvelle Relation de la Chine

Xansi & de Xan tum. Mais les ancêtres du prince tartare qui règne à la Chine, non seulement n'étaient pas maîtres de toute la Tartarie orientale, mais ils ne l'étaient pas même du pays de Niuché, où, comme il a été dit, il y avait sept ou huit seigneurs différents. Et le père Adam remarque que Tien cum bisaïeul de l'empereur qui règne à présent n'avait quand il entra dans la Chine que huit p.030 mille hommes, qui grossirent bientôt par le concours du reste des Tartares Orientaux & d'une multitude innombrable d'Occidentaux attirés par le bruit de ses victoires & par l'abondance du butin.

(012) Ce nom de Chahamalaha ne se trouve, à ce que je crois, dans aucune carte, ni dans aucune autre relation. Mais je suis persuadé par ce qu'en dit notre auteur que c'est le même que le père Martini appelle Samahania, & j'estime comme lui que c'est le pays des Ysbegs ou de Mavralnara, dont Samarcand est la capitale ; parce qu'on ne connaît aucun royaume de mahométans à l'ouest de Xensi, où il y ait plusieurs villes considérables, des palais & des maisons d'une belle architecture, de la vaisselle d'or & d'argent, & les autres choses que les livres chinois attribuent à ce pays de Samahanie ou Samahan au rapport du père Martini. Et il ne faut pas être surpris de ce que les Chinois assurent que ce royaume confine avec la province de Xensi, à cause qu'ils ne vont jamais voyager du côté de l'occident, & qu'ils n'ont point d'autre connaissance des pays qui y sont situés que celle que leur donnent les caravanes qui vont tous les deux ou trois ans à la Chine pour y p.031 faire commerce sous prétexte d'ambassade. Les marchands se servent de cette invention pour obtenir l'entrée dans la Chine qu'on leur refuserait sans cela. Ils s'assemblent au royaume de Cascar, comme on le peut voir dans le voyage du jésuite Benoît Goez, inséré dans la Relation du père Trigaut. Mais autrefois & principalement du temps de Tamerlan qui rendit Samarcand une des premières villes du monde, ils venaient la plupart de cette ville-là & il y a apparence que ces marchands pour se donner plus de réputation, se disaient tous du royaume de Samarcand, & que les Chinois qui n'ont point de lettre *r*, & confondent facilement le *c* avec l'*h*, comme il sera remarqué plus bas, aient écrit Samahan au lieu de Samarcand. Par la même raison les Chinois voyant arriver ces marchands à Sucheou, dernière ville de la province de Xensi, & qu'ils se disaient tous de Samahan, ou Samarcand, peuvent aisément avoir cru que Samahan confinait à la province de Xensi.

(013) Usangué. C'est apparemment le même pays que le père Martini appelle Usuçang, & qui est compris dans le royaume que les Chinois appellent Sifan

Nouvelle Relation de la Chine

situé à l'occident de la province de Suchuen. La Relation du père Antoine de Andrada, appelle aussi ce pays Ussangué, & dit qu'il est situé à l'orient du royaume de Tibet & à vingt journées de la Chine.

(014) p.032 Le père d'Andrada fit deux voyages au royaume de Tibet. La relation du second qu'il fit en 1624 avec le père Gonçalo de Soufa, & qui fut imprimée à Lisbonne en 1628 parle fort clairement de la Chine. Car on y voit qu'elle n'est éloignée que de vingt journées du royaume d'Ussangué ou Ussang, & que celui-ci n'est qu'à quarante journées de la ville de Caparange où demeurerait le roi de Tibet, & où ces pères étaient arrivés d'Agra en moins de deux mois & demi, passant par Sirinagar. Pour le Catai, comme les peuples de Tibet sont fort ignorants, ils en parlèrent fort confusément au père d'Andrada, à qui ils dirent que le Catai était une grande ville. On peut remarquer en passant, que par cette Relation, par l'Atlas du père Martini, qui dans son *Histoire de la guerre des Tartares*, dit aussi que la province de Suchuen est voisine du royaume de Tibet, que ce royaume de Tibet est situé à l'orient du pays du Grand Mogol & non pas au nord, comme la plupart des cartes le mettent : D'autant plus que le père Benoît Goez n'en fait aucune mention dans son voyage qu'il fit toujours par le nord de l'empire du Mogol, depuis le pays des Usbegs allant continuellement vers l'orient, jusqu'à la Chine.

(015) p.033 Le père Magaillans n'ayant pas achevé son ouvrage, n'a pas donné cet alphabet tartare, mais on le trouvera dans la grammaire faite par le père Ferdinand de Verbiest, qu'on doit bientôt imprimer à Paris.

(016) Le père Nicolas Longobardo dans sa lettre écrite de la Chine en 1598 & imprimée en latin à Mayence en 1601 dit que quelques Chinois appelaient ceux de la province de Quam tum *Mangi*, c'est-à-dire, *Barbares*, *Manginos*, id est, *homines Barbaros* : ce qui confirme le sentiment du père Magaillans.

(017) Presque tous les auteurs qui parlent de la Chine, conviennent que dans les provinces septentrionales le froid est beaucoup plus grand qu'il ne devrait l'être, si l'on considère leur climat & leur situation au dessous du quarantième ou quarante-deuxième degré. La plupart parlent aussi des poêles qui sont communs, & de la même forme dans toutes les provinces du nord. Voyez la Relation du père Trigault, livre quatrième chapitre p.034 troisième, le Père Semedo première partie, chapitre troisième, & l'Atlas du père Martini, dans la Description de la province de Xansi, & dans celle de la province de Pe kim, ou il

Nouvelle Relation de la Chine

dit que les deux montagnes d'où l'on tire ce charbon sont voisines de la ville de Pim Ko, & s'appellent Kie & Siu vu.

(018) Le père Martini dans la Description de la province de Pe kim confirme cette conjecture, en ces termes :

« Le fleuve Lu Keu, qui s'appelle aussi sangcan, passe au sud-ouest de la ville royale. On le passe sur un magnifique pont où on compte plusieurs arcades de pierre.

On voit qu'il parle de la rivière qui est à l'occident de Pe kim & du pont qui est dessus, & que c'est celle dont Marc Polo fait mention, parce qu'il n'y a pas grande différence entre le nom de sangcan, que lui donne le père Martini, & celui de sangcan, ou Buli sangan, que lui donne Marc Polo. Le père Greslon, jésuite, dans sa Relation ou Histoire de la Chine, livre troisième, chapitre huitième, parle du pont oriental en ces termes :

« Dans la province de Pe kim, il y avait un pont d'une structure admirable, qui avait de longueur plus de trois cents pas, dont deux arcades se rompirent. »

Le père Magaillans raconte la cause de la chute de ces deux arcades le neuvième d'août 1668. Mais p.035 le père Greslon ajoute que le reste de ce pont tomba le vingt-sixième du mois d'août de la même année. Il dit aussi qu'on l'appelait Lo-co-Kiao, qu'il y avait mille ans qu'il était bâti, & qu'il n'était qu'à six lieues de Pe kim. Les pères Rougemont & Intorcetta confirment dans leurs Relations la chute du reste de ce pont le vingt-sixième d'août 1668, mille trois ans après sa fondation ; & le premier dit que le même pont avait trois cent soixante pas de longueur.

(019) Ces raisons du père Magaillans sont d'autant plus fortes, que son sentiment est conforme à l'usage de tout ceux qui ont écrit à la Chine avant lui & après lui comme le père Adam, Allemand, le père Greslon, Français, le père Semedo, Italien, le père Rougemont, Flamand, &c. & que le père Martini n'a été suivi que par l'auteur de l'ambassade qui a pillé ou copié le père Martini en tout ce qu'il dit de la Chine, à la réserve de la route des ambassadeurs de Camtum à Pe kim, & de leurs négociations. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il l'a imité dans son orthographe : même le père Greslon dans la préface de sa Relation, prouve contre le père Martini, qu'il faut prononcer les mots chinois de la même manière que le dit ici notre auteur.

Nouvelle Relation de la Chine

(01a) ^{p.036} On pourrait ajouter plusieurs autres raisons pour prouver que le Catai n'est autre chose que la Chine, comme de la soie & de beaucoup de fruits, de plantes & d'animaux, qui selon Marc Polo croissaient dans le Catai & qu'on ne trouve en aucun endroit de la Tartarie : mais cette matière a été tant rebattue depuis près de cent ans, & tous les auteurs qui en ont écrit l'ont prouvée, avec tant de raisons différentes, outre celles que rapporte notre auteur, qu'il serait inutile de s'y arrêter. D'autant plus que personne n'en doute présentement, & qu'on n'en saurait douter, à moins que de vouloir s'aveugler volontairement. Je remarquerai seulement que ce qui peut avoir trompé autrefois, est que dans le temps que les Tartares Occidentaux entreprirent la conquête de la Chine, il y avait deux empereurs ; l'un était le véritable empereur chinois de la famille Sum, qui possédait les douze provinces méridionales. L'autre était le roi des Tartares Orientaux de la famille Tai Kin qui occupait les trois provinces septentrionales, le pays de Leao tum & la Tartarie orientale. Ces deux empereurs furent vaincus l'un après l'autre & leurs États subjugués depuis l'année 1225 jusqu'à 1280. Cela supposé, il est aisé de comprendre qu'il était facile que les auteurs orientaux & ceux qui entendaient parler de ces conquêtes, crussent que le véritable empereur de la Chine était maître de toute la Chine, telle que nous ^{p.037} la connaissons présentement, & que l'autre empereur de la famille Tai Kin ayant son empire plus au nord, demeurait dans la Tartarie au nord de la Grande muraille, où par cette raison, nos anciens géographes transportèrent Cambalu, & beaucoup d'autres villes & de pays.

(021) Dans l'original portugais, en cet endroit, l'auteur avait écrit ces mots à la marge : *Un li a trois cent soixante pas ; un pas, six coudées ; une coudée, la longueur de cette marge.* Un li est un stade chinois, la coudée est un pied chinois J'ai mesuré exactement la longueur de la marge de l'original, que l'auteur dit être égalé à une coudée chinoise, & j'ai trouvé qu'elle était au pied du Chatelet de Paris, comme sept à huit, c'est-à-dire que le pied de Paris surpassait la coudée chinoise d'un septième de cette coudée. ^{p.061} Mais comme il est très important de savoir exactement la valeur de ces mesures, il faut remarquer qu'il est nécessaire dans la géographie de réduire toutes les mesures itinéraires à un degré d'un grand cercle de la terre.

On a travaillé presque dans tous les siècles & parmi toutes les nations policées à déterminer la grandeur d'un de ces degrés ; mais avec si peu de succès & tant d'incertitude, qu'à peine trouvera-t-on deux géographes qui s'accordent

Nouvelle Relation de la Chine

en ce point, comme on le peut voir dans leurs ouvrages, & particulièrement dans la géographie reformée du père Riccioli, jésuite, qui en a fait un ample recueil.

Il serait inutile de rapporter les causes des erreurs des uns & des autres, & la difficulté qu'il y a à déterminer la grandeur d'un degré avec la dernière précision. Il suffira de dire qu'enfin l'Académie royale des sciences de Paris composée des plus savants hommes & des plus habiles astronomes & géomètres de l'Europe, a achevé un ouvrage si difficile, avec tant de soin, de précaution & d'exactitude, qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'on puisse rien faire de mieux à l'avenir. Voici la valeur d'un grand cercle de la terre, que cette illustre compagnie a donnée au public, selon les mesures de divers pays.

- Valeur d'un grand cercle de la Terre.
 - Toises du Châtelet de Paris : 57.060
 - Pas de Bologne en Italie : 58.481
 - p.062 Verges du Rhin de 12 pieds chacune : 29.556
 - Lieues parisiennes de 2.000 toises : 28 $\frac{1}{4}$
 - Lieues moyennes de France d'environ 2.282 toises : 25
 - Lieues de marine ou d'une heure de 2853 toises : 20
 - Milles d'Angleterre de 5.000 pieds chacun 73 $\frac{1}{200}$
 - Milles de Florence de 3.000 brasses : 63 $\frac{1}{10}$.

- Circonférence de la Terre.
 - Toises de Paris : 20.541.600
 - Lieues de 25 au degré : 9.000
 - Lieues de marine : 7.200

- Diamètre de la Terre
 - Toises de Paris : 6.538.594
 - Lieues de 25 au degré : 2.864 $\frac{56}{71}$
 - Lieues de marine : 2.291 $\frac{59}{71}$

 - Valeur d'un degré : 57.060 toises
 - Valeur d'une minute : 951 toises
 - Valeur d'une seconde : 16 toises

 - Supposant le pied de Paris de : 1.440 parties,
 - Le pied du Rhin ou de Leyde en a : 1.390
 - Le pied de Londres en a : 1.350 p.063
 - Le pied de Bologne : 1.686
 - La brasse de Florence : 2.580.

On voit par ces mesures qu'il ne sert de rien de dire que le degré a tant de lieues de France ou d'Espagne, ou de milles d'Italie ou d'Allemagne, si l'on ne

Nouvelle Relation de la Chine

dit en même temps le nombre des toises & des pieds que ces lieues & ces milles contiennent, & la valeur & la proportion de ces toises de ces pieds.

Cela supposé, on ne s'étonnera pas que les mesures itinéraires, ayant été jusqu'à présent si incertaines dans l'Europe, celles de la Chine le soient pour le moins autant : surtout si l'on considère que les Chinois sont fort ignorants dans la géométrie, & peu éclairés dans l'astronomie & que les missionnaires peuvent difficilement trouver le temps & les commodités nécessaires pour mesurer un degré, & pour examiner les proportions qui se trouvent entre les mesures de la Chine & celles de l'Europe. Ils ont toutefois déjà beaucoup rectifié la carte de ce grand royaume, par plusieurs observations, & éclairci une infinité de choses. Mais ils sont encore souvent obligés de s'en rapporter aux auteurs chinois comme le père Magaillans le dit en cet endroit, parce que la grandeur & la proportion de la coudée, du pas & du stade avec les mesures de l'Europe sont encore inconnues.

Le père Riccioli, sur l'autorité du père Martini, croit que la coudée chinoise est égale au pied romain ancien de Villalpandus, & j'ai trouvé par la mesure ^{p.064} marquée par le père Magaillans, qu'elle est plus petite d'environ une dix-septième partie.

Les pères Maffée, Trigaut & Semedo, jésuites, & Gonsalez, augustin, veulent que le *li* ou stade chinois soit de trois cents pas chinois, de six coudées chacun ; les pères Martini & Magaillans prétendent qu'il est de trois cent soixante.

Le père Trigaut & le père Semedo donnent cinq stades Chinois au mille d'Italie, de soixante au degré ; le père Martini quatre & un sixième. Le père Magaillans, dans les calculs qu'il fait de lui-même, de la plus grande longueur de la Chine, donne quatre stades & demi à chaque mille d'Italie.

Le père Trigaut estime qu'il faut trois cents stades Chinois pour un degré ; le père Semedo, deux cent cinquante-cinq, & les pères Adam, Martini & Magaillans n'en mettent que deux cent cinquante, qui selon les deux derniers, font quatre-vingt-dix mille pas chinois, ou cinq cent quarante mille coudées ou pieds chinois. Mais comme je l'ai déjà dit, les géographes anciens & modernes n'ont pas été plus heureux avant que l'Académie des sciences eût trouvé la véritable valeur d'un degrés. Ainsi tout ce qu'on peut faire en attendant que les jésuites que le roi envoie à la Chine, nous donnent les proportions exactes des mesures itinéraires de ce pays-là, c'est de suivre le sentiment des pères Martini & Magaillans, conformément à la mesure de la coudée chinoise ^{p.065}

Nouvelle Relation de la Chine

indiquée par le dernier, & à la grandeur d'un degré mesuré par Messieurs de l'Académie des sciences.

Nous connaissons dans la Chine deux mesures certaines, qui sont le *chè* ou coudée, ou pied chinois, & le *puù* ou pas, ou toise chinoise ; & deux incertaines qui sont le nombre des *li*, ou stades compris dans un degré, & celui des *puù* contenus dans un stade. Le *chè* est au pied de Paris comme sept à huit ; & ainsi un degré contenant trois cent quarante-deux mille trois cent soixante pieds de Paris, il vaudra trois cent quatre-vingt-onze mille deux cent soixante-huit & quatre septièmes *chè* ou pieds de la Chine. Selon tous les auteurs qui ont écrit de la Chine, le *puù* ou pas chinois contient six *chè* ou coudées ; mais le *puù* est à la toise de Paris comme sept à huit ; donc les cinquante-sept mille soixante toises de Paris contenues dans un degré, valent soixante-cinq mille deux cent onze & trois septièmes *puù* ou pas ou toises de la Chine.

Les pères Adam, Martini & Magaillans qui paraissent les plus exacts, donnent tous trois deux cent soixante stades à un degré ; ainsi il ne reste plus qu'à savoir combien chaque stade contient de *puù* ou de pas. Il ne peut pas en contenir trois cent soixante, comme ces pères le disent, parce que le degré contiendrait quatre-vingt-dix mille pas ou soixante-dix-huit mille sept cent cinquante toises de Paris, & serait par conséquent trop grand de plus d'un tiers ; & par conséquent ils ont donné trop de pas au stade. Il y a donc sujet de croire que ces pères s'en sont fiés aux calculs des Chinois, ou que le père p.066 Magaillans s'en est rapporté à l'Atlas du père Martini, & qu'il y a faute d'impression dans cet Atlas, où l'on peut aisément avoir mis un 3 pour un 2. Cette dernière pensée est d'autant plus vraisemblable que si au lieu de donner au stade trois cent soixante *puù* ou toises chinoises, on lui en donne seulement deux cent soixante, & qu'ensuite on les multiplie par deux cent cinquante stades, le produit sera de soixante-cinq milles *puù* ou pas chinois. Ce qui approche de si près des soixante-cinq mille deux cent onze & trois septièmes *puù*, ou pas, auxquels j'ai évalué les cinquante-sept mille soixante toises de Paris, qui composent un degré suivant la mesure de l'Académie royale des sciences, que la différence ne va pas à un stade.

Toutes ces choses étant supposées, il s'en suit qu'un degré d'un grand cercle de la Terre vaut :

Pieds du Châtelet de Paris : 342.360

Pas géométriques de cinq pieds de Paris chacun : 68.462.

Toises de Paris de six pieds chacune 57.060

Nouvelle Relation de la Chine

Chè ou coudées, ou pieds chinois, qui sont au pied de Paris comme 7 à 8 : 391.268

Puù, ou pas, ou toises de la Chine, de six *chè* ou pieds chacun, & qui sont au pas géométrique, comme 10 ½ à 10, ou 42 à 40, & à la toise de Paris, comme 7 à 8 : 65.211 ½. p.067

Li ou stades à 260 *puù* ou pas, & qui valent environ le double des stades grecs & romains : 250

Milles de 60 au degré, de 4 1/6 stades chacun, & de 1086 1/6 *puù* ou pas, ou plus juste 1086 360/420 : 60

Lieues de marine ou d'une heure à 12 ½ stades, ou à 3.260 4/7 *puù* ou pas chacune : 20.

Ces calculs peuvent servir à rectifier les mesures qui se trouvent tant dans cette Relation que dans les autres, en attendant, comme il a été dit que les jésuites envoyés par le roi à la Chine, nous donnent l'exacte grandeur de la coudée ou pied, du pas ou toise, & du stade chinois ; d'où il sera facile de tirer celle d'un degré d'un grand cercle à la Chine.

(022) C'est de cette Relation que le père Martini a tiré ce qu'il dit de *Cham hien Chum*, dans son *Histoire de la guerre des Tartares*, comme il le marque lui-même. Il y confirme ce que dit notre auteur des princes indépendants qui se trouvent dans quelques provinces de la Chine, par un autre exemple d'une princesse p.068 souveraine dans la province de Sú chuen qui vint habillée en homme au secours de l'empereur chinois, avec trois mille soldats à la place de son fils encore enfant. Il raconte qu'elle fit de sa main beaucoup d'actions de valeur tant contre les Tartares que contre les rebelles. Le père Couplet dans sa chronologie parle aussi de cette amazone ou princesse indépendante.

Les louanges que le père Magaillans donne en cet endroit à *Sun co vam*, l'un des fils adoptifs du tyran Cham hien chum, inspireront peut-être aux lecteurs la curiosité de savoir qu'elle a été sa destinée.

Voici ce que j'en ai trouvé dans l'*Histoire* du père Rougemont, qui seul en a fait mention.

Après que le cruel tyran Cham hien chum eut été tué & son armée défaite par les Tartares, Sun co vam se retira avec quelques troupes dans la province d'Yun-nan, qu'il défendit vaillamment durant quelques années contre les Tartares. Il les battit même en plusieurs rencontres, & il s'acquit une si haute réputation par ses vertus & par ses grandes actions, qu'il fut déclaré empereur par son armée en l'année 1650. Il y avait en ce temps un autre empereur de la race royale, appelé Yum lié, petit-fils de l'empereur Van lié, qui mourut en 1620. Ce prince avait été reconnu empereur dans les provinces de

Nouvelle Relation de la Chine

Quam si & de Quei cheu, & dans une partie de celle de Quam tum ; mais l'année 1650, les Tartares ayant reconquis toute la province de Quam tum, attaquèrent celle de Quam si, & obligèrent Yum lié, pour se mettre ^{p.069} en sûreté, de se réfugier dans la province d'Yun-nan, dont Sun co vam était le maître. Les amis de Sun co vam lui conseillèrent de faire mourir cet empereur fugitif, & de se maintenir dans la puissance souveraine qu'on lui avait conférée : mais il le refusa absolument, & dit qu'il voulait reconnaître Yum lié à qui la naissance donnait un droit incontestable à la couronne. Il le reconnut en effet pour empereur, & tous les officiers & les soldats suivirent son exemple. Il avait des troupes fort nombreuses & fort aguerries, & il y avait apparence que ce grand capitaine aurait pu rétablir les affaires de la Chine & chasser les Tartares ; mais les vices de l'empereur qui ne prenait aucun soin de ses affaires & était entièrement adonné au vin & aux femmes en empêchèrent l'effet. Cette conduite fit tomber Yum lié dans le mépris de tous ses sujets ; & Sun co vam se repentant peut-être de lui avoir cédé l'empire, ne lui laissait que le nom de roi avec ce qui était nécessaire pour sa subsistance & pour celle de sa famille. Ce traitement qu'on faisait à l'empereur déplut à plusieurs chefs de l'armée, & entre autres au principal d'entre eux appelle Li tim qué, & qui était auparavant le meilleur ami de Sun co vam & son frère d'adoption, parce qu'ils avaient été adoptés l'un & l'autre par le tyran Cham hien chum. Le démêlé de ces deux hommes alla si avant qu'ils rompirent ensemble, partagèrent les troupes & combattirent l'un contre l'autre : mais au plus fort du combat les troupes de Sun co vam se joignirent à son ennemi, en sorte qu'il eut ^{p.070} beaucoup de peine à s'échapper par la fuite, avec trois cents soldats qui lui étaient les plus fidèles. Alors voyant qu'il ne restait plus aucune espérance de rétablir les affaires des Chinois, il alla se rendre aux Tartares, qui ayant une grande estime pour sa vertu, le comblèrent d'honneurs & l'élevèrent même à la dignité de prince ou de petit roi. Peu de temps après Yum lié privé du secours de ce grand capitaine, fut bientôt privé par les Tartares de l'empire & de la vie, la valeur de Li tim qué n'ayant pas été suffisante pour leur résister. Le fils aîné, la femme & la mère de cet empereur avaient été baptisés en 1648 par le père André Koffler jésuite, & le fils appelé Constantin.

Voilà ce que j'ai extrait de l'*Histoire* du père Rougemont.

(023) Il y a quelque diversité entre les auteurs touchant le nombre des soldats de la Chine, que tous néanmoins font extraordinairement grand. Le père Trigaut dit qu'il y en a plus d'un million, le père Martini près d'un million ; & au

Nouvelle Relation de la Chine

rapport du père Semedo, le père Jean Rodriguez qui était fort curieux & avait beaucoup voyagé dans la Chine, assurait qu'il avait trouvé dans les livres chinois, qu'il y avait cinq cent quatre-vingt-quatorze mille soldats dans les diverses provinces du royaume, & p.071 six cent quatre-vingt-deux mille huit cent quatre-vingt-huit pour garder la grande muraille contre les Tartares, sans y comprendre les soldats des armées navales. Mais il semble qu'on doit ajouter plus de foi à la Relation du père Magaillans, qui a écrit le dernier, & tiré ce qu'il dit d'un livre chinois présenté à l'empereur. Il faut toutefois remarquer que ces soldats ne sont pas semblables à nos troupes d'Europe, non seulement pour le courage & pour la discipline, mais encore parce que presque tous ne sont que des milices. Car le père Semedo parlant de ceux des provinces dit qu'ils ne méritent aucune considération, & qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils n'aient point d'autre métier que celui de soldat, puisqu'ils sont domiciliés dans les lieux où ils sont enrôlés, & exercent la profession de tailleur, de cordonnier, &c. Et le père Trigaut, chapitre second, dit qu'afin qu'on ne trouve pas le nombre de ces soldats incroyable, il faut remarquer que près de la moitié des peuples des trois provinces septentrionales sont enrôlés au service de l'empereur. Le père Magaillans confirme la même chose quand il dit que la dépense que l'empereur fait tous les ans pour les neuf cent deux mille cinquante-quatre, tant officiers que soldats, qui gardent la Grande muraille, ne va qu'à cinq millions trente-quatre mille sept cent quatorze livres, ce qui ne monterait qu'environ à demi-pistole par an pour chacun, & ne suffirait pas pour leur subsistance, s'ils ne faisaient point d'autre métier que celui de soldat. Par cette raison on ne doit pas trouver incroyable le nombre des p.072 soldats que l'auteur chinois, rapporté par le père Magaillans, met, tant sur la frontière qu'au dedans de la Chine, qui monte à seize cent soixante & dix mille vingt-quatre : d'autant plus que ce royaume est très vaste & extraordinairement peuplé, & que ces soldats sont sans discipline & sans courage. Le père Martini dit à la vérité que les Tartares sont plus soldats que les Chinois ; mais il ajoute que toutefois ils ne sont pas comparables aux troupes de l'Europe.

(031) La chronologie de la Chine est d'une extrême importance à cause de son antiquité, & je crois que les Portugais & les Castillans n'ont point fait dans leurs voyages de découverte plus considérable. Les Annales des Chaldéens & des Égyptiens auraient pu le disputer à celles de la Chine, & peut-être encore celles des Tyriens & de quelques autres orientaux dont Joseph fait mention ; mais elles ont péri il y a longtemps, aussi bien que les Histoires de Berosé, Chaldéen, & de Manethon, Égyptien, dont il ne nous reste que quelques

Nouvelle Relation de la Chine

fragments presque tout à fait inutiles. Les Grecs & les Romains ne nous ont rien laissé de certain avant Hérodote, appelé à cause de cela le père de ^{p.080} l'Histoire, & qui n'écrivit qu'environ quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Et si l'on veut remonter à l'origine des Olympiades, elles ne commencèrent que sept cent soixante-dix-sept ans avant l'Incarnation. Mais les cycles des Chinois & leur chronologie commencent deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept ans avant Jésus-Christ sous le règne de Hoam ti, & même deux mille neuf cent cinquante-deux ans, suivant le sentiment de ceux qui s'attachent à la seconde opinion, & qui reconnaissent Fo hi pour le premier empereur de la Chine. Et quand on voudrait s'arrêter à la troisième opinion qui fait Yao le premier empereur de la Chine, cette chronologie aurait commencé deux mille trois cent cinquante-sept ans avant la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire quinze cent soixante-neuf ans avant la première Olympiade. Il semble qu'on ne peut pas refuser d'ajouter foi à cette chronologie, à cause qu'elle est bien suivie & circonstanciée, qu'elle est moins fabuleuse que les premiers temps de l'histoire grecque & de l'histoire romaine ; & qu'on y a marqué plusieurs éclipses & autres observations astronomiques, qui s'accordent parfaitement bien avec les calculs de nos plus savants astronomes des derniers siècles, ainsi que je l'ai vu dans quelques dissertations manuscrites faites sur ce sujet. On peut ajouter que presque toutes les parties de l'histoire de la Chine ont été écrites par des auteurs contemporains ; par exemple les gestes du roi Yao ont été écrits par les ^{p.081} secrétaires de Xun son successeur. L'histoire de Xun & de son successeur Yu a aussi été écrite de leur temps, & est contenue avec celle du roi Yao dans les deux premières parties du plus ancien & du plus vénérable livre des Chinois, appelé Xu Kin. Il est divisé en six parties, dont les quatre dernières contiennent une partie de l'histoire de la seconde & de la troisième famille impériale. On ne peut pas douter de l'antiquité & de la vérité des deux premières parties du livre Xu Kin, puisque Confucius qui vivait cinq cent cinquante ans avant Jésus-Christ, en a fait souvent mention & a ramassé avec grand soin beaucoup d'ouvrages authentiques qui contiennent plusieurs particularités de la vie & du gouvernement des premiers rois. Un autre philosophe appelé Lao Kiun, contemporain de Confucius, & un auteur plus ancien que lui de deux cents ans, nommé Tai fu cum, citent souvent ces anciennes histoires. Confucius lui-même a écrit l'histoire de plusieurs guerres de la Chine durant deux cent quarante-un ans, qu'il commence à la quarante-neuvième année du règne de l'empereur Pim vam, treizième de la troisième famille, appelée Cheu, c'est-à-dire, sept

Nouvelle Relation de la Chine

cent vingt-deux ans avant la naissance de Jésus-Christ. Depuis ce temps-là il y a eu de siècle en siècle un grand nombre d'historiens que les Chinois conservent encore, & en ont composé des Histoires générales, dont il y en a une en plusieurs volumes chinois dans la bibliothèque du Roi.

On peut ajouter que la certitude de cette chronologie ^{p.082} est confirmée par beaucoup de circonstances conformes à l'Écriture Sainte, qu'elle contient, & qu'on ne trouve dans aucune autre histoire ; par exemple, la longue vie des premiers rois pareille à celle des patriarches du temps d'Abraham. Ainsi on raconte que Fo hi régna cent cinquante ans ; Xin num son successeur, cent quarante ; Hoam ti vécut cent onze ans ; Xao hao qui lui succéda, cent ans ; Ti co, cent cinq ; Yao, cent dix-huit ; Xun, son successeur, cent dix ; Yu, cent ans ; & après lui l'âge des empereurs n'eut rien d'extraordinaire. On voit aussi que Fo hi commença à régner dans la province de Xen si, la plus occidentale de la Chine ; ce qui fait connaître que lui ou son père était venu de l'Occident où Noé & ses enfants demeuraient après le Déluge, que son royaume était petit, & ses sujets en petit nombre ; en sorte qu'il était plutôt un puissant père de famille comme Abraham, qu'un roi ou un empereur : que lui & ses sujets vivaient d'herbes & de fruits sauvages, buvaient le sang des bêtes & s'habillaient de leurs peaux ; que son successeur Xin num inventa l'art de cultiver la terre, & beaucoup d'autres choses pareilles. On trouvera la plupart de ces faits dans l'*Histoire de la Chine* du père Martini, dans la chronologie & dans les préfaces du père Couplet, imprimées à Paris avec les œuvres de Confucius, & dans notre auteur en divers endroits, & principalement dans les chapitres cinquième & seizième, &c.

On oppose que cette chronologie ne s'accorde pas avec la Vulgate : mais outre que Dieu ne nous a pas ^{p.083} donné l'Écriture Sainte pour nous rendre savants, mais pour nous rendre bons ; & qu'ainsi il peut s'être fait quelque omission ou quelque erreur dans les dates ; on peut répondre que la question de la durée du monde depuis le Déluge selon la Vulgate, n'est pas encore décidée ; que cette chronologie s'accorde fort bien avec la traduction des Septante, qui est authentique & reçue de l'Église aussi bien que la Vulgate. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cette matière ; ceux qui voudront en savoir davantage, pourront consulter le livre que le père Pezeron Bernardin a fait nouvellement imprimer sur ce sujet.

On ne peut pas dire aussi que les Pères jésuites aient concerté ensemble cette chronologie, parce que nous voyons qu'ils ont dit la vérité dans le reste de leurs Relations ; qu'ils ne font pas difficulté de se corriger les uns les autres

Nouvelle Relation de la Chine

quand ils se sont mépris, comme on le peut voir dans notre auteur en divers endroits : que les religieux jacobins, augustins & de saint François, qui ont eu plusieurs différens avec les jésuites au sujet de leurs missions, s'accordent avec eux, & ne les ont jamais accusés d'avoir erré dans la chronologie, qu'enfin les Hollandais qui ont envoyé des ambassades à la Chine, & qui ont plusieurs milliers de Chinois à Batavia, n'ont jamais repris les jésuites d'avoir fait aucune erreur sur ce sujet ; & au contraire, font beaucoup d'estime des œuvres du père Martini, qu'ils ont toutes imprimées en Hollande, ainsi que la *China illustrata* du père Kirker.

(041) Je n'ajouterai rien à ce que dit notre auteur sur la langue chinoise, dont il fait assez connaître la nature & le génie ; ceux qui voudront en voir davantage, pourront consulter le sixième chapitre de la Relation du père Semedo, qui confirme ce que dit ici le père Magaillans. Je remarquerai seulement qu'il donne une idée de la langue chinoise bien différente de celle qu'on avait autrefois.

(051) Le sujet ou le fondement de ce livre n'est autre chose qu'une table de soixante-quatre figures, chacune de six lignes, dont les unes sont d'une seule pièce comme celle-ci — les autres de deux pièces de cette sorte —. Les Chinois attribuent cette table à leur premier roi Fo hi, mais on ne saurait deviner quelle était la pensée ou le dessein de l'auteur. Il est certain toutefois qu'environ douze cents ans avant Jésus-Christ, le prince *Ven uam*, père de l'empereur ^{p.123} *Vu uam* fondateur de la troisième famille royale, & son second fils *Cheu cum*, entreprirent d'interpréter cette table énigmatique, & que cinq cents ans après, le philosophe Confucius fit des commentaires sur les interprétations de ces deux princes. Tout ce que ces trois auteurs ont dit sur ce sujet, se réduit à tirer, du rapport & de la vicissitude des éléments & des choses naturelles, des maximes & des sentences politiques & morales, & des préceptes tant pour les princes que pour leurs sujets. Mais ce qui rend cette table pernicieuse, c'est que les idolâtres appelés *tao fu*, les bonzes & les diseurs de bonne aventure en abusent pour établir leurs prédictions superstitieuses, forgeant de cette variété de figures & de beaucoup d'autres choses qu'ils y mêlent, une infinité de combinaisons de rapports vains & impertinents, par le moyen desquels ils se vantent de prédire tout ce qui arrive aux hommes, d'heureux, ou de malheureux. On peut voir plus au long dans les préfaces du Confucius nouvellement imprimé des extraits des premiers

Nouvelle Relation de la Chine

commentateurs de cette table de Fo hi, & plusieurs particularités des principaux livres des Chinois, dont notre auteur parle en ce chapitre.

(061) La ville de Yam cheu est située près de l'embouchure du Grand canal dans le fleuve Kiam. Elle est riche, marchande & embellie de magnifiques maisons, bâties la plupart par des marchands qui se sont enrichis au commerce du sel qu'on tire en abondance de plusieurs salines situées à l'orient de la ville. Ces grandes richesses sont cause que les habitants y sont fort adonnés à leurs plaisirs ; en sorte qu'on y élève beaucoup de petites filles, les plus belles qu'on peut trouver, à qui on enseigne à danser, à chanter, & tout ce qui peut les rendre agréables, pour les vendre ensuite chèrement à des personnes riches qui les achètent pour leur servir de concubines. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils n'épargnent rien pour se divertir & pour rendre leur fête des lanternes plus magnifique que toutes les autres de la Chine. Presque toutes les Relations parlent de cette fête de la même manière que notre auteur, mais avec beaucoup moins de circonstances.

Kiam nan signifie province au midi du fleuve Kiam. Sous les rois chinois cette province s'appelait Nan kim, aussi bien que sa ville capitale, c'est-à-dire, cour du midi comme Pe kim signifie cour du nord, parce qu'il y avait alors deux cours, & que la ville de Nan Kim jouissait des mêmes privilèges & avantages que la ville royale de Pe kim : mais les Tartares l'en ont dépouillée & lui ont changé son nom de Nan Kim en celui de Kiam nim, c'est-à-dire, repos du fleuve Kiam. Cette coutume de changer ainsi les noms est très ancienne dans la Chine, & a été pratiquée de même de temps en temps, à l'égard des autres villes.

(071) Chinghis can, fondateur de la monarchie des Tartares, la plus grande qui fût jamais au monde, ou du moins son successeur Octay can, commença environ l'année 1220 la conquête de la Chine septentrionale, en attaquant les Tartares Orientaux qui l'occupaient depuis cent dix-sept ans, selon la chronologie du père Couplet. Mais la conquête entière de la Chine ne fut achevée qu'en l'année 1280 par le cinquième empereur depuis Chinghis can, nommé par nos historiens à l'imitation des orientaux, Cublay can, ou Cobila. Les Chinois qui lui donnent de grandes louanges, l'appellent Xi çu, & disent qu'il s'appelait auparavant Ho pie lie ; ce que je crois n'être autre chose que le nom de Cublay, ou Cobila corrompu, à cause que les Chinois ont peine à prononcer, & corrompent presque toujours les noms & p.146 les mots des autres nations, comme notre auteur a remarqué au premier chapitre, que Marc

Nouvelle Relation de la Chine

Polo avait corrompu le nom tartare de l'ancien Pe kim, en disant Cambalu au lieu de Han palu. Les Chinois font de même à l'égard des mots des langues étrangères, changeant des lettres & ajoutant des voyelles, pour les prononcer plus facilement ; parce que tous les mots de leur langue sont monosyllabes. Ainsi j'ai vu dans une dissertation manuscrite, sur la nécessité de faire le service divin en langue chinoise, & qui mériterait bien d'être mise en lumière, que les Chinois pour dire crux, disent cu lu çu ; au lieu de prononcer beatus, ils disent Pe ia tu fu ; pour baptiso, ils prononcent pa pe ti so ; & pour Bartholomeus, Pa ulh to lo meu su. De même il semble qu'ils ont pu dire Ho pie lie, au lieu de Cublay, ou Cobila, changeant le c en h, & le b en Et disant Hopili, au lieu de Cobily, & ajoutant deux e, pour faciliter la prononciation.

Ce fut ce prince Xi çu ou Cublai can, qui fit faire le Grand canal que notre auteur décrit avec son exactitude ordinaire, & qui est sans doute un des plus magnifiques & admirables ouvrages de l'univers. Il reste seulement à éclaircir si les écluses de ce canal sont faites comme celles de France & des Pays-bas ; c'est-à-dire, si elles sont composées de deux portes à quelque distance l'une de l'autre, entre lesquelles l'eau s'élève ; car il semble, par la narration du père Magaillans & par celle du père Trigault, que les écluses des Chinois ne sont autre chose qu'une ^{p.147} porte simple, fermée avec des pièces de bois qu'on laisse tomber de travers ou horizontalement, jusqu'à ce que l'ouverture soit entièrement bouchée. L'eau s'étant enflée par ce moyen, on lève ces pièces de bois l'une après l'autre, & alors on fait monter & descendre les barques, qui souvent ne pourraient pas naviguer, à cause que l'eau manquerait dans le canal, si elle n'était retenue & conservée par cette invention ; mais elle n'est pas si commode que celle des écluses à deux portes avec un coffre entre deux. Aussi l'auteur de la Relation de l'ambassade des Hollandais dit qu'on n'ouvre les écluses de la Chine qu'avec beaucoup de difficulté, & qu'elles ne retardent pas peu le voyage.

C'est toutefois une chose bien remarquable & bien commode qu'on puisse aller d'un bout de la Chine à l'autre, durant l'espace d'environ six cents lieues, toujours par des rivières ou par des canaux, à la réserve d'une seule journée de chemin par terre, entre les provinces de Quam tum & de Kiam si, ou entre les villes de Nan hium & de Nan gan, où l'on se rembarque sur la rivière de Can. Sur quoi il est bon de remarquer que l'auteur de la Relation de l'ambassade des Hollandais a fait une faute considérable en confondant cette rivière de Can avec le grand fleuve Kiam qui vient de la province de Yun nan, &

Nouvelle Relation de la Chine

touche seulement l'extrémité septentrionale de la province de Kiam si, au lieu que la rivière de Can la divise en deux, en la parcourant du sud au nord.

(081) ^{p.155} Cette invention, ainsi qu'elle est décrite, est entièrement pareille à celle dont se servent les femmes en Hollande pour porter dans les rues des seaux pleins de lait, & dont apparemment le père Magaillans n'avait pas connaissance : mais elle est tout à fait inutile pour porter un fardeau d'une seule pièce.

(082) J'ai remarqué dans la première note sur le second chapitre, que la coudée chinoise était au pied de Paris comme sept à huit ; ainsi ces quinze coudées valent treize pieds & un huitième de Paris ; ce qui fait voir que ce tambour est d'une grandeur prodigieuse, puisque par la proportion du diamètre à la circonférence, il doit avoir quarante-un pieds & un quart, ou près de sept toises de tour.

(083) Le père Kircher n'avait assurément pas connaissance ^{p.156} de plusieurs cloches de l'Europe plus grandes que celle d'Erfort ; car sans sortir de France, la cloche de Rouen, appelée George d'Amboise, pèse environ quarante milliers, ainsi qu'il est écrit dessus. Celles de Rhodes, de saint Jean de Lyon, & les deux qu'on fit fondre il y a deux ans pour l'église de Notre-Dame de Paris, sont à peu près de la même grandeur que celle de Rouen. Il est certain aussi que le père Kircher n'avait aucune connaissance des cloches de Pe kim, puisqu'il s'est rétracté dans sa *China illustrata*, après que le père Gruber lui eut envoyé l'extrait d'une lettre du père Ferdinand Verbiest, qui contenait la description de cette cloche de Pe kim, que le père Kircher a fait imprimer dans sa *China illustrata*. Le père Magaillans n'avait pas vu non plus ce dernier ouvrage du père Kircher. A l'égard des cloches de Pe kim, le père Ferdinand Verbiest dans sa lettre, & le père Couplet dans sa chronologie, disent qu'elles furent fondues environ l'année 1404 par l'ordre de l'empereur Chin çu, autrement Yum lo, oncle de Kien ven ti, & second fils de Hum vu, lequel chassa de la Chine les Tartares Occidentaux, & fonda la famille royale Tai mim, détruite en ce siècle par les Tartares Orientaux. Cet empereur Chim çu fit fondre cinq de ces cloches, qui pèsent chacune cent vingt milliers, & il ne faut pas douter qu'elles ne fussent alors les plus grandes du monde. Mais Jacques Reutenfels, dans la belle Relation de Moscovie qu'il a composée en latin, rapporte qu'il y en a une beaucoup plus grande dans le palais du grand duc ^{p.157} à Moscou puisqu'elle pèse trois cent vingt milliers, & qu'elle est d'un poids si énorme, qu'il n'a

Nouvelle Relation de la Chine

jamais été possible de l'élever ni de la suspendre dans la tour appelée Ivan velichi, au bas de laquelle on la voit encore posée sur des pièces de bois. Le père Rougemont dit dans son Histoire, que le père Adam, fit élever deux de ces cloches de Pe kim dans une tour haute de cent cinquante coudées chinoises, ou de cent trente-un pieds & un quart, par deux cents ouvriers seulement, au grand étonnement des Chinois, qui, croyaient qu'il faudrait y en employer plusieurs milliers, & que deux ans après il en fit élever une troisième encore avec plus de facilité, quoiqu'il n'y employât que cent vingt jeunes hommes. Le père Intorcetta remarque dans sa Relation que les cloches de la Chine n'ont point de battant, & qu'on les sonne en les frappant avec un marteau près du bord par dehors.

(101) p.179 D'autres Relations parlent de cette espèce de cire produite dans les arbres, mais non pas avec tant de circonstances curieuses. Le père Trigaut dit que sa flamme est plus claire, qu'elle est plus blanche & moins grasse que la cire ordinaire. Un autre auteur ajoute qu'elle est transparente, & qu'on distingue la mèche à travers la cire. Le père Trigaut dit encore que les Chinois font d'une autre sorte de cire très blanche tirée d'un arbre, mais beaucoup moins lumineuse que la précédente.

Une autre Relation décrit cet arbre & son fruit en cette manière : il y a dans la province de Fo Kien un bel arbre assez grand & touffu appelé *kuei xu*, qui croît auprès des ruisseaux. Il produit en décembre un fruit vert obscur, gros comme une noisette. La peau verte se sèche & se retire peu à peu & laisse paraître une matière blanche comme la neige & qui ressemble à du suif bien purifié. On la recueille à la fin de décembre ou au commencement de janvier ; on la fond & on en fait des chandelles qui ressemblent à de la cire blanche, & ne rendent aucune mauvaise odeur. On s'en sert toute l'année, quoiqu'elles durent beaucoup plus en hiver qu'en été, & elles ne coûtent que deux sols la livre. Du marc de ce fruit, on fait de l'huile p.180 pour les lampes. Ce fruit est bien extraordinaire & fait connaître combien la nature a favorisé la Chine au dessus des autres pays.

(102) Cela ne doit pas paraître incroyable, puisque c'est l'effet ordinaire du grand froid. Tous les historiens espagnols rapportent qu'au voyage que fit Diego d'Almagro au pays du Chili, plusieurs de ses gens en traversant les hautes montagnes des Andes, demeurèrent transis & roides de froid sur leurs chevaux ou debout contre les roches où ils étaient appuyés, & qu'ils furent trouvés longtemps après de la même manière & sans aucune corruption. La

Nouvelle Relation de la Chine

Relation de Moscovie, dont j'ai parlé ci-devant, dit aussi qu'en hiver on vend à Moscou, dans le marché, une grande quantité d'esturgeons d'Astrakhan roidis & conservés par le froid, & de grande piles d'autres poissons couverts de neige.

(141) Il faut remarquer que l'auteur parle en cet endroit de ce qui se pratiquait du temps des empereurs chinois ; car les empereurs tartares ont changé cet usage, & ne marient plus leurs filles qu'à des rois, à des princes, ou à de grands seigneurs, comme notre auteur le dit lui-même plus bas.

(161) p.274 Le père Magaillans avait déjà parlé dans le troisième chapitre, des trois opinions des Chinois touchant l'antiquité de la Chine ; & je ne doute pas que s'il avait pu mettre la dernière main à cet ouvrage, il n'eût rangé tout ce qu'il en dit, dans un même chapitre. Je n'ai pas cru qu'il me fût permis de retrancher ce qu'il en rapporte dans ce chapitre, tant pour n'y pas faire un changement si considérable, que parce que l'auteur y a mis plusieurs circonstances nouvelles & curieuses, & que la matière est elle-même très importante. Outre que ce chapitre ayant été composé en 1669, il sert de confirmation au troisième que le père Magaillans avait écrit l'année précédente, comme on le peut voir par les dates différentes qu'il marque dans cet ouvrage.

(170) p.285 Ce chapitre est d'autant plus curieux, qu'il contient une description fort ample de la ville capitale de la Chine, & du vaste palais de l'empereur. Toutes les autres Relations, sans en excepter aucune, en disent fort peu de chose, & pour l'ordinaire fort confusément ; mais il ne faut pas s'en étonner : les ambassadeurs demeurent toujours enfermés dans le palais qui leur est destiné, & les missionnaires, à la réserve d'un petit nombre, ou n'ont point vu Pe kim, ou ne l'ont vu qu'en passant, ou quand ils y furent menés prisonniers durant la dernière persécution. Il n'y a presque que le père Adam, le père Ferdinand Verbiest & le père Magaillans qui aient pu s'instruire parfaitement des particularités de cette grande ville ; & le dernier est le seul qui nous en ait donné la description, après un séjour de près de vingt-cinq ans. J'ai cru toutefois que pour donner plus de satisfaction & une idée plus distincte aux lecteurs, je devais joindre à cette description un plan de la ville de Pe kim, & du palais de l'empereur. Je l'ai dressé avec beaucoup de soin & de peine, sans y rien mettre qui ne soit fondé sur la Relation de notre auteur, comme on le pourra voir dans cette traduction & dans les notes suivantes. On verra aussi

Nouvelle Relation de la Chine

qu'encore que cette description soit fort belle, elle aurait ^{p.286} besoin pour être parfaite, d'un plan plus exact de la ville & du palais en général, de beaucoup de plans & de dessins particuliers des divers palais, tant de l'empereur que des grands seigneurs, des temples, des arcs de triomphe, des ponts, &C. Mais on peut se contenter de cette Relation, en attendant que les jésuites qui sont allés à la Chine par ordre du roi, nous envoient quelque chose de plus achevé. On n'a marqué qu'environ soixante-dix rues ; parce qu'étant toutes situées de même, elles suffisent pour donner une idée de cette grande ville ; outre que la Relation n'en dit pas le nombre, & que la petitesse du plan n'aurait pas permis d'en mettre davantage.

(171) Le père Martini donné aux murailles de cette ville, seulement quarante stades chinois de circuit : mais il en faut plutôt croire le père Magaillans, qui en devait être mieux instruit, & qui lui en donne quarante-huit. Le père Martini dit aussi que ces murailles furent faites par l'ordre de l'empereur Tai çungus, troisième de la famille Tai mim, lequel commença à régner en 1404. Le père Couplet dans sa chronologie appelle cet empereur *chim çu*, ou *yum lo*, & dit qu'il ne transféra le siège de l'empire de Nan kim, à Pe kim que la septième année de son règne, c'est-à-dire, en 1411. ^{p.287}

(172) Ce que dit notre auteur du nombre des portes est confirmé par le père Semedo, première partie, chapitre dix-septième, par le père Adam Schall, chapitre dixième, & par le père Couplet dans sa *Chronologie*, page 82, qui tous ne donnent que neuf portes à Pe kim.

(173) Je trouve ici trois grandes difficultés. La première, sur la grandeur de cette nouvelle ville. La seconde, sur la situation de ses portes. La troisième, sur le nombre des faubourgs des deux villes.

— Le père Magaillans dit ici, que cette nouvelle ville est carrée, & que chaque côté est de six stades chinois : si cela était ainsi, cette nouvelle ville n'aurait que vingt-quatre stades de circonférence, & son aire ne serait que le quart du terrain de l'ancienne ville ; ce qui me paraît trop petit pour deux raisons.

La première, que le père Adam, chapitre dixième, rapporte que les Tartares, depuis la conquête de la Chine, s'étaient réservés l'ancienne ville, & avaient obligé tous les Chinois à aller habiter dans la nouvelle, qui étant si petite, ^{p.288} n'aurait pas été capable de les contenir ; d'autant plus qu'il ajoute qu'elle était déjà en partie habitée du temps des empereurs chinois.

Nouvelle Relation de la Chine

La seconde, que le même père Adam dit positivement au même endroit, que la nouvelle ville de l'orient à l'occident, est plus longue de quatre stades que l'ancienne ; mais que du septentrion au midi, elle n'avait que la moitié de la largeur de l'ancienne ville.

Il s'ensuivrait de là que cette nouvelle ville n'aurait de largeur que six stades, comme le dit aussi le père Magaillans ; mais qu'elle aurait seize stades de longueur, & quarante-quatre de circonférence. Le père Adam est un témoin d'une grande autorité aussi bien que le père Magaillans ; & ainsi je crois que pour les accorder il faut dire que le père Magaillans ne parle que de la largeur de la nouvelle ville, ou des côtés qui regardent l'orient & l'occident, qui ne sont effectivement que de six stades de longueur chacun. Toutefois je n'ai pas cru, jusqu'à ce que nous en ayons de plus grands éclaircissements, que je dusse m'écarter de la description du père Magaillans ; & ainsi j'ai fait dans le plan cette nouvelle ville parfaitement carrée & de six stades de chaque côté, laissant à chacun la liberté de suivre l'opinion qui lui paraîtra la plus vraisemblable. Selon ces mesures, l'enceinte de l'ancienne ville de Pe kim, à douze stades pour une lieue de vingt au degré, (& non pas à douze & demi, comme nous l'avons établi ci-devant) serait de quatre lieues, ou de quarante-huit stades, & son aire contiendrait cent quarante-quatre stades ^{p.289} carrés. La nouvelle ville, selon le père Magaillans, contiendrait le quart de l'ancienne, ou trente-six stades carrés, & les deux ensemble cent quatre-vingts stades carrés.

Selon le père Adam, la nouvelle ville aurait quarante-quatre stades de circuit, son aire quatre-vingt-seize stades carrés, & avec l'ancienne deux cent quarante stades carrés.

L'auteur de l'ambassade des Hollandais donne de tour aux deux villes de Pe kim, cinq heures ou lieues de vingt au degré : ce qui s'accorde avec le calcul du Père Magaillans qui leur donne soixante stades ; mais suivant les mesures du père Adam, elles en ont soixante-huit, ou cinq lieues & deux tiers.

Si l'on veut maintenant comparer Pe kim avec quelques autres villes, on trouvera que ses deux villes prises ensemble, sont bien plus petites que Nan kim ou Kiam Nam, quoique selon les pères Martini, Semedo & Trigaut, elles soient en récompense beaucoup plus peuplées. Ces deux derniers pères donnent à Nan kim dix-huit milles de circuit qui font soixante-douze stades, & une aire de trois cent vingt-quatre stades carrés ; de sorte que les deux villes de Pe kim ne contenant, même selon l'opinion du père Adam, que deux cent

Nouvelle Relation de la Chine

quarante stades, n'occupent par conséquent qu'environ les trois quarts du terrain enfermé dans la première enceinte de Nan Kim ; car je ne parle pas de la seconde, qui au rapport de ces auteurs, ne forme pas une clôture entière, & n'est autre chose que quelques ^{p.290} murailles ou retranchement pour défendre l'accès de la ville dans les endroits par où l'on y peut venir plus facilement. On dit que la ville de Kim tu, capitale de la province de Su chuen, est aussi grande que Nan kim, & ainsi elle est aussi plus grande que Pe kim, quoique moins peuplée. Je ne parle pas des autres grandes villes de la Chine qui y sont en très grand nombre, comme Ham cheu, Su cheu, Quam tum, &c. parce que nous n'en savons pas exactement la mesure ; mais il y a apparence que Pe kim les surpasse toutes en grandeur, & même toutes celles de la terre, à la réserve de Moscou. Car la Relation que j'ai déjà citée, donne à Moscou quatre milles ou lieues d'Allemagne de circuit. Cette ville n'est pas parfaitement carrée comme celles de la Chine, mais en la supposant carrée, & les lieues d'Allemagne des lieues moyennes, dont il en faut quinze pour un degré, Moscou aura soixante-quatre stades de circonférence, c'est-à-dire quatre stades moins que les deux villes de Pe kim. Mais son aire contiendra deux cent cinquante-six stades carrés, c'est-à-dire seize stades carrés plus que les deux villes de Pe kim. Enfin supposant Paris, suivant la nouvelle enceinte, d'environ trois lieues de marine ou de vingt au degré, de circuit, & réduisant la figure circulaire de cette ville en stades carrés, Paris n'en contiendra au plus que cent trois & un onzième, c'est-à-dire que Paris ne contiendra qu'environ les deux tiers de l'ancienne ville de Pe kim, ou les deux cinquièmes des deux villes de Pe kim, jointes ensemble.

— La seconde difficulté est sur la situation des sept portes ^{p.291} que notre auteur donne à la nouvelle ville. L'auteur de l'ambassade des Hollandais dit qu'entrant par la porte du midi, on fait environ une demi-heure de chemin avant que d'arriver à la seconde enceinte de la ville, c'est-à-dire aux murailles méridionales de l'ancienne ville ; cet espace de demi-heure ou demi-lieue, qu'il faut faire pour traverser la nouvelle ville, s'accorde avec la largeur que les pères Adam & Magaillans lui donnent. Il continue en disant que cette seconde enceinte est fermée, c'est-à-dire fortifiée, par un large fossé plein de l'eau de la rivière. Et cette circonstance fait voir que la nouvelle ville n'a point d'autre muraille coté du nord, que celle de l'ancienne, dont elle n'est séparée que par ce fossé ; aussi toutes les Relations ne font mention que de deux enceintes qu'il faut traverser avant que d'arriver au palais. Ainsi il semble que les trois portes méridionales de

Nouvelle Relation de la Chine

l'ancienne ville doivent aboutir à la nouvelle ; ce qui est difficile à comprendre suivant la longueur que le père Magaillans semble lui donner, & fort aisé dans celle que lui donne le père Adam, & c'est pour cela que pour éviter la confusion je n'ai pas voulu joindre immédiatement la nouvelle ville à l'ancienne comme je crois qu'elle le doit être. Cela supposé, il me semble qu'il y doit avoir trois portes du côté du nord qui répondent aux trois portes de l'ancienne ville, une du côté de l'orient, & une autre du côté de l'occident parce que notre auteur dit en cet endroit que chaque porte a son faubourg bien peuplé, surtout celui qui regarde p.292 le couchant. Or il s'expliquerait mal s'il y avait plus d'une porte & d'un faubourg du côté du couchant. De cette manière il ne reste que deux portes, que j'ai placées du côté du midi, & je n'espère pas de trouver rien de plus exact sur ce sujet, jusqu'à ce que nous ayons d'autres nouvelles de la Chine.

— La troisième difficulté regarde le nombre des faubourgs des deux villes. Notre auteur dit que chaque porte a son faubourg ; ainsi, comme il y a seize portes, neuf dans l'ancienne ville & sept dans la nouvelle, il faudrait qu'il y eût aussi seize faubourgs. Cependant cela me paraît impossible, à cause que par notre auteur & par les autres Relations, le côté du nord de la nouvelle ville joint le côté du sud de l'ancienne & l'on entre de la première dans la seconde par trois portes, comme le père Adam le dit expressément en ces mots, *tribus portis ad anteriorem urbem est pervia* ; par conséquent les portes méridionales de l'ancienne ne peuvent avoir aucun faubourg, non plus que les septentrionales de la nouvelle, si comme j'ai supposé, elles sont confondues avec celles du sud de l'ancienne, ou n'en sont séparées que par un fossé. Dans cette supposition, l'ancienne ville ne peut avoir que six faubourgs, la nouvelle quatre, les deux ensemble dix. Et si l'on veut que les sept portes de la nouvelle ville soient dégagées & distinguées de celles de l'ancienne, il n'y aura en tout que treize faubourgs, & non pas seize. Ainsi je crois que notre auteur a voulu dire p.293 seulement que chaque porte dégagée, & qui fort à la campagne, a un faubourg.

Comme notre auteur, ny pas une Relation, ne parle exactement des fortifications de cette grande ville, il ne sera pas hors de propos de mettre ici ce que j'en ai recueilli des pères Trigault, Semedo, Martini & Adam & de l'ambassade des Hollandais. L'ancienne ville est environnée de fortes murailles garnies de tours, placées à un jet de pierre l'une de l'autre. Le père Adam dit qu'il y en a trois cent soixante, toutes carrées, par conséquent, du milieu de l'une au milieu des deux plus prochaines, il y a trente-quatre pas chinois &

Nouvelle Relation de la Chine

deux tiers, ou trente toises de Paris & un tiers, qui font cent quatre-vingt-deux pieds de Paris. Il dit aussi, qu'entre ces tours il y en a de deux en deux stades, une beaucoup plus large, dont il serait aisé de faire un bastion en y ajoutant la pointe ou les deux faces du bastion, qui y manquent. Le circuit de cette ville est de quarante-huit stades, d'où il s'ensuit qu'il y a vingt-quatre de ces grandes tours, dont on pourrait faire vingt-quatre bastions, qui seraient éloignés l'un de l'autre d'environ quatre cent cinquante toises, ou de cinq cent quarante pas géométriques. La muraille est proprement un rempart, composé de deux murs de brique, dont le bas est de grandes pierres de taille, selon les pères Trigaut & Martini, & dont l'entre-deux est rempli de terre à la manière de nos places fortes d'Europe. Le père Adam dit que ce rempart est haut de cinquante coudées ou pieds chinois, ^{p.294} c'est-à-dire de sept toises & sept vingt-quatrièmes ou de quarante-trois pieds & trois quarts, que son épaisseur est de vingt-quatre coudées ou pieds chinois, c'est-à-dire de trois toises & demie ou de vingt-un pieds. Toute cette muraille est environnée d'un profond & large fossé plein d'eau, & le rempart & les tours sont garnis de toutes sortes d'armes nécessaire pour leur défense, selon l'usage du pays ; même la Relation de l'ambassade des Hollandais remarque qu'il y avait une grande herse, à la porte par laquelle les ambassadeurs entrèrent. La nouvelle ville est aussi fortifiée de murailles, de tours & de fossés ; mais les murailles sont plus basses & plus faibles, & les tours moins fréquentes.

(174) Il y avait dans l'original plus de vingt lances, ce qui est une manière de parler portugaise ; j'ai traduit trente toises, évaluant à neuf pieds les lances espagnoles, qui sont un peu plus longues que les nôtres.

[Notes pour servir à l'intelligence du plan de la ville & du palais de Pe kim.](#)

Il y a de pareilles marques sur le plan.

A. Murailles de Pe kim, qui composent un carre parfait de douze stades, ou d'environ une lieue de ^{p.295} chaque côté, & de quarante-huit stades ou de près de quatre lieues de circonférence. Ces murailles sont doubles avec un terre-plein entre deux, & forment un rempart de sept toises & près d'un tiers de hauteur, & de trois toises & demie d'épaisseur. Elles sont garnies de trois cent soixante tours carrées, & environnées d'un fossé plein d'eau, qui n'est pas marqué dans le plan, parce que l'auteur n'en a rien dit.

B. Portes de la ville, au nombre de neuf, dont il y en a trois du côté du midi, & deux à chacun des autres cotés. On les a placées à peu près où elles doivent

Nouvelle Relation de la Chine

être, parce que l'auteur ne marque pas l'endroit où elles sont, à la réserve de celle qui est au milieu du côté du midi.

C. Rues de la ville, toutes droites & tirées au cordeau, avec cette différence, que celles qui vont du nord au sud, sont toutes larges, & celles qui vont de l'est à l'ouest, sont presque toutes étroites.

Da. Première enceinte du palais, qui forme un carré long de deux milles de longueur, d'un mille de largeur, & de six milles ou de deux lieues de vingt au degré de circuit. C'est une muraille fort haute & fort épaisse, &c. Du côté de l'orient de cette muraille, il y a une rivière, qui selon quelques Relations, fait plusieurs détours dans le palais : mais comme elles ne marquent pas son cours non plus que notre auteur, on a été obligé de la marquer en ligne droite. Du côté de l'occident il y a un lac de cinq stades, ou de mille cent trente-sept toises & demi de longueur, avec un pont à l'endroit le plus étroit, & fait en forme de viole, qu'on a imitée autant qu'on a pu.

Db. Seconde enceinte du palais, qui contient plusieurs palais particuliers de l'empereur.

Dc. Troisième enceinte ou clôture du palais, qui borne des deux côtés l'enfilade des divers appartements du grand palais de l'empereur.

Appartements du palais de l'empereur, que l'auteur met ^{p.296} au nombre de vingt, & qu'il décrit en commençant par la porte méridionale & principale de la ville.

E. Porte méridionale & principale de la ville, grande & magnifique.

F. Première rue qu'on trouve en entrant dans la ville par la porte méridionale.

G. Place ou terrain carré, environnée d'une balustrade de marbre.

H. Seconde rue ornée de deux arcs de triomphe, entre lesquels personne ne peut aller à pied ni à cheval, à cause du respect dû au palais de l'empereur.

(180) Notes sur le dix-huitième chapitre.

I. Premier appartement appelé *tay cim muen*, c'est-à-dire, portail de grande pureté. Il consiste en trois grandes portes & en trois voûtes qui soutiennent une très belle salle. On voit au delà une grande cour plus longue que large, bordée des deux côtés de portiques, & de galeries soutenues par deux cents colonnes. Cette cour est terminée par la rue du perpétuel repos, qui est coupée par deux portes, l'une du côté de l'orient, l'autre du côté de l'occident.

Nouvelle Relation de la Chine

On les a placées au hasard, parce que la situation n'en est pas marquée dans la Relation.

II. Second appartement qui devrait être appelé le premier, puisqu'il donne entrée dans l'enceinte extérieure du palais. ^{p.316} Cet appartement ou portail est composé de cinq portes, trois grandes au milieu, qui ne s'ouvrent que pour le roi, & deux petites à côté, où le reste du monde passe. Il y a aussi cinq grandes voûtes, & une grande salle au dessus ornée de la manière que le décrit notre auteur, & au delà une cour beaucoup plus grande que la précédente ; mais comme nous n'avons aucune mesure des parties du palais, je n'ai pas pu lui donner la proportion nécessaire. Cette cour, comme toutes celles qui suivent, est bordée à droite & à gauche de portiques, de galeries, de salles & de chambres.

III. Troisième appartement appelé le portail du commencement, & qui est suivi d'une cour pareille aux précédentes.

IV. Quatrième appartement & premier de la seconde enceinte appelé la tour ou le portail du midi. Il a trois portes & trois voûtes, & une salle au dessus, plus grande, plus élevée, & plus majestueuse que les précédentes. Cette salle a des deux côtés deux galeries qui s'étendent vers le midi, & qui à leurs extrémités sont terminées par quatre pavillons ou salles plus petites que celle du milieu, &c. C'est dans la salle du milieu que sont le tambour & la cloche, dont il est parlé au chapitre huitième.

V. Cinquième appartement appelé le suprême portail. Il est comme les autres précédé d'une grande cour, & fermé de cinq grandes portes auxquelles on monte par cinq magnifiques escaliers de marbre. Avant que d'y arriver, on traverse un grand fossé plein d'eau, marqué ^{p.317} dans le plan, sur cinq ponts de marbre, qui répondent aux cinq escaliers.

VI. Sixième appartement nommé la suprême salle impériale. On y monte par cinq escaliers de marbre très magnifiques de quarante-deux marches chacun, &c. C'est dans cette salle que l'empereur reçoit l'hommage & les soumissions des princes, des grands & des mandarins, que notre auteur décrit si bien, qu'il est difficile d'y rien ajouter, si ce n'est que selon le père Semedo & d'autres auteurs, on pratique le même jour la même cérémonie dans toutes les villes du royaume, où tous les magistrats s'assemblent dans le palais du gouverneur devant un trône où l'on a placé les enseignes royales. Ensuite ils font les mêmes révérences & cérémonies que notre auteur a rapportées.

Nouvelle Relation de la Chine

Le père Magaillans dit que les seigneurs & mandarins, à mesure qu'ils arrivent, se postent dans la cour selon leur rang & leurs prééminences, dans les lieux destinés pour chacun des neuf ordres de mandarins, qui sont marqués & écrits sur de petits piliers fort bas. Le père Adam dit que ces piliers ou bornes sont de bronze & carrés. Il explique aussi les distinctions des neuf ordres de mandarins, que je n'ai lu dans aucun autre auteur, & qu'on sera peut-être bien aise de trouver ici.

Les mandarins du premier ordre portent au haut de leur chapeau ou bonnet, qui finit en cône fort écrasé, une escarboucle enchâssée dans de l'or, & à sa base ^{p.318} par devant une perle. A leur ceinture ils ont quatre pierres fort estimées dans la Chine, enchâssées dans de l'or, & taillées en carrés longs, d'environ trois doigts de largeur, & quatre de longueur. Cette pierre appelée par les Chinois *yuscé*, est apportée du royaume de Cascar par les marchands mahométans qui en viennent tous les trois ans sous prétexte d'ambassade. Elle est verdâtre & ressemble au jaspe, si ce n'est qu'elle est plus dure, un peu transparente, & qu'elle tire sur le blanc.

Les grands seigneurs qui, comme dit notre auteur, sont au dessus de tous les neuf ordres de mandarins, ne sont distingués de ceux du premier ordre que par les pierres de leur ceinture, qui sont rondes & ont un saphir au milieu. Les petits rois, ainsi appelés quoiqu'ils ne jouissent d'aucune souveraineté, portent au lieu d'escarboucle au sommet de leur toque ou bonnet, un rubis accompagné de plusieurs perles ; & de plus une fleur d'or attachée au bas de leur bonnet sur le front.

L'empereur porte un chapeau ou bonnet de même forme, & à la pointe une perle grosse comme un œuf de pigeon avec plusieurs autres perles plus petites au-dessous ; sa ceinture est toute brillante des pierres précieuses & des perles dont elle est enrichie.

Les mandarins du second ordre ont au haut de leur chapeau un rubis assez grand, & un autre plus petit à sa base. Leur ceinture est ornée de demi-globes d'or, ornés de fleurs de même matière, avec une escarboucle au milieu.

Les mandarins du troisième ordre ont à la pointe de leur chapeau une escarboucle enchâssée dans de l'or, ^{p.319} un saphir à sa base & à leur ceinture des demi-globes d'or ornés de fleurs seulement.

Ceux du quatrième ordre portent un saphir, & à sa base un autre plus petit, & à leur ceinture des demi-globes d'or tous simples.

Nouvelle Relation de la Chine

Ceux du cinquième ordre n'ont qu'un saphir à leur chapeau, & le reste comme ceux du quatrième.

Les mandarins du sixième ordre ont au sommet du chapeau un crystal taillé, & à sa base un saphir. Leur ceinture est ornée de pièces de cornes de rhinocéros enchâssées dans de l'or.

Ceux du septième n'ont qu'un ornement d'or à la pointe de leur chapeau, avec un saphir à la base, & des plaques d'argent à leur ceinture.

Ceux du huitième ont aussi un ornement or, mais sans aucune pierre à la base, & à leur ceinture des plaques de corne de rhinocéros.

Les mandarins du neuvième ordre ont leur bonnet ou chapeau d'un brocat d'argent & des plaques de cornes de buffle enchâssées dans de l'argent, à leur ceinture.

Outre ces neuf ordres, les licenciés portent sur le haut de la tête une colombe d'or ou dorée sur un poinçon de même matière, avec des plaques de cornes de rhinocéros à leur ceinture ; & enfin les bacheliers ont de même des colombes, mais seulement d'argent, & des plaques de corne de buffle à leur ceinture.

Les habits servent aussi à distinguer les divers ordres de mandarins. Les mandarins de lettres des trois premiers ordres, & les mandarins d'armes des quatre premiers ordres, sont distingués des ordres inférieurs par des robes enrichies de figures de dragons. Ils portent aussi ^{p.320} des espèces de justaucorps ou de surtout, diversifiés par des figures d'oiseaux & d'animaux en broderie, qui servent aussi à distinguer les divers ordres de mandarins. Mais comme ils ne les portent pas régulièrement, surtout en été à cause des chaleurs, ils ne sont pas d'un si grand usage pour connaître les ordres & les rangs des mandarins que les autres distinctions rapportées ci-dessus ; parce que personne ne peut les quitter ou les porter indifféremment comme il lui plaît, sans contrevenir aux lois. Les mêmes lois ont aussi réglé la place de chaque mandarin dans le palais quand ils s'y rassemblent. Les mandarins de lettres sont à la gauche du roi, qui à la Chine est le lieu le plus honorable ; les mandarins d'armes à la droite, & le roi regarde toujours le midi quand il est assis dans son trône.

VII. Septième appartement, appelé la salle très élevée, & qui est précédé d'une cour comme les autres.

VIII. Huitième appartement, qu'on appelle la suprême salle du milieu.

Nouvelle Relation de la Chine

IX. Neuvième appartement, nommé la salle de la souveraine concorde. Cette salle est accompagnée de deux autres, l'une à l'orient, & l'autre à l'occident ; & c'est dans ces trois salles que l'empereur vient le matin & l'après-dîner tenir conseil avec ses *colao* ou conseillers d'État, & avec les mandarins des six tribunaux suprêmes. A l'orient de cet appartement est le tribunal ou palais du conseil d'en haut, composé des *colao* & de plus de trois cents mandarins. p.321

X. Dixième appartement, appelé le portail du ciel clair & net. Il est à cinq portes comme les autres, & l'on monte aux trois du milieu par trois escaliers de plus de quarante degrés chacun.

XI. Onzième appartement, qu'on appelle la demeure du ciel clair & net, & qui est le plus beau de tous, comme on le peut voir dans notre auteur : j'ai marqué dans le plan la tour de bronze & les brasiers dont il parle. C'est dans cet appartement que l'empereur demeure avec les trois reines & plusieurs concubines, ainsi qu'il est expliqué dans la Relation. Les Chinois n'appellent cet appartement que le neuvième, parce qu'ils ne comptent pas le premier qui est hors de l'enceinte extérieure, & qu'ils n'en font qu'un de celui-ci, de celui qui le précède, & de celui qui le suit. Ce qui sert à entendre ce que disent les Chinois, que le roi dort dans neuf murailles, quelques Relations ayant mal entendu ou mal expliqué ces paroles.

XII. Douzième appartement, appelé belle & agréable maison du milieu, & qui est le second logement du roi.

XIII. Treizième appartement & troisième logement du roi, appelé maison qui reçoit le ciel.

XIV. Quatorzième appartement, qui consiste en un grand jardin & en plusieurs cours & autres espaces, que l'auteur ne décrit pas en particulier, & que la petitesse du plan n'aurait pas permis de distinguer, quand il les aurait décrits. p.322

XV. Quinzième appartement, appelé portail de la mystérieuse valeur, & qui est le dernier de l'enceinte intérieure. On traverse au-delà le fossé sur un beau pont de marbre, ensuite une rue qui va de l'est à l'ouest.

XVI. Seizième appartement, appelé portail fort élevé du sud. Il n'a que trois portes & il est suivi d'un terrain qui est comme un manège, large de trente toises, & long de près de deux cent trente.

XVII. Dix-septième appartement, appelé portail de dix mille ans, c'est-à-dire, de l'empereur. Il est de cinq portes comme les autres, & il donne entrée dans

Nouvelle Relation de la Chine

un magnifique parc où sont les bêtes, les montagnes & les bois, dont parle notre auteur. D'autres Relations disent que ces montagnes sont formées de la terre qu'on a tirée en creusant le lac qui est à l'occident de l'enceinte intérieure du palais.

XVIII. Dix-huitième appartement, composé de trois belles maisons, & qu'on nomme les palais royaux de la longue vie.

XIX. Dix-neuvième appartement, appelé portail fort élevé du nord. Il donne entrée dans une large & longue rue.

XX. Vingtième appartement, situé au delà de cette rue dans l'enceinte extérieure. Il n'a que trois portes, & s'appelle portail du repos du nord. Je dois avertir ici que les cinq derniers appartements ne me semblent pas suffisamment distingués, surtout le dix-neuvième & la grande rue qui le suit ; mais je n'ai pu mieux faire, p.323 quelque peine que j'y aie prise, parce que j'ai trouvé le terrain entre les deux enceintes trop étroit pour tant d'appartements, pour le manège, le grand parc, les rues, &c. Quelques Relations disent que le palais de l'empereur s'étend jusqu'à la muraille de la ville du côté du nord, ce qui m'aurait donné un espace plus que suffisant. Mais je n'ai osé m'écarter de mon auteur qui semble dire clairement le contraire, & qui n'aurait pas manqué de marquer l'endroit où ces appartements auraient coupé l'enceinte extérieure qu'il ne met qu'au dernier. Ainsi je crois qu'il faudra attendre une nouvelle Relation pour résoudre ces difficultés.

(190) p.334 Notes sur le dix-neuvième chapitre.

Ces palais sont grands & magnifiques & situés entre l'enfilade des vingt appartements du palais de l'empereur, & les deux murailles de l'enceinte intérieure, qui sont décrites par notre auteur dans ce chapitre dix-neuvième.

I. Premier palais appelé *ven hoa tien*, c'est-à-dire, palais des lettres florissantes. Le roi s'y retire quand il veut s'entretenir avec des savants ou traiter d'affaires importantes, ou observer les jours de jeûne accoutumés dans la Chine. Il est placé à l'orient du sixième appartement appelé la suprême salle impériale.

II. Second palais vis-à-vis du précédent, à l'occident du sixième appartement. Il s'appelle *vu im tien*, ou palais du conseil de guerre.

III. Troisième palais ou second du côté de l'est allant vers le nord, appelé *fum sien tien*, ou palais où l'on honore les rois défunts de la famille royale.

Nouvelle Relation de la Chine

IV. Quatrième palais du côté de l'ouest, appelé *gin chi tien*, ou palais de miséricorde & de prudence, & où l'on rend les honneurs funèbres au roi après sa mort.

V. Cinquième palais du côté de l'orient appelé *tsu kim cum*, ou palais de compassion & de joie, & où le prince héritier de l'empire demeure jusqu'à la mort de son père. p.335

VI. Sixième palais du côté d'occident appelé *kim ho cum*, ou palais d'union & florissant. Le second & le troisième fils de l'empereur y demeurent jusqu'à ce qu'on les marie.

VII. Septième palais ou quatrième du côté de l'orient, appelé *yuen hoen tien*, ou palais des noces royales, parce qu'on y célèbre les noces du roi & du prince héritier de la couronne.

VIII. Huitième palais ou quatrième du côté d'occident appelé *tzu nim cum*, ou palais de piété, où demeure la reine mère avec les femmes qui la servent.

IX. Neuvième palais ou cinquième oriental, appelé *chum cui cum*, ou palais de beauté.

X. Dixième palais ou cinquième occidental, appelé *ki siam cum*, ou palais bienheureux. Ces deux palais sont destinés pour les sœurs & pour les filles du roi, avant qu'elles soient mariées.

XI. Onzième palais ou sixième oriental, appelé *y hao tien*, ou palais de juste titre.

XII. Douzième palais ou sixième occidental, appelé *siam nim cum*, ou palais de la félicité.

XIII. Treizième palais ou septième oriental, appelé *gin chu cum*, ou palais de longue vie.

XIV. Quatorzième palais ou septième occidental, appelé *kien nim cum*, ou palais du repos céleste.

Ces quatre palais sont habités par la seconde & troisième reine, & par les concubines & autres dames du roi défunt ; ainsi ces palais servent au même usage que le vieux sérail à Constantinople. p.336

XV. Quinzième palais ou huitième oriental, appelé *kiao ta tien*, ou palais de grande amitié.

Nouvelle Relation de la Chine

XVI. Seizième palais ou huitième occidental, appelé *quen nim cum*, ou palais du lieu du repos. Ces palais servent au roi quand il veut se retirer en particulier avec la première reine.

XVII. Dix-septième palais ou neuvième oriental, appelé *chim kien cum*, ou palais qui reçoit le Ciel.

XVIII. Dix-huitième palais ou neuvième occidental, appelé *y quen cum*, ou palais de la terre élevée. Le roi va au premier de ces deux palais avec la seconde reine, & au second avec la troisième.

XIX. Dix-neuvième palais ou dixième oriental, appelé *lum te tien*, palais de la vertu abondante.

XX. Vingtième palais ou dixième occidental, appelle *kiun sin tien*, ou palais qui enveloppe le cœur. On garde dans ces deux palais les bijoux & les bijoux du roi, qui sont d'un prix inestimable. Notre auteur dit qu'on y ajoute toujours depuis quatre mille vingt-cinq ans, sans en rien ôter. Mais cela se doit entendre, en cas qu'il n'arrive point d'embrasement subit, ou que la ville & le palais ne soient pas pris & pillés par les ennemis, qui ne s'embarrassent guère d'observer les lois de la Chine sur ce sujet. Car, par exemple, toutes les Relations qui parlent de la guerre des Tartares, entre autres les pères Martini & Couplet, disent qu'en l'année 1644, le rebelle *Li* ou *Li cum*, n'osant attendre dans Pe kim l'arrivée des Tartares, s'enfuit après avoir ^{p.337} employé huit jours à enlever ce qu'il y avait de plus précieux dans le palais.

Ces vingt palais ont chacun quatre appartements séparés avec une salle royale au milieu, & le reste qu'on peut voir dans la Relation. Je les ai placés comme ils sont dans le plan, parce qu'il est aisé de juger que selon l'usage de la Chine les derniers où sont les femmes & le trésor, doivent être les plus éloignés de la porte principale.

(200) Notes sur le vingtième chapitre.

[De plusieurs autres palais, & de quelques temples situés entre les deux enceintes.](#)

K. Premier palais situé à l'orient entre les deux enceintes & du côté du midi, comme il est sur le plan, & que le père Couplet le dit en parlant de l'empereur à cause duquel il fut bâti. Ce prince s'appelait Ym çum, ou Kim tum, & son frère Kim ti. Il commença à régner l'année 1436. Il fut pris par les Tartares en 1450, & délivré quelque temps après. Son frère Kim ti mourut en 1457, & cet empereur remonta sur le trône la même année, & mourut l'année 1464. Le

Nouvelle Relation de la Chine

pont dont parle notre auteur est d'une invention tout à fait extraordinaire, & qui peut seule faire admirer l'esprit & l'industrie des Chinois.

L. Second palais situé, ainsi que les six qui le suivent immédiatement, entre les deux enceintes. Il s'appelle *hien yam tien*, ou palais du soleil levant. Il sert à célébrer les fêtes qu'on fait les premiers jours de la lune.

M. Troisième palais, appelé *van xeu tien*, ou palais de dix mille vies. Il est marqué près du lac par notre ^{p.354} auteur. Cet empereur ou roi Kia cim s'appelait autrement Xi çum : Il commença à régner en 1522. Saint François Xavier entra dans la Chine en 1552, & mourut dans l'île de San cian de la province de Quan tum, le deuxième décembre de la même année. L'empereur Kia cim ou Xi çum, régna jusques en 1567. Son fils Mo çum ou Lum kim, mourut en 1573. Son petit-fils Xin çum ou Van lié, commença à régner la même année. Le père Mathieu Ricci entra dans la Chine en 1583, & l'empereur Van lié ou Xim cum mourut l'année 1620. Le roi Kia cim fit faire ce palais pour travailler à la chimie & à la médecine de l'immortalité.

N. Quatrième palais, appelé *cim hiu tien*, ou palais d'une grande pureté : je l'ai placé sur une montagne conformément aux paroles de notre auteur. Il sert à célébrer la fête du quinzième jour de la lune.

O. Cinquième palais, appelé *ym tai tien*, ou palais de la tour florissante. On le peut voir près du lac entre des arbres suivant les paroles de notre auteur. Le roi y va prendre le frais dans les grandes chaleurs.

P. Sixième palais *van yeu tien*, ou palais de dix mille jeux & plaisirs. Il est dans notre auteur & sur le plan au bord du lac & du côté du nord. Le roi y va quand il veut pêcher ou se promener sur le lac.

Q. Septième palais, appelé *hu chim tien*, ou palais des murailles du tigre. Le roi y fait nourrir des animaux de diverses espèces, qu'il va voir quelquefois. La ^{p.355} situation de ce palais n'est pas marquée en particulier par notre auteur. Je l'ai mis à l'endroit qui m'a paru le plus large & le plus propre entre les deux enceintes.

R. Huitième palais, appelé la demeure de la forteresse du milieu. Il servait à faire faire l'exercice aux eunuques du palais. Sa situation n'est pas non plus marquée par notre auteur, si ce n'est qu'il le met entre les deux enceintes, ainsi que les six précédents.

Nouvelle Relation de la Chine

S. Premier temple des quatre plus considérables du palais ; il s'appelle *tai quam mim*, ou palais de grande lumière & il est dédié aux étoiles que nous appelons Gardes du nord. Il est dans l'enceinte intérieure & je l'ai mis à l'orient, comme à la place la plus honorable, parce qu'elle est à la gauche de l'empereur.

T. Second temple, appelé *tai cao tien*, ou palais du très haut & souverain empereur. C'est le temple de ce fameux capitaine déifié dont il est parlé au chapitre septième & je n'ai pu trouver le nom, ni le temps précis de sa mort. J'ai mis ce temple au hasard à l'occident du lac, parce que notre auteur dit seulement qu'il est entre les deux enceintes.

V. Troisième temple, appelé *macala tien* ou palais de la tête de bœuf. Notre auteur ne marque pas non plus précisément la situation de ce temple.

X. Quatrième temple *lama tien*, c'est-à-dire, palais ou temple des *lama* ; il est dans le plan, comme dans notre auteur, à l'orient du lac au milieu d'une montagne de roches, faite à la main en pain de sucre, avec une tour au sommet. p.356

Y. Vingt-quatre palais qui servent aux mandarins qui ont l'intendance de la maison de l'empereur. Je les ai placés du côté de l'orient entre les deux enceintes, ainsi que le dit notre auteur, qui n'en fait aucune description particulière. Il ne dit rien aussi de quantité d'autres bâtiments, comme maisons de plaisance, bibliothèques, magasins, offices, écuries, logements des officiers &c. qui feront souhaiter aux personnes curieuses des descriptions & des plans plus achevés.

(210) Notes sur le vingt-unième chapitre.

Sur les sept temples de l'empereur situés dans les deux villes.

— Z. Cinq temples situé dans la nouvelle ville.

Le premier s'appelle *tien tam*, ou temple du ciel, p.367 situé, selon notre auteur, à deux stades chinois de la porte principale de la ville, c'est-à-dire de la porte du midi, un peu à l'orient. Il est entouré d'une muraille ronde, de trois stades de circonférence. On peut voir le reste dans le plan. Le roi y va sacrifier au solstice d'hiver. Les quatre autres temples sont d'une structure entièrement semblable au premier. Le second, appelé *ti tam*, ou temple de la terre, est situé vers le couchant dans une distance de la porte principale proportionnée à celle du précédent. L'empereur y sacrifie au dieu de la terre le jour de son couronnement, avec les cérémonies rapportées par notre auteur. Le troisième

Nouvelle Relation de la Chine

est éloigné de deux stades de la porte du nord, & s'appelle *pe tien tam*, ou temple septentrional du ciel. Le roi y sacrifie au solstice d'été. Le quatrième est éloigné de deux stades de la porte orientale. Il s'appelle *ge tam*, ou temple du soleil, & le roi y sacrifie à l'équinoxe du printemps. Le cinquième est éloigné de deux stades de la porte occidentale. Il s'appelle *yue tam*, ou temple de la lune, & le roi y sacrifie à l'équinoxe d'automne. Si l'on donne seize stades de longueur à la nouvelle ville, selon le sentiment du père Adam, il faudra mettre ces deux derniers temples plus loin & à la même distance de deux stades des portes de l'est & de l'ouest.

— Deux temples situés dans l'ancienne ville.

&1. Le premier s'appelle *ti vam miao*, ou temple de tous les rois passés. C'est un grand & magnifique palais, où l'on ^{p.368} voit sur des trônes, dans la salle principale, les statues de tous les rois de la Chine, bons & mauvais, depuis Fo hi. Notre auteur, pour marquer sa situation, dit seulement qu'il est au milieu d'une des plus belles rues de la ville, accompagné de part & d'autre de deux arcs de triomphe, qu'on a marqué dans le plan. Ainsi ce temple ne peut pas être placé au midi du palais, parce que ce côté est occupé par les avant-cours & par les premiers appartements du palais. Je n'ai pas cru le devoir mettre vers le couchant, parce que le temple suivant y est placé, ni vers le nord, qui chez les Chinois est le côté le moins honorable de la ville ; ainsi je l'ai placé vers l'orient, dans la rue qui aboutit à la porte orientale du palais.

&2. Le second s'appelle *chim hoam miao*, ou temple de l'esprit qui garde les murailles. Je l'ai placé, comme notre auteur, au dedans & près des murailles du cité de l'ouest. Le roi n'y sacrifie pas lui-même mais y fait sacrifier par des mandarins.

AA. Les six tribunaux suprêmes des mandarins de lettres, décrits par notre auteur au chapitre treizième. Il dit qu'ils sont placés selon leur rang près du palais du roi, du côté du levant, dans de grands édifices carrés qui ont chacun trois divisions d'appartement, &c. Je les ai représentés ç peu près de même, plaçant le premier plus près des appartements intérieurs du palais où l'empereur fait sa demeure.

Le premier, appelé *li pu*, a la surintendance de tous ^{p.369} les mandarins de l'empire. Il a quatre tribunaux subalternes, qui s'assemblent en ce même palais, dans les deux enfilades d'appartements qu'on y voit à droite & à gauche, celle du milieu

Nouvelle Relation de la Chine

étant destinée pour le tribunal suprême ; & c'est la même chose des cinq autres qui occupent toujours les appartements du milieu & les tribunaux qui en dépendent, ceux qui sont des deux côtés.

Le second appelé *hu pu*, a la surintendance des finances, & quatorze tribunaux subalternes, un pour chacune des autres quatorze provinces de la Chine, celle de Pe kim n'ayant aucun tribunal particulier déterminé, à cause de la dignité de cette province où la cour réside.

Le troisième tribunal appelé *li pu*, qui a la direction des cérémonies, des sciences, des arts, &c. Il a quatre tribunaux subalternes.

Le quatrième tribunal appelé *pim pu*, qui a la surintendance de la guerre & des armes, & quatre tribunaux sous lui.

Cinquième tribunal appelé *him pu*, qui juge en dernier ressort de tous les crimes de l'empire. Il a quatorze tribunaux subalternes pour les quatorze provinces de la Chine ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

Sixième tribunal appelé *cum pu*, qui a la surintendance des ouvrages publics. Il a sous lui quatre tribunaux subalternes.

BB. Les cinq tribunaux des mandarins d'armes, situés au couchant du palais royal. Notre auteur ne dit ^{p.370} rien de plus particulier touchant leur situation & leur fabrique. Il y a toutefois apparence qu'ils sont faits comme les précédents. Le premier, qu'on peut supposer le plus septentrional, s'appelle *heu fu*, c'est-à-dire arrière-garde. Le second, *tso fu*, ou aile gauche. Le troisième, *yeu fu*, ou aile droite. Le quatrième, *chum fu*, ou corps de bataille. Le cinquième *cien fu*, ou avant-garde.

Le père Magaillans ne dit rien de la situation des palais de tant d'autres tribunaux de Pe kim, dont il fait la description. Ils sont apparemment dans les lieux où il dit en général qu'il y a des palais & des tribunaux, comme dans la rue du perpétuel repos, & dans les autres endroits marqués dans le Plan.

Il n'y a rien à observer sur ce qu'il dit de la marche ou sortie de l'empereur, sinon que le père Adam la décrit à peu près de même.

@